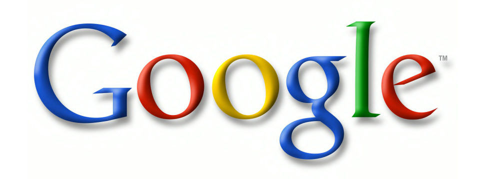
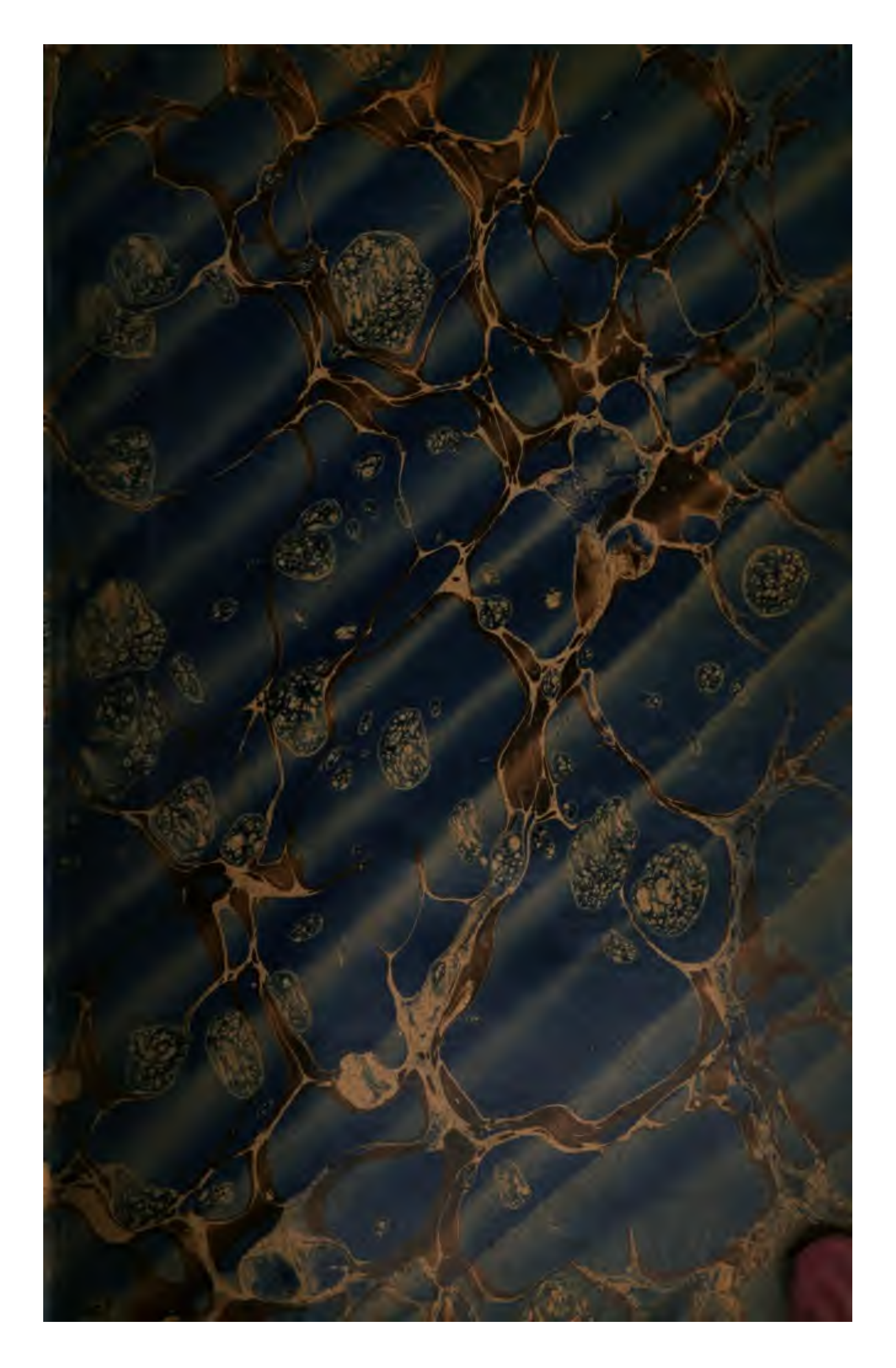




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

THÉATRE

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'age d'or..	1	vol.
Adriani	1	—
André	1	—
Antonia	1	—
Autour de la table	1	—
Le Beau Laurence	1	—
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré	2	—
Cadio	1	—
Césarine Dietrich	1	—
Le Chateau des Désertes	1	—
Le Chateau de Pictordu	1	—
Le Chêne parlant	1	—
Le Compagnon du tour de France	2	—
La Comtesse de Rudolstadt	2	—
La Confession d'une jeune fille	2	—
Contes d'une grand'mère	1	—
Constance Verrier	1	—
Consuelo	3	—
La Coupe	1	—
Les Dames vertes	1	—
La Daniella	2	—
Le Dernier Amour	1	—
La Dernière Aldini	1	—
Les deux Frères	1	—
Le Diable aux champs	1	—
Elle et Lui	1	—
La Famille de Germandre	1	—
La Filleule	1	—
Flamarande	1	—
Flavie	1	—
Francia	1	—
François le Champi	1	—
Histoire de ma vie	4	—
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1	—
L'Homme de neige	3	—
Horace	1	—
Impressions et Souvenirs	1	—
Indiana	1	—
Isidora	1	—
Jacques	1	—
Jean de la Roche	1	vol.
Jean Ziska — Gabriel	1	—
Jeanne	1	—
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1	—
Laura	1	—
Lélia — Métella — Cora	2	—
Lettres d'un Voyageur	1	—
Lucrezia-Floriani-Lavinia	1	—
Mademoiselle La Quintinie	1	—
Mademoiselle Merquem	1	—
Les Maitres mosaistes	1	—
Les Maitres sonneurs	1	—
Malgrétout	1	—
La Mare au Diable	1	—
Le Marquis de Villemer	1	—
Ma Sœur Jeanne	1	—
Mauprat	1	—
Le Meunier d'Angibault	1	—
Monsieur Sylvestre	1	—
Mont-Revêche	1	—
Nanon	1	—
Narcisse	1	—
Nouvelles	1	—
La Petite Fadette	2	—
Le Péché de M. Antoine	1	—
Le Piccinino	2	—
Pierre qui roule	1	—
Promenades autour d'un village	1	—
Le Secrétaire intime	1	—
Les sept Cordes de la Lyre	1	—
Simon	1	—
Tamaris	1	—
Teverino — Léone Léoni	1	—
Théatre complet	4	—
Théatre de Nohant	1	—
La Tour de Percemont. — Marianne	1	—
L'Uscoque	1	—
Valentine	1	—
Valvèdre	1	—
La Ville noire	1	—

Poissy. — Typographie S. Lejay et Cie.

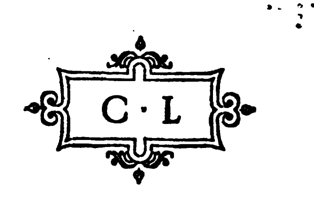
THÉATRE COMPLET

DE

GEORGE SAND

PREMIÈRE SÉRIE

COSIMA — LE ROI ATTEND
FRANÇOIS LE CHAMPI — CLAUDIE
MOLIÈRE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

PRÉFACE

Quand nous avons abordé le théâtre, le matérialisme l'avait envahi. A la suite des événements politiques, les maîtres s'en étaient un peu retirés; les talents de second et de troisième ordre n'avaient pas cherché à lui imprimer une direction nouvelle, et nous n'avions pas la prétention d'y apporter la moindre découverte. Le succès très-inattendu d'un ouvrage très-simple (*François le Champi*) ne nous enivra pas, et, depuis, jamais l'ambition de supplanter personne ne nous a jeté dans ces luttes fiévreuses qui font, de la vie des auteurs dramatiques, une vie à part, toute d'émotions violentes ou de poignantes anxiétés. On assure que, sans cette agitation, sans les ardentes rivalités, sans les petites perfidies, sans la rage du succès à tout prix, on ne peut arriver aux grands triomphes : nous ne le croyons pas; nous avons vu des preuves du contraire, même chez les auteurs les plus suivis, les plus applaudis et les plus enrichis.

La grande force et la seule vraie, c'est le talent. Tout le reste est factice, et le succès même ne prouve pas toujours;

car, s'il en est de légitimes, il en est aussi de scandaleux : l'histoire est là pour l'attester.

Si le talent est tantôt accueilli, tantôt repoussé au théâtre; si l'ineptie, aujourd'hui sifflée, le lendemain couronnée, y subit absolument les mêmes vicissitudes que le génie, peu importe, en vérité. De tout temps, le public des théâtres a été mobile, distrait, prévenu, impatient, glacé ou passionné au gré de mille circonstances fortuites qui n'ont rien de commun avec l'art, et qui ne l'empêchent pas de revenir, en temps et lieu, à des réparations éclatantes.

Nous ne conseillerons donc jamais à personne de prendre le succès du moment pour une preuve absolue, et nous plaindrons toujours un écrivain qui sacrifie sa propre conviction à cette chance douteuse et fragile.

Ceci posé, nous ne raisonnerons donc pas du théâtre, au point de vue de ce qui plaît ou ne plaît pas à la foule, de ce qui tombe ou réussit, pour parler la langue des combattants. Nous nous placerons sur un terrain plus calme et nous rappellerons le véritable but de l'art dramatique.

Nous demanderons ici la permission de renvoyer le lecteur à quelques pages insérées dans ce recueil et dont nous avons fait précéder la publication de *Comme il vous plaira*. Elles se résument ainsi : chaque soir, une notable partie de la population civilisée des grandes villes consacre plusieurs heures à vivre dans la fiction; chaque soir, un certain nombre de théâtres ouvrent leurs portes à quiconque éprouve le besoin d'oublier la vie réelle, et ce besoin est si général, que très-souvent tous ces théâtres sont pleins. Cela existe depuis les temps les plus reculés, cela existera toujours. Jamais l'homme ne se passera du rêve; sa vie réelle, celle qu'il se fait à lui-même ne lui suffit pas. Il faut qu'il l'oublie et qu'il assiste à une sorte de vie impersonnelle, représentation d'un monde tragique ou bouffon qui l'arrache forcément à ses préoccupations individuelles.

Ce besoin de spectacle qui prouve moins le vide ou le loisir de l'existence que la soif d'illusions inhérente à la vie hu-

maine, peut cependant entraîner la société au plus dur scepticisme, de même qu'elle peut l'élever aux plus nobles aspirations. Tout dépend de la nature des fictions qui servent d'aliment à cet éternel et invincible besoin.

Pour l'artiste sérieux, auteur ou acteur, qui consacre sa vie à la production de ces fictions, il y a donc bien loin d'un succès de mode et d'argent à un succès de raison et de sentiment. Pour lui, le succès n'existe pas s'il n'a produit que l'étonnement, et s'il n'a rien fait pénétrer dans ces hautes régions de l'âme. Si Molière ne provoquait que le rire, il y a longtemps qu'il serait oublié, et il faudrait, aujourd'hui déjà, l'exhumer comme une curiosité littéraire passée de mode. Molière peint les caractères bien plus que les ridicules, et enseigne plus encore qu'il ne divertit. C'est pourquoi, après avoir lutté avec grand effort et souvent à ses dépens contre les bouffons italiens, il les a fait oublier, pour s'emparer d'un immortel triomphe.

Les bouffons italiens, de leur côté, avaient eu leur gloire et leur raison d'être préférés à la mauvaise comédie de mœurs. Ils avaient tenu le sceptre du rire dans le monde entier, parce qu'ils avaient été, eux aussi, un progrès et un enseignement. Leurs masques exprimaient des types psychologiques. Pantalon n'était pas seulement un disgracieux cacochyme, c'était surtout un avare et un vaniteux. Tartaglia n'eût pas amusé une heure, s'il n'eût été que bègue et myope. C'était un sot et un méchant sot. Le public des atellanes lui-même, bien plus sérieux qu'on ne pense, voulait deviner l'homme moral à travers l'homme physique. Le difforme était déjà pour lui l'expression du vicieux ou du malin, Silène le ventru obscène, ou Ésope le sage bossu.

Ce qui était vrai à l'enfance de l'art, l'est encore aujourd'hui. Les fictions scéniques n'existent qu'à la condition d'enseigner. La très-sage maxime :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux,

confirme cette assertion. Ce qui n'enseigne rien lasse vite et

ennuie souverainement, et, dans tout ce qui amuse réellement, même sous la forme la plus légère et la plus bouffonne, il y a un fonds de critique sérieuse, n'en doutez pas, témoin *Robert Macaire*, dont l'interdiction a été, suivant nous, un fait de pruderie très-mal entendu. Défense fut faite, ce jour-là, de tuer l'escroquerie par le ridicule, la plus mortelle de toutes les armes françaises.

Malgré l'évidence banale des vérités que nous venons de rappeler, une grande erreur s'est glissée dans la moderne littérature dramatique : c'est le besoin d'attirer le public en vue de toute autre chose que de parler à ses bons instincts. Pour bon nombre d'auteurs, de comédiens et de directeurs de théâtre, il ne s'agit plus que de découvrir *la fibre du succès d'argent*. Cela se conçoit de reste et ne nous indigne pas autant que les gens qui ne connaissent pas la situation des choses derrière la rampe. L'auteur qui n'obtient pas le *succès d'argent* ne trouve plus que des portes fermées dans les directions de théâtre. Le comédien qui ne fait pas recette est bientôt *remercié*. Le directeur qui n'est pas payé de ses dépenses est ruiné et parfois déshonoré. Dans un temps d'activité extraordinaire, comme celui où nous vivons, il faut plus que jamais réussir : l'erreur n'est donc pas de vouloir réussir.

Mais vouloir réussir sans méthode et sans conviction, c'est écrire sur le sable et bâtir sur le vent ; c'est ce qui arrive aujourd'hui à nombre de théâtres que l'on qualifie d'heureux ou de malheureux, parce que la pensée qui les guide est complétement livrée au hasard, et que le hasard seul les vide ou les remplit. On s'est tellement habitué à ne plus compter sur la valeur des choses littéraires, qu'on entend dire à chaque instant aux gens de théâtre : « Ceci est bon, mais n'aura pas de succès. — Cela est stupide, mais réussira. » Ou bien encore, en parlant de situations impossibles ou de dénoûments absurdes : « Notre public aime ces choses-là. » Ou bien : « C'est trop bien écrit ; le public n'écoute pas ce qui est bien écrit. » Ou bien : « Ne faites pas de grands caractères, le pu-

blic ne les comprend pas. » Ou bien : « Vos personnages sont trop honnêtes : le public les trouvera invraisemblables ; faites des gens réels, très-réels. Le public veut voir sa propre image et traite de fantaisie les conceptions élevées. En cela, beaucoup de critiques sont comme lui. » Ou bien : « Cherchez les *effets*. Le public veut des *effets*. Il ne tient pas à ce qu'ils soient amenés d'une façon logique, pourvu qu'elle lui semble ingénieuse, et avec lui tout l'art consiste à tirer d'une situation très-tendue un effet très-inattendu. Le public veut être surpris. Tout ce qui peut le persuader ou l'attendrir est épuisé. Donnez-lui du poivre, il ne sent même plus le goût du sel. »

Pauvre public! S'il entendait comme on le traite dans les conseils de la facture dramatique, il n'aurait pas assez de sifflets pour se venger.

Et pourtant tout cela est faux. Le public n'aime pas ce qui l'étonne sans le convaincre; il ne hait pas ce qui est grand, il écoute ce qui est bon. Il aime même ce qui est beau. Seulement, il est public, c'est-à-dire qu'il est homme et qu'il se trompe en masse comme l'individu se trompe en détail. Il prend souvent le cuivre pour l'or et l'argent pour le plomb. Cela est inévitable. S'ensuit-il qu'il faille se faire faux monnayeur ?

Non ; car, si votre conscience ne répugne pas à ce métier, l'expérience vous prouvera bientôt que le métier ne vaut rien. Ce public, si facile à duper, a ses jours de clairvoyance où il vous condamne rigoureusement. Le plus souvent, mal disposé aux exécutions brutales, et craignant de se tromper encore, il apporte au théâtre la froideur du dégoût et de la méfiance, ou bien il n'y vient pas du tout, ce qui est pire. Il peut fort bien être injuste à ses heures, il peut ne pas comprendre un chef-d'œuvre, mais il peut tout aussi bien le sentir et le proclamer si son heure est venue. Avec lui, vos prévisions sont incessamment déjouées, car il est mobile, comme tout ce qui est gouverné par une impression immédiate, et, quand vous prononcez qu'il n'aime pas ceci ou cela, quand vous

vous vantez de le connaître, vous êtes sans cesse à la veille d'une déception, que vous tâchez d'expliquer après coup, mais que vous n'expliquez réellement pas; car on vous voit alors faire rudement la critique de ce que vous aviez jugé bon, ou porter aux nues ce dont vous aviez douté.

Quel sera donc l'élément de certitude du succès? Prenez-en votre parti, il n'y en a pas. Une représentation théâtrale sera toujours un coup de dés, où la main tremble à celui qui les a pipés, mais où celui à qui sa conscience d'artiste ne reproche rien peut porter beaucoup de calme, et prévoir la mauvaise chance avec beaucoup de philosophie. Il y a là pourtant, nous le savons, danger de vie ou de mort pour le directeur aux abois, pour l'acteur contesté, pour l'auteur qui a rêvé la gloire et la fortune avec passion. Tous trois, sans doute, doivent trembler si leur caractère n'est pas à la hauteur du péril où leur ambition les a jetés. Mais le public se soucie fort peu de tous vos rêves ou de toutes vos craintes. Il se dit que, si vous n'êtes pas brave, vous avez été fou de l'affronter. N'attendez pas mieux de ce maître caressé et flatté d'avance par vos concessions. Vous avez peut-être épié en imagination son sourire, convoité sa bienveillance, frémi devant la pensée de son sarcasme. Inutile, inutile! Il est là, et il ne fera que ce qui lui plaît.

Dès lors, à quoi bon sacrifier sa conscience à une éventualité insaisissable? En ceci comme en tout, la vie est un jeu de hasard où l'unique certitude est dans le sentiment que l'on porte en soi-même. Déloyal, vous pouvez être châtié. Probe, vous pouvez être écrasé : voilà l'inconnu de votre avenir; mais vous serez, à votre choix, probe ou déloyal. Cela en dit assez pour que vous puissiez voir très-clairement l'emploi et le but de votre vie.

Il y a cependant des chances, direz-vous : l'esprit et le talent chercheront toujours à se les rendre favorables. D'accord, et la conscience aussi pourra le chercher; mais, si vous séparez l'habileté de la conscience, vous n'avez plus que la moitié de vos moyens, et vous diminuez d'autant vos chances

de succès. Échouer faute d'habileté n'est pas une honte. Au théâtre, où l'on a beaucoup d'esprit, on a inventé un mot pour ces sortes de chutes : *le succès d'estime*. Mais tomber dans son armure d'habileté, c'est une véritable condamnation si les raisons de la chute sont morales.

Et puis il faudrait s'entendre sur ce mot d'habileté. Si c'est de faire *avaler* au public une situation fausse et des résolutions incompatibles avec le caractère des personnages, en vue d'un *effet heureux*, l'habileté n'est pas grande. En toute chose, dans l'art comme dans la vie, dès que l'on se débarrasse de la conscience, on simplifie beaucoup les questions. Mais, si l'habileté consiste à faire accepter à un public, prévenu et malveillant, des situations logiques et fortes, des résolutions nobles et généreuses, oh ! alors, vous êtes dans la bonne voie et vous avez pour vous la bonne chance ; car, si ce capricieux public dénie quelquefois les succès légitimes, du moins il ne revient pas sur ceux qu'il a légitimement consacrés, et les générations confirment les équitables jugements des générations précédentes.

On entend souvent dire d'un auteur, d'un artiste, d'un spéculateur, d'un homme à succès quelconque : « Comme il est habile ! comme il connaît son public ! » Ce qui, en certaines occasions et à propos de certaines personnes, équivaut à ceci : « Comme il est insolent ! comme il méprise l'art ou l'honnêteté ! »

On dit que nous traversons un temps où le monde appartient aux habiles. Nous ne demandons pas mieux. Nous ne croyons pas l'homme habile nécessairement fourbe, et, en fait d'écrivains, nous en connaissons de très-forts dans la conduite de leurs travaux et de leurs affaires, dont la loyauté est réelle et la conscience irréprochable. Aussi, chez ceux-là, point d'escamotage de la vérité, en vue de ménager l'hypocrisie des temps ou l'inintelligence des masses. Quand l'auteur de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde* présente un sujet ou un personnage scabreux, il les présente de face et les met en plein jour. Il est habile, c'est vrai ; mais son habileté serait

vaine, s'il n'avait le courage de l'esprit et la puissance du talent. Nous en connaissons d'autres, moins également heureux, mais non moins vaillants, qui croient et savent aussi que l'artiste véritable ne doit pas suivre le public, mais le devancer, et faire bon marché de ses injustices.

Pour nous-même, qui avons eu au théâtre de grands succès, et aussi des succès d'estime, c'est-à-dire des insuccès, nous ne varierons pas dans notre respect pour le public, et, par ce qui précède, on voit comment nous entendons ce respect. Chercher à lui plaire par des habiletés puériles et de lâches sacrifices à son prétendu manque d'idéal ne serait pas, selon nous, le respecter; ce serait, au contraire, le mépriser profondément. Ce que nous respectons en lui, ce n'est ni le bruit de ses mains, ni le contenu de sa bourse : il est souvent mal à propos avare ou prodigue de ces choses-là. S'il est, à un jour donné, dans une veine de scepticisme et de dédain pour la poésie de l'âme, c'est tant pis pour lui bien plus que pour nous. Un autre jour, il sera mieux disposé, et, qu'il le soit pour nous ou pour un autre qui l'aura mieux mérité, ce sera toujours tant mieux. Ce que nous trouvons d'infiniment respectable chez lui, c'est le progrès qu'il est toujours capable de faire et dont il ne se défend pas de propos délibéré. Ce que nous ne nous lasserons pas de flatter en lui, c'est le beau côté de la nature humaine, ce sont les instincts élevés qui, tôt ou tard, reprennent le dessus. Quant à ses accès de mauvais prosaïsme et d'engourdissement du cœur, nous ne les guetterons pas pour les encenser, et, quand nous serons aux prises avec ses préjugés et ses erreurs, nous le défions bien de nous faire transiger, dût-il nous placer entre les sifflets et les grosses recettes.

Avec cette résolution, que nous n'avons jamais dissimulée, nous aurons peut-être plus de revers que de triomphes; mais il est certain que nous n'aurons jamais ni humiliation ni regret de nos travaux dramatiques.

En défendrons-nous ici la valeur contre les attaques parfois amères, parfois irréfléchies de la critique ? Non. La critique

au jour le jour des représentations théâtrales, c'est encore le public, une élite quant à l'esprit, mais tout aussi variable et sujette à erreur que la masse. Parfois elle nous a soutenu, parfois elle a cherché à nous décourager. Nous l'attendons à des jours plus rassis et à des jugements moins précipités. Ce qu'elle nous accordera un jour, ce sera de n'avoir pas manqué de conscience et de dignité dans nos études de la vie humaine; ce sera d'avoir fait de patients efforts pour introduire la pensée du spectateur dans un monde plus pur et mieux inspiré que le triste et dur courant de la vie terre à terre.

Nous avons cru que c'était là le but du théâtre, et que ce délassement, qui tient tant de place dans la vie civilisée, devait être une aspiration aux choses élevées, un mirage poétique dans le désert de la réalité.

Sous l'empire de cette conviction, nous n'avons pas voulu essayer de procéder par l'étude du réel aride, et présenter au public un daguerréotype de ses misères et de ses plaies. On en plaçait bien assez devant ses yeux. L'école du positif est nombreuse, et, pour quelques-uns qui ont le droit d'en faire sortir de robustes enseignements, parce qu'ils en ont la puissance, beaucoup d'autres ne réussissent qu'à montrer le laid et à blaser le public sur ce triste face à face. D'autres, plus coupables encore et poussant plus loin l'adulation, ont réussi à le faire rire paternellement de ses vices.

Nous n'étions pas tenté d'entrer dans cette voie, et personne n'a encore osé nous reprocher de ne l'avoir pas fait; mais quelques-uns nous ont reproché notre culte pour l'artiste, notre optimisme dans les solutions trop morales de l'action, notre respect pour la simplicité des moyens, et beaucoup d'autres choses auxquelles nous ne répondrons pas. Nous nous bornerons à dire que, nous sentant poussé par un esprit de réaction contre le laid, le bas et le faux, nous avons suivi la pente qui nous emportait en sens contraire. Il était bien naturel qu'un romancier fût romanesque. Qu'il ait manqué de talent, c'est possible; mais, comme ce n'est point là ce

qu'on lui a reproché, comme, en cherchant à le détourner de son but, certains critiques, et même certains amis, s'en sont pris à ce qui faisait son seul mérite, la foi au bien, il est en droit de résister à des remontrances qu'il ne saurait comprendre et à des menaces qui ne sauraient l'intimider.

George Sand.

COSIMA

OU

LA HAINE DANS L'AMOUR

DRAME EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

Théâtre-Français. — 29 avril 1840.

La première représentation du drame de *Cosima* a été fort mal accueillie au Théâtre-Français. L'auteur ne s'est fait illusion ni la veille ni le lendemain sur l'issue de cette soirée. Il attend fort paisiblement un auditoire plus calme et plus indulgent. Il a droit à cette indulgence, il y compte. Il n'est peut-être pas plus ignorant qu'un autre de ce qu'on appelle l'art dramatique, car il a vu représenter beaucoup de chefs-d'œuvre classiques; il en a senti profondément les beautés, et il a sincèrement admiré le mérite des œuvres remarquables de ses contemporains; mais il a voulu faire à sa manière et ne prendre conseil d'aucun d'eux. Il se sentait impuissant à produire de grands effets de situation, et il ne comprenait pas la nécessité de tenter une voie au-dessus de ses forces, dans un temps où l'énergie du drame à été portée si haut par de plus grands talents que le sien. Il a voulu marcher terre à terre et ne prendre qu'une face de leur manière. Plus modeste et moins ambitieux qu'on ne croit, il a été persuadé (et il l'est encore) qu'on pourrait intéresser aussi par le développement d'une passion sans incidents étrangers, sans surprise, sans terreur. Ce serait un intérêt d'un autre genre, un intérêt moins saisissant, moins rapide, sans doute; mais, dans tous

les arts, chaque artiste exprime le sentiment qu'il a de la vie, dans la mesure de ses facultés, ou selon l'inspiration qu'il en reçoit au moment de son travail. S'il ne réussit pas à faire aimer son œuvre, c'est sa faute, sans nul doute, et c'est à son peu de talent qu'il doit s'en prendre. Mais lui contester avec emportement ou avec ironie le droit d'essayer une manière, n'est pas le fait d'un public artiste et judicieux.

L'auteur de *Cosima* abandonne donc de bon cœur à la critique le droit de condamner son œuvre; mais il ne lui reconnaît pas celui d'interdire à qui que ce soit l'emploi d'une forme aussi compliquée ou aussi simple que possible. Parmi les drames de pur sentiment, personne n'admire et n'aime plus que lui *Marion Delorme*, *Antony*, *Chatterton, la Fille du Cid*. Et pourtant ce sont là des génies bien divers, des écoles bien distinctes. Il n'a pas eu la témérité de vouloir faire enregistrer son nom à côté de noms illustrés dans les archives du théâtre moderne. Il n'a pas voulu *prouver* que le *romancier* pouvait cumuler et joindre à son titre celui de *dramaturge*. Il déclare ne rien comprendre à ces questions d'amour-propre, et il est bien certain que les vrais auteurs dramatiques de son temps ne s'en préoccupent pas plus que lui. Ils ont laissé poindre des talents inférieurs, ils ont applaudi ou pardonné à des tentatives plus ou moins heureuses; ils verraient, sans colère, s'établir un genre de productions théâtrales naïves, analytiques de sentiments intimes, qui, sans avoir la prétention de changer le goût du public à l'égard des choses grandes et solennellement acceptées, l'habitueraient à savoir changer d'émotions et à s'intéresser aux petits événements de la famille après avoir frémi et applaudi avec transport au spectacle des grandes passions et des faits éclatants. En un mot, ils verraient sans s'alarmer, à coup sûr, d'humbles chaumières s'élever à côté de leurs superbes portiques, et eux-mêmes, dans un jour de délassement, ils pourraient s'essayer à ce genre, comme on fait une chanson après un poëme, un paysage après un tableau d'histoire.

Mais une portion du public, qui veut voir partout présomp-

tion et rivalité, repousse avec précipitation ce qui dérange ses habitudes et ce qui n'est pas l'imitation servile des maîtres. Le public s'éclairera avec le temps, et, si la tentative de *Cosima* est repoussée, elle n'en ouvrira pas moins la porte à l'introduction d'une liberté nécessaire au théâtre. Les grands artistes font accepter ce qu'ils veulent, et, l'auteur sifflé hier le répète sans amertume, le mauvais accueil qu'il a reçu ne prouve rien contre ceux qui, avec plus de talent que lui, marcheront dans la voix qu'il indique.

L'auteur de *Cosima* n'en dira pas davantage pour justifier son essai dramatique en tant que production littéraire; mais il protestera avec force contre l'immoralité prétendue de son sujet.

On a crié à l'indécence durant la première représentation, avec une pensée d'interprétation si peu décente, que les gens d'un sentiment vraiment chaste se seraient volontiers voilé la face devant un public livré à des préoccupations si graveleuses. *Comment m'aimez-vous?* a semblé une équivoque malhonnête. *Quel est donc mon crime?* a excité des rires de mépris et d'indignation vraiment burlesques. L'auteur confesse qu'il riait aussi, au fond de sa loge, mais ce n'était pas de sa pièce seulement.

L'auteur d'*Indiana* et de *Jacques* a voulu mettre en scène l'intérieur d'un ménage. Il l'a fait souvent, il le fera souvent encore, n'importe sous quelle forme et devant quel public. Il y a beaucoup de choses dans ce sujet-là, et il y en a qu'on ne doit pas craindre de répéter toujours, au risque d'être accusé de stérilité ou d'obstination. La gloire de l'homme de lettres paraît fort légère à sacrifier, quand on a une pensée sérieuse et une volonté tranquille dans l'âme. C'est fort peu de chose que d'être raillé, je vous assure; et je le dis à vous, jeunes artistes qui tremblez d'aborder telle ou telle carrière : si vous avez dans le cœur une bonne et généreuse conviction, vous ne sentirez pas le plus petit battement de cœur à cette première rencontre avec la masse, qu'on peut appeler sur toutes les scènes du monde *le lever du rideau*. Eussiez-vous caressé

quelque désir de fortune ou de gloire, vous sentirez votre personnalité s'évanouir comme un rêve, à l'approche de ce combat où la vérité (le véritable enfant de vos entrailles, et non pas l'œuvre de l'artiste, mais celle de Dieu en vous) va lutter contre le préjugé ou l'ignorance. Vous vous sentirez bien fort, non pas comme artiste (qu'importe le sort de l'artiste!) mais comme homme, et c'est de cela que vous serez fier si, par malheur, vous vous trouvez ce jour-là le seul homme de l'assemblée!

Ce malheur ne m'est point arrivé. Il y a eu dans l'auditoire des esprits généreux et sincères qui, sans s'abuser sur le peu de talent de l'auteur, ont sympathisé avec la pensée de son ouvrage. C'est pour cela que je ne suis point triste d'avoir entendu des murmures et des imprécations; j'ai entendu aussi des encouragements et des vœux au-dessus de la région où éclatent ces sortes d'orages, et je n'ai point attribué ces applaudissements à l'éloquence de mon plaidoyer, mais à la vérité de ma cause. C'est pourquoi ils m'ont été doux et me tranquillisent sur l'avenir de mes croyances. Non, tous les hommes d'aujourd'hui ne sont pas livrés à des pensées de despotisme et de cruauté. Non, la vengeance n'est pas le seul sentiment, le seul devoir de l'homme froissé dans son bonheur domestique et brisé dans les affections de son cœur. Non, la patience, le pardon et la bonté ne sont pas ridicules aux yeux de tous; et, si la femme est encore faible, impressionnable et sujette à faillir, dans le temps où nous vivons, l'homme qui se pose auprès d'elle en protecteur, en ami et en médecin de l'âme, n'est ni lâche ni coupable : c'est là l'immoralité que j'ai voulu proclamer. L'idée n'était pas neuve; la religion du Christ l'avait proclamée avant moi, et, si j'avais présenté le caractère d'un époux vraiment apostolique, j'aurais excité bien d'autres murmures. Je ne l'ai pas fait, parce que je ne suis pas catholique, je l'avoue. Si je l'étais, j'aurais le courage nécessaire pour le proclamer, même sur les planches d'un théâtre. Mais, si j'ai porté comme bien d'autres sur l'avenir des regards plus avides

que ne le permet l'Église, je n'ai point abjuré la plus belle partie des vérités évangéliques, celle qui moralise les légitimes affections et combat les instincts farouches.

G. S.

DISTRIBUTION

LE DUC DE FLORENCE............................	MM. Mendaud.
ALVISE PETRUCCIO, bourgeois et négociant de Florence..	Geffroy.
COSIMA, sa femme..................................	Mme Dorval.
NÉRI..	MM. Maillard.
ORDONIO ÉLISÉI, riche Vénitien.....................	Beauvallet.
LE CHANOINE DE SAINTE-CROIX, oncle de Cosima.	Joanny.
MALAVOLTI, } voisins et amis d'Alvise.............	Varlet.
FARGANACCIO, } voisins et amis d'Alvise.............	Joannis.
LE BARIGEL..	Fonta.
TOSINO, page d'Ordonio Éliséi........................	Mmes Avenel.
PASCALINA, servante d'Alvise.........................	Thénard.
GONELLE, serviteur d'Alvise..........................	MM. Mathien.
UN VALET d'Ordonio..................................	Alexandre.
Esfafiers du barigel....................................	

A Florence.

PROLOGUE

L'intérieur d'une église. — Le soir. — Une lampe allumée au fond. — Un confessionnal à la droite du spectateur est placé au premier plan. — Le second plan est sombre. — Dans le fond de la nef, on distingue quelques personnes agenouillées, éparses, qui peu à peu se retirent durant les premières scènes.

SCÈNE PREMIÈRE

COSIMA, NÉRI.

Cosima est à genoux un peu en avant du second plan, dans l'attitude de la prière, le dos presque tourné au spectateur. Néri, debout à quelques

pas d'elle, la barrette à la main, est appuyé contre une colonne dans une attitude méditative. Cosima lui fait un signe, et il se rapproche d'elle. Elle se tourne à demi pour lui parler.

COSIMA.

Mon bon Néri, écoute : rends-moi un service. Va trouver mon oncle le chanoine. A cette heure-ci, il est presque toujours dans la sacristie. Tiens, par là ! cette porte au fond de la nef. Dis-lui que j'ai quelque chose de particulier à lui confier tout de suite. Il ne me refusera pas, lors même qu'il serait occupé. Il est si bon pour moi !... Dis-lui que je me repens de le déranger, mais que je ne puis rentrer chez moi sans lui avoir parlé.

NÉRI.

Vous laisserai-je seule ?

COSIMA.

Que pourrais-je craindre dans ce saint lieu ? Va, et reviens vite.

Néri s'éloigne.

SCÈNE II

COSIMA, ORDONIO, TOSINO.

Cosima en prière, sur le premier plan. Ordonio Éliséi entre par la droite derrière le confessionnal. Il est suivi de Tosino, vêtu en femme et voilé (costume pareil à celui que porte Cosima). Ils se tiennent au premier plan. Cosima leur tourne le dos.

ORDONIO, montrant Cosima.

La voici. Page, fais bien ton devoir. Va m'attendre dans cette chapelle. (Il lui montre une chapelle latérale derrière le confessionnal.) A mon premier signal, reviens ici et fais comme je t'ai dit. Ne va pas t'endormir au moins !

TOSINO.

Soyez tranquille : je ne perdrai pas de vue mon homme, et je saurai jouer mon rôle. (Montrant la chapelle.) Celle-ci ?

ORDONIO.

Bien ! — Vite ! — (Regardant Cosima, qui est toujours absorbée dans sa prière.) Prie, prie ! Le ciel n'exaucera point des vœux

Insensés. Il t'a créée pour vivre et non pour languir, pour céder et non pour vaincre. Je sens en moi une force supérieure à toutes les menaces de la religion, à toutes les terreurs de l'enfer! (Néri reparaît au fond, et, un instant après, le chanoine le suit.) Les voici. Où me cacherai-je? (Regardant le confessionnal.) Eh! où donc mieux? Ah! jeune femme, tu parleras bien bas si les secrets de ton cœur échappent à l'oreille d'un amant!

Il se cache derrière le confessionnal.

SCÈNE III

LES MÊMES, NÉRI, LE CHANOINE.

NÉRI, à Cosima.

Voici votre oncle. Je m'éloigne pour ne pas gêner vos confidences. Je vous attendrai au pied de la chaire.

COSIMA.

C'est bien! merci, mon ami; que Dieu récompense ton zèle et ton amitié pour moi!

Néri s'éloigne et va s'agenouiller sous la chaire qu'on aperçoit au fond. Le chanoine s'avance, Cosima se lève, et tous deux s'approchent du second confessionnal.

LE CHANOINE.

Vous m'avez fait demander, ma chère nièce. Vous entendrai-je en confession?

COSIMA.

Oui et non, mon bon père. Je ne suis pas préparée dignement au sacrement de pénitence;... mon âme est trop agitée... Je ne mérite pas l'absolution. Pourtant j'ai des choses bien secrètes à vous dire.

LE CHANOINE.

Eh bien, nous entrerons au confessionnal; et, là, sans aucune solennité, nous causerons comme deux amis. (Cosima s'agenouille au confessionnal, tandis que le chanoine s'assied.) Eh bien, mon enfant, d'où vient ton inquiétude? Ton âme fut toujours pure, et les chaînes du péché te sont légères. Parle,

confie-moi ta peine. Confie-la au ciel qui t'aime et qui te consolera.

COSIMA.

O mon père! ne me parlez pas avec cette bonté. J'ai commis aujourd'hui le crime dans mon cœur... Écoutez, je vous parle comme à mon seul parent, comme au guide de ma jeunesse, et aussi comme au ministre du Seigneur... Je vous dirai les choses comme elles sont. Depuis quelque temps, un homme me recherche... C'est un Vénitien... un...

LE CHANOINE.

Ne me dis pas son nom, c'est inutile.

COSIMA.

Ce n'est point inutile;... ceci est plus qu'une confession, mon père, c'est une confidence. Cet homme s'appelle...

LE CHANOINE.

Ordonio Éliséi?

Ordonio, appuyé sur le confessionnal derrière Cosima, se penche pour entendre sa réponse.

COSIMA, baissant la voix avec abattement.

Oui, mon oncle.

Ordonio fait un geste de triomphe.

LE CHANOINE.

Eh bien, tu m'avais déjà parlé de ses poursuites : tu ne les as point encouragées? de ses lettres : tu ne les as pas reçues? de ses instances : tu ne les as point écoutées?

COSIMA.

Non, mon oncle. Je vous assure que, s'il a conçu quelque espérance, il faut qu'il soit bien présomptueux! (Geste ironique d'Ordonio.) Mais je ne suis pas moins obsédée de ses soins. Je ne puis faire un pas dans la ville sans qu'il soit sur mes traces, et je ne puis me mettre à ma fenêtre sans qu'il soit sous mes yeux. Ces assiduités ont été remarquées. Des personnes imprudentes en ont averti mon mari. Mon mari, plus imprudent encore, n'a rien fait pour en réprimer l'insolence. Alors, j'ai bien vu que ce courtisan ferait du tort à ma réputation et troublerait la paix de mon ménage.

LE CHANOINE.

L'a-t-il donc troublée en effet?

COSIMA.

Ce matin, mon mari regardait par la fenêtre, et, moi, je travaillais auprès de lui; et, comme il regardait toujours du côté des arcades où Ordonio Éliséi se promène continuellement, je pensai qu'il le voyait peut-être en ce moment-là, et qu'il pouvait me soupçonner de l'encourager.

LE CHANOINE.

Et pourquoi votre mari aurait-il eu un pareil soupçon? Rien ne l'y autoriserait de votre part.

COSIMA.

Aussi, j'ignore pourquoi je me sentis tout à coup aussi effrayée et aussi confuse que si j'eusse en effet encouragé Ordonio à se trouver là.

LE CHANOINE.

Il y était donc?

COSIMA.

Il y était. Pourtant, je ne l'ai pas regardé, je ne l'ai pas vu. Mais ceci est un mystère pour moi, mon oncle! Chaque fois que cet homme est près de moi, j'en suis avertie secrètement par un trouble inexplicable. Y a-t-il donc des dangers si terribles, que les remords y précèdent les fautes?

LE CHANOINE.

Je n'aime pas à vous entendre parler si bien de ces dangers, ma chère Cosima; je crains que vous n'ayez beaucoup trop pensé à cet homme. Mais continuez; car ce n'est pas tout?

COSIMA.

Oh! non, ce n'est pas tout! Mon mari, s'étant retourné vers moi, me vit tout à coup si émue, que j'étais près de m'évanouir. Et lui aussi devint pâle; et, comme il me soutint dans ses bras pour quitter la place où nous étions, je sentis qu'il tremblait comme moi, et que, comme moi, il était près de défaillir.

LE CHANOINE.

Pauvre Alvise! O ciel! permettras-tu que la paix du juste

soit troublée par la fantaisie coupable du premier libertin qui passe !

COSIMA.

O Alvise, mon noble mari ! le plus sincère, le plus doux des hommes ! Savez-vous comment il me parla ? « Cosima, me dit-il, j'ai toujours eu en vous une aveugle confiance ; et me préserve le ciel de vous outrager par un soupçon ! Je crois en votre parole comme en celle de Dieu. Dites-moi donc que vous m'aimez. — Vous en doutez aujourd'hui, lui répondis-je, puisque vous me le demandez ! — Je ne demande rien, s'écria-t-il. Est-ce que je t'interroge, moi ? Je ne veux rien expliquer, ni rien comprendre. Dis-moi seulement que tu m'aimes ! — O mon ami, mon soutien, mon ange, lui dis-je, comment pourrais-je ne pas t'aimer ? — Eh bien, s'écria-t-il, jure-le donc ! et jure aussi que tu n'aimes que moi, et que la seule pensée d'en aimer un autre n'est jamais entrée dans ton cœur. » Le ton dont il me questionnait ainsi me glaçait de crainte ; car, en écoutant mes réponses, il semblait vouloir lire dans mes yeux jusqu'au fond de mon âme. Et, comme je répondais d'une voix mal assurée : « Tu pourrais donc, reprit-il avec force, le jurer comme au jour de notre mariage, par tout ce qu'il y a de sacré, par la majesté de Dieu, par l'honneur, par le devoir, par le saint Évangile ? » Et, en même temps, il prit ma main glacée et la posa sur le livre sacré qui était là, ouvert sur une table.

LE CHANOINE.

Et vous avez juré ?

COSIMA.

Je... je ne sais pas, mon père... J'avais peur,... je ne savais ce que je faisais... et je crois que j'ai juré ;... oui, oui ! j'ai juré sur l'Évangile.

LE CHANOINE.

Et... ensuite ?...

COSIMA.

Et à peine eus-je obéi, qu'il se jeta à mes pieds, et me remercia presque en pleurant, me demandant pardon d'avoir pu

exiger de moi un tel serment... C'est ainsi que nous nous sommes quittés, et aussitôt je suis accourue vers vous, mon père, afin de vous raconter tout ce qui s'est passé.

LE CHANOINE.

N'as-tu rien de plus à me confier, mon enfant?

COSIMA.

Rien, mon oncle.

LE CHANOINE.

Et pourtant, tu as commencé par t'accuser presque d'un crime.

COSIMA.

Je me sens coupable. Il me semble que je n'oserai plus regarder mon mari en face.

LE CHANOINE.

Mais... qu'as-tu donc aujourd'hui, ma chère Cosima? j'ai peine à te comprendre.

COSIMA.

J'ai juré sur l'Évangile, sur ce qu'il y a de plus sacré.

LE CHANOINE.

C'est peut-être une imprudence de la part de ton mari;... mais enfin, puisque tu n'as fait qu'un serment loyal et volontaire...

COSIMA.

Eh bien, non! Je n'ai cédé qu'à la crainte d'affliger Alvise; mais il y avait au dedans de moi une voix qui me criait : « Tu mens, tu blasphèmes! »

LE CHANOINE.

Cosima, serait-il vrai? aurais-tu donné accès dans ton cœur à un sentiment coupable? aimerais-tu ce Vénitien? Hélas! il n'est pas digne de toucher la main de ton mari!

COSIMA.

Oh! ne me dites pas que je l'aime!

LE CHANOINE.

Dis-moi donc que tu ne l'aimes pas!

COSIMA.

Peut-on aimer ce que l'on méprise. Eh bien, je sens du

mépris pour la conduite de cet homme léger qui, en passant dans une ville, ne trouve rien de plus honorable, de plus utile à entreprendre, que de ternir l'honneur d'une femme et de détruire la confiance d'un mari.

LE CHANOINE.

J'aime à t'entendre parler ainsi. Rassure-toi donc, ma fille; tu n'as point fait un faux serment. Tu aimes toujours ton mari.

COSIMA.

Oh! de toute mon âme!... Et pourtant je souffre, je tremble... Tenez, mon oncle, je suis bien malheureuse!

Elle fond en larmes.

LE CHANOINE.

O cœur de femme! éternelle énigme! Essuie ces pleurs, Cosima; c'est le honteux témoignage de la faiblesse. Pourrais-tu songer un instant à préférer un étranger à ton meilleur ami? un homme sans mœurs et sans foi au plus honnête et au plus généreux des hommes? Rentre en toi-même, Cosima. Chasse ces vaines imaginations. La peur est un piége de l'ennemi du salut. Écoute, ceci demanderait un plus long entretien. L'heure est avancée. J'irai demain chez toi, et nous causerons. J'espère te faire mieux lire en toi-même et te relever à tes propres yeux. Retourne chez toi, ma fille. Je n'aime pas à voir une jeune femme fréquenter les églises le soir. Ces promenades nocturnes ne sont pas assez protégées par un jeune homme comme Néri.

COSIMA.

Néri? n'est-il pas l'ami, presque le fils adoptif de mon mari, le mien par conséquent? Il est dévoué, il est brave; personne n'oserait me dire un mot lorsqu'il m'accompagne.

LE CHANOINE.

Je le crois bien! Mais je t'engage à ne sortir que le jour. Depuis quelque temps, tu te livres à une dévotion extérieure qui, je te le dis avec la simplicité d'un ami, ne me semble pas propre à ramener le calme dans ton âme... Je crains que toute cette ferveur ne soit de l'agitation, et que sais-je?...

un desir involontaire de provoquer des rencontres dangereuses... Penses-y; sois plus sédentaire!

COSIMA.

Oh! vous me faites trembler!...

LE CHANOINE.

Calme-toi. Reste ici. Ne sors pas du confessionnal que Néri ne vienne t'y rejoindre. Je vais l'avertir en passant.

Il s'éloigne et se dirige vers Néri. Aussitôt Ordonio s'élance vers la chapelle ù il a caché son page.

ORDONIO.

St!...

TOSINO, à voix basse.

Me voici, je suis aux aguets.

ORDONIO.

Cours au-devant de lui, ne lui parle pas que tu ne sois hors de l'église, et alors tire-toi de ses griffes comme tu pourras.

TOSINO.

Fiez-vous à moi. Je le rendrai fou. Autant vaudrait mettre cent lutins à ses trousses! Vous, vous sortez par l'autre porte avec la dame?

ORDONIO.

Va donc! Tout est prévu.

Tosino se dirige vers Néri, que le chanoine a averti en passant. Le chanoine est rentré dans la sacristie. Néri prend le page pour Cosima et lui offre son bras. Ils sortent ensemble tandis que Ordonio se rapproche du confessionnal.

COSIMA, se levant à demi.

Est-ce toi, Néri?... (Ordonio s'incline affirmativement. Cosima se lève et lui prend le bras. Il veut la mener dans la direction opposée à celle qu'ont prise Néri et Tosino.) Tu te trompes, Néri! Ce n'est pas là notre chemin.

ORDONIO, tâchant de déguiser sa voix.

L'autre porte est fermée.

COSIMA, s'arrêtant.

Qu'as-tu? Ta voix est changée!... Tu sembles agité!... Tu ne me réponds pas? (Effrayée.) Vous n'êtes pas Néri!

Elle veut fuir.

ORDONIO, la retenant de force.

Ne craignez rien, madame : c'est l'homme qui vous aime.

COSIMA.

Laissez-moi, monsieur!... Néri!... J'appellerai Néri.

ORDONIO.

Votre voix est étouffée par la peur ou par la colère; n'essayez donc pas de crier. Néri est déjà loin, d'ailleurs.

COSIMA.

Oh! mon oncle!... à mon secours!...

ORDONIO, tirant son épée.

Madame, je vous avertis qu'il en va coûter la vie au premier que vos cris appelleront ici, fût-ce votre mari, fût-ce le prêtre à qui vous venez de vous confesser.

COSIMA.

Vous étiez là?...

ORDONIO.

Et j'ai entendu votre confession, madame. Voilà pourquoi je suis résolu à tout braver, à tout immoler à mon amour et au vôtre.

COSIMA.

Au mien? Vous n'avez que mon mépris!

ORDONIO.

Votre oncle le chanoine n'emporte pas cette pensée, madame!

COSIMA.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! permettras-tu que je sois ainsi outragée?

Elle veut encore s'échapper et se heurte contre des chaises. Ordonio la retient dans ses bras.

ORDONIO.

Outragée? Vous me jugerez mieux, madame, quand vous

m'aurez entendu, et vous allez m'entendre pour la première, pour la dernière fois peut-être... Pourquoi cette frayeur insensée, et ces larmes, et cette colère d'enfant? Je sais maintenant que vous m'aimez; et, vous qui savez combien je vous aime, vous ne pouvez pas avoir peur de moi. Abjurons donc toute feinte. Je vais vous en donner l'exemple, et vous entendrez ma confession comme j'ai entendu la vôtre. Jusqu'ici, Cosima, je me suis trompé : j'ai pris votre résistance pour de la coquetterie, votre sagesse pour l'amour d'une vaine gloire; mais tout à l'heure, ici (montrant le confessionnal), vous vous êtes justifiée. Oh! je sais à présent que votre âme est aussi belle que vos traits, et, moi qui vous aimais comme on aime une femme, je suis à genoux devant vous comme devant un ange. Ne me craignez donc plus. Je serai calme, je serai patient. Je vous aimerai dans le silence, dans le mystère, dans la résignation. Je ne vous verrai plus qu'à votre insu. Je ne vous compromettrai plus... Je ne vous demande pas pardon de l'avoir fait. Ce n'est point par des paroles que je prétends vous prouver mon repentir et ma passion. Mais je mériterai mon pardon, et je l'obtiendrai peut-être!

COSIMA.

Et vous me parlez ainsi, me meurtrissant le bras, et l'épée à la main?

ORDONIO, mettant un genou en terre devant elle et lui présentant son épée.

Disposez de moi comme de votre esclave. Je vous donne mon cœur et ma vie.

Cosima profite de cet instant pour s'échapper. Elle fuit vers le fond de l'église. Au même instant, Néri paraît en désordre. Cosima s'élance vers lui, et Ordonio, toujours l'épée à lamain, se retire dans l'ombre des colonnes.

COSIMA.

Est-ce donc vous enfin, Néri? Est-ce ainsi que vous restez près de moi?

NÉRI.

Mais vous-même,... pourquoi venez-vous de me quitter?

COSIMA.

De quoi parlez-vous donc? Je suis seule ici à vous attendre, depuis une heure, depuis un siècle!... Allons! c'est une négligence inouïe!... Rentrons!...

Elle l'entraîne hors de l'église.

SCÈNE IV

ORDONIO, puis TOSINO.

ORDONIO.

Il paraît qu'on ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, puisqu'on ne trahit pas mon crime. Femme, femme! tu es à moi!... (Tosino rentre par la porte de droite.) C'est beaucoup trop tôt! Tu as dû jouer pitoyablement ton rôle, puisque te voilà déjà revenu.

TOSINO.

Vous ne m'aviez pas dit que l'écuyer de votre belle en était éperdûment amoureux. Je comptais sur un religieux silence de sa part, et je marchais d'un air recueilli, lui faisant signe de ne pas interrompre mes pieuses méditations; mais, à peine étions-nous sous le porche, qu'il s'est mis à me faire questions sur questions. « Oh! Cosima, que vous êtes triste aujourd'hui! Eh bien, madame, vous ne me parlez donc pas? Hélas!... ô ciel!... » Que sais-je? Quand j'ai vu qu'il fallait répondre ou courir, j'ai pris ce dernier parti comme le plus sûr. J'espérais qu'il allait me suivre, et je l'aurais mené jusque dans l'Arno; mais, soit qu'il ait la vue basse, soit qu'au contraire la lueur de la première lanterne m'ait fait paraître un peu trop grand pour une femme, il est revenu sur ses pas, et, moi, le voyant rentrer dans l'église, je n'ai eu que le temps d'en faire le tour pour vous avertir.

ORDONIO.

Quoi! cet innocent est amoureux d'elle?... Je suis bien aise de l'apprendre... Et, dis-moi, semblait-il habitué à être écouté?

TOSINO.

Il me semble parfaitement habitué à ennuyer... Et, maintenant, maître, que faisons-nous? Irai-je quitter ces habits?

ORDONIO.

Tu vas rentrer. Tu prendras des habits à moi, et tu t'essayeras à jouer mon rôle. Tu imiteras devant une glace mes gestes et ma démarche. Le pourras-tu?

TOSINO.

Oh! nous autres pages, nous sommes toujours habiles à singer nos maîtres. D'ailleurs, je ne suis pas beaucoup plus petit que vous, et je n'ai pas la main trop mal, ni le pied non plus...

ORDONIO.

Écoute. J'ai reçu ce soir la nouvelle de la mort de mon oncle; il faut que j'aille recueillir sa succession!...

TOSINO.

Ah! mon Dieu! et Votre Seigneurie conte cela avec un sang-froid!... Si ce n'était le respect dû au lieu où nous sommes, je danserais!... car nous voilà riches, mais riches!... Et que deviendront nos amours pendant cette absence?

ORDONIO.

J'y ai songé; je ne suis pas si fou que de laisser refroidir l'impression que j'ai produite. Il ne faut pas que la dame de mes pensées, femme romanesque s'il en fut, me croie assez bourgeois pour aller compter des écus, au lieu de faire l'amant espagnol sous son balcon. Écoute-moi donc!... Je pars cette nuit même pour Venise. Je te laisse ici. Je serai peut-être absent quelques semaines, pendant lesquelles tu auras soin de te promener autour de ma belle, mais avec autant de timidité apparente que je l'ai fait jusqu'ici avec audace. Il faudra qu'elle te voie et qu'elle te prenne pour moi. Mais, dès que tu te verras remarqué, il faudra fuir comme une ombre, en affectant le respect et la crainte. Tu feras ainsi tous les soirs. Le jour, tu te montreras sous ta véritable forme, et tu diras à tous ceux qui te demanderont de mes nouvelles

que je me tiens enfermé, parce que je suis devenu fou par amour, misanthrope, ce que tu voudras! Je suis encore peu connu ici. Pourtant, si quelqu'un s'obstinait à me voir, dis que je suis furieux, et qu'il y a danger de mort à forcer ma porte. Je t'écrirai souvent de Venise, et je t'enverrai, pour Cosima, des lettres que tu lui feras parvenir adroitement comme tu as déjà fait. — Et de tout cela tu ne seras pas mesquinement récompensé. Tu m'entends? Va m'attendre. Dis à Laurent de préparer tout pour mon départ. Je l'emmène. Dans une heure, je te rejoins, et je te donnerai des instructions plus détaillées.

TOSINO.

Vous serez content de votre page.

Il sort par la droite.

ORDONIO.

Et moi, je ne suis pas mécontent de ma soirée.

Il s'éloigne par le fond de l'église.

ACTE PREMIER

Chez Alvise. — Un salon dans le goût de la renaissance, fort simple.

SCÈNE PREMIÈRE

PASCALINA, COSIMA.

Cosima travaille à filer de la soie. — Pascalina est penchée à la fenêtre.

COSIMA.

Que faites-vous donc si longtemps à cette fenêtre, Pascalina?

PASCALINA.

Ah! signora, je regarde si ce mauvais sujet ne rôde pas autour de la maison. Je ne l'ai pas vu hier au soir, et... c'est

singulier !... je ne le vois pas encore. Pourtant, dès que le jour baisse, il est toujours là, sous les arcades, se cachant comme un voleur.

COSIMA.

Et que vous importe?

PASCALINA.

C'est qu'aussi cela fait damner, de voir un pareil vaurien tourner et retourner devant notre maison, comme si Votre Seigneurie n'était pas une honnête femme et comme si messire Alvise n'était pas homme à lui donner un bon coup d'épée à travers le corps.

COSIMA.

Que dites-vous donc, Pascalina? Ne prononcez jamais de telles paroles devant toute autre personne que moi, entendez-vous bien!

PASCALINA.

Bah! est-ce que notre maître ne serait pas bon pour tuer ce grand coquin-là? Oh! il n'y a pas de danger! Les hommes les plus hardis auprès des femmes sont les plus timides en face des maris, *et vice versus*, comme dit M. le chanoine; les hommes les plus doux à la maison sont les plus terribles avec leurs ennemis.

COSIMA.

Ce serait faire trop d'estime de ce désœuvré que de le traiter en ennemi.

PASCALINA.

C'est aussi ce que dit messire Alvise.

COSIMA.

Comment! est-ce que mon mari a parlé de lui devant toi?

PASCALINA.

Pas plus tard qu'hier, messire Malavolti qui va toujours grondant, et l'autre voisin qui plaisante toujours, messire Farganaccio, lui faisaient reproche de ce que, étant des premiers négociants et, par conséquent, des bons magistrats de

notre ville, il n'avait pas fait arrêter vingt fois ce mauvais garnement.

COSIMA.

Et... que répondait mon mari?

PASCALINA.

Ah! il priait ces messieurs de se mêler de leurs affaires et non des siennes.

COSIMA.

Alvise avait raison. — D'ailleurs, cet homme ne s'occupe plus de moi.

PASCALINA.

Il s'occupe de vous plus que jamais, signora! Seulement, il s'y prend d'une autre façon, pour voir si, en faisant le désolé, il réussira mieux. Moi qui fais sentinelle à ma croisée, je le vois souvent, au clair de la lune, sous votre jalousie, soupirer et gesticuler comme un homme en démence, et le fait est que, dans son quartier, il passe pour être devenu fou.

COSIMA, émue.

Quelle plaisanterie!

PASCALINA.

Si c'en est une, il joue bien sa partie. On ne le voit plus sortir que de nuit. Il ne parle plus à personne, même à son hôtesse; et son page, qui seul a accès auprès de lui, dit qu'il ne boit ni ne mange, que le chagrin le consume, et qu'il est devenu si maigre, que, si on le voyait au grand jour, on ne le reconnaîtrait pas.

COSIMA.

A-t-on rapporté ces sottises à mon mari?

PASCALINA.

Oui; mais il n'a fait qu'en rire.

COSIMA.

Je le crois bien!

PASCALINA.

Et pourtant il a ajouté : « Qu'il fasse Roland l'amoureux tant qu'il lui plaira; mais qu'il n'essaye pas de faire le Médor;

car il verra qu'un bourgeois de Florence est tout aussi mauvaise tête qu'un noble de Venise. »

COSIMA, effrayée.

Mon mari a dit cela?

PASCALINA.

Et, comme il le dit, il le ferait! Ainsi, dormez tranquille, signora. Dans l'occasion, notre maître prouvera bien qu'il sait garder son honneur et sa femme.

Elle sort.

SCÈNE II

COSIMA, seule.

Son honneur! qu'il le défende, s'il est vrai qu'il soit attaché à mon humiliation! Mais sa femme!... Elle saura bien se défendre elle-même, s'il est vrai que l'amour d'un homme la mette en péril! Tous ces donneurs de conseils! ils ne s'aperçoivent donc pas de l'injure qu'ils me font en recommandant chaque jour à mon mari de faire le guet autour de moi? Jusqu'à cette servante qui croit m'honorer en me disant qu'il me gardera comme un sbire, l'épée au poing et la défiance au cœur!... L'air que je respire est chargé d'idées grossières et de paroles blessantes!... (Elle s'approche de la fenêtre.) Il n'est pas venu hier au soir;... et aujourd'hui... l'heure est passée, car Alvise va rentrer... Cet homme m'aurait-il délivrée pour toujours de sa présence?

Elle tombe dans la rêverie.

SCÈNE III

NÉRI, COSIMA.

NÉRI, à part.

Toujours à cette fenêtre! (Haut.) Ne craignez-vous pas de vous rendre malade? L'air est froid ce soir, madame.

COSIMA tressaille et quitte brusquement la fenêtre en apercevant Néri.

Vous êtes trop facile à inquiéter, Néri; je n'ai point froid.

NÉRI.

Vos traits sont altérés pourtant!

COSIMA, avec impatience.

Qu'importe?

NÉRI.

Je vous assure que vous êtes changée depuis quelque temps.

COSIMA.

Eh bien, il est peu galant de me le dire.

NÉRI.

Il est vrai que je ne suis pas un courtisan, moi!

COSIMA.

Eh bien, vous, quoi?

NÉRI.

Vous m'en voulez, Cosima, depuis le soir où j'ai été si étrangement trompé par une femme que j'ai prise pour vous et à qui j'ai donné le bras pour sortir de l'église...

COSIMA.

Vraiment, je vous conseille de rappeler ce trait! Il fait honneur à votre sagacité!

NÉRI.

Comme votre manière de me répondre fait honneur à notre amitié!

COSIMA.

Allons, Néri, vous savez bien que je ne vous en veux pas de vous être si plaisamment trompé. Mais je ne saurais oublier l'humeur que vous m'avez témoignée à cette occasion, comme si j'étais coupable de votre maladresse, et comme si ce n'était pas à moi de vous reprocher une si singulière distraction.

NÉRI.

Tantôt vous me reprochez trop de négligence, et tantôt trop d'empressement.

COSIMA.

C'est que tantôt vous me suivez comme un écuyer, et tantôt vous vous placez devant moi comme un matamore.

NÉRI.

Et, de toute façon, je suis ridicule et déplaisant! Hélas! qu'ai-je donc fait? Vous m'aimiez autrefois comme un frère, et maintenant vous me méprisez comme un gardien,... comme un geôlier!

COSIMA.

Mais aussi, pourquoi te charges-tu d'un pareil emploi, mon pauvre Néri?

NÉRI, avec douleur.

Ainsi, je suis votre gardien!... je suis votre geôlier, moi!... Mon Dieu! (Cosima lui prend la main.) Mais que me dites-vous donc, Cosima? (Avec des larmes.) Qu'avez-vous donc contre moi?

COSIMA.

Je n'ai rien contre toi, mon bon Néri, rien je t'assure... Je suis un peu irritée... Tu l'as deviné, je suis un peu malade, mon ami.

NÉRI.

Oh! oui, je le vois bien; sans cela, vous ne vous tromperiez pas ainsi... Moi qui donnerais ma vie pour vous épargner un moment d'ennui!...

COSIMA, se laissant tomber sur une chaise.

D'ennui?... Eh bien, tu l'as dit! c'est l'ennui qui me dévore, et, je le sais maintenant, c'est le pire de tous les maux! Je ne vis pas ici! J'étouffe...

Elle cache son visage dans ses mains.

NÉRI, se rapprochant et lui prenant les mains avec tendresse, mais avec respect.

Chère Cosima! d'où vient ce mal subit? Depuis deux ans que vous êtes mariée, j'ai toujours vécu près de vous, et je

ne vous avais jamais vue souffrir ainsi. Que peut-il donc manquer à votre bonheur? vous la femme d'Alvise! vous qui êtes adorée!

COSIMA.

Pourquoi me rappeler l'amour de mon mari? Est-ce que je me plains d'Alvise? est-ce que je l'accuse?

NÉRI.

Peut-il exister d'autres chagrins pour vous que ceux du cœur? En est-il d'autres à notre âge, Cosima?

COSIMA.

Je te parle de mon ennui, mon pauvre Néri! Si l'on connaissait la cause de ce mal, on en guérirait, car on y trouverait un contre-poison.

NÉRI.

L'ennui! je ne sais ce que c'est, moi!... Le temps me semble toujours insuffisant au travail.

COSIMA.

Oh! c'est que tu travailles, toi! Vous ne connaissez pas les angoisses de l'oisiveté, vous autres hommes! Vous avez de l'ambition, vous avez des devoirs! Mais nous, de quoi pouvons-nous remplir le vide de nos journées? Les travaux du ménage, dit-on? Mais c'est bien peu de chose, lorsque nous mettons un peu d'ordre dans notre activité. Savez-vous que, sans manquer à aucun de mes devoirs, j'ai de reste, par jour, trois ou quatre heures dont je ne sais que faire? Savez-vous que ce travail est insipide (elle montre son rouet chargé de soie), et qu'à chaque minute il me prend envie de briser ce rouet? Ah! cette soie que je file ne me sert qu'à mesurer les heures de mon lent supplice! Tiens! chacun de ces écheveaux te représente une semaine de mon agonie!... (Elle repousse brusquement le dévidoir qui tombe aux pieds de Néri. Au milieu des pelotons qui roulent, il se trouve une lettre qu'il ramasse.) Que faites-vous là? Pourquoi prenez-vous ce papier?

NÉRI.

Il était dans votre sébile : c'est une lettre à votre adresse, Cosima... Vous ne l'aviez donc pas ouverte?

COSIMA.

Je ne sais pas seulement ce que cela peut être. Donnez.

NÉRI, regardant toujours la lettre.

Vous voulez la lire ?

COSIMA.

En quoi cela vous intéresse-t-il ?

NÉRI.

Mais vous-même, cette lettre d'une main inconnue ne peut pas vous intéresser beaucoup. Peut-être vaudrait-il mieux la brûler sans la lire ?

Il l'approche d'un flambeau.

COSIMA, la lui arrachant et s'efforçant de sourire.

Pourquoi donc ? Cela peut me divertir dans un moment d'oisiveté. Il ne faut pas mépriser le moindre sujet de distraction, quand on s'ennuie.

Elle met la lettre dans sa poche.

NÉRI, après un moment de silence.

Vous vous ennuyez donc bien ?

COSIMA.

A la mort !

NÉRI, avec tristesse.

Que ne puis-je vous créer une existence enchantée ! Mais toute vie est triste, Cosima, toute âme est blessée ! Cependant, ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira. Vous le savez, pour contenter la moindre de vos fantaisies, je mettrais mon cœur sous vos pieds... Je puis me sacrifier moi-même...

COSIMA.

Vous sacrifier ! pourquoi donc ?

NÉRI.

Me sacrifier, oui ! Mais il est quelqu'un que je ne sacrifierais jamais, même à vous, Cosima !

COSIMA.

Vraiment ! Peut-on vous demander son nom ?

NÉRI.

C'est mon bienfaiteur, c'est l'homme qui m'a élevé, instruit, adopté en quelque sorte ; c'est celui que j'aime comme

un père, c'est Alvise, c'est votre époux, madame. Son bonheur ne m'est pas plus cher que le vôtre, mais son honneur...

COSIMA, avec amertume.

Toujours, à propos de moi, l'honneur de mon mari !... En vérité, j'admire le soin que chacun prend ici de ce trésor apparemment si fragile. Mais je crains qu'il n'en soit comme de toutes les choses précieuses qu'on ternit en y portant une main indiscrète et maladroite.

NÉRI, à part, avec abattement.

Elle me hait !

SCÈNE IV

Les Mêmes, ALVISE, FARGANACCIO, MALAVOLTI, PASCALINA.

Cosima s'avance vers son mari, qui l'embrasse au front.

ALVISE.

Dieu soit avec toi, mon bel ange ! Voici nos amis Malavolti et Farganaccio que j'amène souper. Je ne t'en ai pas avertie, sachant qu'ils seront toujours pour toi, comme pour moi, les bienvenus.

Cosima les salue gracieusement. Farganaccio lui baise la main.

PASCALINA, à Alvise.

Mais, moi, vous eussiez bien dû m'avertir ; vous allez faire un mauvais souper.

FARGANACCIO, qui l'a entendue.

Ah ! nous sommes venus à condition qu'on n'y changerait rien ! (A Alvise.) Si vous ne vous mettez à table tout de suite, nous croirons que vous manquez de parole.

ALVISE.

Eh ! sans doute. Point de façons entre vieux amis. — Mais, dis-moi, Cosima, il fait bon ici. Est-ce que nous ne pourrions pas y souper ?

COSIMA.

Rien de plus simple. Pascalina, faites apporter la table.

PASCALINA.

Ce sera bien facile, elle est toute servie.

COSIMA, voulant sortir avec elle.

Je t'aiderai.

FARGANACCIO, arrêtant Cosima.

Ah! je ne souffrirai pas que vos belles mains travaillent pour nous!

ALVISE.

Bien dit, mon vieux. Sois galant.

MALAVOLTI, avec une ironie de mauvaise humeur.

C'est de son âge!

FARGANACCIO.

Galant jusqu'à la mort! Allons, Pascalina, à nous deux! (Il prend un flambeau.) Riez, riez! cela nous fait voir vos dents blanches.

PASCALINA.

Oui-da! n'en montre pas autant qui veut!

Pascalina et Farganaccio sortent. Néri les suit.

MALAVOLTI, s'asseyant devant la cheminée.

C'est une bonne idée que vous avez là. Cette pièce est tout à fait agréable. (Il attise le feu.) Ah! on ne sait pas se chauffer en Italie! C'est pourtant un pays aussi froid qu'un autre en hiver... surtout depuis une vingtaine d'années... C'est peut-être aussi qu'on devient frileux avec l'âge!... Du temps que je faisais le commerce avec les Provinces-Unies...

COSIMA, à part.

Ah! ciel! il va commencer ses histoires sur la Hollande!

MALAVOLTI.

Je me souviens d'avoir vu à Bruges... (Il se retourne à demi et voit qu'on ne l'écoute pas.) Hein?

ALVISE, qui s'est approché de sa femme et la regarde avec tendresse.

Dites toujours, voisin Malavolti, on vous écoute. (A Cosima.) Je te trouve un peu pâle?

COSIMA.

Je suis pourtant très-bien, je vous jure.

MALAVOLTI.

Il s'appelait van, van...

ALVISE.

Ils s'appellent tous comme cela. (Regardant le rouet et les pelotons en désordre.) Quel est le maître chat qui s'est mêlé de ton ouvrage, ma pauvre enfant? Cela me rappelle qu'un juif est venu ce matin à mon atelier m'offrir un petit meuble comme celui-ci, mais tout incrusté d'argent et d'un travail exquis. Je lui ai dit de te l'apporter; l'a-t-il fait?...

COSIMA.

Oh! oui!... oui, mon ami; et moi qui ne songeais pas à vous en remercier!

Pascalina et Gonelle apportent la table toute servie. Farganaccio apporte les flambeaux.

FARGANACCIO.

Allons, prenez place. (Voyant qu'Alvise offre la main à sa femme.) Fi donc! un mari conduire sa femme? Nous ne pouvons pas souffrir cela, nous autres.

Il lui prend la main.

MALAVOLTI.

Nous autres jeunes gens!...

ALVISE offre une assiette à Cosima, qui refuse.

Tu n'as donc pas d'appétit? Ah çà! tu es souffrante? Néri, toi qui as toutes ses confidences, a-t-elle été malade aujourd'hui?

NÉRI.

Madame n'est pas bien.

COSIMA.

Qu'en savez-vous? Je ne vous ai rien dit de semblable.

MALAVOLTI.

Toutes les femmes sont comme cela. Elles aiment tant les cachotteries, qu'elles en font, même à propos d'une migraine. Je me souviens de la femme d'un bourgmestre...

FARGANACCIO.

Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui dans la ville?

ALVISE.

Rien... Ah! si fait! Un homme a été trouvé assassiné. Son

cadavre flottait sur l'Arno. Les bateliers l'ont repêché ce matin, et, comme de coutume, on a verbalisé.

MALAVOLTI.

Ce qui, comme de coutume, n'amènera aucune découverte.

COSIMA.

Sait-on qui ce peut être?

ALVISE.

On le découvrira difficilement, car les assassins ont pris soin de le défigurer pour mettre la justice en défaut.

MALAVOLTI.

Défiguré n'est pas le mot précisément pour celui-là, car on lui a coupé la tête.

COSIMA.

Mais c'est affreux!

FARGANACCIO.

Un bon verre d'alléatico après le macaroni met le cœur en joie... Allons, Malavolti, cela réveillera tout à fait vos souvenirs de Flandre.

Tandis qu'il remplit les verres, on entend frapper trois coups à la porte. Un instant de silence.

MALAVOLTI.

Dieu me damne si ce n'est pas ainsi que s'annoncent les estafiers du conseil de justice!

ALVISE, tranquillement.

C'est quelque écolier qui s'amuse à frapper aux portes. Je n'ai jamais eu affaire, Dieu merci, au grand conseil!

FARGANACCIO.

Allons, à la santé de la signora.

Ils trinquent.

COSIMA.

Messire Malavolti, je bois à la prospérité des Provinces-Unies!

GONELLE, qui est sorti un instant, rentre d'un air effaré.

Seigneur Alvise!... des hommes de la police demandent à vous présenter un mandat du conseil...

ALVISE, se levant.

A moi ?...

FARGANACCIO.

Voilà qui est fort étrange !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BARIGEL, suivi de PLUSIEURS ESTAFIERS.

LE BARIGEL.

Messire Alvise Petruccio, c'est avec douleur que j'exécute ce mandat.

Il lui présente le mandat. Tous se lèvent.

ALVISE.

Un mandat d'amener contre moi ? Il y a erreur, messire.

Cosima se rapproche de son mari avec effroi.

LE BARIGEL.

Je voudrais le croire ; mais les ordres sont précis.

FARGANACCIO.

C'est une erreur, c'est une erreur !

Il se rassied.

LE BARIGEL, à Alvise.

Je suis forcé de vous emmener.

COSIMA.

De l'emmener ! Où donc voulez-vous emmener mon mari ?

LE BARIGEL.

Rassurez-vous, madame. Il ne s'agit peut-être que de quelques explications à donner au conseil. Après quoi, je suppose qu'on renverra votre mari libre et justifié.

ALVISE.

De quoi suis-je donc accusé ?

LE BARIGEL.

Je l'ignore ; mais j'ai voulu être présent à l'exécution du mandat, afin d'en adoucir la rigueur par ce témoignage d'estime.

ALVISE.

Je vous en remercie, monsieur le barigel. J'obéis. Les ma-

gistrats de mon pays ne peuvent ordonner rien que de juste, j'aime à le croire... Pourtant je ne vois rien dans ma conduite passée ou présente qui ait pu motiver... (Examinant le mandat.) Ce n'est point là l'appel du tribunal à un citoyen pour cause de renseignement... C'est l'ordre d'arrestation d'un accusé. (A Cosima, qui s'attache à son bras.) Ma chère femme, tranquillise-toi, l'innocence est une sauvegarde dont il serait impie de douter... Je reviendrai bientôt, sois-en sûre! Dans tous les cas, je te laisse un protecteur et un ami.

Il montre Néri, qui lui presse les mains avec effusion.

COSIMA.

Monsieur le barigel, laissez-moi suivre mon mari...

LE BARIGEL.

Madame, il m'est impossible de le permettre.

ALVISE.

Allons, soumettons-nous! (Il l'embrasse.) Pascalina, mon manteau!

NÉRI.

Mais, moi, ne puis-je vous accompagner du moins jusqu'au palais?

ALVISE.

Reste auprès de ma femme, tranquillise-la. Tu ne pourrais m'être d'aucun secours. Ma bonne conscience et ma bonne renommée me viendront en aide.

MALAVOLTI.

Moi, je vous suis jusqu'au palais; peut-être apprendrai-je de quoi il s'agit.

ALVISE.

A la bonne heure. (Bas, à Malavolti.) Mais, s'il s'agit de quelque fâcheuse affaire, pas un mot à ma femme, entendez-vous?

FARGANACCIO.

Je vous accompagnerai aussi... Mon Dieu, mon Dieu! comme les malheurs arrivent au moment où l'on y pense le moins!

PASCALINA.

Et monsieur qui n'a pas seulement soupé ! (Aux estafiers.) Messieurs, laissez-lui le temps de souper !

ALVISE, au barigel.

Votre Seigneurie n'a pas de temps à perdre. Allons, courage, ma femme !... Au revoir, Néri !

Ils sortent tous, excepté Cosima, qui retombe accablée sur une chaise, et Néri, qui n'ose lui parler. Un instant de silence.

NÉRI.

Au nom du ciel, Cosima, ne vous laissez pas abattre ainsi ! Que peut-il arriver de pire à notre cher Alvise que de passer une nuit en prison ?

COSIMA.

Ne me dites donc pas cela, Néri ; est-ce que vous ne connaissez pas la justice et les juges dans ce pays-ci ? est-ce que vous croyez qu'ils lâcheront aisément leur proie ? Mais cela ne s'est jamais vu !

NÉRI.

Et ne pas savoir ce dont on l'accuse ! ne pouvoir rien faire pour le secourir ! Quel est donc l'infâme qui a pu calomnier un homme tel que lui !

SCÈNE VI

LE CHANOINE, COSIMA, NÉRI.

COSIMA.

Oh ! mon oncle, savez-vous ce qui est arrivé ?

LE CHANOINE.

Hélas ! oui ; je viens de rencontrer Alvise qu'on emmène en prison. J'ai compris que j'arrivais trop tard. Pourtant je n'ai pas perdu un instant !

NÉRI.

Eussiez-vous donc pu nous préserver de ce malheur ?

LE CHANOINE.

Si la vigilance du conseil ne m'eût devancé, j'eusse déter

miné Alvise à quitter Florence jusqu'à ce que les soupçons qui pèsent sur lui se fussent dissipés...

COSIMA.

Vous savez donc ce dont on l'accuse?

LE CHANOINE.

Oui, et, quelque terreur qu'une semblable nouvelle puisse vous causer, mes amis, je veux vous la dire. Ce n'est point par la voix publique que vous devez l'apprendre. Cependant...

Il regarde la porte qui est restée ouverte, Néri devine sa pensée et court la fermer.

COSIMA.

Je tremble !...

LE CHANOINE.

Un cadavre a été trouvé ce matin dans l'Arno...

COSIMA.

Ah! oui... Nous le savons... Alvise nous en parlait un instant avant son arrestation.

LE CHANOINE.

En vérité? Il vous en a parlé sans trouble?

COSIMA.

Eh! mais sans doute ! Pourquoi donc cette question ?

LE CHANOINE.

Vous devinez, Néri; on accuse Alvise d'être le meurtrier!...

COSIMA.

Alvise !... Alvise accusé d'un meurtre !...

LE CHANOINE, lui prenant la main.

Ma fille, l'homme assassiné est le Vénitien Ordonio Éliséi !

Cosima tressaille, étouffe un cri, et s'appuie contre la table pour ne pas tomber. Néri et le chanoine l'observent tous deux attentivement quoique avec une expression différente.

NÉRI, après un instant de silence.

S'il en est ainsi, cet homme n'a point été assassiné. Alvise l'a bravement appelé au combat... Il aura succombé dans une lutte loyale, n'en doutez pas!

LE CHANOINE.

Je n'en doute pas non plus. Mais le cas n'en est pas moins grave, car les lois poursuivent le duel avec autant de sévérité que l'assassinat.

COSIMA, *d'un air sombre et faisant un effort pour parler.*

Et les lois ont raison peut-être ! mais parce que cet homme a été tué, il n'en résulte pas que mon mari soit coupable.

LE CHANOINE.

Il est vrai, ma fille... Mais une lettre de menaces trouvée sur le cadavre, et où vous êtes désignée assez clairement pour qu'on ne puisse se méprendre...

NÉRI, *précipitamment.*

Une lettre de menaces ! Ce n'est point Alvise qui l'a écrite, c'est moi !...

COSIMA.

C'est vous !... et de quelle part ?...

NÉRI.

Ce n'est point de la part d'Alvise, j'en ferai le serment devant les juges.

COSIMA, *d'un ton accablant.*

Mais de quel droit ?

NÉRI.

Cet homme vous compromettait !

COSIMA.

C'est faux ! Il avait cessé ses poursuites.

NÉRI.

Il les avait redoublées. Le mystère qu'il affectait les rendait plus perfides encore, et votre réputation en souffrait davantage. Votre mari ne songeait pas à les réprimer... Je ne pouvais l'y faire songer sans lui inspirer des soupçons...

COSIMA, *avec hauteur.*

Vous n'eussiez pas réussi, monsieur.

NÉRI.

Accablez-moi de votre haine,... mais qu'Alvise soit disculpé.

LE CHANOINE.

Mais ce n'est pas vous qui avez provoqué Ordonio? Vous ne vous êtes point battu avec lui?

NÉRI.

Que ne l'ai-je fait!

Il tombe dans la rêverie.

LE CHANOINE.

En votre âme et consience, Néri, croyez-vous qu'Alvise ait pu se porter à une telle extrémité? Un duel suppose un témoin, un confident, au moins!... Cosima, vous me devez la vérité tout entière... Au nom du ciel, je vous adjure de me dire si vous n'avez pas commis quelque imprudence qui ait pu éveiller la jalousie d'Alvise.

COSIMA.

Devant Dieu, non!

LE CHANOINE.

Et vous, Néri, vous ne savez donc rien?

NÉRI.

Non, sur l'honneur! mais, ô mon Dieu! quel crime est le mien, si par cette lettre imprudente j'ai pu attirer sur la tête de mon bienfaiteur une si horrible accusation!... Dites-moi, oh! dites-moi qu'il est impossible qu'on y donne suite!...

LE CHANOINE.

Mes enfants, mon rôle n'est point de vous adoucir par de vains ménagements l'horreur de cette situation. Il faut s'armer de courage. Vous connaissez la rigueur de nos lois et les farouches habitudes de nos tribunaux...

COSIMA.

Le duc est généreux, dit-on, il aime la justice : j'irai me jeter à ses pieds...

LE CHANOINE.

Il ne le faut pas; le duc est un jeune homme, ma fille!... d'ailleurs, ici, sa puissance échouerait contre celle du conseil suprême. Alvise est un homme de bien, qui, magistrat lui-même, s'est élevé souvent avec force contre les abus et le despotisme. Il a des ennemis dans le corps dont il fait partie. Les conseillers eux-mêmes craignent sa franchise et son cou-

rage. S'ils manquent de preuves pour le condamner, ils ont le pouvoir de le faire souffrir, et ils en useront... Les fers, une longue captivité, la question peut-être...

COSIMA.

Comment, la question ? la torture ?... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Alvise n'est pas coupable !...

NÉRI, avec angoisse.

Les fers ! la torture ! Oh ! oui ! combien d'accusés sont sortis des cachots pour expirer au seuil de leur maison !... N'est-il donc aucun moyen de le sauver ?...

Il se promène avec agitation.

COSIMA, amèrement.

Honneur conjugal, farouche préjugé ! tu engendres la férocité de l'époux, la honte de la femme, la ruine de la famille !... Quel est donc ce monde pervers et insensé, où l'opinion prescrit ce que les lois punissent !...

NÉRI, agité, tremblant, se place entre Cosima et le chanoine.

Écoutez !... Faites grâce au meurtrier... Alvise est innocent... Je suis seul coupable !

LE CHANOINE.

Vous ?...

NÉRI, presque en délire.

C'est moi !... moi qui ai tué Ordonio Éliséi !

COSIMA, avec égarement.

C'est toi, misérable !... Eh bien, que son sang retombe sur ta tête !

Elle tombe évanouie dans les bras du chanoine.

NÉRI, au chanoine.

Son mari me l'avait confiée... Je vous remets ce dépôt sacré.

LE CHANOINE.

Où courez-vous, malheureux ?

NÉRI.

Me livrer à la justice !

Il sort avec impétuosité.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

COSIMA, dévidant de la soie; puis ORDONIO.

COSIMA.

Il fut un temps où je me croyais malheureuse, parce que ma vie se consumait dans une paisible oisiveté; où je trouvais l'isolement au milieu de la famille, la terreur à l'abri des tendres sollicitudes, l'impatience de l'avenir au sein d'un présent calme et pur. Les temps sont bien changés! A l'ennui a succédé la douleur, à la famille la solitude, à la sécurité l'épouvante! Oh! que de malheurs en peu de jours! Mon mari prisonnier, Néri criminel, tous deux à la veille de subir peut-être une horrible sentence! Tous nos amis consternés, craignant d'être réputés complices du crime qui pèse sur nous, ou m'accusant dans leur cœur d'en être la cause honteuse!... Moi-même troublée, effrayée jusque dans le sanctuaire de ma conscience, et n'osant plus chercher ma force dans les pratiques d'une religion qui condamne mes pensées avant même qu'elles soient écloses!... Est-il donc si difficile de lire dans son propre cœur? — Ah! si rien n'eût été changé dans cette vie que je maudissais, il me semble que je n'aurais jamais connu le remords... Mais, à présent qu'ils l'ont tué, cet homme, puis-je donc chérir ses meurtriers? Et où sera mon refuge, si un regret criminel vient se mêler à l'horreur de mes pensées? (Elle tire une lettre de son sein.) La seule faute que j'aie commise, c'est depuis qu'il n'est plus! (Ordonio Éliséi, enveloppé d'un manteau, paraît à la portière de tapisserie qu'il soulève sans bruit; il s'approche avec précaution jusque derrière le fauteuil de Cosima.) Jamais je n'aurais ouvert cette lettre sans le crime de l'insensé Néri! J'avais remis toutes les autres à mon confesseur sans les lire; mais, maintenant que je n'en recevrai plus, je ne puis me résoudre à détruire le dernier gage

d'une affection si courte et si funeste! (Elle ouvre la lettre et la regarde.) Ils me disaient tous que c'était un méchant, un impie! Il n'y a rien de semblable dans ses expressions. Qu'elles sont nobles, touchantes et respectueuses, au contraire! et quelle ardeur dans cette passion voilée!... Ah! si cet amour est criminel, pourquoi Alvise n'a-t-il jamais su m'exprimer le sien avec la même éloquence, et d'où vient que le langage de la flatterie est plus persuasif que celui de la vérité? — Mon Dieu, pardonnez-moi! ce sont là d'imprudentes pensées, mais vous avez puni avant de juger!... Tu l'as payé bien cher, ô malheureux jeune homme, ce rêve d'une félicité coupable, et tu en as porté la peine sans qu'un mot, sans qu'un regard de moi te l'ait adoucie!... Vous l'avez voulu, mon Dieu! j'ai été sans pitié comme vous; maintenant, si vous voulez que je sois sans regret, donnez-moi donc la force d'un ange! (Elle cache son visage dans ses mains en sanglotant. Ordonio Éliséi se met à genoux devant elle; elle le voit, se lève, et retombe à demi suffoquée par la joie.) Oh! mon Dieu!...

ORDONIO.

Tes larmes auraient le pouvoir de tirer les morts du tombeau... Mais je vis, Cosima!

COSIMA, s'approchant de lui et lui touchant les mains.

Toi!...

ORDONIO, couvrant sa main de baisers.

Je vis pour t'aimer et pour te rendre, tous les jours de ma vie, le bonheur que tu me donnes en cet instant.

COSIMA, s'arrachant de ses bras et reprenant peu à peu sa réserve.

Vous vivant! mon Dieu!... soyez béni! Est-ce un rêve? mon mari est innocent!...

ORDONIO.

Ah! vous ne songez qu'à lui!

COSIMA.

Ah! je devrais y songer, mais je ne sais plus si j'existe ou si je rêve; c'est vous, c'est bien vous, Ordonio!

ORDONIO.

Oh! je puis mourir à présent!...

COSIMA.

Mourir!... Peut-être, mon Dieu! il vous est arrivé quelque malheur! Vous avez été frappé par des meurtriers, percé de coups, peut-être!... Dites! que vous est-il donc arrivé? Pourquoi vous a-t-on cru mort? Oh! dites!

ORDONIO.

Un autre a péri à ma place; mais que vous importe? C'est un chagrin pour moi seul, et un chagrin dont maintenant je suis tenté de remercier le ciel!

COSIMA.

Alvise est sauvé, n'est-ce pas?

ORDONIO.

Il le sera bientôt; j'y travaille... Je me suis échappé un instant pour venir vous le dire.

COSIMA.

Vous ne le deviez pas! Vous deviez ne vous occuper que d'Alvise. Votre place n'est pas ici, monsieur, et, moi, je suis coupable de ne pas vous repousser!

ORDONIO.

Ah! je serai repoussé assez tôt par la présence de celui que vous désirez si ardemment!

COSIMA.

Ah! taisez-vous, monsieur, c'est par de telles folies que vous avez attiré le malheur sur moi!... Je ne sais qui vous êtes; mais, depuis que je vous ai vu pour la première fois, l'infortune s'est étendue sur ma famille, et l'effroi est entré dans mon âme!... Ah! sauvez Alvise! Éloignez-vous d'ici, laissez-moi, ne me regardez pas ainsi!... il me semble que je suis coupable devant Dieu des tourments qu'Alvise a soufferts, et de ceux qu'il souffre encore!

ORDONIO.

Ses tourments sont finis : son honneur est justifié.

COSIMA.

Mais il est toujours prisonnier. Pourquoi n'est-il pas encore ici, quand vous y êtes déjà, vous?

ORDONIO.

Vous me le demandez? Il sera ici dans un instant, et pour ne jamais vous quitter; et moi, je ne vous reverrai plus peut-être!... et vous me reprochez d'être venu à la dérobée contempler une seule fois vos traits, effleurer vos mains de mes lèvres, comme si c'était trop de bonheur, après avoir tant souffert!

COSIMA.

Tant souffert! vous avez donc souffert aussi, vous?

ORDONIO.

J'étais loin de vous, je ne savais plus rien de vous; je n'existais plus, et maintenant, s'il faut que je vous perde encore, j'aime mieux mourir!

COSIMA.

Ordonio! ne vous découragez pas ainsi; vivez! vivez pour... pour sauver mon mari.

ORDONIO.

Je le sauverai, madame; mais alors me traiterez-vous du moins comme un ami?

COSIMA.

Comme un frère, si vous avez pitié de nos souffrances passées et si vous respectez désormais le repos de ma famille, l'honneur de ma maison...

ORDONIO.

Des craintes! des reproches! quand, moi, je me sacrifie, quand je travaille au salut d'Alvise avec autant d'ardeur que s'il s'agissait de mon bonheur et non de mon désespoir!

COSIMA.

Eh bien, non! pas de reproches; car vous êtes loyal, vous êtes noble, j'en suis sûre; allez donc, et que Dieu...

ORDONIO.

Achevez, Cosima!

COSIMA.

Dieu m'a entendue. Allez, Ordonio.

Ordonio lui baise la main.

ORDONIO, seul.

Elle a peur! La peur est la vertu des femmes de cette classe. Et Dieu sait pourtant si leurs maris sont clairvoyants! Ce pauvre Alvise a cru à ma justification avec une ingénuité! et moi, j'ai menti avec une assurance!... Allons! l'amour justifie tout!

Il sort.

SCÈNE II

COSIMA, seule.

Elle traverse le théâtre et va regarder par la fenêtre en se cachant avec le rideau.

Non, ce n'est pas un fantôme! c'est lui, c'est bien lui!... Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir blasphémé!

SCÈNE III

COSIMA, LE CHANOINE.

LE CHANOINE.

Je t'apporte d'heureuses nouvelles, mon enfant.

COSIMA.

Ah! oui, mon oncle.

LE CHANOINE.

Tu les sais déjà?

COSIMA.

Non!... mais un pressentiment,... cet air de joie que je vois sur votre visage...

LE CHANOINE.

Alvise est sauvé.

COSIMA, avec effusion.

Que Dieu en soit mille fois béni!

LE CHANOINE.

Et c'est celui qu'on croyait mort... qui lui-même est sorti du tombeau, comme Lazare, pour proclamer la vérité.

COSIMA.

La vérité? Mais qui donc a été tué?

LE CHANOINE.

Un pauvre page d'Ordonio qui avait la singulière manie de jouer le rôle de son maître en son absence.

COSIMA.

En son absence? Le seigneur Ordonio n'était donc pas ici à l'époque où le bruit de sa mort...?

LE CHANOINE.

Il était à Venise, et jamais il n'avait songé à te faire l'injure de ses poursuites; c'est son page qui était devenu fou et qui prenait ses vêtements, le soir, pour aller rôder comme un galant bienvenu sous les fenêtres des dames, se persuadant qu'il était un gentilhomme et se faisant passer pour Ordonio Éliséi. Des bandits profitèrent de sa démence et l'assassinèrent pour lui dérober les bijoux de son maître, dont il avait la vanité de se parer. Puis ils le défigurèrent, comme on te l'a dit, pour empêcher les recherches. On avait déjà arrêté un de ces scélérats, il y a quelques jours, et on retardait son jugement, comptant qu'il révélerait peut-être sa complicité avec Alvise, lorsque Ordonio est revenu tout à coup détromper tout le monde, les juges comme les accusés, Alvise, nous tous, et toi-même, ma chère enfant, qui t'es effrayée d'un fantôme et qui n'as été exposée qu'aux poursuites d'un insensé. Ainsi, renais à la joie, à la sécurité, ma fille: ton mari va nous être rendu, le brave Néri aussi; et le seigneur Ordonio, qui s'est noblement conduit à notre égard, est un galant homme qu'il faut estimer pour son zèle, son dévouement, et l'intérêt qu'il nous a montré. Notre duc de Florence, qui est un généreux souverain et qui le protége comme gentilhomme et comme étranger, s'intéresse vivement, dit-on, à cette affaire : il en abrégera les formalités... Tu sembles bien préoccupée! On dirait que tu n'as pas compris le récit que je viens de te faire.

COSIMA, *préoccupée.*

Oh! c'est une énigme pour moi!

LE CHANOINE.

Tu ne m'as donc pas écouté?

COSIMA.

Non apparemment, mon oncle! je suis si émue, si heureuse, si impatiente de revoir Alvise!... Mais qui donc se promenait là... (montrant la fenêtre) sous ces arcades, tous les soirs, pendant des heures, pendant des nuits entières?...

LE CHANOINE.

Le page d'Ordonio.

COSIMA.

Et qui donc a été assassiné?

LE CHANOINE.

Le page, te dis-je!...

COSIMA.

Oh! c'est impossible!... Mais que m'importe, à moi? Ordonio est vivant, mon mari est sauvé! Mon oncle, je vous dirai ce que je trouve d'étrange dans tout ceci,... mais pas aujourd'hui... plus tard!...

LE CHANOINE.

Et pourquoi pas tout de suite, ma fille?

COSIMA.

Oh! non, mon oncle... (A part.) Quel est donc ce nouveau mystère? Est-ce un adroit mensonge d'Ordonio pour s'introduire dans ma famille?... Serais-je sa complice?... Mais dois-je éveiller les soupçons de mon mari?... Oh! non! le bonheur, le repos d'Alvise avant tout! Je me tairai, du moins jusqu'à ce que...

LE CHANOINE, à part.

Elle est bien agitée... Ordonio voudrait-il... oserait-il nous tromper? J'aurai l'œil sur lui. (Haut.) Ma fille, la dignité de ton mari, la nôtre à tous est dans tes mains.

COSIMA.

Que voulez-vous dire, mon oncle?

LE CHANOINE.

Cosima, vous êtes jeune, vous êtes belle; mais il est une parure sans laquelle toute beauté terrestre perd son éclat et son prix. Cette parure, c'est une bonne renommée; elle doit être sans tache...

COSIMA.

La mienne est-elle donc entachée, mon oncle?

LE CHANOINE.

Non certes! Tous les bruits qui ont couru sur la cause mystérieuse du procès d'Alvise n'ont pu porter atteinte à ta réputation. La vérité va être connue de tous, et l'innocence de ton mari proclame la tienne. Mais songe que désormais l'attention publique est éveillée... Bien des regards vont être fixés sur toi! Le seigneur Ordonio est un homme de cour, un jeune homme... Dieu me préserve de croire que ma chère Cosima puisse tomber dans les piéges d'une séduction vulgaire! Ton honneur, mon enfant, c'est la richesse, c'est la gloire d'Alvise!... Songe à la noble confiance avec laquelle cet homme généreux et pur a accepté les éclaircissements que le seigneur Ordonio est venu lui donner. Cette confiance qui lui fait honneur serait salie et raillée par la méchanceté des hommes, si jamais...

COSIMA, troublée.

Mon Dieu! Alvise aurait-il sujet de se repentir déjà?... Mon père, aurait-il des soupçons?

LE CHANOINE.

Non, ma fille, il n'en a conservé aucun. Ordonio s'est montré si empressé à le servir et si heureux de le voir sauvé, qu'à moins de le regarder comme le dernier des hommes,... il serait impossible de douter de lui. Alvise a été touché de sa noble conduite, et il va te le présenter sans doute...

COSIMA, troublée, à part.

A moi? Oh! mon Dieu! comment oserai-je lui dire?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, PASCALINA, puis ALVISE, NÉRI, ORDONIO, LE BARIGEL, MALAVOLTI, FARGANACCIO, GONELLE.

PASCALINA, tout essoufflée et criant de joie.

Signora, signora! voilà notre maître... notre maître!... avec

ce cher M. Néri... et ce cher mort qui est ressuscité... Voilà!... les voilà!...

Cosima s'est élancée au-devant de son mari, qui entre avec Néri, Ordonio, le barigel, Malavolti et Farganaccio. Cosima se jette dans les bras d'Alvise, qui la tient longtemps embrassée. Gonelle reste au fond du théâtre.

ALVISE.

Dieu de bonté! cet instant efface toutes mes peines. (Au chanoine.) Vous ne m'attendiez pas si tôt, mon cher oncle?

Ils s'embrassent.

COSIMA.

Sauvé! tout à fait sauvé?...

LE BARIGEL.

Oui, madame; à la première menace des tourments qu'on inflige aux accusés, le véritable assassin a tout confessé. Il a nommé ses complices, et le duc notre maître, en attendant l'arrêt qui doit absoudre Alvise, s'est porté lui-même caution pour votre mari, et l'a fait mettre en liberté.

COSIMA, regardant son mari.

Oh! mon Dieu! ces tourments, tu les as soufferts peut-être, Alvise!... Ta pâleur me les révèle, ô mon ami!

ALVISE, la serrant sur son cœur.

Je ne m'en souviens plus! (Lui présentant Ordonio.) Voilà notre sauveur : un digne gentilhomme, un frère, Cosima, à qui je te prie de présenter ta main en signe d'amitié.

Cosima hésite, Alvise insiste, Ordonio baise la main de Cosima d'un air contraint et respectueux, puis s'incline profondément.

FARGANACCIO, bas, à Malavolti.

Voyez donc Alvise qui présente ce galant à sa femme!

MALAVOLTI, de même.

Que voulez-vous! on ne meurt pas deux fois. Il est tout simple qu'on tienne un peu à la vie!

ALVISE, à Pascalina qui pleure dans un coin.

Eh bien, toi, tu ne me dis rien? Viens donc m'embrasser, ma pauvre fille!

Pascalina se jette à son cou en criant et en sanglotant.

LE BARIGEL.

Alvise, la manière dont vous êtes accueilli dans votre maison est la plus belle réhabilitation possible.

ALVISE.

Je n'en demande pas d'autre, et je ne me plains pas de l'avoir payée cher.

ORDONIO.

Maintenant que vous êtes tous heureux, permettez-moi de prendre congé de vous.

ALVISE.

Non pas! non pas! Vous allez souper avec nous.

ORDONIO.

Impossible; j'ai beaucoup d'affaires à terminer.

ALVISE.

Dites donc à commencer! Vous ne faites que d'arriver.

ORDONIO.

Et je repars ce soir.

ALVISE.

Sur mon honneur, je ne le souffrirai pas. Vous ne voudriez pas me causer ce chagrin.

ORDONIO, regardant Cosima, qui baisse les yeux.

Demain, en ce cas.

ALVISE.

Ni demain ni après.

ORDONIO, après avoir regardé Cosima, qui garde encore le silence.

Dans quelques jours du moins.

ALVISE.

Puissiez-vous ne jamais nous quitter!

LE CHANOINE, avec intention.

Il ne faudrait pourtant pas que messire Ordonio sacrifiât ses intérêts aux exigences de notre amitié.

ALVISE.

En fait d'amitié, je ne comprends rien à la discrétion. Restez longtemps près de nous! Cosima, dis-lui que tu le veux.

COSIMA, à Ordonio, avec embarras.

Daignerez-vous céder aux prières de mon mari?

ORDONIO, avec intention.

Si vous y joignez les vôtres, madame...

ALVISE.

Voilà qui est convenu. Ce jour sera donc sans nuage pour moi!... Mais Néri!... Ma femme, tu n'as rien dit à Néri!... (Il le cherche, et va le prendre dans un coin, où il s'est tenu triste et recueilli, durant toute cette scène.) Quoi! c'est toi qui viens le dernier embrasser ta sœur? Cosima! tu ne sais donc pas ce qu'il a fait pour moi? lui qui s'est accusé pour me sauver!... On s'est donné plus de peine pour lui faire avouer son innocence qu'on n'en prend pour arracher aux autres l'aveu d'un crime. (A Néri, avec saisissement, en le regardant.) Ah! mon enfant, tu as plus souffert que moi, je le vois bien!... Regarde, Cosima! il a persisté dans les tourments à dire qu'il était coupable!...

NÉRI.

Vous n'avez pas daigné encore vous souvenir de moi, Cosima! Il est vrai que, lorsque nous nous sommes quittés, j'avais encouru votre disgrâce.

COSIMA.

Néri!

Elle se courbe lentement devant lui et se met à genoux; Néri, éperdu, relève Cosima, qui l'embrasse avec effusion.

ALVISE.

Oh! oui, tu as raison, ma bonne femme.

FARGANACCIO.

Allons, trêve de soupirs et de larmes! Vous nous devez un souper, Alvise!

ALVISE.

Et il sera aussi joyeux que le dernier fut triste. Allons,

Malavolti, nous dirons encore le verre en main : « Vive la Flandre ! »

PASCALINA, qui est sortie un instant, rentre toute joyeuse.

Seigneur Alvise, voici tous les gens du quartier, et tous vos ouvriers, avec tous ceux des corporations de la ville, qui viennent vous complimenter.

Elle sort.

ALVISE.

Allons remercier ces braves gens ! Gonelle ! va vite défoncer un tonneau de mon meilleur vin !

Alvise sort; tous les autres personnages le suivent, excepté Cosima et Ordonio, qui sont restés les derniers. Ordonio la retient au moment où elle va sortir aussi.

ORDONIO.

J'ai menti ! Pour vous revoir, que n'aurais-je pas fait !

COSIMA.

N'espérez pas, monsieur, que je soutienne ce mensonge devant mon oncle, devant mon mari ! Laissez-moi, monsieur; ma place est auprès de mon mari.

Elle sort.

SCÈNE V

ORDONIO, seul.

La vertu a donc son effronterie comme le vice ! Quoi ! cette femme que j'ai quittée avouant son amour au confessionnal, et que je retrouve ici, tout à l'heure, arrosant ma dernière lettre de ses pleurs, ose à l'instant même reprendre l'audace de son rôle, et me traiter en esclave ! Vous jouez trop gros jeu, madame, et vous perdrez la partie. Un peu de faiblesse, un peu de crainte vous eût sauvée peut-être ! Mais vous me mettez au défi, et, comme une femme que vous êtes, vous succomberez grâce à votre orgueil et au mien !

ACTE TROISIÈME

Maison de campagne d'Alvise près de Florence, au pied des Apennins. — Un jardin en terrasse. Vers le fond, de côté, un édifice fort simple. Au premier plan, un banc; au fond, les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

GONELLE, PASCALINA.

Pascalina fait un bouquet. Gonelle passe le rateau sur le sol

PASCALINA.

Je ne sais pas si c'est que la campagne m'ennuie, ou si c'est que je te vois ici plus souvent qu'à la ville, mais vraiment je crois que, si cela continue, j'aurai des vapeurs.

GONELLE.

C'est l'air de la montagne. Ça fait le même effet à tout le monde. Dites donc, Pascalina, avez-vous remarqué comme madame est triste depuis quelque temps ?

PASCALINA.

De quoi te mêles-tu ?

GONELLE.

Et M. Néri ! Ah ! mon Dieu ! cela fait de la peine à voir !

PASCALINA.

Est-ce que cela te regarde ?

GONELLE.

Quant au seigneur Ordonio, il n'est guère plus gai que les autres.

PASCALINA.

Qu'est-ce que cela te fait ? Et, d'ailleurs, qu'en sais-tu, du seigneur Ordonio ?

GONELLE.

Pardienne ! il vient assez souvent pour qu'on voie la mine qu'il a.

PASCALINA.

Il vient fort peu depuis que notre maître est en voyage.

GONELLE.

Fort peu, fort peu ! D'où vient donc que je le rencontre ici quasi tous les soirs ? Quand je quitte mon ouvrage, je le vois se glisser sous les tilleuls, et, quoiqu'il s'enveloppe dans son manteau, et qu'il laisse son cheval au bas de la montagne, je sais bien que c'est lui, allez !

PASCALINA.

Eh bien, quand ce serait lui, quel mal y voyez-vous ?

GONELLE.

Est-ce que j'y vois du mal, moi ? Qu'est-ce que ça me fait qu'il vienne ici une fois ou deux par semaine ? Quand il viendrait trois fois, quatre fois, cinq...

PASCALINA.

Tu es un sot ! Au lieu de penser aux affaires d'autrui, tu ferais mieux de travailler, paresseux ! Allons, voilà madame qui vient prendre le frais sur sa terrasse, allez-vous-en, et ne revenez pas rôder autour d'elle. Vous l'importunez !

GONELLE, s'en allant.

C'est égal, il y a quelque chose là-dessous.

Il sort.

SCÈNE II

PASCALINA, COSIMA.

Cosima entre rêveuse par le fond du théâtre.

PASCALINA, à part.

Toujours triste! Ah ! si ce méchant la rendait heureuse du moins ! M'est avis que, s'il y a tant de femmes malheureuses dans le mariage, ce n'est pas tant la faute du sacrement que celle des hommes, et que, s'il y en a tant qui font de méchants maris, c'est qu'il y en a plus encore qui font des amoureux détestables. (Haut.) Madame veut-elle accepter mon bouquet de ce soir ?

COSIMA, tressaillant.

Merci, mon enfant!

Elle prend le bouquet. Pascalina sort.

COSIMA, regardant le fond du théâtre.

Il n'arrive pas !... Oh! avec quelle impatience je l'attends! Et, quand il sera ici, je souffrirai! car le remords, l'effroi sont dans mon âme! C'est le châtiment de mon crime! — Si Ordonio était heureux, lui, du moins! Mais il souffre et se plaint de moi! Mon amour n'est rien pour lui sans l'entier oubli de mes devoirs... Ah! quelquefois je suis tentée de croire qu'il ne m'aime pas! — Et pourtant, comme il s'arrache avec empressement à cette cour brillante qui l'admire et le flatte, pour venir me voir, moi, pauvre recluse, humble bourgeoise, obscure, ignorée, que personne ne vante, que personne ne connaît! — Ce n'est pas la vanité qui l'attire ici!... Et comme il s'expose pour venir me voir ainsi, la nuit, par des chemins dangereux!... Mais pourquoi donc ces instants d'amertume, d'ironie, on dirait presque d'aversion? pourquoi a-t-il des mots qui glacent et des regards qui font peur? — Oh! pourquoi Alvise m'abandonne-t-il ainsi?... Il a confiance en moi, il m'estime, lui! Mais il a trop compté sur ma force... Et mon oncle, pourquoi m'a-t-il trompée? Car il me disait que la séduction ne pouvait m'atteindre... Il me trompait!... Ah! insensée! Je les accuse, et je leur cache ce qui se passe en moi; j'évite les questions de mon confesseur, je fuis le tribunal de la pénitence!... Je deviens impie, je deviens folle!... Ah! je souffre! Il est temps qu'Alvise revienne. — Et s'il revenait déjà?... Ces pas que j'entends, si c'étaient les siens?... (Ordonio paraît.) Ordonio! Ah! j'ai tremblé que ce ne fût pas lui!

SCÈNE III

COSIMA, ORDONIO.

ORDONIO.

Vous m'attendiez! et pourtant vous ne m'aviez pas permis de venir aujourd'hui, madame.

COSIMA.

Je vous l'avais même défendu; ces trop fréquentes visites mettent ma réputation en danger, Ordonio.

ORDONIO.

Ah! sans doute, c'est là tout le danger qu'elles peuvent vous faire courir; mais je ne vous serai pas longtemps fâcheux, madame, car je suis venu exprès aujourd'hui pour vous faire mes adieux.

COSIMA, effrayée.

Vos adieux!...

ORDONIO.

Oui, madame, je quitte Florence.

COSIMA.

Pas pour longtemps, j'espère?

ORDONIO.

Pour toujours.

COSIMA.

Quel est ce jeu cruel, Ordonio? quel plaisir trouvez-vous donc à me faire souffrir?

ORDONIO, amèrement.

Vous faire souffrir! Quittez ce jeu, vous-même! Personne ne vous a jamais fait souffrir, Cosima, et,... j'en suis sûr, vous ne souffrirez jamais!

COSIMA.

Personne ne m'a jugée ainsi!

ORDONIO.

Eh bien, moi, je vous juge.

COSIMA, avec des larmes.

Oh! pourtant, je souffre!...

ORDONIO.

Elle souffre!... Écoutez, je ne vous demande qu'un mot, et ce mot, il est temps de me le dire, s'il est vrai que vous m'aimiez.

COSIMA.

Vous en doutez!

ORDONIO.

Oh! je ne puis plus me payer de mots à double sens! Comment m'aimez-vous? Comme je vous aime ou comme votre confesseur vous a permis de m'aimer?

COSIMA.

Comme votre conscience et la mienne nous le prescrivent, Ordonio.

ORDONIO.

En ce cas, vous ne m'aimez pas, et je ne vous demande plus rien!

COSIMA.

Ah! si vous m'aimiez, vous, mon affection si pure, si dévouée, suffirait pour vous rendre heureux!

ORDONIO.

Si j'eusse pu croire que vous m'aimiez vivant comme vous m'avez aimé mort, et que votre amitié n'avait rien ôté à votre amour, j'aurais continué à subir le martyre que je m'étais imposé; mais je vois que cet amour, tout chaste et timide qu'il était, est jugé criminel et abjuré sans retour. La vertu l'a emporté dans votre âme sans trop de combat, il faut le dire. Peut-être l'amour de Néri a-t-il trouvé grâce auprès du chanoine de Sainte-Croix, et peut-être aussi la miséricorde vous a-t-elle semblé plus facile à exercer envers lui. Quoi qu'il en soit, je ne puis accepter plus longtemps la part que vous me faites, et ma loyauté répugne à tourmenter un rival qui me semble mieux traité que moi.

COSIMA.

Néri! un rival!... Vous qui lui reprochiez si souvent d'injustes méfiances, n'êtes-vous pas plus injuste et plus méfiant que lui? Oh! mon ami, revenez à vous-même. Depuis quelque temps, il me semble que ce n'est pas vous qui me parlez! Voudriez-vous détruire le bonheur que vous m'aviez donné? Autant vaudrait m'arracher la vie, car c'est depuis ce temps-là seulement que j'existe.

ORDONIO.

Dites-moi donc que vous m'aimez autrement que lui!

COSIMA.

Je vous aime mille fois plus, vous le savez.

ORDONIO.

Mille fois plus ! mais de la même manière?

COSIMA.

Je ne vous comprends pas.

ORDONIO.

Vous m'aimez d'amitié ! dites ! rien que d'amitié ?

COSIMA.

Ordonio ! quel sens ont donc ces vaines distinctions devant Dieu qui lit au fond des cœurs ?

ORDONIO.

Eh bien, donc, vous m'aimez d'amour ? (Se laissant tomber doucement à ses genoux.) Oh ! tu m'aimes d'amour ! ne me le dis pas, puisque tu crains de prononcer ce mot terrible ! mais laisse-moi lire mon bonheur dans tes yeux... Ne détourne pas ton visage !...

COSIMA, voulant se lever.

Rentrons, mon ami. De telles émotions nous feraient oublier les promesses que nous avons faites à Dieu.

ORDONIO, la retenant et l'entourant de ses bras.

Un instant encore ainsi !... Est-ce donc trop demander après tant de souffrances et de sacrifices ?

COSIMA, essayant de se dégager.

Oui, c'est trop, c'est plus que nous ne devons.

ORDONIO.

Enfant ! qui donc tracera d'une main rigoureuse la limite où nos droits finissent et où nos devoirs commencent ? En quoi donc fais-tu consister ta vertu ? Un regard, un mot, un baiser... (il l'attire vers lui) peuvent-ils l'entacher, si le don de ton cœur l'a laissée pure ?

COSIMA, se dégageant de ses bras.

Oh ! laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ! Est-ce que je n'ai pas déjà assez de remords dans l'âme ? Est-ce que je n'ai pas trompé mon mari, mon oncle ? Est-ce que je ne sa-

vais pas que vous mentiez, quand vous me disiez que vous m'aimiez comme une sœur !

ORDONIO.

Oh! toi, dis-moi que tu ne m'aimes pas comme un frère! (Apercevant Néri.) Néri ! damné sois-tu, surveillant incommode!

COSIMA.

C'est un ange protecteur que le ciel m'envoie.

ORDONIO.

Soyez tranquille, madame; cet ange n'a rien vu qui puisse lui ôter l'espoir de trouver le ciel sur la terre.

COSIMA.

Oh! taisez-vous!

SCÈNE IV

NÉRI, COSIMA, ORDONIO.

NÉRI.

Vous ne m'attendiez pas aujourd'hui?

COSIMA, troublée.

Vous êtes le bienvenu, mon ami!

NÉRI, à part.

Il ne me semble pas ! (Haut.) J'ai quitté Florence pour vous apporter cette lettre de votre mari.

COSIMA.

Ah ! merci!...

Elle prend la lettre précipitamment, se rassied sur le banc et ouvre la lettre. Tout en la parcourant, elle lève les yeux à la dérobée et regarde avec inquiétude Néri et Ordonio, qui ne se parlent pas et se tiennent dans une attitude hautaine et gênée.

ORDONIO, à part.

Comme cette lettre est venue à point pour lui servir de contenance!

NÉRI, à part.

Comme elle est troublée!... Que s'est-il donc passé?...

(Haut.) Ma chère Cosima, je ne suis point seul. J'ai rencontré en chemin votre oncle le chanoine et les amis de votre mari qui venaient vous rendre visite. Je les ai devancés.

COSIMA.

En ce cas, mon ami, allez les recevoir; je voudrais lire sans distraction la lettre d'Alvise. (Néri s'éloigne après avoir regardé Ordonio, qui ne le suit pas. — Cosima, s'adressant à Ordonio.) Allez aussi, Ordonio.

ORDONIO, ironiquement.

Il est donc bien jaloux?

COSIMA.

Vous voulez donc me compromettre?

ORDONIO.

Je ne veux pas vous brouiller avec lui!

SCÈNE V

COSIMA, seule.

Dès qu'elle est seule, elle oublie la lettre et la laisse tomber en parlant.

Mon Dieu! il ne m'aime pas! il ne m'estime pas, du moins. Comment peut-il croire que je le trompe? Ah! sans doute, puisqu'il me voit tromper mon mari, il peut se persuader qu'une trahison de plus ne me coûte pas davantage... Mais est-ce bien généreux à lui de me mépriser pour les fautes où il m'entraîne?... Ah! je suis bien humiliée!... Ah! mon oncle!...

Elle court vers le chanoine et se jette dans ses bras.

SCÈNE VI

COSIMA, LE CHANOINE.

LE CHANOINE.

Eh bien, mon enfant, as-tu lu la lettre d'Alvise? Quand nous revient-il?

COSIMA, cherchant la lettre.

Je ne sais pas encore... Je ne l'ai pas finie, mon oncle.

LE CHANOINE.

Tu ne la lisais donc pas?

Il ramasse la lettre.

COSIMA, la parcourant.

Ah! dans quatre ou cinq jours, grâce au ciel!...

LE CHANOINE.

« Grâce au ciel! » comme tu me dis cela!... Auras-tu donc moins de joie au retour d'Alvise que tu n'as eu de douleur à son départ? Il va revenir le cœur plein de confiance et de tendresse, et rien n'empoisonnera la douceur de votre réunion, n'est-ce pas? Tu pourras présenter un front serein à son premier regard; car, s'il te trouvait pâle et tremblante comme te voici, il en serait effrayé et voudrait en savoir la cause. Certainement, tu pourrais la lui dire.

COSIMA, hors d'elle-même.

Ah! la feinte est un trop grand supplice; et, plutôt que de mentir, je me jetterais à ses pieds, et je lui dirais tout.

LE CHANOINE.

Tout! et vous ne m'avez rien dit à moi!

COSIMA.

Je vous ai trompé, j'ai trompé Alvise. Je vous ai menti à tous, j'ai menti à Dieu!

LE CHANOINE.

Et maintenant, vous allez me dire la vérité, je le veux, Cosima! Au nom du Dieu qui vous voit et vous juge!... au nom de l'autorité paternelle que le ciel m'a donnée sur toi!... je l'exige... Parlez!

COSIMA.

J'ai revu Ordonio... Alvise m'en avait priée,... je le lui avais promis...

LE CHANOINE.

Vous m'aviez promis, à moi, de ne jamais le voir en l'absence d'Alvise... Et vous l'avez vu souvent?

COSIMA.

Assez souvent pour m'égarer, pour me perdre...

LE CHANOINE.

Pour te perdre?... Oh! non! non! c'est impossible... Vous ne sentez pas la portée de vos paroles. L'effroi vous égare... Dites-moi, dites-moi maintenant que ce n'est pas vrai!...

COSIMA.

Mon âme est criminelle!

LE CHANOINE.

Si le remords est en vous aussi profond, aussi sincère que vos larmes et vos paroles l'attestent, vous êtes déjà sauvée, ma fille... Vous détestez le mal, vous le fuirez. Vous fuirez Ordonio, vous ne le reverrez jamais!

COSIMA.

Il ne le faut plus, mon oncle, n'est-ce pas? il ne le faut plus!

Elle fond en larmes.

LE CHANOINE.

Mon enfant, Dieu t'aidera. Notre vie à tous est une longue douleur, et cette terre est un lieu d'épreuve, où nos larmes nous frayent la voie vers le ciel... Mon cœur est brisé aussi, Cosima, brisé de la souffrance, et peut-être du repentir de l'avoir causée. Car j'ai été imprudent, je n'ai pas su te préserver. J'ai été un mauvais pasteur; j'ai laissé errer loin de mes regards l'ouaille qui m'était confiée, et maintenant il faut que je la rapporte au bercail, sanglante et déchirée aux ronces du chemin. Ah! je n'ai pas pu me méfier de toi, Cosima; je t'aimais trop pour te soupçonner!

COSIMA, pleurant.

Vous m'avez trop estimée, mon oncle!

LE CHANOINE.

Et je t'estime toujours. Mais je te vois brisée et je t'aiderai. Je ne te quitterai plus. Je te sauverai, ma chère fille, malgré ton ennemi, malgré toi-même, s'il le faut. Allons, du courage! essuie tes pleurs. Un amour véritable, sacré, veille sur toi, et il faudra bien que l'amour coupable lui cède la place.

SCÈNE VII

COSIMA, LE CHANOINE, NÉRI, MALAVOLTI, FARGANACCIO.

FARGANACCIO, *baisant la main de Cosima.*

Salut à la belle campagnarde ! Eh bien, quand revient donc ce cher mari ?

COSIMA.

La semaine prochaine.

MALAVOLTI.

Elle est bien longue à venir, cette semaine-là, car il y a longtemps qu'on nous la promet ! Il s'amuse donc bien en Sicile, votre mari ? Si c'était un pays intéressant,... commerçant...

FARGANACCIO.

Comme la Flandre, par exemple !

MALAVOLTI.

C'est ce que j'allais dire.

FARGANACCIO.

Ah çà ! qu'est devenu votre beau chevalier Ordonio Éliséi ? Gonelle nous avait dit qu'il était ici.

COSIMA, *s'efforçant de répondre avec indifférence.*

Mais il y est en effet... Sans doute, il se promène dans le parc.

MALAVOLTI.

Ah ! (*A Néri.*) Eh bien, qu'est-ce que je vous disais ? J'étais bien sûr de l'avoir aperçu au travers de la grille ! Et vous me souteniez qu'il n'était pas ici !

LE CHANOINE.

Qu'a donc sa présence de si remarquable ici, messire Malavolti ?

MALAVOLTI, *à Farganaccio.*

Bon ! voilà le chanoine qui le protége, à présent ! Ah ! ils sont tous fous dans cette famille-là, c'est un parti pris !

FARGANACCIO, haut.

Moi, je trouve cela tout simple. Madame est assez belle pour qu'on fasse souvent le chemin de Florence pour la voir.

COSIMA.

Souvent, monsieur?

FARGANACCIO.

Pardon! Je manque à la galanterie. Je voulais dire tous les jours.

COSIMA, avec fierté.

Messire Ordonio ne m'honore pas tous les jours de sa visite.

NÉRI, avec indignation.

Ceux qui le disent en ont menti, et ceux qui le répètent...

LE CHANOINE, l'interrompant.

Se trompent.

COSIMA.

Vos Seigneuries me feront-elles l'honneur d'entrer dans la maison?

MALAVOLTI.

Nous sommes venus, en courant, vous rendre nos devoirs et vous demander des nouvelles d'Alvise. Nous allons passer quelques jours chez le prieur de Cafaggiolo, et nous repartons à l'instant même. Déjà le jour baisse, et les sentiers de la montagne sont peu gracieux.

NÉRI.

Et, moi, je m'en retourne à Florence dès ce soir; j'ai quitté mon travail (s'adressant à Cosima) pour vous apporter la lettre d'Alvise.

MALAVOLTI.

Et le seigneur Ordonio, avec qui s'en retourne-t-il?

ORDONIO, sortant des bosquets.

Vous paraissez en peine de moi, messire!

MALAVOLTI.

Nous étions surpris de ne pas vous voir, seigneur Ordonio.

FARGANACCIO.

Nous aurions été marris de passer ici sans avoir l'avantage de vous y saluer.

ORDONIO, avec hauteur.

Je suis votre esclave.

FARGANACCIO, d'un air dégagé et se dandinant.

Eh bien, mon jeune maître, comment gouvernons-nous les plaisirs?

ORDONIO.

Comme vous gouvernez vos affaires, messieurs, le moins mal que nous pouvons.

MALAVOLTI.

Vous faites, assure-t-on, les délices de la cour!

LE CHANOINE, d'un ton ferme.

Ma nièce m'a dit que vous nous quittiez, seigneur Ordonio.

ORDONIO regarde Cosima d'un air de surprise, puis reprend avec assurance.

Oui, mon révérend. J'emporterai le vif regret de n'avoir pu prendre congé d'Alvise; mais madame, à laquelle je suis venu aujourd'hui offrir mes adieux, voudra bien m'excuser auprès de lui.

COSIMA, à part.

Malheureuse que je suis, je me sens mourir!

FARGANACCIO.

Ah! que vous allez faire couler de larmes! Tout le beau sexe de Florence prendra le deuil.

ORDONIO, haut, avec intention.

Je ne crois pas, car ce sont justement ses rigueurs qui me chassent.

FARGANACCIO.

C'est trop de modestie! Et la dame voilée que je rencontre tous les soirs (oh! c'est un singulier hasard!) au coin de votre rue, et qui disparaît juste devant cette petite porte... vous savez bien? une petite porte qui se trouve je ne sais comment au bas de votre maison?... Eh! eh! on sait vos secrets.

COSIMA tressaille, et dit tout bas avec agitation au chanoine qui l'observe attentivement.

Ce n'est pas moi, mon oncle !

LE CHANOINE, bas, à Cosima.

J'en suis bien sûr, mon enfant !

ORDONIO, bas, à Cosima.

Ne feignez pas cette tristesse, madame; Néri a l'œil sur vous.

COSIMA.

Encore ! Ah ! ciel ! nous quitterons-nous ainsi ?

ORDONIO.

Il n'eût tenu qu'à vous de me retenir, ce me semble !

COSIMA.

C'est vous qui me forcez...

FARGANACCIO, s'approchant d'eux.

Vous m'en voulez d'avoir trahi cette bonne fortune ? Ah ! signora, il en a bien d'autres ! Allons, mon cher, vous êtes l'homme le plus galant de la cour. On dit que notre duc vous a pris en une telle considération, qu'il ne porte plus que des pourpoints taillés sur le modèle des vôtres.

ORDONIO.

C'est vrai. Il lui a pris la fantaisie de s'habiller à la vénitienne, et nos modes lui plaisent tant, qu'il m'a chargé de lui envoyer nos plus belles étoffes. Il les trouve très-supérieures à celles qu'on fabrique dans ses États.

MALAVOLTI.

Merci Dieu ! c'est nous qui les fabriquons, et le duc ne nous retirera pas, j'espère, la fourniture de sa maison ! nous l'avons de père en fils !

FARGANACCIO.

Mais je suis associé dans l'entreprise, moi! Diable ! n'allez pas mettre dans l'esprit du duc une pareille sottise !...

ORDONIO.

Comment me faites-vous l'honneur de dire ?

MALAVOLTI, se radoucissant.

Vous n'êtes pas compétent sur ces matières-là, seigneur Ordonio!

ORDONIO.

Je vous demande pardon. J'en parle au duc *ex professo,* car nous sommes tous négociants à Venise. Plèbe et seigneurie, tout le monde travaille et fabrique. Vous êtes des hommes trop supérieurs, vous autres, pour soigner vous-même votre industrie. Vous êtes doués de haute observation et de fine critique; oh! sans contredit, vous avez plus d'esprit que nous! mais nos étoffes valent mieux que les vôtres, et le duc l'a reconnu.

Pascalina et Gonelle entrent avec des flambeaux.

NÉRI.

La nuit est venue, messieurs; partons-nous?

MALAVOLTI.

Nous ne suivons pas la même route.

Il veut s'approcher d'Ordonio.

ORDONIO, lui tournant le dos.

Néri, je pars avec vous. (A Cosima.) Êtes-vous contente de moi, madame? Dois-je vous baiser la main? Ne le trouvera-t-il pas mauvais?

COSIMA, de même.

Votre dernière parole sera donc une parole amère?

ORDONIO, lui baisant la main d'un air cérémonieux, lui dit tout bas.

Dois-je rester encore un jour?... (Cosima hésite.) Vous ne voulez pas?

FARGANACCIO, bas, à Malavolti.

Je ne sais ce qu'ils se disent; la Cosima est pâle comme une morte.

COSIMA.

Bonsoir, Néri!

NÉRI.

Vous paraissez souffrante!

LE CHANOINE, à Néri.

Tais-toi! (A Cosima.) Allons, ma fille, Dieu te regarde! (Haut, à

Ordonio, avec intention.) Je vous salue, messire, car vous nous quittez?

ORDONIO, d'un air dégagé.

Mon révérend, je vous baise les mains.

LE CHANOINE, haut, à Cosima.

Ne vous dérangez pas, ma nièce, restez! Je reconduirai ces messieurs.

COSIMA, hors d'elle-même et se traînant à peine.

Je veux vous voir monter à cheval, messieurs.

FARGANACCIO.

Vous verrez que je n'y ai pas mauvaise façon.

MALAVOLTI.

Non! pour un homme de son âge!

COSIMA s'approche d'Ordonio avec une sorte de désespoir et près de s'oublier; Ordonio recule.

ORDONIO, à Néri.

Néri, donnez le bras à madame, puisqu'elle veut absolument prendre la peine de nous reconduire.

COSIMA, à part, tout près de tomber.

Mon Dieu!

Tous sortent. — Pascalina, portant un flambeau et suivant les personnages précédents, est arrêtée par Alvise au moment où elle va sortir.

SCÈNE VIII

PASCALINA, ALVISE, en tenue de voyage.

PASCALINA.

Jésus, Maria!... Qui êtes-vous?... Je crie au voleur, d'abord!

ALVISE.

Tais-toi, folle! ne me reconnais-tu pas?

PASCALINA, laissant tomber son flambeau.

Ah! notre maître!...

ALVISE.

Oui, mon enfant, ne fais pas de bruit. Je suis entré par la petite porte du parc. J'ai laissé mon cheval attaché à un ar-

bre... Je me suis glissé jusqu'ici. J'ai bien entendu plusieurs voix...

PASCALINA.

Ah! monsieur, c'est votre oncle le chanoine... et M. Néri!... vrai! et vos deux vieux voisins, sur l'honneur!

ALVISE.

C'est bon, c'est bon! Laissons-les partir. J'aime mieux qu'ils ne me voient pas. J'ai honte d'être si ému! Je suis si heureux de revoir ce jardin... et cette maison!

PASCALINA, à part, essuyant ses yeux.

Pauvre maître! (Haut.) Je vais avertir madame, n'est-ce pas?

ALVISE.

Non, non, ne lui dis rien de mon arrivée!... Je me fais un plaisir de la surprendre.

Pascalina sort.

SCÈNE IX

ALVISE, seul.

Ce ne sont pas leurs fâcheuses lettres ni leurs avis pleins de malveillance qui m'ont fait revenir plus tôt. Oh! non!... non!... Cependant je tremble comme si un événement sinistre pesait sur mon âme... C'est la joie sans doute qui fait battre ainsi mon cœur... Cosima! le cœur qui t'aime est fermé au soupçon!... Ah! la voici!... Ne la surprenons pas trop vite, de peur de l'effrayer.

SCÈNE X

COSIMA, ALVISE.

Cosima, éperdue, se laisse tomber sur le banc, cache son visage dans ses mains, et sanglote.

ALVISE.

Ah! mon Dieu! il me semble qu'elle pleure!

COSIMA.

Parti!... parti sans me dire un mot de tendresse ou de

pitié!... Oh! j'aime mieux la mort que son oubli, j'aime mieux le remords que son indifférence. Ne plus le voir! Mais que deviendrai-je donc? que ferai-je de mon temps, de mes pensées, de mes larmes?... Oh! non, non! qu'il revienne, qu'il soit encore là! Pour le voir encore un instant, je donnerais toute une vie de calme et de vertu!...

ALVISE, à part.

Que dit-elle donc? et qui vient ici?

SCÈNE XI

Les Mêmes, ORDONIO.

Cosima sur le banc à droite. Alvise à gauche, dans l'obscurité, tâchant de voir et d'entendre sans être vu. Ordonio, sortant des bosquets, le chapeau sur la tête et le fouet à la main, se jette aux pieds de Cosima, qui pousse un cri de surprise.

COSIMA.

Vous! — A quoi songez-vous? Vous me perdez!

ORDONIO.

Ne crains rien. J'ai feint d'être emporté par mon cheval, et, pendant qu'ils cherchaient à me joindre, j'ai sauté le fossé du parc et me voici. (Riant.) Ce pauvre Néri galope après moi, certes, comme il n'a galopé de sa vie.

ALVISE, à part.

Ah! ce n'est pas Néri qui me trahit du moins!

Il se rapproche.

COSIMA.

Que voulez-vous? Partez! nous n'avons plus rien à nous dire

ORDONIO.

Orgueilleuse, qui m'aime et qui ne veut pas me l'avouer!

ALVISE, à part.

C'est la voix d'Ordonio!

COSIMA.

Et vous, vous ne m'aimez pas. Ce n'est pas moi que vous aimez!

ORDONIO.

Toi seule.

COSIMA.

Non, ce n'est pas moi, vous dis-je, vous me trompez!

ORDONIO.

Jalouse! oh! dis-moi que tu es jalouse.

COSIMA.

Taisez-vous; mon oncle est ici, il peut nous surprendre; partez, hâtez-vous.

ORDONIO.

Dis-moi de revenir demain... ou je reste...

COSIMA.

Eh bien, restez à Florence jusqu'au retour d'Alvise; mais fuyez maintenant! — Tenez! (Elle baisse la voix.) Ne voyez-vous pas là, sous ces arbres,... comme une personne qui nous écoute?

ORDONIO, de même.

Non, ce n'est rien!... Sois tranquille. A bientôt, ma bien-aimée!

Il s'éloigne, Cosima rentre dans la maison.

SCÈNE XII

ALVISE, seul, atterré et pouvant à peine se soutenir.

Ils s'aiment! ils me trahissent! Oh! non, non, c'est impossible, j'ai rêvé cela! Elle ne l'aime pas, elle ne peut pas l'aimer... (Faisant un pas vers les bosquets sous lesquels Ordonio a disparu.) O toi qui mens à l'amitié et qui fuis dans les ténèbres infâme! malheur, malheur à toi!... (S'arrêtant.) Cosima!... Mon cœur est brisé! (Levant les bras au ciel.) O justice! justice de Dieu!...

Il tombe anéanti sur le banc.

ACTE QUATRIÈME

Dans le palais d'Ordonio Éliséi. — Une pièce élégante et mystérieuse, sans fenêtres, éclairée d'en haut. Une seule porte apparente au fond, fermée avec des barres.

SCÈNE PREMIÈRE

ORDONIO, seul, devant sa table ; puis UN DOMESTIQUE.

ORDONIO.

La faire souffrir !... C'était le seul parti à prendre. Avec de la fermeté, on dompte les natures féminines les plus rebelles. Leur force n'est jamais qu'un essai ; leur menace, un défi. Depuis que j'ai su tirer parti du hasard pour éveiller le soupçon dans son âme, sa force et sa fierté se sont évanouies. C'est elle qui m'implore à présent. Elle a abjuré ses remords, sa prudence, sa dévotion et jusqu'à la crainte d'alarmer son mari. Elle oublie tout, absorbée par une seule crainte, occupée d'un seul soin ; la crainte d'avoir une rivale, le soin de s'en assurer... Il est bon qu'elle le croie ! Encore quelques jours de cette erreur, et son orgueil est terrassé. Oh ! la femme veut faire souffrir, et elle ne souffre, elle, que quand elle croit ne pas faire souffrir assez... (Un domestique entre.) Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE, lui remettant une lettre.

Un message de monseigneur le duc.

ORDONIO.

Donnez !... (Le domestique sort.) Quelque nouvelle confidence amoureuse ! Ce brave prince est d'une candeur qui me ferait sourire, n'était le respect que je lui dois. (Lisant). « Je puis dérober une heure aux affaires. Vous savez à qui je veux la consacrer. Écrivez un mot à la comtesse... Envoyez-lui un page, et qu'elle soit chez vous dans une heure. Tous mes gens sont connus de son mari. » C'est cela ! Il faut que je m'expose en même temps à la fureur de ce bon M. des Uberti,

qui est jaloux comme un tigre, et à celle de ma belle Cosima, qui est jalouse comme une dévote! Ce cher duc est bien de nature princière! Rien ne lui paraît plus simple que de s'emparer de ma maison, de mon repos, de ma vie tout entière, pour satisfaire sa passion! — Heureusement, il me sert plus qu'il ne pense en attirant sa dame ici tous les jours. Je gagerais que Cosima envoie Néri rôder autour de mon palais... Le simple jeune homme est capable de tout pour lui plaire et je suis bien certain qu'il ne lui ménage pas l'assertion de mon infidélité. — C'est bien! Tous servent mes intérêts, et, sans sortir de chez moi, je vais à mon but. Allons, il faut que j'écrive à la comtesse! (Il se dispose à écrire. Le domestique reparaît.) Qu'est-ce encore?

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

La personne qui vient souvent ici, cachée sous son voile, s'est présentée à la petite porte. Je lui ai, comme de coutume, ouvert le passage secret. Elle vient.

ORDONIO, refermant la porte.

C'est bon. — (Seul.) Déjà! La comtesse n'attend pas qu'on l'avertisse! Elle devine les ordres de son maître. Quand donc ma belle Cosima viendra-t-elle ainsi au-devant de mes pensées?

Il va ouvrir un panneau mobile dans la boiserie, à droite, en le faisant glisser. Le panneau donne issue à un passage secret.

SCÈNE II

ORDONIO, COSIMA, voilée.

ORDONIO, la saluant avec respect.

J'allais vous envoyer un message, madame la comtesse.

COSIMA, levant son voile.

Quelle est donc cette femme que vous appelez madame la comtesse avant de voir son visage?

ORDONIO.

Cosima! (Se remettant après un instant de surprise.) Et c'est pour

le savoir que vous faites l'imprudence de venir vous-même ici, madame ?

COSIMA.

Non, ce n'était pas pour cela, car le ciel est témoin que je n'y croyais pas.

Elle s'assied toute tremblante.

ORDONIO, à part.

Jalouse !... et tout à l'heure, si je l'implore, elle va me dire qu'elle ne m'aime pas ! (Haut.) Puis-je savoir, madame, quel motif assez grave... ?

COSIMA.

C'est vous qui m'interrogez, monsieur ? Je ne m'y serais pas attendue.

ORDONIO.

Est-ce donc vous, madame, qui me faites cet honneur ? Vous ne m'y avez guère accoutumé. Prenez garde ! Je pourrais m'enorgueillir étrangement, si vous veniez à vous inquiéter des personnes que je reçois.

COSIMA, inquiète.

Il est vrai que je n'ai aucun droit à vous le demander.

ORDONIO.

Oh ! je ne le sais que trop, madame ! Et si vous manifestiez votre volonté à cet égard...

COSIMA, inquiète.

Eh bien, vous consentiriez sans doute...

ORDONIO, avec fatuité.

Oh ! je me trouverais bien heureux ! Exciter la jalousie quand on croit n'inspirer que le dédain ! c'est passer de la servitude au triomphe ; on en peut mourir de joie !... Ménagez-moi, madame !

Il s'assied auprès d'elle.

COSIMA, préoccupée.

C'est donc pour cela que vous êtes resté huit jours sans me voir !...

ORDONIO.

Quand même il y aurait à mon éloignement d'autres

raisons que votre volonté, madame, serais-je coupable envers vous ?

COSIMA.

Oh ! oui, monsieur, vous le seriez beaucoup.

ORDONIO.

Prouvez-le-moi, c'est tout ce que je demande.

COSIMA.

Dépouillons toute feinte, Ordonio. Je vous aimais, vous le savez; et il se peut que, malgré moi... oh ! bien malgré moi !... je vous aime encore. Mais je ne dois plus et ne veux plus vous aimer. A la veille peut-être de devenir coupable, je me suis arrêtée au bord de l'abîme. La généreuse confiance de mon mari m'a sauvée. Oh ! quel crime ce serait de tromper un homme tel que lui ! Vous l'avez senti comme moi, Ordonio; car vous êtes noble, vous êtes grand, et vous m'avez promis de m'aider à guérir.

ORDONIO.

Eh bien, madame, n'ai-je pas voulu tenir ma promesse ? Depuis deux mois qu'Alvise est de retour, combien de fois n'ai-je pas essayé de vous quitter ? N'est-ce pas vous qui m'avez retenu ? Humilié, contraint, malheureux auprès de vous, n'espérant plus rien, et ne voulant plus rien demander, j'ai cru voir enfin que désormais, sûre de vous-même, et réconciliée avec votre confesseur, vous vouliez éterniser ma souffrance. On eût dit qu'elle seule vous donnait la force de me résister...

COSIMA.

Votre souffrance ? Non; mais votre regret peut-être !... Eh bien, quand cela serait, n'est-ce pas dans le cœur humain ? La vertu dans l'amour n'est-elle pas un sacrifice réciproque ? Quand vous en acceptiez la moitié, ce sacrifice était sublime à mes yeux; mais, quand vous m'avez laissée l'accomplir seule, raillant mes efforts, niant ma sincérité, abjurant toute compassion, toute estime, toute sympathie, ah ! ce courage a été au-dessus de mes forces !

ORDONIO.

Abjurez donc un rêve de vertu que l'amour appelle orgueil ou lâcheté!

COSIMA.

Dites-moi, Ordonio, si vous vous mariez un jour, est-ce là le langage que vous tiendrez à votre femme?

ORDONIO, avec ironie.

Vraiment, madame, vous parlez morale comme un docteur! Acceptez donc mes adieux, et ne rallumez pas sans cesse mon amour par vos reproches!

COSIMA.

Oh! je ne vous demandais que votre amitié! Je voulais qu'en nous quittant, nous emportassions du moins l'estime l'un de l'autre. Je voulais que nous finissions comme nous avions commencé, par un chaste baiser et un adieu fraternel sous les yeux d'Alvise. Alors, j'eusse pu vous perdre, et ne pas désirer de vous oublier. J'eusse songé à vous tous les jours de ma vie, et mes larmes eussent été douces. J'aurais pu me dire : « Il m'a vraiment aimée, et la mort nous réunira peut-être!... » Ah! vous autres hommes, vous ne savez pas ce que c'est qu'un unique rêve de bonheur dans une vie d'abnégation. Vous oubliez, dans l'ivresse d'une passion nouvelle, les douleurs et les mécomptes de celle qui l'a précédée. Vous n'avez pas besoin de vous souvenir et de conserver pure cette fleur brisée, mais non flétrie, d'un premier, d'un dernier amour!

ORDONIO, à part, la regardant.

Cette femme est belle! Je n'y renoncerai pas. (Haut, avec une passion factice.) Cosima, tu l'emportes, et je me soumettrai. Oui, je veux que tu te souviennes de moi, et que tu me regrettes. Vivre dans ton cœur, et mourir à tout le reste!... Tu l'exiges, je partirai! mais auparavant... tu me diras encore une fois que tu m'aimes. (Il s'approche d'elle, et l'entoure de ses bras.) Tu me le diras comme tu me l'as dit une fois... et... tu ne me repousseras pas si je te presse une dernière fois sur mon cœur... Oh! ma bien-aimée, nous séparerons-nous

ainsi ?... Et moi, n'emporterai-je de cet amour, si tôt sacrifié au devoir, aucun souvenir dont l'ivresse rachète le vide affreux où ma vie va se consumer ? Oh ! ne t'arrache pas de mes bras, sans m'avoir fait croire à cet amour que je vais aussitôt immoler à ton honneur et à ton repos !... Tiens !... laisse-moi te dire...

COSIMA, se levant avec douleur.

Ah ! vous ne m'avez pas comprise !

ORDONIO.

Tu ne m'aimes pas !...

COSIMA.

Et vous, vous ne m'estimez point !...

ORDONIO.

Si tu veux que je t'estime, prouve-moi que tu m'aimes.

COSIMA.

Hélas ! je suis ici, et vous pouvez en douter !

ORDONIO, à part.

Au fait !... elle est ici... (Il jette un regard significatif et rapide autour de la chambre, et se rapproche de Cosima avec assurance.) Ne me pousse pas au désespoir... J'ai trop souffert, vois-tu !... Et tu veux que j'épuise ce calice sans adoucissement, sans consolation, sans souvenir enfin !... Car tu invoques l'avenir, toi ! Eh bien, si tu m'aimais, tu ne t'effrayerais pas d'y porter la pensée de m'avoir fait heureux ! Ne me fuis pas !...

COSIMA, s'appuyant sur la porte secrète de droite.

Adieu ! Tout ce que vous me dites me déchire, car c'est tout le contraire de ce que je venais vous demander !... Adieu !.. Oubliez-moi... (Elle cherche à ouvrir la porte, et, comme elle n'y réussit pas et qu'Ordonio s'avance vers elle d'un air hardi, elle commence à s'effrayer et lui dit toute tremblante.) Aidez-moi donc à ouvrir cette porte !

ORDONIO, avec véhémence et l'attirant vers le milieu du théâtre.

Tu veux partir ? Ah ! tu ne crois pas que j'y consentirai !...

COSIMA, avec force et le repoussant.

Laissez-moi, monsieur !

ORDONIO, avec colère.

Eh bien, partez donc ! et adieu pour jamais ! (Il met la main sur le bouton de la porte.) Est-ce ainsi que nous nous quitterons ? Vous le voulez ? vous n'en aurez pas de regret ?

COSIMA.

Jamais !...

ORDONIO, tenant toujours la porte, et d'une voix âpre et irritée.

Eh bien, vous partirez ! mais, auparavant, vous entendrez la vérité, car il est temps que je vous la dise. Vous n'aimez personne, vous n'aimez rien ! Vous n'êtes qu'égoïsme et vanité. Un amant n'est pour vous qu'un serviteur, un valet qui ramasse votre bouquet et vous présente votre éventail... Qu'il se traîne à vos pieds, le front dans la poussière, sans jamais oser se déclarer, et vous le garderez à votre service comme vous gardez Néri. Mais qu'il se lasse, comme moi, d'être joué, oh ! alors, malheur à lui ! car, pour l'enchaîner, vous vous ferez belle, éloquente, humble même, comme vous l'étiez tout à l'heure ; ou bien vous l'écraserez de votre indignation comme vous le faites en cet instant ; vous froisserez vos belles mains comme vous les froissez à présent ; vous pleurerez même au besoin, comme vous allez le faire, si vous voulez vous en donner la peine !...

COSIMA, avec exaspération et s'appuyant convulsivement sur la table.

Mon Dieu ! vous l'entendez ! C'est ainsi qu'il me juge, c'est ainsi qu'il me connaît ! Quand je viens ici, au risque de me perdre, lui dire toute ma douleur, toute ma folie !... lui, lui ! me raille et m'outrage ; il brise mon cœur sans pitié, sans respect ! Ah ! cet homme est de glace !

Elle tombe le visage dans ses mains et courbée sur la table.

ORDONIO, à part.

C'est bien ! la voilà telle que je la voulais ! Elle est à moi maintenant... (Se rapprochant d'un air soumis.) Cosima, je t'ai fait du mal. Pardonne ! ma tête s'égare !...

COSIMA, se relevant avec dignité.

Non, monsieur ! votre tête est froide, votre cœur aussi, et

le mien est tranquille désormais! J'ai cru vous aimer, je me suis trompée; je vous remercie de m'avoir éclairée... La leçon est cruelle, mais elle me profitera.

ORDONIO.

Tu l'oublieras, car ce n'est pas ma pensée que je t'ai dite... Je t'aime, tu le sais!...

COSIMA.

Vous jouez une comédie qui me fait pitié!

ORDONIO, avec fureur.

Eh bien, j'aime mieux la haine que le mépris! Et je me lasse à la fin de ce rôle de dupe. Vous ne sortirez pas d'ici!

COSIMA, épouvantée et se serrant contre la porte.

Grand Dieu! j'ai pu aimer un pareil homme!

On entend frapper à la porte. Cosima, effrayée, revient, et Ordonio la prend dans ses bras.

ORDONIO.

N'ayez pas peur. Ce sont mes gens.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

N'importe, je veux le voir.

COSIMA.

Mon mari! c'est la voix de mon mari! Ah! mon protecteur!...

Elle veut courir vers la porte. Ordonio la retient.

ORDONIO.

Que faites-vous? Vous voulez donc vous perdre?

COSIMA.

Il vient me sauver!

ORDONIO, prenant son épée qui est sur la table.

Vous voulez donc que je sois forcé de le tuer?

COSIMA, s'arrêtant avec effroi.

Oh! malheureuse que je suis!

ORDONIO, la poussant dans le passage secret.

Par ici, madame!... Fuyez...

Il tire le panneau et va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE III

ALVISE, ORDONIO.

ALVISE, *pendant qu'Ordonio remet précipitamment son épée sur la table.*

Vous êtes aussi difficile à aborder qu'un prince !

ORDONIO.

Que ne vous nommiez-vous, Alvise ? Je ne vous aurais pas fait attendre. Vous savez, on est chez soi, on travaille, on s'enferme...

ALVISE.

Oui, sans doute... On travaille, on sert l'État ou le prince ;... on est puissant !... on est rare !...

ORDONIO.

Il est vrai que, depuis bien des jours, je n'ai pu aller chez vous ! (*A part.*) Le bonhomme se déciderait-il enfin à être jaloux ?

ALVISE.

Êtes-vous disposé à me prêter un peu d'attention ?

ORDONIO.

Je suis à vos ordres.

Il lui montre un siége, et s'assied de l'autre côté de la table.

ALVISE.

Vous m'avez sauvé la vie. L'honneur vous prescrivait de ne pas me laisser condamner, quand vous étiez la preuve vivante de mon innocence, et que vous n'aviez qu'à vous montrer pour la proclamer.

ORDONIO.

Je ne prétendis jamais à aucune gratitude de votre part.

ALVISE.

Mais, moi, je me fis un devoir d'être reconnaissant ; car il y a manière de faire les choses, et vous fûtes, en cette occasion, animé d'un zèle qui vous gagna mon estime et celle de ma famille.

ORDONIO.

Allons donc, mon cher Alvise! j'ai été trop payé de mes soins, et, si je puis vous prouver encore combien je vous suis dévoué... (A part.) Je gage qu'il a de mauvaises affaires !... Je serai sa caution ; c'est l'usage !...

ALVISE, après un instant de réflexion.

Grand merci ! Vous avez été payé de vos soins par notre amitié à tous ; mais, comme un usurier, vous prétendiez à un payement disproportionné, impossible !... Vous ne l'avez pas obtenu. (Ordonio fait un brusque mouvement de surprise.) Soyons calme, je ne suis pas jaloux, et surtout je ne feins pas une jalousie que je n'éprouve point, et que je sais n'être pas fondée... Vous n'avez pas porté atteinte à mon honneur, je le sais, car je sais tout !

Ordonio s'agite sur sa chaise.

ORDONIO.

De grâce, abrégeons !

ALVISE.

De grâce, contenez-vous ; nous sommes ici pour nous expliquer... Dès le principe, je n'ignorais pas les démarches que vous aviez faites pour nouer une intrigue dans ma maison, et, lorsque vous fîtes d'ardents efforts pour me tirer de prison, le chanoine, oncle de ma femme, vous fit sentir que je repousserais votre dévouement. Mais vous, alors, avec un air de franchise et de loyauté que vous possédez, vous autres grands seigneurs, vous fîtes un récit étrange auquel vous sûtes donner toutes les apparences de la vérité. Vous n'eûtes pas honte de tromper un homme qui eût cru la méfiance indigne de lui, tant il croyait le mensonge indigne de vous. Vous fûtes assez habile, assez froidement fourbe, pour lui persuader que vous n'aviez jamais eu de pensées contraires à mon repos et à l'honneur de ma famille. Vous fûtes si persuasif, que le bon prêtre vint avec vous me trouver dans mon cachot pour vous aider à lever tous mes doutes. Nous échangeâmes peu de paroles... le sujet n'en comportait guère... mais nous nous entendîmes à demi-mot. Vous mîtes

votre main dans la mienne. Vous jurâtes par le nom de vos ancêtres et par l'épée qu'ils vous ont transmise... Nous autres gens obscurs, sans aïeux, sans gloire, on nous habitue dès l'enfance à tenir pour sacrée la parole des nobles; je crus à la vôtre, et je vous aimai parce que... parce que j'ai besoin d'aimer, moi !

ORDONIO, voulant se lever.

Il suffit, je vous entends... Vous croyez que, depuis lors...

ALVISE.

Je ne crois rien, je ne vous ai rien dit encore.

ORDONIO, se rasseyant.

Allons donc !

ALVISE.

Trois mois se passèrent. Tout semblait heureux autour de moi; vous paraissiez heureux vous-même d'avoir trouvé, sous un humble toit, une famille d'honnêtes gens qui vous faisait l'honneur de vous traiter en égal. Des affaires d'honneur, et non pas d'intérêt, messire (car, pour gagner un peu d'or, je n'eusse pas quitté les objets de mon affection, croyez-le bien), m'appelèrent au loin. Je pensais bien que mon absence ne serait pas sans danger; mais je ne voulus pas exposer aux fatigues du voyage et aux périls de la mer une personne que j'aime plus que mon repos, plus que ma vie !... Au bout de trois autres mois, je revins. Vous vous trouviez ce soir-là en visite à ma maison de campagne... Je venais de traverser mon parc, j'allais franchir le seuil de ma demeure... Il y avait dans l'obscurité... sous les marronniers de la terrasse... près d'un banc, deux personnes qui parlaient vivement... l'une qui menaçait et pressait... l'autre qui se refusait et se défendait... Je vis tout, j'entendis tout !...

ORDONIO.

C'en est assez, messire ! Il m'importe maintenant, non de me justifier, mais de disculper la personne...

ALVISE.

Épargnez-vous cette peine, elle n'en a pas besoin. Je vous

ai dit que je savais tout. J'en sais plus que vous-même, car vous vous croyez aimé, et vous ne l'êtes pas.

ORDONIO, avec une modestie ironique.

Dieu me préserve de croire...

ALVISE.

N'invoquez pas le ciel. Vous avez perdu le droit de faire un serment. Je vous dis, moi, que vous n'êtes pas aimé, car vous estimer est maintenant impossible. Une grande bonté de cœur, un rêve de jeunesse, un peu de vanité peut-être, ont troublé un instant la conscience la plus pure qui fut jamais; mais, depuis ces derniers temps, vous avez jeté le masque, et vous vous êtes montré trop injuste, trop cruel, trop lâche pour qu'on ne vous méprise pas au fond du cœur. (Arrêtant Ordonio, qui met la main sur son épée restée en travers sur la table.) Oh! soyez tranquille! je soutiendrai tout ce que j'avance; mais je veux tout dire, et il faut bien que vous l'entendiez, c'est votre devoir et le mien.

ORDONIO, à part.

Que ces bourgeois sont pédants! Faut-il donc tant de préambules pour se battre!

ALVISE.

Il m'importe de vous dire pourquoi, au lieu de vous châtier sur-le-champ, j'ai dissimulé à mon tour en vous faisant le même accueil qu'auparavant. Le chanoine de Sainte-Croix m'eût voulu plus sévère; disciple de l'Évangile, il n'avait qu'un but, c'était de vous éloigner, afin d'empêcher ce qui arrive aujourd'hui. Mais, moi, je voulais lire la vérité au fond des cœurs. Je ne pouvais pas renoncer à ma vengeance par religion; j'y aurais renoncé peut-être par amour. Si vous eussiez été aimé (si vous eussiez été digne de l'être), j'ignore ce que j'aurais fait!... je me serais éloigné,... je me serais peut-être ôté la vie... Car je sens dans mon âme une si grande pitié pour ceux qui souffrent, une telle impuissance à faire souffrir, qu'en toute chose j'aimerais mieux être la victime que le bourreau. Aussi votre conduite me met à l'aise maintenant, et je puis sans remords châtier un menteur et un mi-

sérable! Car, depuis deux mois, vous avez fait couler bien des larmes précieuses... Je ne parle pas des miennes, je les ai dévorées, et mes cheveux ont blanchi en quelques nuits sans qu'on y prît garde; mais je parle d'un noble cœur que vous faites saigner, d'un orgueil légitime et sacré que vous mettez à la torture, d'une vertu qui est au-dessus de vos attaques et que vous voulez flétrir... Vous voyez bien que je sais tout!... Je sais que, pour jeter le trouble dans des pensées chastes, vous avez accusé mon meilleur ami, le plus noble, le plus pur de tous les hommes, d'être aussi perfide, aussi corrompu que vous. Je sais enfin que vous êtes devenu un fléau pour l'âme crédule et généreuse qui voulait toujours vous pardonner et qui espérait vous convertir; et maintenant voilà que cette âme infortunée n'ose implorer la protection d'aucun des amis que le ciel a placés autour d'elle, et que, craignant d'attirer de nouveaux désastres sur sa famille, elle ne se confie plus ni à son frère Néri, ni à son oncle le prêtre, ni à moi, son plus fidèle, son plus sûr ami!... Mais sachez bien, vous, que cette victime de votre perversité n'est abandonnée ni du ciel ni des hommes, et qu'il n'est pas si facile de briser un pauvre cœur sous l'œil de la Providence! Vous m'entendez maintenant. Il faut que la faiblesse soit protégée, il faut que l'insolence soit punie!...

ORDONIO.

Et il faut que l'injure soit vengée. Je vous ai écouté avec patience, ce me semble, et, en tout ce qui m'est personnel, ce n'est point avec des paroles que je prétends vous répondre. Mais il m'importe, je le répète, de justifier la signora Cosima...

ALVISE, avec force.

Taisez-vous! ne prononcez pas un nom que je me suis abstenu de confier aux murailles de cette chambre! Vos laquais l'ont peut-être entendu!...

On entend remuer dans le passage secret. Ordonio réprime un mouvement d'inquiétude.

ORDONIO, à part.

Serait-elle encore là ? (Haut.) Veuillez donc me suivre dans un appartement plus retiré. On exerce, dans ce temps-ci, contre les duels une police si sévère, qu'il n'est pas trop de précautions à prendre pour se concerter... La moindre imprudence pourrait rendre notre rencontre impossible.

Il l'emmène par la porte du fond.

SCÈNE IV

COSIMA, seule, sortant du passage secret et tombant sur une chaise.

Alvise ! O Alvise ! homme généreux, cœur sublime, tu vas verser ton sang pour moi, pour moi indigne qui n'ai su ni te deviner, ni te mériter ! Tu vas offrir ta poitrine aux coups d'un ennemi sans religion et sans entrailles, qui ne reculera pas devant le meurtre du mari après avoir brisé le cœur de la femme !... J'empêcherai ce combat. Je m'attacherai à ses genoux !...

Elle se relève, et marche avec agitation vers la porte du fond. Ordonio en sort, entre sur la scène, et referme vivement la porte au verrou.

SCÈNE V

ORDONIO, COSIMA.

ORDONIO.

Vous n'êtes pas partie ?

COSIMA.

Je ne partirai pas que vous ne m'ayez promis... juré de renoncer à vous battre...

ORDONIO.

Votre mari est là, il peut vous entendre...

COSIMA.

Il est là ! il vous attend !... Vous allez vous battre à l'instant même !...

ORDONIO.

Non, pas encore ! le jour n'est même pas fixé.

COSIMA.

Où allez-vous donc ensemble? Vous prenez votre manteau... Vous sortez ?

ORDONIO.

Nous allons fixer seulement le lieu du rendez-vous. Il nous faut chercher un endroit si retiré, que l'espionnage ne puisse nous y devancer...

COSIMA, *se mettant entre lui et la porte.*

Vous n'irez pas.

ORDONIO.

Madame, votre mari vous entend.

COSIMA.

Il m'entendra ; je le fléchirai, lui !

ORDONIO.

Et que pensera-t-il de votre présence ici ? Il croit tellement à votre innocence ! Voulez-vous, à la veille de le quitter pour toujours peut-être, lui ôter la seule joie qni lui reste ?

COSIMA.

Oh ! toutes vos paroles sont atroces !

ORDONIO, *voulant l'attirer vers le passage secret.*

Fuyez donc ! et, si vous voulez absolument lui parler, vous le ferez ce soir, chez vous.

COSIMA, *avec angoisse.*

Il n'y sera pas ! il n'y sera plus jamais ! Vous allez vous battre avec lui !

ORDONIO.

Voulez-vous que je vous donne une preuve du contraire ? Vous pouvez encore empêcher ce combat. Oui, pour toi, je puis accepter le déshonneur. Fuir avec toi et même sans toi, pourvu qu'il soit un jour, une heure où tu ne me repousseras pas !

COSIMA, *avec force.*

Est-ce à moi que vous dites cela ?

ORDONIO.

Vous refusez !...

COSIMA, voulant courir vers la porte du fond.

Alvise ! (Sa voix est étouffée.) Alvise !

Elle lutte contre Ordonio qui la retient, et tombe évanouie.

ORDONIO.

Cosima ! Revenez à vous, Cosima ! Ah ! que faire ? (Il la dépose sur le sofa.) Elle ne m'entend pas. (On frappe à la porte du fond.) Cosima !... Votre mari !... (Très-haut et s'approchant de la porte du fond.) Ayez patience, de grâce ! (Se rapprochant de Cosima.) Comment la laisser ainsi ? (On frappe encore.) Ah ! (Arrangeant Cosima sur le sofa pour qu'elle ne tombe pas.) Je ne puis pourtant pas laisser enfoncer la porte ! (Il marche vers la porte en élevant la voix.) Je suis à vous, messire.

Il sort et on l'entend refermer la porte en dehors.

SCÈNE VI

COSIMA, puis LE DUC.

COSIMA, évanouie, revient peu à peu à elle, et regarde autour d'elle d'abord avec étonnement, puis avec effroi.

Seule ? (Elle se lève.) Oh ! Alvise !... (Secouant la porte du fond.) Fermée ! (Elle essaye d'ouvrir le panneau de boiserie par lequel elle est entrée.) Je ne sais pas ouvrir ces portes mystérieuses ! Enfermée ici ! Mais c'est horrible ! Et Alvise !... Au secours ! Mon Dieu ! Quelqu'un ici !... Personne ne viendra donc à mon secours !... (On entend remuer le panneau de boiserie qui fait face à celui par lequel Cosima est entrée.) Ah ! du bruit ici !... Voici quelqu'un ! (Elle court vers le panneau.) Délivrez-moi !... Ouvrez-moi !...

Un homme enveloppé d'un manteau ouvre le panneau.

COSIMA.

Ah ! qui que vous soyez,... merci !... Laissez-moi partir !

LE DUC.

Qu'est-ce donc ? Pourquoi ces cris ? ce désordre ? cette

beauté échevelée ? Ce n'est pas vous que je comptais trouver ici, madame ; je ne vous connais pas.

COSIMA.

Ni moi non plus ! je ne vous connais pas... Ne me retenez pas... Je veux fuir cette maison !... (Regardant le duc, qui la retient en souriant.) Ah ! si ! si !... je vous connais... je vous ai vu déjà !... (Passant la main sur son front et s'écriant.) Ah ! monseigneur le duc !

LE DUC.

Qui êtes-vous donc, madame ?

COSIMA, se met aux genoux du duc, qui veut en vain l'en empêcher.

Monseigneur, je m'appelle Cosima Valentini, et je suis la femme d'Alvise Petruccio, un des plus estimables bourgeois de la ville de Florence.

LE DUC.

Je connais votre mari, c'est un digne citoyen. Relevez-vous, madame !

COSIMA.

Non, monseigneur ! je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez promis assistance et protection. Vous êtes le maître ici, et vous aimez la justice ; vous me protégerez, n'est-ce pas, monseigneur ?

LE DUC.

Mais contre qui donc, madame ?

COSIMA.

Contre un homme qui m'outrage.

LE DUC.

Est-il un homme capable d'outrager une femme telle que vous ?

COSIMA.

Vous savez bien, monseigneur, qu'il est des hommes qui nous implorent sans nous aimer, des hommes qui ne voient en nous, si nous sommes belles, que le plaisir de nous égarer, et, si nous sommes sages, que la gloire de nous vaincre ; des hommes qui nous méprisent si nous leur cédons, et qui nous

haïssent si nous ne leur cédons pas ! Il n'y a pas longtemps que je sais que de tels hommes existent !

LE DUC, avec gravité.

J'ai rencontré de ces hommes-là, et je les méprise ! Je les ai toujours traités avec rigueur. Si je croyais en avoir un seul auprès de moi...

COSIMA.

Eh bien, monseigneur, que feriez-vous ?

LE DUC.

Je lui retirerais mon estime et je l'éloignerais de ma personne.

COSIMA.

Et si un tel homme, forcé d'accepter le défi d'un époux généreux qui veut sauver et non punir sa femme ; si cet homme, brave sans doute, et faisant parade en public de la plus exquise loyauté, venait dire à la femme consternée, lorsqu'à genoux et toute en larmes, elle le supplie, lui, exercé aux nobles arts de la guerre, d'éviter une rencontre avec ce mari voué aux travaux paisibles, et qui de sa vie n'a manié une épée... Ma bouche se refuse à répéter ce qu'il est venu lui dire !

LE DUC, la relevant.

Dites-le, madame, je veux savoir la vérité.

COSIMA.

Eh bien, s'il avait voulu vendre à cette femme la vie de son mari au prix de son honneur, à elle ; s'il lui avait dit : « Ce que mes prières n'ont pas obtenu, il faut que vous l'accordiez à mes menaces ; soyez à moi, ou je tue votre ami, votre protecteur, votre époux... »

LE DUC, se levant.

Ce serait le fait d'un infâme et d'un lâche.

COSIMA, se levant aussi.

Et que feriez-vous de lui, monseigneur ?

LE DUC.

Si j'étais son souverain, j'appellerais sur sa tête la sévérité

des lois; si j'étais son ami, je l'arracherais de mon cœur; si j'étais son hôte, je le chasserais de ma maison.

COSIMA.

Eh bien, monseigneur, bannissez-le de vos États à l'instant même. Voilà ce que je réclame de votre pitié comme de votre justice. Sauvez la vie de mon époux en prévenant ce duel. Sauvez la mienne aussi; car, si, pour l'empêcher, je dois appartenir à celui qui me hait et me méprise, j'en fais le serment devant vous, monseigneur, je ne survivrai pas à la honte!

LE DUC.

Mais quel est donc ce misérable? (A part.) Ce ne peut être Ordonio!

COSIMA.

C'est votre ami, votre confident, monseigneur: c'est le noble Ordonio Éliséi.

LE DUC.

Ordonio! lui? Je ne puis le croire! Il m'a dit qu'il vous aimait!

COSIMA.

Il n'a pour moi que de la haine.

LE DUC.

C'est impossible! Quelle en serait donc la cause?

COSIMA.

Ma sagesse qu'il appelle orgueil, ma religion qu'il appelle hypocrisie, mon amour conjugal qu'il appelle lâcheté, ma chasteté qu'il appelle égoïsme.

LE DUC.

Pour un homme qui aime, ce sont là des causes de désespoir, et non de haine. Si tout ce que vous m'avez dit est vrai, devant Dieu, madame, je fais le serment de vous défendre, non de vous venger! Ordonio est Vénitien, et je n'ai pas de droits sur lui.

COSIMA.

Me venger? Eh! monseigneur, croyez-vous que j'eusse été me prosterner à Venise devant le grand inquisiteur pour lui

demander la tête d'Ordonio ? Mais, ici (elle se remet à genoux), je suis aux genoux d'un prince dont la main est ouverte à la justice, et le cœur à la clémence.

LE DUC, ému.

Cosima, vos paroles ont été au fond de ce cœur un peu jeune, un peu léger même, mais incapable d'outrager la faiblesse et d'avilir la beauté. Je ne me sens que trop porté à vous plaindre,... à vous admirer peut-être !... Cependant j'ai eu longtemps de l'affection et de l'estime pour Ordonio, et il m'est impossible de le condamner sur votre simple accusation. Il faut donc que je m'éclaire avant d'agir. — Levez-vous !

COSIMA.

Encore une fois, je ne me relèverai pas que Votre Altesse ne m'ait promis de prendre des mesures à l'instant même contre ce duel... Le duel, monseigneur ! Ils sont sortis ensemble pour se concerter... Ce soir peut-être... Ah ! qui sait !... Je n'ai pu courir, me jeter entre eux... Il m'a repoussée avec violence, il m'a enfermée ici...

LE DUC, la relevant.

Ces portes s'ouvrent devant moi, et devant une personne dont Ordonio seul connaît le nom. Mais croyez bien qu'aucune considération ne m'empêchera de vous faire justice. — Allons ! La nuit est venue ; je vais vous reconduire chez vous.

COSIMA.

Moi, monseigneur ?

LE DUC.

Je ne souffrirai pas qu'une femme comme vous aille seule la nuit par les rues, quand je puis lui servir de cavalier. Ce manteau cache mon visage... Baissez votre voile, madame.

Il s'enveloppe, lui offre la main, et sort avec elle par le passage secret.

ACTE CINQUIÈME

La maison d'Alvise. — Même décoration qu'au premier et au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

COSIMA, ALVISE, LE CHANOINE, FARGANACCIO, PASCALINA.

Cosima est assise, morne et abattue, auprès de la cheminée. Farganaccio est debout auprès d'elle. Alvise et le chanoine jouent aux échecs devant une table. Pascalina est à la fenêtre.

LE CHANOINE.

Mais, si vous laissez là votre cavalier, vous êtes mat dans un instant. Vous n'êtes pas à votre jeu, mon cher Alvise.

ALVISE.

Il est vrai, je suis fort distrait aujourd'hui. Eh bien, vous êtes échec à votre tour, mon révérend !

FARGANACCIO.

Est-ce que vous n'êtes pas tentée de venir voir les illuminations, belle dame ? La fête sera magnifique.

COSIMA.

La fête ! Est-ce qu'il y a une fête ?

FARGANACCIO.

Ni plus ni moins que la fête de notre duc ! Oh ! c'est un beau jour pour tout Florence, car c'est un aimable prince ! Il y a grand bal à la cour ce soir et des réjouissances dans toute la ville.

ALVISE, avec intention, à sa femme.

Vous ne saviez pas cela, Cosima ? C'est vous qui êtes bien distraite ce soir !... Il me semblait que vous étiez sortie tantôt ?

COSIMA.

Moi ?

ALVISE.

Deux fois...

COSIMA.

Je... je ne crois pas... être sortie plus d'une fois.

ALVISE.

Deux fois, vous dis-je.

LE CHANOINE.

Qu'importe ? Songez donc à votre jeu !

ALVISE.

Vous aurez été à l'église ?

PASCALINA.

Certainement, j'y ai accompagné madame.

ALVISE.

Qui vous interroge, Pascalina ?

FARGANACCIO, riant et se rapprochant du jeu.

Depuis quand Alvise fait-il le jaloux ?...

ALVISE, frappant sur la table.

Jaloux ! jaloux !... à quel propos dites-vous cela ?

FARGANACCIO.

Si vous le prenez ainsi... Oh ! oh ! votre mari est bien tragique ce soir, madame.

ALVISE.

Et vous bien facétieux, en vérité !

FARGANACCIO.

Allons, il paraît que votre jeu va mal, mon cher Alvise... Je ne dirai plus rien.

Pendant ce temps, une lettre est tombée de la fenêtre aux pieds de Pascalina, qui l'a ramassée furtivement, et s'est rapprochée de Cosima.

PASCALINA, à Cosima.

Madame, il est là. Il attend la réponse.

COSIMA.

Puis-je donc répondre ?... Qu'il attende !

Pascalina se rapproche de la fenêtre.

ALVISE.

Mat !... vous êtes mat, mon révérend !

LE CHANOINE.

Sur l'honneur, je ne m'y serais pas attendu... A voir

comme vous conduisiez votre jeu, je croyais bien que je gagnerais cette partie.

ALVISE, se levant.

Il y a bien des choses auxquelles on ne s'attend pas et qui arrivent pourtant. Il y a bien des parties qui semblent gagnées... et qui ne le sont pas encore.

LE CHANOINE.

Voulez-vous me donner ma revanche?

ALVISE.

Demain, mon cher oncle; ce soir, je suis obligé de sortir.

COSIMA, se levant avec agitation.

Sortir! Et où donc voulez-vous aller?

FARGANACCIO.

Voir la fête, sans doute; mais j'espère que vous allez emmener votre femme.

ALVISE.

Nullement. Il ne sied pas à une femme comme elle de courir les rues un jour de fête publique. (A Pascalina.) Que faites-vous donc là? Fermez cette fenêtre et laissez-nous!

PASCALINA, en sortant, dit à Cosima.

Il est là, signora; il attendra.

FARGANACCIO, au chanoine.

Il est de bien mauvaise humeur, ce soir; je ne l'ai jamais vu ainsi!... (A part.) On dirait qu'un orage domestique est dans l'air... Je me retire. (Haut.) Bonsoir, Alvise... Je vous baise les mains, belle dame!...

Il sort.

SCÈNE II

COSIMA, LE CHANOINE, ALVISE.

COSIMA, tremblante.

Mais vous ne sortirez pas!...

ALVISE.

Et qui donc m'en empêchera?

COSIMA.

Moi, mon ami... Je vous conjure de ne point sortir. Dans ces jours de tumulte, il arrive mille accidents. Non, vous ne me causerez pas cette inquiétude.

ALVISE.

C'est la première fois que je vous vois prendre tant de souci à propos de rien.

COSIMA.

C'est la première fois que je vous vois courir avec tant d'empressement à une fête.

ALVISE.

Il ne s'agit pas de fête ici, Cosima; des affaires sérieuses me réclament.

COSIMA.

Toutes les affaires sont suspendues aujourd'hui.

ALVISE.

Qu'en savez-vous? Laissez-moi, vous dis-je.

COSIMA.

Eh bien, emmenez-moi avec vous.

ALVISE.

Je vous ai déjà dit que cela ne se peut pas.

COSIMA.

Vous ne m'avez jamais rien refusé, Alvise... J'irai avec vous.

ALVISE, s'arrêtant et la regardant fixement.

Oh! voici qui est étrange, madame!...

LE CHANOINE, qui les a observés.

Mes enfants, il se passe entre vous quelque chose d'étrange, en effet! J'en veux savoir la cause. (Il se place entre eux, et leur prend la main à l'un et à l'autre.) Alvise, Cosima, vous n'eûtes jamais de secrets pour moi; vous me devez la confidence de vos peines secrètes. Allons, mes enfants, ouvrez-moi votre cœur; je sais combien vous vous aimez, combien vous vous respectez mutuellement; et, lorsqu'un nuage obscurcit la paix de votre union, c'est à moi de le dissiper..,

Voyons, d'où vient cette agitation... cette pâleur de ma nièce... la vôtre, Alvise ?

COSIMA, se jetant dans ses bras.

Mon père, empêchez-le de sortir ce soir.

ALVISE, se dégageant de la main du chanoine.

Mon père, je dois sortir, et je sortirai. Restez ici, vous: vous avez sans doute une confession à entendre. (Avec amertume.) L'effroi que montre madame me prouve assez que vous ne connaissez pas bien les secrets de sa conscience.

COSIMA.

Eh bien, oui, j'ai une confession à faire ; mais je la ferai devant vous, Alvise, et vous resterez pour l'entendre.

Elle se jette à genoux.

ALVISE, vivement et la relevant.

Non, Cosima ! je ne veux rien entendre. Pardonne-moi un instant d'amertume. Tu n'as rien à confesser ; je n'ai aucun reproche à te faire. Tais-toi !... oh ! tais-toi !... Mon père, ne lui demandez rien. C'est une âme pure !... une âme généreuse... Elle souffre, et voilà tout !

COSIMA, pleurant et lui baisant les mains.

Oh ! Alvise !...

ALVISE, à part, levant les yeux au ciel.

Et moi aussi, je souffre ;... mais je l'aime... (Haut.) Allons, rassure-toi. Je suis tranquille. Je reviendrai dans une heure. (Cosima s'attache à lui.) Eh bien, qu'y a-t-il donc ? Pourquoi donc voulez-vous m'empêcher de sortir ? Encore une fois, madame, je ne vous comprends pas.

COSIMA.

Je sais tout ! Vous allez vous battre !

LE CHANOINE.

Vous battre, grand Dieu !

COSIMA.

Oui, oui, mon oncle ! il va se battre. Vous le savez maintenant : c'est à vous de l'en empêcher... Oh ! vous l'empêcherez !

Le chanoine saisit le bras d'Alvise, qui se dégage pour revenir vers Cosima.

ALVISE.

Mais qui donc vous a si bien informée, madame?... Je ne vous ai pas perdue de vue de la soirée.

COSIMA.

Qu'importe? je le sais!... Je m'exposerai à votre juste colère, plutôt que de vous laisser partir... Oh! méprisez-moi, haissez-moi!... mais n'exposez pas votre vie pour moi!... Oh! je ne le mérite pas!

ALVISE.

Mais je veux savoir, moi, pourquoi vous dites que je vais me battre... Y a-t-il donc un démon familier qui remplit de délations et de parjures l'air que je respire?

LE CHANOINE.

On vous a trompée, Cosima. Votre imagination vous suggère de folles terreurs. Alvise n'eut pas les projets que vous supposez. Il ne les aura jamais... Restez, ma fille. Je sors avec lui. Ma présence à ses côtés doit dissiper toutes vos craintes.

COSIMA.

Non, non, il vous échappera... On l'attend, j'en suis sûre.

ALVISE.

On vous a fait un lâche mensonge, madame!...

COSIMA, *éperdue.*

Non! j'étais là!... j'étais chez Ordonio, aujourd'hui, quand vous y êtes venu... Vous voyez bien que je suis indigne de votre colère, et que toute votre vengeance doit être l'abandon et le mépris!...

Elle tombe à genoux.

ALVISE, *atterré.*

Vous étiez là!... Mon père, vous l'entendez... Elle a été chez lui, elle était chez lui, elle était enfermée avec lui!... cachée, enfermée avec Ordonio Éliséi! — O mon Dieu! je te prends à témoin! Je ne suis pas un homme de sang; jamais je n'avais senti la haine, jamais je n'avais fait un serment impie, jamais je n'avais souhaité la perte de mon semblable!... Et j'aimais cette femme, je la respectais encore! Je

voulais venger son honneur outragé, mais je ne voulais pas la faire souffrir ! Je lui pardonnais dans mon cœur. J'aurais lavé mes mains de ce sang impur, et jamais elle n'aurait su que je l'avais versé pour elle. Je sentais pour elle, dans mon cœur, des trésors de miséricorde infinis comme les tiens, ô mon Dieu ! mais cette dernière trahison ferme mon âme à tout pardon et à toute pitié. O lâche séducteur ! tu payeras cher la honte et le désespoir de tes victimes ! (A Cosima.) Rentrez dans votre appartement, madame, et restez-y si vous ne voulez pas que je me devienne odieux à moi-même en vous y contraignant.

Cosima, atterrée, recule devant lui peu à peu. Il la pousse dans sa chambre et l'enferme.

SCÈNE III

LE CHANOINE, ALVISE.

LE CHANOINE.

Je m'attache à vos pas, Alvise. Vous n'irez pas exposer une vie honorable et précieuse aux coups d'un suborneur et d'un lâche.

ALVISE.

Oh ! laissez-moi, mon père !... j'ai été assez longtemps sans pitié pour moi-même ; maintenant, plus de pitié pour les autres !... Nul pouvoir humain ne peut me retenir ici un instant de plus.

LE CHANOINE.

Eh bien, sortons ensemble ; moi, je ne vous quitte pas.

SCÈNE IV

LE DUC, ALVISE, LE CHANOINE.

LE DUC.

Arrêtez, messire Alvise ! vous vouliez sortir ; moi, je vous le défends.

ALVISE.

Vous me le défendez, monseigneur ?

LE DUC.

Vous renoncerez à vous battre avec Ordonio Éliséi. Comme votre ami, je vous en prie ; comme votre souverain, je vous l'ordonne.

ALVISE.

Eh bien, moi, monseigneur, comme votre sujet fidèle, je vous demande à genoux de révoquer cette défense. Mais, si vous persistez,... comme homme d'honneur, comme libre citoyen, je m'en affranchis. Oh! vous comptez trop sur le respect que votre nom inspire, monseigneur, si vous croyez pouvoir imposer silence à la dignité humaine outragée en nous par l'impudence de vos courtisans. Il ne sera pas dit que les grands viendront porter la douleur et l'opprobre dans nos familles, sans que nous nous fassions justice! Demain, monseigneur, je me constituerai votre prisonnier, et j'offrirai ma tête au bourreau si vous le voulez; mais, aujourd'hui, je serai un sujet rebelle et j'encourrai votre colère.

LE DUC.

J'excuse votre emportement, messire; je sais ce que vous avez souffert, je sais le crime de votre ennemi. Je ne viens pas vous demander grâce pour lui. Je viens, au contraire, remettre son sort entre vos mains; mais il ne s'agit pas seulement ici de punir l'offense, il s'agit de réhabiliter la vertu. C'est à moi que votre femme est venue demander protection, et c'est moi qui viens rendre, à elle votre estime, à vous sa confiance. Mais il importe à mes desseins que ma présence ici soit un mystère... Suivez-moi dans l'appartement voisin... (Cherchant des yeux et désignant la portière du fond.) Derrière ce rideau!... Quelqu'un, si je suis bien informé, va s'introduire ici. Je veux être témoin sans être vu. (Alvise hésite.) Vous doutez de ma parole, messire?

LE CHANOINE.

Obeissez, Alvise. C'est la Providence qui vous envoie ici monseigneur.

SCÈNE V

ORDONIO, puis COSIMA.

ORDONIO monte par la fenêtre.

C'est bien! Voici un plaisant tour, et dont le duc rira bien quand je le lui raconterai. Et ce bon Alvise, qui va m'attendre au bord de l'Arno! Heureusement, il est homme à prendre patience une heure ou deux, lui qui a su jusqu'à aujourd'hui différer sa vengeance. Voyons! ai-je bien lu ce billet tombé tout à l'heure à mes pieds? (Tout en lisant.) Fuir avec elle... à l'instant même, quitter Florence pour toujours... Oh! ce n'est pas ainsi que je l'entends, moi! Je ne prétends pas quitter cette belle contrée et cette joyeuse cour sans avoir fait payer cher à messire Alvise ses étranges emportements à mon égard... Allons!... Mais est-ce bien ici?... Ce billet était lancé de la fenêtre de sa chambre... Oui, oui, c'est bien ici. (Il approche de la porte de Cosima; puis s'arrête, pour jeter un coup d'œil autour de lui.) Mais il y a quelques précautions à prendre. Le temps a des ailes. (Il avance l'aiguille de la pendule avec la pointe de son épée.) Je ne dois pas oublier qu'Alvise attend, et je ne veux pas qu'on me retienne ici plus qu'il ne faut. (Il ouvre la chambre de Cosima.) Vous êtes libre, belle captive, et votre libérateur se prosterne devant vous.

Il met un genou en terre.

COSIMA.

Alvise est parti, n'est-ce pas?

ORDONIO.

Il doit être déjà au rendez-vous. Mais, puisque vous voulez que votre esclave oublie à vos genoux les serments de l'honneur, il fera à l'amour le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire. Oh! comprenez donc enfin combien je vous aime!

COSIMA.

Vous avez lu mon billet? vous en acceptez les conditions?

ORDONIO.

Ne suis-je pas ici?

COSIMA.

Mais êtes-vous prêt à fuir avec moi, à quitter Florence sur-le-champ? Vos mesures sont-elles prises? Vous n'êtes pas en habit de voyage. Vous me trompez, Ordonio!

ORDONIO.

Peux-tu le croire?... J'ai été forcé de paraître au bal chez le prince; mais tout est prévu. Des chevaux nous attendent dans la cour de mon palais. Viens!

COSIMA.

Chez vous! Et si mon mari venait nous y surprendre? s'il était averti de notre fuite?

ORDONIO.

Comment le serait-il? Il m'attend à une des portes de la ville, et nous allons fuir par la porte opposée. Allons, ma bien-aimée, que l'amour te donne du courage!

COSIMA, à part, s'éloignant de lui d'un pas, et tirant à la dérobée de sa ceinture un flacon d'or qu'elle garde dans sa main jusqu'à la fin de la scène.

L'amour! il parle d'amour en ce lieu, en cet instant! Et ce duc qui devait me protéger!... Il faudra donc mourir!...

ORDONIO.

L'heure s'écoule, minuit approche. (A part.) Alvise, ne me voyant pas arriver, peut revenir ici... (Haut, avec impatience.) Partons donc, au nom du ciel!

COSIMA.

Vos prières ressemblent à des ordres.

ORDONIO.

Toujours de l'orgueil! Le tien n'est-il pas assouvi, Cosima? ne suis-je pas arrivé à ce que tu voulais faire de moi, un enfant, un jouet, un homme sans tête et sans cœur? Que te faut-il encore? Ne suis-je pas ici à t'implorer, tandis que, là-bas, ton mari s'impatiente et que chaque instant passé près de toi me déshonore à ses yeux?

COSIMA.

Vous ne m'avez jamais aimée!

ORDONIO.

Moi!... je ne t'aime pas!

COSIMA.

Oh! si vous m'aimiez, vous renonceriez à ce duel; vous partiriez sans moi. Au lieu de m'imposer de honteuses conditions, au lieu de me forcer à déshonorer le nom d'Alvise et à briser son cœur par le scandale de cette fuite, vous iriez attendre loin de moi que le temps eût effacé vos ressentiments. Alvise finirait par comprendre qu'il y a là un plus grand courage que celui de se battre. Vous seriez consolé de cette séparation par ma reconnaissance, par mon respect!... Oh! je te vénérerais comme un ange, si tu agissais ainsi!

ORDONIO.

Tu me le dis avec ce regard humide, avec ce divin sourire... et tu veux que je t'écoute! Que tu es belle ainsi!... Cette pâleur...

COSIMA.

Ne me touchez pas!

ORDONIO, sèchement.

Ah çà! vous me fuyez avec une répugnance... Si c'est une comédie pour me retenir en me flattant d'un vain espoir, et me faire manquer, en pure perte, à un rendez-vons d'honneur, ne comptez pas que je m'y laisse prendre.

Il va froidement prendre son épée et feint de vouloir sortir.

COSIMA, hors d'elle-même.

Ne vous contenterez-vous pas de ma soumission? faudra-t-il y ajouter la feinte? Mon Dieu! dois-je avoir le sourire sur les lèvres, quand j'ai la mort dans l'âme?

ORDONIO.

Et lorsque je vous fais horreur, n'est-ce pas? Oh! non, non! madame, ce n'est pas ainsi que je l'entendais, car, au fond, je me croyais aimé.

Il feint encore de vouloir sortir; elle le retient.

COSIMA.

Oh! tenez!... vous l'étiez!... vous le savez bien.

ORDONIO.

C'est pour cela que je ne croyais pas mon rôle si odieux que vous voulez le faire en cet instant !

COSIMA.

Je vous aimais d'un amour si pur !... Souvenez-vous... Ayez pitié !...

ORDONIO.

Et mon amour, à moi, vous déshonore !

COSIMA, se mettant à genoux.

Ordonio, vous êtes orgueilleux ; vous aimez à commander ; vous voulez que tout cède et ploie sous votre impérieuse volonté... Eh bien, voyez ! je m'humilie, je me soumets. Je vous fais arbitre de mon sort... Je vous implore à genoux ! Tuez-moi ! Un esclave fut-il jamais tenu de s'abaisser davantage ? Soyez généreux. Prenez ma vie, laissez-moi l'honneur !...

ORDONIO.

Et mon honneur, à moi, madame ? Croyez-vous que votre sang laverait la tache que vous allez y faire ? Vous craignez vos remords et vous trouvez fort naturel que, pour vous, je m'expose au mépris des hommes ? Oh ! non pas, non pas ! Il n'en sera pas ainsi.

COSIMA, s'attachant à ses genoux.

Rien ne peut-il te fléchir ? Au nom de ta mère ! au nom de tes sœurs ! au nom de celle qui sera ta femme un jour ! au nom de notre amour passé, qui peut renaître purifié par l'honneur !...

ORDONIO.

Notre amour s'est changé en haine, madame, c'en est assez. Oh ! je vois bien que votre but est de gagner du temps. Sachez bien que vous ne m'avez pas joué ! L'heure n'est pas passée ; j'ai encore le temps de conserver l'estime des hommes et de braver l'astuce des femmes ! Vous ne pouvez vous résoudre à être sincère ? Vous ne me connaissez pas ! (Elle s'attache à lui.) Laissez-moi !... votre mari attend !

COSIMA, montrant la pendule, qui marque une heure du matin.

Il ne vous attend plus ! il est trop tard !

ORDONIO.

Vous vous trompez, madame. Écoutez ! cette pendule avance d'une heure.

L'horloge de la ville sonne minuit dans le lointain.

COSIMA.

Eh bien !... (Elle revient sur le devant du théâtre, avale le poison précipitamment et s'élance vers Ordonio en s'écriant.) Partons maintenant !

Ordonio l'entraîne vers le fond. Aussitôt paraissent le duc, Alvise, Néri, le chanoine, le barigel. Gardes dans le fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DUC, ALVISE, LE CHANOINE, NÉRI.

ALVISE, s'élançant vers Ordonio l'épée à la main.

Infâme ! c'est ta dernière heure qui sonne !

A l'instant même, Néri et les autres personnages se jettent entre eux. Le duc abaisse la pointe de l'épée d'Alvise avec la sienne.

LE DUC.

Vous êtes bien hardis, messieurs, de tirer l'épée en ma présence ! Alvise, est-ce ainsi que vous reconnaissez ma protection et que vous respectez mon droit de grâce ?... Vous vouliez une satisfaction, il vous l'a donnée ; il voulait vous ôter l'honneur, c'est à vous maintenant de lui laisser la vie.

ORDONIO.

Monseigneur, si votre rang ne vous mettait à l'abri de tout ; si, oubliant que vous êtes prince, vous vouliez vous souvenir que vous êtes chevalier, vous me feriez raison de cette perfidie !

LE DUC.

Rendez grâce à votre qualité d'étranger, qui vous met à l'abri de ma justice ; quant à vous rendre raison, vous ne méritez pas un tel honneur.

ORDONIO, bas, au duc.

Peut-être que, si nous prenions pour juge le comte des Uberti, il trouverait Votre Altesse aussi coupable que moi.

LE DUC.

Silence sur votre vie, monsieur ! vous aurez satisfaction.

ORDONIO.

J'y compte.

Il sort.

LE DUC, à Cosima.

Madame, pardonnez-moi l'abandon où j'ai paru vous laisser ; je n'ai pas cessé un instant de veiller sur vous, mais je devais connaître la vérité, et l'équité a passé avant la courtoisie.

COSIMA.

Merci, monseigneur ! béni soyez-vous ! Mais ce que le sort avait décidé est accompli... Il est trop tard pour le réparer... Oh ! Alvise !

LE CHANOINE.

Ma fille, tout est réparé ! que tout soit oublié...

ALVISE.

Mais voyez comme elle pâlit !... Cosima !... Qu'as-tu donc ?

COSIMA.

Mon père, absolvez-moi, priez pour moi, j'ai manqué de confiance en Dieu.

LE CHANOINE.

Malheureuse enfant, achève !

COSIMA.

Je me suis donné la mort... Je ne voulais pas survivre à la honte... Le poison... Oh ! Alvise, je n'espérais pas mourir entre vos bras.

LE CHANOINE.

Dieu te pardonne, ma fille !

NÉRI, tirant son poignard.

Et moi, je vais la venger !

VARIANTE.

ACTE CINQUIÈME

L'intérieur d'un kiosque très-riche situé au fond des jardins du palais ducal. — De grandes croisées et une porte vitrée s'ouvrent de plain-pied sur les jardins. — Dans l'éloignement, on aperçoit le palais ducal illuminé. — Une petite porte à droite, une autre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, puis JACOPO.

Le duc agite une sonnette d'or placée sur la table. Entre Jacopo.

LE DUC.

Mes ordres ont-ils été exécutés?

JACOPO.

Oui, monseigneur; l'homme que Votre Altesse m'a commandé de faire arrêter est ici.

LE DUC.

Comment vous êtes-vous emparé de lui?

JACOPO.

Au sortir de ses ateliers, à la nuit close, dans une rue déserte; personne n'a pu s'en apercevoir : on l'a amené ici couvert d'un capuchon.

LE DUC.

Tenez-le dans le pavillon voisin; traitez-le avec respect, mais ne le laissez pas sortir, quelques raisons qu'il vous donne, quelque prière qu'il vous adresse.

JACOPO.

Votre Altesse sera obéie.

LE DUC.

Avez-vous porté les lettres que je vous avais remises?

JACOPO.

Oui, monseigneur. Au coup de minuit, les personnes à qui elles sont adressées se trouveront ici.

LE DUC.

Vous les tiendrez enfermées dans le pavillon avec messire Alvise, jusqu'à ce que je les fasse appeler.

JACOPO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Quelle heure est-il?

JACOPO, regardant l'heure à une pendule placée sur un socle.

A peine onze heures.

LE DUC.

C'est bien; allez au palais, vous trouverez dans la grande salle de danse le seigneur Ordonio Éliséi. Vous lui direz que je l'attends ici; ensuite, vous irez chercher la dame dont je vous ai parlé, avec les précautions que je vous ai recommandées.

JACOPO.

Oui, monseigneur.

Il sort.

LE DUC, seul.

Non! je ne pouvais pas m'en rapporter aveuglément à la parole d'une femme que le dépit et la jalousie égarent peut-être! je devais me préserver aussi de la fascination que sa jeunesse et sa beauté exerçaient déjà sur moi. Insensés que nous sommes! à quoi tiennent nos serments et nos résolutions? Si la comtesse lisait dans mes pensées en cet instant... Allons! il s'agit de faire le souverain et de tenter une épreuve... (souriant) dans laquelle le cœur du jeune homme n'est pas non plus tout à fait désintéressé... Quelle folie est la mienne! (Il redevient sérieux.) Je travaille à rendre cette jeune femme à son mari, à ses devoirs, et, malgré moi, je souffre en songeant qu'elle a menti peut-être, et qu'Ordonio ne s'est pas vanté en vain d'être son amant!... Lequel des deux me trompe? Il lui a écrit ce soir, j'en suis certain, et il a reçu d'elle la promesse

de venir au rendez-vous qu'il lui demandait. Y vient-elle de gré ou de force? Ordonio, un lâche, un fat, un calomniateur?.. Ah! les princes sont bien malheureux! On porte devant eux le masque du caractère qu'ils aiment, et, quand ils ont le dos tourné, on le jette... Ordonio! il m'en coûtera de ne plus croire en toi... et pourtant je tremble que tu ne m'aies dit la vérité!... Allons! l'honneur avant tout!...

SCÈNE II

ORDONIO, LE DUC.

ORDONIO.

Me voici aux ordres de Votre Altesse.

LE DUC.

Vous m'avez dit tout à l'heure, dans la salle du bal, lorsque je vous demandais où en étaient vos amours avec la femme d'Alvise Petruccio, que vous aviez cette nuit un rendez-vous avec elle.

ORDONIO, d'un air dégagé.

Cela est vrai, monseigneur. (Prenant un billet dans la poche de son pourpoint.) Ce simple billet en fait foi!

LE DUC, lisant.

« J'irai. » Le style est laconique!

ORDONIO.

C'est une réponse aussi brève et aussi claire que la demande.

LE DUC.

Et la demande devait sans doute être bien éloquente pour amener ce résultat. Pourriez-vous me redire ce qu'elle contenait?

ORDONIO.

Ah! monseigneur, je n'en ai pas gardé copie; mais je puis aisément me la rappeler, car elle ne renfermait que ces deux mots : *A minuit ou jamais.*

LE DUC.

Et à quoi faisait allusion ce *jamais?* Cela ressemble à une menace.

ORDONIO.

C'est celle qu'on fait toujours en pareil cas! C'était lui dire que j'allais me donner la mort si elle ne répondait à ma flamme.

LE DUC.

C'est une menace fort peu effrayante, car on ne la réalise guère. Pour une personne aussi parfaite que vous l'avez dépeinte, votre belle Cosima fait peu d'honneur à son jugement, de se laisser prendre à une telle moquerie. Vous m'aviez dit qu'elle avait de l'esprit.

ORDONIO.

Ah! monseigneur, elle est belle comme un ange! (A part.) Qu'a-t-il donc ce soir? Il a la parole brève.

LE DUC, à part.

Aurait-il tant d'assurance si elle était restée pure?

ORDONIO.

Votre Altesse paraît soucieuse et préoccupée; qu'imaginerai-je pour la distraire?

LE DUC.

Rien, Ordonio; je suis seulement un peu embarrassé pour vous dire ce qui m'arrive.

ORDONIO.

Le comte des Uberti aurait-il découvert que sa femme et Votre Altesse venaient un peu trop souvent chez moi? Fi le jaloux! Mais Votre Altesse ne peut pas le faire taire, et cela me regarde. Je vais lui chercher querelle, et en débarrasser le plus tôt possible sa femme et Votre Altesse. Justement j'ai une affaire d'honneur cette nuit. Allons, j'en aurai deux!

LE DUC.

Ah! vous avez un duel cette nuit?

ORDONIO, d'un ton leste.

Non pas moi, mais un mien ami à qui je sers de second.

LE DUC.

Prenez garde, Ordonio ; les lois sont sévères à cet égard.

ORDONIO.

Plus sévères que Votre Altesse.

LE DUC, à part.

Son insolence me déplaît ! (Haut.) Écoutez, Ordonio. Il ne s'agit point de duel avec le comte. Il s'agit de le tromper encore cette nuit, car j'ai un rendez-vous avec la comtesse, à la même heure que vous, et il faut que ce soit chez vous.

ORDONIO, à part.

Odieuse fantaisie ! (Haut.) Il faudra donc que je renonce à mon bonheur, car j'ai donné rendez-vous à ma belle chez moi, et, si je ne m'y trouve pas à l'heure dite, il est à craindre que le confesseur ne l'emporte sur l'amant avant la fin de la semaine. Cependant, je suis toujours l'humble sujet de Votre Altesse.

LE DUC.

Oh ! Dieu me garde de vous demander un pareil sacrifice... Non ! j'ai tout arrangé. J'ai envoyé mon fidèle Jacopo, comme si c'était de votre part, chercher à son logis votre belle Cosima ; il va l'amener ici bien voilée, bien furtive, bien tremblante. Toutes les mesures sont prises pour qu'on ne se doute pas qu'elle vient vous trouver dans mon propre palais. Allons ! vous ne m'en voulez pas d'avoir dérangé un peu vos projets ? Le comte est si bourgeoisement jaloux de sa femme, que je n'aurais pas été en sûreté ici avec elle... Et messire Alvise, est-il jaloux ?

ORDONIO.

Oh ! de ce côté-là, je ne risque rien. Cet homme est si aristocratiquement tranquille, qu'en aucun lieu du monde...

Il avance l'aiguille de la pendule placée sur le socle.

LE DUC, qui l'observe.

Que faites-vous là ?

ORDONIO.

J'avance l'aiguille de cette pendule. Forcé d'être assistant

dans un duel vers le milieu de la nuit, je ne veux pas qu'on me retienne ici plus qu'il ne faut.

LE DUC.

Vous songez à tout!... Allons! accompagnez-moi jusqu'à la sortie des jardins. (Lui montrant une porte à droite.) Vous savez qu'il y a ici un boudoir assez joli?

Ordonio s'incline en souriant. Ils sortent et ferment la porte en dehors.

SCÈNE III

COSIMA, JACOPO.

Jacopo introduit Cosima par la porte de gauche. Cosima est fort pâle. Son voile est jeté en désordre sur ses épaules. Son regard est tantôt fixe, tantôt effaré. Sa voix est changée.

COSIMA.

Où me conduisez-vous? Ce n'est point là la maison de votre maître; ce n'est point ici que je suis venue dans la journée.

JACOPO.

Votre Seigneurie est dans une maison voisine du palais ducal, et appartenant aussi bien que l'autre au seigneur Ordonio. Votre Seigneurie m'a déjà fait l'honneur de m'interroger en chemin, et j'ai eu l'honneur de lui faire la même réponse.

COSIMA.

Ah! je ne m'en souvenais pas. (Avec un frisson.) Mais cette maison-ci est-elle sûre?...

JACOPO.

Encore plus que l'autre, madame.

COSIMA, lui donnant de l'argent.

Vous ne direz jamais rien contre moi, n'est-ce pas? Quand même je mourrais bientôt, vous ne vous croiriez pas délié de votre silence? Songez qu'il y a un Dieu!

JACOPO.

Soyez sans crainte, madame.

Il salue et se retire par où il est venu.

SCÈNE IV

COSIMA, seule.

Elle fait involontairement un pas pour sortir avec Jacopo, puis elle s'arrête et l'écoute fermer la porte en dehors.

Il le faut! — Plus d'espoir! — O mon Dieu! vous m'avez abandonnée! Vous m'avez placée entre deux crimes, le suicide ou la corruption! Vous n'avez pas voulu me laisser un seul appui. Mon oncle! Néri!... où sont-ils? Je n'ai pu les joindre de la soirée. Avec quelle horrible rapidité ces heures se sont écoulées! Toutes mes espérances ont été anéanties, tous mes efforts inutiles, et mon implacable destin s'accomplit! — Et ce duc qui devait me sauver et qui aussitôt m'a oubliée! Aucun secours, aucune pitié! nulle part un ami! Mon Dieu!... (Elle s'approche d'une fenêtre et soulève le rideau. On entend le son des instruments dans le lointain.) Le palais est bien près d'ici, en effet. — Des illuminations! de la musique! une fête!... Ah! je comprends maintenant que le prince ne pouvait ni se rappeler les dangers d'une pauvre femme, ni laisser monter jusqu'à lui le cri de sa douleur! — Ne pourrais-je pas faire une dernière tentative, courir à travers ce jardin, pénétrer dans ce bal, me jeter aux pieds du souverain, le sommer de tenir sa parole en face de toute sa cour? Ah! dans leurs idées, un duel est une chose sacrée, et nul ne voudra l'empêcher!... le duc seul l'aurait pu, et il ne l'a pas voulu, lui qui me faisait de si belles promesses!... Il y pensera demain quand Ordonio ira se vanter à lui de ma défaite, ou quand on ramassera le corps ensanglanté d'Alvise dans quelque fossé de la ville. — Deux fois déjà, ce soir, je me suis présentée aux portes de ce palais; j'en ai été repoussée comme on repousse un mendiant! J'ai écrit trois lettres au duc; que seront-elles devenues? Elle font peut-être en cet instant la risée de quelque page! — Et Alvise! Alvise, où est-il à cette heure?... Ah! ce que m'a écrit Ordonio est bien vrai; c'est bien cette nuit qu'ils vont se battre si je ne me dévoue à

l'opprobre pour le sauver. Pourquoi n'est-il pas rentré après son travail comme les autres soirs? Il n'a pas voulu me voir; il a voulu mourir sans me dire un mot, sans me pardonner, sans m'entendre!... Oh! le quitter ainsi, le quitter pour toujours!... J'irai à ce palais, j'irai!... (Elle reste anéantie. La musique se fait entendre de nouveau dans l'éloignement.) Ah! déjà! voici l'heure fatale! plus d'espoir!... Et si Ordonio ne venait pas! s'il m'avait trompée!... s'il m'avait attirée dans un piége pour m'empêcher de troubler leur vengeance!... Et s'il revenait vers moi couvert de son sang!... (La musique se fait entendre de nouveau dans l'éloignement.) Le bruit de cette fête est le glas de mon agonie. Ah! princes, on dit que vos réjouissances coûtent cher au peuple; en voici une qui me coûte bien plus que la vie! — Ordonio ne vient pas! — Chaque minute est un siècle... Et si j'allais mourir auparavant!

Elle tombe sur ses genoux.

SCÈNE V

ORDONIO, COSIMA.

COSIMA se relève avec un cri d'horreur.

Déjà!...

ORDONIO.

Merci de l'accueil, gracieuse dame!

Il jette son épée sur une chaise.

COSIMA.

D'où venez-vous? Où est Alvise?

ORDONIO.

Alvise m'attend; sans aucun doute, il est exact au rendez-vous, et maintenant il s'impatiente. Il ne faudra pas le faire attendre pour rien, madame. Si vous êtes toujours aussi dédaigneuse pour moi, je ne me soucie pas de passer ici pour un sot et là-bas pour un lâche. Décidez lequel de ces deux rôles je dois jouer; mais ne comptez pas que je veuille les jouer tous deux en même temps.

COSIMA, anéantie.

Vous me voyez ici, messire!

ORDONIO.

C'est me dire que, pour préserver les jours d'un époux adoré, vous voulez bien écouter, en détournant la tête, les plaintes d'un amant rebuté! C'est grand, c'est romanesque;... mais, entre nous, c'est parfaitement ridicule. Quittez cet air contrit, et dépouillez, de grâce, ne fût-ce qu'un instant dans votre vie, cet air de victime qui vous rend si charmante, il est vrai, mais qui ne peut m'en imposer. Voyons! votre coquetterie n'est-elle pas assouvie, Cosima? Ne suis-je pas arrivé à ce que vous vouliez faire de moi, un enfant, un esclave, un homme sans tête et sans cœur? Que vous faut-il encore? Ne suis-je pas ici à vous implorer, tandis que, là-bas, votre mari me méprise, et que chaque instant perdu à vos pieds me déshonore à ses yeux? — Vous ne m'écoutez seulement pas!

COSIMA, absorbée.

Vous ne m'avez jamais aimée!

ORDONIO, à part.

Elle a l'air égaré! Est-ce un jeu? Voyons!... (Haut.) Que vous êtes belle ainsi! cette pâleur, ces cheveux épars...

COSIMA, s'éloignant de lui avec une aversion insurmontable.

Ne me touchez pas!

ORDONIO, sèchement.

Ah çà! vous me fuyez avec une répugnance!... Si c'est une comédie pour me retenir en me flattant d'un vain espoir, et me faire manquer en pure perte à un rendez-vous d'honneur, ne comptez pas que je m'y laisse prendre.

Il va froidement prendre son épée et feint de vouloir sortir.

COSIMA, hors d'elle-même.

Ne vous contenterez-vous pas de ma soumission? faudra-t-il y ajouter la feinte? Mon Dieu! dois-je avoir le sourire sur les lèvres quand j'ai la mort dans l'âme?

ORDONIO.

Et lorsque je vous fais horreur, n'est-ce pas, Cosima? Oh!

non, non, madame! Ce n'est pas ainsi que je l'entendais, car au fond je me croyais aimé.

Il feint encore de vouloir sortir; elle le retient.

COSIMA.

Oh! tenez!... vous l'étiez!... vous le savez bien.

ORDONIO.

C'est pour cela que je ne croyais pas mon rôle si odieux que vous voulez le faire en cet instant!

COSIMA.

Je vous aimais d'un amour si pur!... Souvenez-vous, ayez pitié!...

ORDONIO.

Et mon amour, à moi, vous déshonore?... Il est vrai qu'en ce moment-ci déjà je suis un homme perdu de réputation... Mais c'est vous qui le voulez!

COSIMA, *se mettant à genoux.*

Ordonio, vous êtes orgueilleux; vous aimez à commander. Vous pensez que la femme est un être inférieur à l'homme, qu'elle doit lui céder et lui appartenir en dépit de tout. La dignité, la chasteté que j'ai voulu garder vous ont irrité contre moi... Eh bien, voyez! je m'humilie, je me soumets. Je vous fais arbitre de mon sort. Je vous implore à genoux! Tuez-moi! Un esclave fut-il jamais tenu de s'abaisser davantage? Soyez généreux, prenez ma vie, laissez-moi l'honneur!...

ORDONIO.

Et mon honneur à moi, madame? Croyez-vous que votre sang laverait la tache que vous allez y faire? Vous craignez vos remords. Vous trouvez fort naturel que, pour vous, je m'expose au mépris des hommes. Oh! non pas! non pas! il n'en sera pas ainsi.

COSIMA, *s'attachant à ses genoux.*

Rien ne peut te fléchir? Au nom de ta mère! au nom de tes sœurs! au nom de celle qui sera ta femme un jour! au nom de notre amour qui peut renaître purifié par l'honneur!...

ORDONIO.

Notre amour s'est changé en haine, madame. C'en est assez! Oh! je vois bien que votre but est de gagner du temps. Sachez bien que vous ne m'avez pas joué! L'heure n'est pas passée, j'ai encore le temps de conserver l'estime des hommes et de braver l'astuce des femmes! Vous ne pouvez vous résoudre à être sincère? Vous ne me connaissez pas! (Elle s'attache à lui.) Arrière!... Votre mari attend!

COSIMA, montrant la pendule, qui marque une heure du matin.

Il ne vous attend plus! il est trop tard!

ORDONIO.

Vous vous trompez, madame! Écoutez! cette pendule avance d'une heure.

L'horloge du palais ducal sonne minuit dans le lointain.

COSIMA, s'élançant vers Ordonio avec désespoir et le retenant.

Eh bien!...

Ordonio l'entraîne d'un pas vers le boudoir. Aussitôt paraissent le duc, Alvise, Néri, le chanoine et le barigel.

SCÈNE VI

ORDONIO, COSIMA, LE DUC, ALVISE, NÉRI, LE CHANOINE, LE BARIGEL.

Au moment où Ordonio va franchir la porte de droite qui conduit au boudoir, le duc en sort, ayant Alvise à sa gauche et Néri à sa droite. Derrière eux viennent le chanoine et le barigel. Ordonio abandonne Cosima.

ALVISE, s'élançant vers Ordonio l'épée à la main.

Infâme! c'est ta dernière heure qui sonne!

Ordonio veut se défendre. A l'instant même, Néri et les autres personnages se jettent entre eux. Le duc abaisse la pointe de l'épée d'Alvise avec la sienne. Cosima se précipite au cou de son mari.

LE DUC.

Vous êtes bien hardis, messieurs, de tirer l'épée en ma présence! Est-ce ainsi, messire Alvise, que vous reconnaissez ma protection et que vous respectez mon droit de grâce?

Vous vouliez une satisfaction? Je vous l'ai donnée terrible pour votre adversaire, car il vient de se déshonorer sous vos yeux; et, quelque mensonge qu'il ait à son service pour l'avenir, nous sommes ici quelques témoins honorables qui saurons proclamer la vérité si l'on nous y contraint! Tenez-vous donc tranquille! Il voulait vous ôter l'honneur... Laissez-lui la vie...

ORDONIO, pâle de fureur.

Monseigneur si votre rang ne vous mettait à l'abri de tout; si, oubliant que vous êtes prince, vous vouliez vous rappeler que vous êtes chevalier, je vous demanderais raison de cette trahison.

LE DUC.

Messire Ordonio, si votre qualité d'étranger ne vous mettait à l'abri de ma justice, je pourrais me souvenir que je suis chevalier et vous châtier comme vous le méritez. Mais la foi des traités me force à vous épargner. Vous sortirez de mes États, sous bonne escorte, à l'instant même!

ORDONIO.

Et quel est mon crime? Ai-je fait violence à cette femme?

LE DUC.

Vous l'avez violée dans sa conscience, et c'est la pire violence qui se puisse commettre! (A Cosima.) Madame, pardonnez-moi les angoisses que je vous ai causées, et l'oubli où j'ai paru vous laisser. Je n'ai pas cessé un instant de veiller sur vous, mais je devais m'assurer de la vérité, et l'équité a passé avant la courtoisie.

COSIMA.

Oh! monseigneur! votre protection a été ingénieuse et je vous en remercie... Mais ce que le sort avait décidé... est accompli... et il est trop tard pour le réparer... Oh! Alvise...

LE CHANOINE.

Ma fille, tout est réparé; que tout soit effacé. Alvise a le cœur assez grand pour que la tendresse y efface la souffrance. (S'interrompant.) Ah! voyez comme elle pâlit! Ses lèvres sont bleues... Cosima, qu'avez-vous?

COSIMA, se laissant tomber des bras d'Alvise aux genoux du chanoine.

Mon père, absolvez-moi, priez pour moi! J'ai manqué de confiance en Dieu!...

LE CHANOINE.

Malheureuse enfant!... Achève!

COSIMA.

Je me suis empoisonnée...

Elle tombe inanimée. Cri général. Alvise se jette sur elle avec désespoir. Dans la confusion et la consternation générale, Néri se jette sur Ordonio, le prend à la gorge et l'amène auprès de Cosima.

NÉRI, à Ordonio.

Tiens, bourreau! voilà ton ouvrage! La voilà, cette femme qui aspirait à l'honneur d'être flétrie par toi! Tu avais deviné juste. Je l'aimais comme un insensé; mais je n'étais pas comme toi un parjure et un infâme, et je serais mort mille fois plutôt que de le lui faire savoir. Maintenant que tu le sais, toi,... et que tous le savent,... on saura bien aussi pourquoi je délivre la terre d'un monstre!

Il lui plonge un poignard dans la gorge.

LE DUC.

Que faites-vous, malheureux? C'est un assassinat. Vous vous livrez vous-même à la mort!

NÉRI.

Ce que je viens de faire, Alvise l'eût fait. Il était dans la destinée de cet homme de périr de ma main. Déjà une fois je m'en étais accusé pour sauver Alvise; je n'avais fait que la moitié de mon devoir.

FIN DE COSIMA

LE ROI ATTEND

PROLOGUE

Théâtre de la République. — 9 avril 1848)

DISTRIBUTION

MOLIÈRE		MM.	SAMSON.
Les Ombres de	SOPHOCLE		LIGIER.
	ESCHYLE		MAUBANT.
	EURIPIDE		MAILLARD.
	SHAKSPEARE		GEFFROY.
	VOLTAIRE		PROVOST.
	BEAUMARCHAIS		REGNIER.
LA GRANGE			DELAUNAY.
DUCROISY			MIRECOUR.
BRÉCOURT			LEROUX.
BÉJART			RAPHAEL.
PREMIER NÉCESSAIRE			CHÉRY.
DEUXIÈME NÉCESSAIRE			ROBERT.
TROISIÈME NÉCESSAIRE			FONTA.
QUATRIÈME NÉCESSAIRE			MATHIEN.
CINQUIÈME NÉCESSAIRE			RICHÉ.
LA MUSE		Mmes	RACHEL.
LAFORÊT			AUG. BROHAN.
MADEMOISELLE MOLIÈRE			ANAÏS.
MADEMOISELLE DUPARC			DENAIN.
MADEMOISELLE DUCROISY			SOLIÉ.
MADEMOISELLE BÉJART			JUDITH.
MADEMOISELLE HERVÉ			BONVAL.
MADEMOISELLE DE BRIE			ALLAN.

SCÈNE PREMIÈRE

MOLIÈRE, LAFORÊT.

LAFORÊT.

Allons donc, monsieur Molière, mon maître, s'il vous plaît,

mettez vous à votre table et n'oubliez pas que votre pièce n'est point finie.

MOLIÈRE.

Bon! bon! elle le sera dans un moment; je n'ai plus qu'une scène à écrire.

LAFORÊT.

Mais vos acteurs, et vos actrices surtout, prétendent ne point savoir leur affaire.

MOLIÈRE, assis et travaillant.

Je les attends ici pour répéter, et je veux écrire le dénoûment de la pièce, du temps qu'ils répéteront les premières scènes.

LAFORÊT.

Ah! monsieur, vous n'y songez point! Prétendez-vous qu'ils étudient, qu'ils répètent, qu'ils jouent, et le tout quasi à la fois? car Sa Majesté le roi viendra dans deux heures et compte que vous êtes prêt.

MOLIÈRE.

Le roi aura de l'indulgence.

LAFORÊT.

Les rois n'en ont point pour ce qui regarde leurs amusements. En vérité, mon maître, vous avez pris là une charge bien lourde de vouloir faire rire des gens qui ne rient que quand ils veulent. Le roi ne veut point savoir que vous êtes malade et que votre pauvre corps ne suffit pas à tout le mal que vous vous donnez. Vous sortez à peine de votre lit, et il faut déjà que vous écriviez une pièce de prologue, que vous la fassiez apprendre et répéter, et que vous y fassiez votre rôle en propre personne... (A part.) Il ne m'écoute point. Tant mieux! car, à babiller de la sorte, je ne fais que le retarder. Mon pauvre maître! il est tout changé de couleur et bien maigri depuis ces derniers temps!

MOLIÈRE, lui jetant une feuille de son manuscrit.

Tiens, lis à mesure, et, si quelque chose te choque, dis-le, en peu de mots.

LAFORÊT, prenant une plume.

C'est cela, je marquerai les endroits que je ne comprendrai point...

MOLIÈRE, s'interrompant.

Heureuse intelligence de ceux qui n'ont rien appris, et qui trouvent en eux-mêmes ces façons de dire dont notre langage fleuri et arrangé n'approche point ! Ah ! Laforêt, c'est toi qui es l'auteur de mes meilleures scènes !

LAFORÊT.

Point, mon maître ! Il faut encore que cela passe par votre griffonnage pour signifier quelque chose, et la vérité est qu'à nous deux nous avons beaucoup d'esprit.

MOLIÈRE, souriant et écrivant.

Tu trouves ?

LAFORÊT.

Oh ! d'abord, nous parlons d'une manière que tout le monde entend et qui n'écorche point les oreilles des chrétiens. Tous ceux qui vont ouïr vos pièces en reviennent charmés, de quelque étage qu'ils soient, et ce que le roi dit, *que vous feriez rire les pierres*, les gens comme moi le disent aussi et rient sans se faire prier. M'est avis, monsieur, que nous parlons beaucoup mieux que ces précieux et ces précieuses de cour que vous avez contrefaits si juste, qu'on croirait les entendre parler eux-mêmes.

MOLIÈRE, jetant sa plume.

J'ai fini. Quelle heure est-il ?

LAFORÊT.

Vous avez encore une heure ; mais vos comédiens n'arrivent point. Ah ! monsieur, nous voici comme le jour de *l'Impromptu de Versailles*, où personne ne savait son personnage, et où vous étiez si fort en peine, que vous en fîtes une maladie. Que ne donnerais-je point pour vous voir dehors de tout cela ! Un peu de la disgrâce du roi ne nuirait point à votre santé, croyez-moi.

MOLIÈRE.

L'Impromptu fut cependant fort bien joué et mes camarades

se surpassèrent. Un peu de hâte et de fièvre ne nuit point au succès des choses. Mais voilà nos gens qui arrivent. Ne perdons point de temps.

SCÈNE II

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DUCROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DUCROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Allons donc, messieurs et mesdames! vous moquez-vous avec votre longueur? Voici la fin de notre pièce.

DUCROISY.

Ah! par ma foi, Molière, c'est vous qui vous moquez de nous, de croire qu'il nous soit possible d'apprendre et de jouer dans le même moment. Je vous jure bien que, pour ma part, j'y renonce.

Il jette son rôle avec humeur sur la table.

MOLIÈRE.

Têtebleu! messieurs, me voulez-vous faire damner aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il faudra me souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DUCROISY.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrais pas de ne point manquer.

MADEMOISELLE DE BRIE, à Molière.

Tant pis pour vous! Il fallait prendre mieux vos précautions et n'entreprendre pas en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre quand le roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Cela est bel et bon, monsieur mon mari; mais, si les rois demandent l'impossible...

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme; vous êtes une bête?

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci! Voilà ce que c'est; le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Quant à moi, je ne m'en soucie point, et il n'y a ici de roi qui tienne. Je ne sais pas une parole de la pièce, et, si le roi n'est point content, qu'il s'en prenne à vous.

MOLIÈRE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît. Le roi n'est pas loin et pourrait vous entendre.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Je n'en démordrai point. Si je n'ai pas de mémoire, le roi ne saurait m'en faire avoir, et je trouve que ce n'est point la

peine de vous tant moquer des courtisans, pour ensuite venir dire ce qu'ils disent et faire ce qu'ils font.

MOLIÈRE.

Oh! la peste soit des femmes et de leur langue! Songeons à répéter, s'il vous plaît.

LA GRANGE.

Renonçons-y plutôt, s'il vous plaît. C'est bien là chose impossible, quand aucun de nous n'a eu le temps de faire ce que l'on demande, de se mettre en scène et de débiter des choses qu'on ne sait point. Je suis votre valet, mais pour mille pistoles vous ne me feriez point jouer.

DUCROISY.

Ni moi, pour vingt-cinq bons coups de fouet.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est que de se quereller. Eh bien, faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurais aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez allez jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DUPARC.

Ni moi le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DUCROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉJART.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah ! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde. Voici des femmes qui s'effrayent et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant d'aller commencer. Nous demandons de grâce encore un moment. (Aux actrices.) Hé ! pour Dieu, tâchez de vous remettre. Prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DUPARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN NÉCESSAIRE.

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DEUXIÈME NÉCESSAIRE.

LE DEUXIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur! (A ses camarades.) Hé! quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...?

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons! Hé! que de gens se font de fête et viennent dire : *Commencez-donc*, à qui le roi ne l'a pas commandé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (A ses camarades.) Quoi donc! recevrai-je la confusion...?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AUTRES NÉCESSAIRES.

CINQUIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, le roi risque d'attendre.

SIXIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, le roi attend.

SEPTIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, le roi a attendu.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Quant à nous, il ne nous reste qu'un parti à prendre, et c'est de nous sauver.

MADEMOISELLE DUPARC.

C'est ce qu'il convient de faire. Que Molière s'en tire comme il pourra.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Je pense comme vous.

MADEMOISELLE DUCROISY.

C'est mon avis, et sauve qui peut !

MADEMOISELLE MOLIÈRE, *à son mari.*

Aussi c'est bien fait, et voilà la peine de vos entêtements.

Tous les acteurs et tous les nécessaires se sauvent. Molière reste seul et consterné.

SCÈNE IX

MOLIÈRE, *seul.*

Le roi attend, le roi a attendu !... Je suis un homme désespéré, un homme perdu, un homme mort ! Ah ! maudite soit l'heure où j'acceptai les commandements d'un roi, le renom d'auteur et la livrée de comédien ! Maudite soit ma femme ! maudite soit ma troupe ! maudite soit ma pièce ! (*Il se promène avec agitation.*) Oh ! l'étrange faiblesse, et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur, pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique ! N'est-ce point l'amour-propre qui m'a conseillé d'accepter à faire une comédie en si peu de temps ? et ma femme n'aurait-elle pas raison de me reprocher d'avoir fait le courtisan en agissant de la sorte ? (*Il se promène.*) Assurément, quand je considère ma vie, il ne me semble point que j'aie encouru le reproche d'hypocrisie, ce vice à la mode qui jouit, en repos, d'une impunité souveraine. De tout temps, je me suis avisé que le personnage d'homme de bien est le meilleur qu'on puisse jouer, et, si j'ai marqué de l'attachement au roi, c'est que sa bonté m'a fait son obligé avant que sa puissance m'ait fait son serviteur. Oui, mon cœur, je crois que tu es honnête, et que tu es plus sensible à des marques d'estime qu'à des faveurs de fortune... Sans cela, où

serait la vérité de mon attachement?... Qu'est-ce qu'un roi? Un homme qui a puissance de faire le bien, et c'est seulement quand il le fait qu'il se distingue des autres hommes... D'où vient qu'il y a si grande mortification à déplaire à un roi, lorsqu'on se retient si peu de déplaire aux gens de bien dont on n'a rien à craindre?... Ta tête fut-elle bien sage, Molière, le jour qu'elle ne se trouva pas bien abritée dans la boutique de ton père? Que ne restais-tu simple artisan comme la naissance t'y avait destiné, plutôt que de courir par le monde après la gloire et la fortune!... C'est que l'emploi de la comédie est de corriger les vices par des leçons agréables, et que rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts; c'est que le ciel t'avait donné ce regard qui perce le voile du mensonge, et cet art de mettre en lumière, par des poëmes ingénieux, ce que les méchants et les sots portent au dedans d'eux-mêmes. N'était-ce point un plaisir permis que de s'attaquer aux travers des grands, et pourrait-on m'accuser de mépriser la condition d'où je sors, parce que je censure vivement les scélératesses et les laideurs de ceux qui se croient au-dessus de toute condition? Non, Molière, tu n'as point failli, et, si le roi s'est servi de toi pour châtier sa cour, tu t'es servi du roi pour venger l'honneur de tous ceux que les gens de cour voudraient rabaisser.

Allons, je sens que ces réflexions m'ont mis l'esprit en meilleur état, et que je puis attendre, sans trop de honte et de faiblesse, le déplaisir du prince. Il est homme à savoir que notre génie a ses lassitudes tout comme sa puissance, et ma femme n'avait point tort de dire qu'il ne dépendait pas d'un monarque de nous donner à propos la mémoire ou le talent. (Il s'assied.) Me rendrait-il pareillement la santé que j'ai perdue en mille fatigues pour son service, pour l'honneur des lettres, pour l'avantage de mes camarades? Non; ces rois qu'on égale aux dieux ne peuvent rien contre la nature. Elle seule peut, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tirer doucement du désordre où elle est tombée...

Il s'assoupit. — A moitié assoupi.

Je sens une grande fatigue;... mais mon esprit, satisfait, se perd dans la contemplation du monde éternel où ma vie n'est qu'une petite goutte en un vaste océan. D'autres poëtes ont été avant moi, qui ont souffert aussi, et les maîtres, que tous les jours j'étudie, n'ont trouvé de force que dans le sentiment du bien qu'ils faisaient aux hommes. D'autres viendront encore qui m'étudieront et m'interpréteront à leur tour dans une langue nouvelle. Puissent-ils être moins malades de corps et aussi sains d'esprit que je me sens à cette heure.

Il s'endort. — Un nuage l'enveloppe lentement; un chœur de musique chante derrière le nuage. Quand le nuage se dissipe, on voit debout, autour de Molière endormi, les ombres des poëtes antiques et modernes : Plaute, Térence, Eschyles, Sophocle, Euripide, Shakspeare, Voltaire Rousseau, Marivaux, Sedaine, Beaumarchais, etc. La Muse du théâtre est au milieu d'eux, tout près de Molière.

SCÈNE X

LA MUSE, LES OMBRES DES POETES.

LA MUSE.

Dors, ô poëte chéri! que ton âme généreuse et pure goûte les bienfaits du repos, en attendant le jour où, sur cette scène illustrée par tes œuvres, tu t'endormiras une dernière fois pour te réveiller dans le sein des dieux. O Molière, tu ne t'es pas trompé, et les pensées au milieu desquelles la vision te surprend sont comme la voix lointaine de tes devanciers qui s'unit à celle de la postérité pour te dire : « Courage, ô ami du vrai, censeur du vice! tu souffres, tu languis; mais tu chantes, tu travailles; fils de l'artisan, lumière du peuple, prends toujours conseil de l'enfant du peuple. Aie confiance, ami! si les soucis du monde te consument, si les grands te dédaignent, si les hypocrites te persécutent, ton vengeur veille : la raison humaine, la logique du peuple te préserveront de l'oubli, et, dans l'avenir, tu seras, non plus l'amusement d'une cour, mais l'enseignement d'une nation. » Les voici autour de toi, ces frères immortels, ces poëtes du passé et de

l'avenir qu'invoquait tout à l'heure ta pensée. Montrez-vous à lui dans son rêve, maîtres illustres, et soutenez par vos paroles son âme défaillante. Dites-lui qu'il ne se berce point d'une vaine illusion en croyant à la dignité humaine. Dites-lui que la vérité est de tous les temps, et qu'elle grandit dans la nuit des âges, comme la lumière d'un flambeau. Venez les premiers, pères de l'antique tragédie, poëtes primitifs : Eschyle, Sophocle, Euripide! et que l'éternel oracle de la sagesse retentisse dans le cœur des hommes nouveaux.

ESCHYLE.

Les dieux, a-t-on dit, ne daignent pas s'occuper des hommes qui foulent aux pieds la gloire des plus saintes lois. Parler ainsi, c'est être impie. Ils l'ont vu plus d'une fois, les neveux de ceux qui respiraient l'injustice, enivrés de l'excès d'une funeste opulence. Ne possédons que des biens sans péril. Le nécessaire, c'est la sagesse. La richesse est un faible rempart pour l'homme qui a renversé d'un pied insolent les autels de la justice.

La justice conserve son éclat, même dans les chaumières enfumées. Mais l'or et la fortune, quand les mains sont souillées, n'arrêtent point ses regards. Elle fuit, elle cherche une plus sainte demeure!

Que jamais la discorde, insatiable de crimes, ne fasse entendre ses frémissements dans la cité des hommes libres! Que jamais le sang des citoyens n'abreuve la poussière, et que jamais, pour venger le meurtre, le meurtre ne se redresse dans Athènes! Que l'intérêt de l'État l'emporte dans les cœurs, que les citoyens soient pleins d'un mutuel amour. L'union est le remède de tous les maux chez les mortels!

SOPHOCLE.

Que ne puis-je me transporter dans le lieu que le bras des vaillants combattants fait retentir du cliquetis des armes de la délivrance! J'envie le bonheur de tout ce qui sera témoin de leur gloire. O vous qui périssez pour la défense de vos autels domestiques, votre tombeau sera toujours contre l'ennemi un rempart plus redoutable que mille combattants.

Les saintes lois de la vérité n'ont pas toujours suffi pour mettre les hommes à l'abri des outrages des hommes. Mais les dieux, tôt ou tard, sévissent contre les indignes profanateurs des choses sacrées. Sachez, impies consécrateurs de l'esclavage, que vous êtes réduits au sort que vous faites subir aux hommes. En les privant de la liberté, vous perdez la vôtre. Les décrets d'un mortel impie n'ont point assez de force pour prévaloir sur les lois non écrites, œuvres immuables des dieux. Celles-ci ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier. Nul ne sait leur origine, mais elles sont toujours vivantes.

LA MUSE.

Lois non écrites de la conscience humaine, vous serez écrites maintenant de la main des hommes, et jurées sur les autels de la patrie. — A ton tour, suave Euripide, dis-nous la vérité de ton âme, supérieure à celle de ton siècle.

EURIPIDE.

Les lois écrites donnent aux faibles et aux puissants des droits égaux. Le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte, et le plus petit, s'il a le droit pour lui, l'emporte sur le plus grand.

L'égalité unit étroitement les amis aux amis, les villes aux villes, les nations aux nations. Il y a entre le plus et le moins une éternelle guerre; mais les mortels ne possèdent pas en propre les richesses : elles appartiennent aux dieux, et nous en sommes les dépositaires. Quand ils le veulent, ils les reprennent.

J'ai vu l'indigence dans l'âme du riche, comme l'âme généreuse dans le sein du pauvre.

Le sein d'un mortel renferme souvent les décrets de l'avenir, et la Muse chante les promesses de Jupiter Libérateur. O terre, tu suis la route de la justice : ne souffre point qu'on te ravisse la gloire d'obéir aux dieux. Minerve fait goûter au pauvre ainsi qu'à l'homme opulent la liqueur délicieuse de l'espérance.

LA MUSE.

Shakspeare, grand tragique et grand philosophe de la re-

naissance des lettres, parle aussi au poëte qui rêve. Voltaire, précurseur d'une grande révolution; Beaumarchais, puissant levier d'une lutte mémorable, dites-lui par qui et comment son œuvre sera continuée.

SHAKSPEARE.

Ces temps nouveaux sont remplis d'étranges événements. Toute la masse de la terre a chancelé comme une machine mal assurée, et des tempêtes se sont élevées, où les vents en fureur ont fendu le tronc des vieux chênes. L'esclave a levé sa main gauche en l'air, elle a flambé comme vingt torches réunies, et sa main, insensible à la flamme, est restée sans brûlure. Cassius affranchira Cassius d'esclavage. C'est là, grands dieux ! que vous placez pour le faible une force invincible ! C'est par là que vous déjouez les tyrans. Ni la tour de pierre, ni les murailles de bronze travaillé, ni le cachot privé d'air, ni les liens de fer massif ne peuvent enchaîner la force de l'âme... (A Sophocle, Eschyle et Euripide). Oracles de l'antiquité, j'ai prophétisé aussi ; c'est la mission des poëtes, c'est l'héritage que les morts laissent aux vivants... Quant à moi, je n'étais point de ceux qui supportent l'injustice avec un visage serein, et, si parfois j'ai ri comme Molière, comme Molière j'avais l'âme et le visage sérieux.

VOLTAIRE, tenant Jean-Jacques Rousseau par la main.

J'ai été vif en mon temps à l'endroit des vivants et des morts. Mais les morts sont calmes et fort peu jaloux les uns des autres. J'ai assez fait pour m'endormir tranquille après une longue bataille; j'ai réduit le passé en poussière; j'ai écrasé l'infâme intolérance; j'ai fait une grande révolution. Rousseau en a fait une seconde. Nous avons tous deux édifié l'avenir, et la France nous garde deux couronnes qui se touchent sans se flétrir mutuellement dans la main de la Liberté.

BEAUMARCHAIS.

Grand Molière, j'admire la sérénité de ton sommeil et l'égalité de ton âme ! La mienne fut un alambic et ma vie un

orage. Tu m'as légué Sganarelle et Scapin, dont j'ai fait Figaro; et Figaro a remué la cour et la ville, les rois et le peuple. Il a hâté la chute de ceux qui n'avaient eu que la peine de naître; il a réhabilité l'intelligence; il a flétri avec âcreté les entraves que la sottise et l'immoralité des favoris de la fortune voulaient river au cou des favoris de la nature. J'ai démasqué le juge prévaricateur, j'ai raillé jusqu'au sang l'esprit de censure. J'ai dit, je dis encore que les sottises imprimées n'ont d'importance que dans les lieux où on en gêne le cours, et que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. J'ai dit qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. Tout ce que j'ai dit a percé comme le poinçon, sinon gravé comme le burin. Fils d'artisan comme toi, Molière, j'ai vengé l'artisan du mépris des grands. A présent, ma tâche est finie. La nature m'avait fait vindicatif; la Providence m'a fait vengeur.

LA MUSE.

Il est passé, le temps de la vengeance! La raison humaine a triomphé, l'obstacle est détruit, le chemin est libre; levez-vous, poëtes de l'avenir! Qu'elle est belle, la poésie qui se prépare! qu'il est grand, l'art qui va naître au souffle de la liberté! O vous qui viendrez cueillir des fleurs sur cette terre féconde, n'oubliez pas qu'elle fut longtemps arrosée de sang, de sueurs et de larmes. Songez que vos pères l'ont trouvée inculte et qu'ils y ont semé la vie. Rappelez-vous qu'ils n'ont dû l'éclat du talent qu'à la grandeur de la pensée, et que le génie est stérile quand le cœur est froid. Réchauffez-vous à cet éternel foyer dont les vrais poëtes ont fait jaillir l'étincelle. Promenez-en la flamme sur le monde, et que le rayonnement de la France libre s'étende du couchant à l'aurore!

Éveille-toi, Molière, et vous, ombres immortelles, remontez vers les cieux, ce sanctuaire où l'âme humaine se retrempe, et d'où les bienfaits du génie des morts retombent sans cesse sur les vivants comme une pluie fécondante.

Le nuage redescend, se perd pendant un chœur de musique, et la vision disparaît.

SCÈNE XI

MOLIÈRE, LAFORÊT.

LAFORÊT.

Hé! pour l'amour de Dieu, monsieur mon maître, qu'est-ce que vous faites ici, quand tout le monde vous demande et que le roi crie après vous?

MOLIÈRE.

Tu dis que le roi crie après moi? Est-ce qu'il y a encore des rois?... Je m'éveille d'un vrai chaos où il m'a semblé que tout avait changé de nom, de mode et de langage sur la terre... Cela faisait un ensemble assez noble et une fort honnête compagnie... Est-ce que tu serais aussi en léthargie, ma pauvre Laforêt?

LAFORÊT.

Léthargie tant que vous voudrez, monsieur, mais le roi est dans la salle, le roi remplit la salle tout entière, du bas jusqu'en haut.

MOLIÈRE.

Ah! ma foi, je suis fou, ou c'est toi qui perds le jugement, ma servante. Qui est-ce qui me jugera, maintenant, si Laforêt déraisonne?

LAFORÊT.

Mais, monsieur, tournez-vous un peu, et regardez plutôt. Vous verrez si je vous mens. Regardez donc le roi qui vous attend depuis une heure, et tâchez à vous excuser en lui tournant quelque beau compliment de votre façon.

MOLIÈRE, s'approchant de la rampe et regardant la salle en mettant sa main devant ses yeux.

Le roi? Je ne vois point le roi; où se peut-il être caché?

LAFORÊT, derrière lui.

Dites toujours votre excuse; vous regarderez après.

MOLIÈRE, saluant.

Sire!...

Il s'arrête, croise les bras et reste pensif.

LAFORÊT, *le tiraillant.*

Hé! de grâce, parlez, ou le diantre m'emporte si vous n'êtes sifflé.

MOLIÈRE, *absorbé.*

Laisse-moi, Laforêt, ne m'éveille pas, je rêve encore; mais, tout en rêvant, mon esprit se dégage de sa pesanteur et je sens enfler mon courage. Je vois bien un roi, mais il ne s'appelle plus Louis XIV; il s'appelle le peuple! le peuple souverain! C'est un mot que je ne connaissais point, un mot grand comme l'éternité! Ce souverain-là est grand aussi, plus grand que tous les rois, parce qu'il est bon, parce qu'il n'a pas d'intérêt à tromper, parce qu'au lieu de courtisans il a des frères... Ah! oui, je le reconnais maintenant, car j'en suis aussi, moi, de cette forte race, où le génie et le cœur vont de compagnie. Quoi! pas un seul marquis, point de précieuse ridicule, point de gras financier, point de Tartufe, point de fâcheux, point de Pourceaugnac? Je te dis de ne me point éveiller, Laforêt, car je fais, cette fois, un bon rêve qui m'explique celui de tantôt.

LAFORÊT.

Pardienne! monsieur, où prendriez-vous vos marquis, à présent? Il y a beau temps que vous en avez fait justice, ainsi que de toutes ces vilaines gens que vous avez étrillées de la bonne manière, à telles enseignes qu'ils ne se montrent plus nulle part.

MOLIÈRE, *se tournant vers sa servante.*

Et les médecins? y a-t-il encore des médecins?

LAFORÊT.

Oui, monsieur, il y en a encore; mais ils tuent beaucoup moins de gens que de notre temps. Allons, c'est assez babiller, faites au nouveau souverain votre compliment.

MOLIÈRE.

J'ai peur qu'il ne se moque à cause du vieux langage que nous parlons.

LAFORÊT.

Hé! dites toujours. Tous les hommes sont semblables par

les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent différents; vous voyez que je vous sais par cœur.

MOLIÈRE, très-ému.

Messieurs...

LAFORÊT, à demi-voix.

Il faut dire citoyens, à cette heure.

MOLIÈRE.

Sommes-nous donc à Rome ou à Sparte? Vive-Dieu! je le veux bien... Mais non, je sens que nous sommes mieux encore à Paris. Citoyens, le Théâtre de la République est heureux de vous ouvrir ses portes toutes grandes, et il vous invite à y entrer souvent. C'est le grand Corneille, c'est le doux Racine, interprètes des grands tragiques de l'antiquité; c'est l'étonnant Shakspeare, c'est le naïf Sedaine, c'est le brillant Beaumarchais, c'est le tendre Marivaux, c'est le puissant Voltaire, ce sont tous les anciens et tous les modernes, c'est enfin le vieux Molière qui vous en feront les honneurs. Nous ne vous ferons pas ces prologues pompeux qu'on adressait aux rois. On ne flatte pas ceux qu'on estime. Nous avons de bonnes choses à vous servir, et nous savons qu'elles vous seront agréables, étant offertes du mieux que nous pourrons.

FIN DU ROI ATTEND

FRANÇOIS LE CHAMPI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Odéon. — 25 novembre 1849.

A M. BOCAGE

DIRECTEUR DU THÉATRE DE L'ODÉON

Mon ami, vous me conseillez de faire précéder d'une courte préface la publication de la pièce de *François le Champi*. Mais je ne pourrai que répéter ce que j'ai dit dans la préface du roman dont cette pièce est le résumé : c'est que le rêve de la vie champêtre a été l'idéal de tous les temps et de tous les peuples. Depuis les pâtres de Longus jusqu'aux nymphes de Trianon, disais-je, les poëtes, les peintres, les musiciens, ont célébré la vie pastorale, donnant à chaque phase de l'existence de ce songe d'innocence et de bonheur les formes de la mode régnante.

Le sombre Shakspeare a fait des bergeries ni plus ni moins que le doux Virgile ; Cervantès, le Tasse, Molière et Jean-Jacques Rousseau en ont fait aussi. Il est donc bien certain que la vie des champs est le refuge de toutes les imaginations, et que tous les hommes, depuis le grand poëte que la nature inspire jusqu'au bon bourgeois que la campagne réjouit, ont besoin de se représenter l'âge d'or dans les siècles de fer.

Notre siècle a donné un autre caractère à la pastorale. On n'a plus fait des bergers, mais des paysans. Il en devait être

ainsi : l'art cherchait la réalité, et ce n'est pas un mal; il l'avait trop longtemps évitée ou sacrifiée. Il a peut-être été un peu trop loin. L'art doit vouloir une vérité relative plutôt qu'une réalité absolue. En fait de bergerie, Sedaine, dans quelques scènes adorables, avait peut-être touché juste et marqué la limite.

Je n'ai pas prétendu faire une tentative nouvelle; j'ai subi comme nos bons aïeux, et pour parler comme eux, la *douce ivresse* de la vie rustique. En lisant le *Comme il vous plaira* de Shakspeare, et en lisant aussi Sedaine, j'ai ri et pleuré. Et puis j'ai vu et entendu au village, où j'ai presque toujours vécu, des choses qui m'ont fait rire et pleurer en même temps : c'était comme les naïvetés de l'enfance mêlées aux austérités philosophiques et religieuses de la vieillesse. Rien ne ressemble moins à un agneau qu'un chêne, et pourtant le chêne et l'agneau s'harmonisent dans le paysage. La symphonie pastorale de Beethoven a des accents terribles et des naïvetés sans exemple : c'est bien comme dans la nature.

J'ai cherché à jouer aussi de ce vieux luth et de ces vieux pipeaux, chauds encore des mains de tant de grands maîtres, et je n'y ai touché qu'en tremblant, car je savais bien qu'il y avait là des notes sublimes que je ne trouverais pas.

Mais j'y ai trouvé du plaisir, et, un jour, par hasard, vous avez eu du plaisir aussi à entendre bégayer, sous mes doigts inhabiles, ce vieux instrument de la fantaisie des siècles. Vous avez voulu essayer de faire résonner sur une grande scène dramatique, et les mélodies champêtres du vieux Berry, et le vieux langage de ses paysans. Il fallait tout le courage d'un véritable artiste, comme vous l'êtes, pour risquer des formes si simples devant un public habitué à d'habiles combinaisons et à des émotions fortes.

Le public a goûté cette simplicité de moyens. Il a fait bon accueil à des formes enfantines, à des scènes de mœurs naïves. J'en remercie beaucoup le public, non pas pour moi comme individu, mais pour nous deux comme artistes; je l'en remercie pour tout ce qui n'est pas moi dans ma pièce, c'est-

à-dire pour l'excellente mise en scène que vous seul avez composée, et qui fait tout le charme, toute la grâce et toute la vérité de l'action; je l'en remercie pour certaines formes de langage qui ne sont pas de moi, car je n'ai fait que les entendre et les retenir; pour les chants populaires que M. Ancessy a recueillis et agencés avec tant de goût et d'habile simplicité. Il m'eût été bien pénible, je l'avoue, que les sifflets acquis à ma prose eussent couvert la pure mélodie de la chanson de Jeanne Darc et là solennelle antienne des noces. Mais je remercie surtout le public d'avoir mis de côté toute prévention contre l'auteur et le sujet, pour écouter les éminents acteurs qui l'ont si bien récompensé de son attention. Ils ont fait de rien quelque chose, et de peu beaucoup. Madame Laurent a créé le type de la femme honnête et bonne, de la mère à la fois austère et tendre. Jamais on n'a moins *joué* un rôle, jamais on ne l'a mieux fait sentir. M. Deshayes, dans celui de Jean Bonnin, aurait suffi tout seul au succès de la pièce. Jamais je n'ai encore rencontré dans les traînes de la vallée Noire un paysan si paysan, un Berrichon si Berrichon, et, pourtant, je les connais, les paysans berrichons! M. Clarence a donné au champi une élévation et une tendresse pénétrante qui font couler des larmes; madame Deshayes est une Mariette ravissante, madame Moreau-Sainti une commère de village consommée, et si belle, que l'on comprend bien qu'elle ait fait tourner la tête à défunt maître Blanchet; mademoiselle Biron a fait d'un petit rôle un premier rôle : elle est butorde et elle est gracieuse, lourde et légère, brusque et sensible. Cette tête de madone, cette taille de reine, ne sont pas invraisemblables sous ce costume et avec les allures de servante. Comment fait-elle? Demandez cela à la nature, qui fait tous les jours de pareils miracles. N'avez-vous jamais vu Nausicaa tordant le linge à la fontaine et Calypso trayant les vaches? Cela se voit aux champs, et, cette fois, cela s'est vu au théâtre. Quant à mademoiselle Volnais, qui avait quatre paroles à dire, elle a su être un petit garçon si gentil et si bon, qu'on voudrait en être la mère.

Et vous, mon ami, vous avez mis, à relier et à marier dans un doux tableau tous ces talents et toutes ces grâces, l'intelligence du cœur. C'est pour cela que le public attendri ne s'est pas demandé s'il y avait là un auteur et une pièce. Il a vu de bons paysans et un intérieur rustique, il s'est laissé gagner à un sentiment de bonhomie et de candeur qui est au fond du cœur humain, et qui se retrouve même dans les temps agités et malheureux. Hélas! c'est là qu'on a le plus besoin de prendre à deux mains ce pauvre cœur que Dieu a fait tendre et faible, que les discordes civiles rendent amer et défiant. En interrogeant ses palpitations, chacun devrait se dire avec la naïveté berrichonne : « Mon Dieu, je suis pourtant bon; d'où vient donc que je suis méchant? »

L'auteur doit des remercîments à la critique des journaux, qui s'est montrée, comme le public, portée à la bienveillance, et désarmée de ses préventions personnelles devant un essai sans audace et sans prétention. Une de ces critiques contenait quelque chose de très-vrai et que je crois utile de rappeler. Elle a dit que le paysan était intéressé par habitude, généreux et dévoué par occasion; qu'il se rendait aux bonnes raisons et savait alors se résigner, se sacrifier même, avec plus de calme et de grandeur que les gens éclairés; que nous attachions, nous autres, enfants du siècle, plus d'importance à nos passions qu'elles n'en méritaient réellement, et qu'à cause de cela nous n'avions pas dans le sacrifice la simplicité antique, le stoïcisme religieux de l'homme des champs. Cela est parfaitement vrai. Mais ce n'est pas exclusivement vrai pour le paysan. Cela est généralement vrai pour le peuple. Donnez-lui de bonnes raisons, donnez-lui l'éducation du cœur, et vous verrez comme le bon grain germera dans la bonne terre. Il n'y a pas de mauvaise terre, les agriculteurs vous le disent : il y a des ronces et des pierres, ôtez-les; il y a des oiseaux qui dévorent la semence, préservez la semence. Veillez à l'éclosion du germe, et croyez bien que Dieu n'a rien fait qui soit condamné à nuire ou à périr.

Quant à vous, mon ami, qui avez des premiers lancé l'art

dramatique dans les voies hardies du romantisme; vous à qui de grands poëtes ont dû de grands succès, et qui, avec eux, avez accompli une transformation théâtrale, vous vous êtes montré artiste bien complet et bien généreux en me forçant, en quelque sorte, à vous laisser tenter une expérience si opposée aux habitudes du théâtre moderne. A Dieu ne plaise que cette apparition soit taxée de retour aux formes classiques! Je suis trop de mon temps pour désirer qu'une école qui a eu ses époques de grandeur et de décadence, comme toutes les écoles, vienne remplacer tout ce que le génie du nouveau siècle a acquis de beau et de bon au théâtre. Il y a eu excès de séve dans la production; mais un excès de sobriété dans les moyens serait pire, et ferait succéder un système un peu bête à un système uu peu fou. Je n'ai pas peur que vous vous y laissiez prendre. Il y aura une école nouvelle qui ne sera ni classique ni romantique, et que nous ne verrons peut-être pas, car il faut le temps à tout, et nous sommes un peu plus d'hier que de demain, vous et moi; mais, sans aucun doute, cette école nouvelle sortira du romantisme, comme la vérité sort plus immédiatement de l'agitation des vivants que du sommeil des morts. Je trouve que la critique a parfois un peu déraisonné sur ces questions d'école. On a voulu procéder par réactions de systèmes. Les réactions sont toujours des pas en arrière qui manquent leur effet et vous emportent en avant malgré vous. Chénier est un romantique; *Lucrèce* et *Agnès de Méranie* d'un côté, *la Ciguë* et *Gabrielle* de l'autre, ne sont point des œuvres classiques, quoi qu'on ait dit. Si *le Champi* était quelque chose, ce serait plutôt une pastorale romantique dans le vrai sens du mot. Mais laissons là *le Champi*, laissons là les systèmes, et finissons cette causerie par le souvenir de notre vieille amitié, qui m'est plus précieuse qu'un succès de théâtre.

G. S.

Paris, décembre 1849.

DISTRIBUTION

MADELEINE BLANCHET, meunière.............	Mmes MARIE LAURENT.
MARIETTE BLANCHET, sa belle-sœur...........	DESHAYES.
FRANÇOIS LE CHAMPI.........................	M. CLARENCE.
SÉVÈRE, paysanne riche.........................	Mme MOREAU-SAINTI.
JEAN BONNIN, neveu de Sévère.................	M. DESHAYES.
JEANNIE, fils de Madeleine......................	Mlles VOLNAIS.
CATHERINE, servante de Madeleine.............	BIRON.

— Au moulin du Cormier. —

ACTE PREMIER

Un intérieur rustique. A la droite du spectateur, une grande cheminée avec banc pour s'asseoir dans l'intérieur de l'âtre. En avant de la cheminée, une petite table couverte de pelotes, de corbeilles et de chiffons, au-dessus de laquelle une glace, attachée à la muraille, est penchée en avant. La glace a un grand cadre de bois découpé à l'ancienne mode. — A gauche du spectateur, une porte conduisant à la chambre de Madeleine; à côté, une vieille crédence servant de secrétaire. — Au fond, une porte à double battant donnant sur la campagne, qui est couverte de neige et qu'on voit à travers le battant supérieur, qui est vitré. Au fond, à gauche du spectateur, un escalier de bois conduisant à la chambre de Mariette.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, MARIETTE.

Mariette, debout devant le miroir, ajuste sa cornette; Catherine balaye.

CATHERINE.

Dame! ça vous va bien, tout de même, ces affiquets noirs et blancs!... Vous ressemblez quasiment comme ça à une belle petite pie!

MARIETTE.

Ne m'en parle pas, Catherine; pour moi, je ne vois rien de si laid que le deuil.

CATHERINE.

C'est triste, si vous voulez, parce que ça rappelle la mort,

et vous aimeriez mieux vos tabliers roses et vos coiffages à dentelles.

MARIETTE.

Est-ce que c'est gai, d'être toujours triste et de ne voir personne?

CATHERINE.

Prenez donc patience un brin, demoiselle Mariette; il n'y a pas un mois que votre défunt frère était là, jurant après ses ouvriers, et grondant à son moulin, comme le feu dans une grange à paille. Il me semble par moments que je l'entends encore.

MARIETTE.

Il ne faut pas mal parler des morts, Catherine.

CATHERINE.

Oh! celui-là aurait tort de venir se plaindre, car, ni durant sa vie, ni depuis sa mort, personne ici ne l'a contrarié. Il a été soigné et choyé, dans sa maladie, aussi chrétiennement que s'il avait été un homme bien mignon, à preuve que sa pauvre chère veuve en est malade de fatigue... Mais, est-ce qu'elle ne m'appelle point?

Elle entre chez Madeleine, dont la porte est entr'ouverte.

SCÈNE II

MARIETTE, seule.

Il est vrai qu'elle a bien rempli ses devoirs; mais, qu'elle soit malade ou non, elle n'est point gaie, la pauvre Madeleine! Ah! je m'ennuie, il n'y a pas à dire!

SCÈNE III

MARIETTE, JEAN BONNIN, qui est entré à pas de loup, sans être vu de Mariette.

JEAN.

Oh! la v'là!... Je ne lui veux point parler; elle se fâche-

rait... Je vais simplement lui faire déclaration de mes sentiments d'une manière bien adroite... Elle ne me voit point... C'est bon !

Il s'approche de la cheminée, et accroche au manteau un bouquet de verdure, avec des rubans ; puis il se retire comme il est entré, en marchant avec des précautions comiques.

SCÈNE IV

CATHERINE, MARIETTE.

MARIETTE, sortant de sa rêverie.

Eh bien, est-ce que ma belle-sœur se réveille?... A-t-elle du mieux?

CATHERINE.

Elle parlait en rêvassant, et elle continue de dormir sur son fauteuil. C'est toujours la même chose, pas plus de couleurs qu'une morte, et pas plus de souffle qu'un poulet. Il faut qu'elle soit bien malade, allez, pour être comme ça, elle qui a tant de courage ! (Elle regarde Madeleine par la porte entr'ouverte.) Pauvre chère femme ! Non, il n'y a pas de femme pour être brave femme comme cette femme-là !

Elle pleure.

MARIETTE.

Ne te désole donc pas, Catherine. Qu'est-ce que nous deviendrons, Jeannie et moi, si tu perds courage?

CATHERINE.

Jeannie ! pauvre cher enfant du bon Dieu !... dire que le voilà tout seul à présent pour faire des ouvrages d'homme qu'il n'a pas la force de faire !... Je m'en vas lui bailler un coup de main au moulin. Vous, demoiselle, vous allez garder votre belle-sœur, pas vrai?

MARIETTE.

Sois tranquille, j'en aurai grand soin.

CATHERINE.

Oh ! vous n'en sauriez trop avoir ! car, si vous la perdiez,

voyez-vous, vous ne retrouveriez pas quelqu'un pour vous aimer comme elle vous aime... et ça ne serait pas...

Elle hausse les épaules et sort.

SCÈNE V

MARIETTE, seule.

Ça ne serait pas madame Sévère!... Cette fille-là ne peut pas la souffrir. Elle est aimable, pourtant, la Sévère!... toujours gaie, elle... (Elle aperçoit le bouquet.) Ah! par exemple, voilà un bouquet qui s'est planté là tout seul, car je n'ai vu personne. C'est pour moi, bien sûr. (Examinant les rubans.) Du rose! c'est une fille à marier;... du bleu! un garçon qui veut épouser;... un ruban noir! c'est pour dire qu'on plaint mon deuil;... et c'était à la cheminée, suivant la coutume du pays, pour signifier qu'on se présenterait dans l'année. C'est assez gentil, l'idée du mariage; mais qui sera le galant? Bien sûr, il rôde par ici, car il n'y a qu'un instant qu'il est entré. (Elle va regarder à la fenêtre.) Ah! c'est un jeune homme... qui paraît très-bien, ma fine!... mais je ne le connais point. Tiens! il caresse le chien, et le chien le caresse comme si c'était qu'il le connaît... Ah! il vient ici. (Elle court vers la glace et ajuste ses cheveux.)

SCÈNE VI

FRANÇOIS, MARIETTE.

François a un paquet au bout de son bâton; il secoue la neige qu'il a sur lui et entre sans frapper, mais en regardant autour de lui avec émotion.

FRANÇOIS.

Excusez-moi, jeunesse; mais c'est toujours bien ici le moulin du Cormier et la demeurance à madame Blanchet?

MARIETTE, à part.

Jeunesse!... En voilà un qui ne se gêne pas. (Haut.) Et qu'est-ce que vous lui voulez donc, à madame Blanchet?

FRANÇOIS.

Ah!... grand merci, demoiselle.

Il s'élance vers la chambre de Madeleine, Mariette se place devant la porte.

MARIETTE.

Eh bien donc!... est-ce qu'on entre comme ça dans la chambre d'une malade?

FRANÇOIS.

Elle est malade?... Ah! mon Dieu!

MARIETTE.

Oui, elle l'est. Et vous, qui êtes-vous?... car je ne vous ai jamais vu dans le pays d'ici.

FRANÇOIS.

Mon Dieu, mon Dieu!... elle est bien malade, je gagerais?

MARIETTE.

Gagez si vous voulez; mais je n'ai point à vous répondre, puisque vous ne vous faites point connaître.

FRANÇOIS.

Malade!... et je ne le savais point!

MARIETTE.

Mais n'essayez donc pas d'entrer; vous allez la réveiller... Ah çà! vous ne m'écoutez point. (Elle se place devant la porte de Madeleine.) Voudriez-vous entrer malgré moi?... Vous me faites peur!... Catherine! oh! Catherine!

FRANÇOIS. Il regarde Madeleine par la porte entr'ouverte.

Oui, oui, bien malade, je le vois; et je reviens peut-être pour la voir mourir!... Je viens trop tard, quoi!...

MARIETTE.

Catherine!

François va à la cheminée, jette son paquet à terre, enfonce son chapeau sur ses yeux, et s'assied dans l'âtre, la tête dans ses mains.

SCÈNE VII

MARIETTE, CATHERINE, FRANÇOIS.

CATHERINE, essoufflée.

Vous m'appelez, demoiselle Blanchet?... Notre maîtresse est éveillée?... Il faut la faire boire. (Elle s'approche du feu pour prendre la tisane et se relève effrayée. Il fait sombre.) A qui diantre sont ces jambes-là?... Oh la! vous m'avez quasiment fait peur, vous!... Tiens!... ça ne répond point; avec ça que la demoiselle a laissé mourir le feu. (S'approchant de Mariette.) Ah! demoiselle!... déjà un de vos galants à la maison?... C'est trop tôt!... vrai, c'est trop tôt.

MARIETTE, à demi-voix.

Oui!... un beau galant!... c'est plutôt un voleur... ou un fou... ou un sourd; enfin, je ne sais qui c'est; et c'est de peur que je t'ai appelée.

CATHERINE, élevant la voix.

Oh! n'ayez crainte; je suis là, et Jeannie n'est pas loin.

FRANÇOIS, sortant de sa rêverie.

Jeannie!... où est-il Jeannie?... Il n'est pas malade, lui?...

CATHERINE, grossissant sa voix.

Il est grand comme un chêne, hardi comme un soldat, et corporé comme un charpentier, entendez-vous?... et à nous deux on ne vous craint guère, comprenez-vous?

FRANÇOIS, se parlant à lui-même.

Ah! Dieu soit loué!... ce cher petit enfant!

CATHERINE, à Mariette.

Voyez-vous, demoiselle, qu'il n'est point sourdaud, et qu'il connaît Jeannie!...

MARIETTE, à Catherine.

Raison de plus, il a quelque mauvaise idée.

CATHERINE.

Mais, moi, s'il nous ennuie, je saurai bien lui jeter un lan-

dier à la tête, Mais qui, Dieu permis, sera cet homme-là?... Je veux lui faire tomber son chapeau dans les cendres pour voir si c'est un loup-garou ou un homme baptisé.

Catherine s'avance vers François.

MADELEINE, dans la coulisse.

Catherine!

FRANÇOIS, se levant.

Catherine, votre maîtresse vous appelle; vous ne l'entendez donc pas?

MADELEINE, dans la coulisse.

Catherine!

CATHERINE.

Dieu du ciel!... c'est la vérité, et je m'y en vas. Venez, demoiselle, c'est l'heure de la changer d'air, et nous allons rouler son fauteuil par ici... J'y vas, j'y cours, not' maîtresse! j'allume une clarté!...

Pendant ce temps, elle a allumé un flambeau et entre dans la chambre avec Mariette.

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, seul.

Il regarde dans la chambre.

Et voilà comme elle est faible à présent! elle ne marche plus!... Pauvre chère âme, va!... c'est moi qui te porterai. (Il va pour entrer, et s'arrête.) Non, il ne faut pas qu'elle me voie tout d'un coup, ça pourrait lui causer trop de saisissement.

Il se retire vers la cheminée pendant que Catherine et Mariette roulent Madeleine dans son fauteuil sur le devant du théâtre.

SCÈNE IX

MARIETTE, MADELEINE, CATHERINE, FRANÇOIS.

MARIETTE.

Vous serez mieux ici que dans votre chambre, ma sœur, vous aurez plus d'air.

MADELEINE, d'une voix faible.

Oui, c'est vrai, je suis bien, très-bien, mon enfant...

CATHERINE.

Oh! oui, bien, bien!... C'est toujours comme ça que vous dites; et je vous dis, moi, que vous êtes mal; la force ne vous revient pas; ça n'est pas naturel, et vous m'impatientez quand vous dites que vous ne souffrez point.

MADELEINE.

Tu le vois, Mariette, elle me gronde; c'est à force de m'aimer, cette bonne fille.

CATHERINE.

C'est vrai que je vous aime; mais c'est vrai aussi que vous n'êtes point raisonnable. Il faut vous plaindre; au moins, on saura ce que vous avez.

MADELEINE.

Catherine, tu te tourmentes trop, tu te fatigues!... et toi aussi, ma petite mignonne. Et Jeannie, où est-il, mon Jeannie? (Elle se retourne et voit François.) Ce n'est pas Jeannie qui est là?... Il n'est point encore de si belle taille... Qui est, mes enfants, si je ne rêve, cet homme qui reste là sous la cheminée?

FRANÇOIS, à part.

Elle ne me reconnaît pas!

CATHERINE.

Ne vous inquiétez point, notre maîtresse; c'est un étranger qui n'est pas d'ici... J'allais le mettre dehors quand vous m'avez appelée.

MADELEINE, regardant toujours François.

Ne le mettez pas dehors, mes enfants, car je le connais, moi, et il a bien agi en venant ici... Approche donc, mon fils... (François se jette à ses genoux; elle l'embrasse.) Je demandais tous les jours au bon Dieu de pouvoir te donner ma bénédiction.

FRANÇOIS.

Ah! ma chère mère!... je suis si content de vous voir, que je ne peux rien vous dire.

MADELEINE.

Et Jeannie qui me parlait de toi encore ce matin!... qu'il va être content!... Catherine, Mariette, appelez Jeannie, qu'il vienne vite!...

CATHERINE.

Mais c'est donc?... Mais oui, ça l'est! Ça n'est pas possible!... Si, c'est lui!... c'est notre champi!... c'est François!... Ah! bonjour donc, mon pauvre François!... Dame! c'est que tu as tant changé, depuis quatre ou cinq ans...

FRANÇOIS.

Six ans!... ma bonne Catherine... J'avais bonne envie de te sauter au cou; mais j'étais trop tourmenté, vois-tu.

CATHERINE.

Oh bien, nous nous embrasserons tout à l'heure; je cours chercher Jeannie d'abord. (A Mariette.) Venez, demoiselle, venez lui annoncer la chose.

MARIETTE, à Catherine.

Tiens, tiens!... c'est là ce fameux champi?

Elles sortent par le fond.

SCÈNE X

MADELEINE, FRANÇOIS.

MADELEINE.

Ah! je veux bien mourir à présent, si c'est la volonté du bon Dieu; car j'aurai vu tous mes enfants élevés.

FRANÇOIS.

Vous êtes donc en danger de mourir, madame Blanchet?...

MADELEINE.

Non, mon François, j'espère que non.

FRANÇOIS.

Ah! vous voilà si faible et si pâle, que j'ai grand'crainte... et cette crainte-là m'ôte tout le sang du cœur. Mon Dieu, vous étiez malade comme ça, et vous ne me l'avez pas fait assavoir?

MADELEINE.

Je te savais dans une bonne place, et je ne voulais point te déranger de ton ouvrage. Comment donc as-tu fait pour venir de si loin?

FRANÇOIS.

Ce n'est pas bien loin, allez!... Dix lieues de pays, pour venir vous voir, ça ne m'a coûté qu'une enjambée. Et pourtant, la route m'a paru longue... Ah! faut-il!... la neige m'écolérait, parce qu'elle m'empêchait de marcher mon pas. Et puis, quand j'ai vu la fumée sur le toit, j'ai dit : « C'est bon, la maison est habitée... » Ah bien, oui! mais ça pouvait être par d'autres; car je savais que vos affaires étaient en mauvais arroi, et que votre mari ne vous avait laissé que des dettes... Et, quand j'ai vu l'endroit si changé, la moitié des arbres coupée, le moulin qui a perdu la parole, et la roue toute prise dans la glace,... je me suis dit : « Voilà une maison qui va à sa ruine; une meule qui n'a plus de grain;... plus de chevaline au pré, plus de volature dans la cour, ça ne va plus!... ça ne va plus!... et il est grand temps que j'arrive. »

MADELEINE.

Comme ça me fait plaisir d'entendre ta voix... malgré qu'elle soit bien changée.

FRANÇOIS.

Ah! dame! ce n'est plus la voix d'un enfant; mais c'est toujours le même cœur, allez!... c'est toujours l'amitié de votre champi, l'enfant de l'hospice que vous avez recueilli, élevé, instruit, choyé, comme si c'était le vôtre! et ce cœur-là, voyez-vous, madame Blanchet, il est à vous, comme celui de votre fils Jeannie est à vous. Mais je vous parle trop, et peut-être que mon parlage vous casse la tête?

MADELEINE.

Tout au contraire, et il me semble que, de t'avoir vu, ça me fera du bien.

FRANÇOIS.

De m'avoir vu? Vous croyez donc que je vas vous quitter?

Oh ! que non pas !... Tenez, quand j'ai appris la mort de votre mari... c'est pourtant un homme qui vous a causé bien des peines; un homme très-dur et point juste, qui a mangé son bien et le vôtre avec une femme qui ne vaut rien; un homme qui vous a reproché le pain que vous me faisiez manger, et qui m'a forcé de vous quitter !... eh bien, c'est égal, quand j'ai pensé qu'il était le père de Jeannie, je me suis dit : « Bien sûr que madame Blanchet le pleure comme une honnête femme et une bonne chrétienne qu'elle est. » Et, là-dessus, j'ai quasiment pleuré, moi aussi; mais, alors, je me suis dit : « A présent, champi, ton devoir est de tout quitter pour aller servir celle qui t'a servi de mère. » Et me voilà; et je ne m'en vas plus,... à moins que vous ne me chassiez !...

MADELEINE.

Ah ! bon cœur !... qu'as-tu fait là ?... Tu as quitté de bons maîtres et de gros profits pour une pauvre maison dont il faudra bientôt que je sorte moi-même; car tu ne sais pas combien je suis dans la peine.

FRANÇOIS.

Je m'en doute, et c'est pour ça que je suis venu. Allons, madame Blanchet, ayez fiance en moi; je m'entends un peu aux affaires, grâce à vous, puisque vous m'avez fait apprendre à lire, ce qui est la clef de tout pour un paysan. J'ai du courage, de la santé, et ce que je veux est diantrement bien voulu. Laissez-moi faire, et ne vous tourmentez pas; car, avant tout, je veux vous voir guérie.

MADELEINE.

Tiens !... tu me donnes si bon espoir, qu'il me semble l'être déjà.

JEANNIE, *du dehors.*

Où est-il, mon François ! Ah ! François ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIETTE, CATHERINE, JEANNIE.

Jeannie et François se jettent dans les bras l'un de l'autre.

FRANÇOIS.

Oh! comme il est joli! comme il a profité!... Tu n'es pas encore si gros ni si grand que la Catherine voulait bien le dire; mais ça me fait plaisir, Jeannie, parce que je m'imagine que tu auras encore besoin de moi pour me faire faire tes petites volontés.

JEANNIE, gaiement.

Oui, mes quatre cents volontés, comme tu disais dans le temps.

FRANÇOIS.

Oui-da, il a bonne mémoire. Oh! que c'est donc mignon, Jeannie, de n'avoir point oublié son François!... Mais est-ce que nous avons encore tant de volontés que ça?

JEANNIE.

Oh! je n'en ai plus qu'une, mais elle est grosse comme moi! c'est de voir ma mère mignonne guérie.

FRANÇOIS.

C'est très-bien parlé, ça, Jeannie; va, j'ai la même volonté, et le bon Dieu nous contentera. Nous allons si bien la soigner, notre mère mignonne, et la réconforter, que nous la ferons bientôt rire de nos folletés comme autrefois.

Pendant ce qui précède, Catherine a servi une table.

CATHERINE.

Ah çà! c'est à mon tour de l'embrasser, ce champi! (Elle l'embrasse.) Ah! je croyais bien, mon pauvre François, que tu ne retournerais jamais. Allons, il faut te réchauffer l'estomac. (Elle fait asseoir François de force et se met à genoux en face de lui, les coudes appuyés sur la table.) Mais voyez donc, notre maîtresse, comme il est devenu beau! Il m'aurait fallu du temps, quant à moi, pour le réclamer! Est-il beau!... l'est-il!... et qu'il a

de la barbe pour de bon !... (Elle se frotte la joue.) Dame ! ça ne piquait pas du tout quand tu es parti... et, à présent, ça picote. Quels bras!... quelles mains !... un ouvrier comme ça en vaut deux. Combien donc est-ce qu'on te paye là-bas ?

MARIETTE, à Madeleine.

Est-elle hardie, cette Catherine, d'examiner comme ça ce garçon ?

MADELEINE.

C'est qu'elle l'a vu tout petit, et qu'elle le regarde aussi comme son enfant.

MARIETTE, lui versant à boire.

Mangez donc mieux que ça !... vous ne vous nourrissez quasi point. Catherine, fais donc flamber le feu, il ne fait point chaud ici.

FRANÇOIS.

Ne faites pas attention à moi, demoiselle... (la regardant) demoiselle Blanchet, car, sans vous offenser, vous ressemblez à votre défunt frère.

MADELEINE.

Oui, c'est ma petite belle-sœur. Tu ne la connaissais pas, François ?... Elle est avec moi depuis six ans,... depuis ton départ. Avec Jeannie et toi, ça me fait trois beaux enfants !... Mais mange donc !

FRANÇOIS, se levant.

Je suis si content d'être là, que je n'ai envie de boire ni de manger... Mais vous toussez beaucoup, madame Blanchet ?

CATHERINE.

C'est que, de vrai, il ne fait point chaud ici. Je vas vous remettre dans votre chambre, notre maîtresse, et vous y servir votre soupe.

FRANÇOIS, à Madeleine, qui veut se lever.

Qu'est-ce que vous faites ? vous voulez donc vous rendre plus malade ?

MADELEINE.

Tu as raison, mes forces ne sont pas encore revenues.

FRANÇOIS.

C'est moi qui roulerai le fauteuil de madame Blanchet; il y a si longtemps que je n'ai eu le contentement de la servir !

Il roule Madeleine dans sa chambre.

JEANNIE, prenant l'écuelle.

Et c'est moi qui la ferai manger.

Il suit sa mère et François.

SCÈNE XII

CATHERINE, MARIETTE.

Catherine range la table.

MARIETTE.

Dis-moi donc, Catherine, qu'est-ce que c'est qu'un champi?

CATHERINE.

Voilà que vous me demandez des choses... Je ne sais comment vous dire... Un champi,... c'est un champi... quoi !

MARIETTE.

Je sais bien que cela veut dire un enfant trouvé dans les champs, un enfant abandonné de père et de mère.

CATHERINE.

Eh bien, oui, voilà ce que c'est.

MARIETTE.

Ce n'est pas leur faute; pourquoi les méprise-t-on?

CATHERINE.

Parce que la misère les rend quelquefois mauvais. Mais ce n'est point le cas pour notre champi, à nous!... Nous l'avons bien élevé; il a toujours montré de l'esprit, de la conduite, et un cœur!...

MARIETTE.

Et, alors, pourquoi donc est-ce que mon frère l'avait chassé?

CATHERINE.

Qui est-ce qui vous a dit ça?... Ce n'est pas moi.

MARIETTE.

Enfin, tu vois bien que je le sais.

CATHERINE.

Et moi, je sais qui vous l'a dit : c'est la Sévère... Elle ne vous a peut-être pas dit le reste?...

MARIETTE.

Quoi donc?

CATHERINE.

C'est que, dans ce temps-là,... elle trouvait le petit champi déjà bien à son gré... et que c'est à cause qu'il n'a pas voulu la trouver au sien, qu'elle l'a fait chasser par ses menteries... Tenez, tenez, votre madame Sévère gouvernait un peu trop votre défunt frère, et leur amitié n'était pas déjà une si belle chose... Mais vous m'en feriez dire plus que je ne veux; je m'en vas dans le moulin arranger le lit de notre François.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entendant les derniers mots de Catherine.

Non, Catherine, j'arrangerai bien ça moi-même. Demoiselle Mariette, voulez-vous aller aider votre belle-sœur, qui veut se coucher?

Mariette entre chez Madeleine, et tire la porte.

SCÈNE XIV

FRANÇOIS, CATHERINE.

FRANÇOIS.

Ah çà! écoute, toi, Catherine; dis-moi, en deux mots, où en sont les affaires de la maison.

CATHERINE, pleurant.

Ah! mon pauvre François, tout va pour le plus mal; car cette méchante femme nous en veut trop.

FRANÇOIS.

Ne pleure pas; ça me gêne pour entendre. Quelle méchante femme veux-tu dire?... la Sévère?...

CATHERINE.

Eh! oui, Sévère la mal nommée, comme tu l'appelais dans le temps; la vilaine créature à maître Blanchet, qui a ruiné le défunt, et qui, à présent, voudrait ruiner la veuve et l'enfant!

FRANÇOIS.

Je sais qu'elle le faisait boire, et que, quand il était comme ça tout enflambé de vin et de folie, elle lui faisait signer tout ce qu'elle voulait. Je parie qu'elle dit qu'il est mort son débiteur?

CATHERINE.

Elle montre un billet de quatre cents pistoles, et les gens de loi disent qu'il est bon; mais, moi, je jurerais mon chrême et mon baptême qu'il a été payé; car, trois jours avant de tomber malade; notre maître lui a porté sur son cheval quatre gros sacs d'écus, je les ai vus; et, depuis, il cherchait un papier, une quittance, qu'il disait avoir reçue; et il est mort comme ça... parlant toujours de la chose dans son délire.

FRANÇOIS.

Ah! c'est bon à savoir, ça; mais comment la Sévère a-t-elle su que la quittance était égarée?

CATHERINE.

Hélas! mon Dieu, elle l'a su par une personne qui n'aurait pas dû le dire, mais qui a la langue aussi légère que la tête: par la petite Mariette, sœur du défunt.

FRANÇOIS.

Oh! est-ce que cette jeunesse fréquente la Sévère?

CATHERINE.

Que voulez-vous! son frère l'y conduisait, et elle veut la marier avec Jean Bonnin, son neveu...

FRANÇOIS.

Comment! ce petit Jean qui était si simple?

CATHERINE.

Il n'est plus si petit; mais il est toujours aussi fafiot. La Sévère, qui fait métier de présenter des galants à la petite, favorise son neveu, comme de raison. La petite est coquette; elle n'ose plus aller chez la Sévère; mais la Sévère lui parle sur les chemins, ou le dimanche à la messe. Elle la flatte, et j'ai grand'crainte qu'elle ne la gouverne trop. Par son moyen, elle sait tout ce qui se fait ici, et elle s'en servira pour nous ruiner.

FRANÇOIS.

Mais, moi, je suis là, et nous verrons bien! Tu es sûre que M. Blanchet avait payé? tu le lui as entendu dire?...

CATHERINE, levant la main.

Aussi vrai que je n'ai jamais volé, moi.

FRANÇOIS.

En ce cas, c'est sûr, et c'est tout ce qu'il me faut. Tranquillise-toi, Catherine, et d'abord commençons par le plus pressé. Où est le meunier?

CATHERINE.

Parti, François; on lui devait deux ans de gages.

FRANÇOIS.

Et le garçon du moulin?

CATHERINE.

C'est notre pauvre petit Jeannie qui fait aller le moulin à lui tout seul; mais bientôt il n'aura pas grand'peine, car toutes nos pratiques nous ont quittés. Quand on est dans le malheur!... Nous sommes là sans un denier : tout est saisi, bientôt nous n'aurons pas un morceau de pain, pas un œuf, pas un fagot!...

FRANÇOIS.

Ai-je bien fait de revenir!... Allons, Catherine, j'ai gagné un peu d'argent chez mes maîtres, et j'apporte de quoi remédier au plus gros du dommage. Nous allons racheter le nécessaire, et, quant au moulin, s'il y a du désarroi, je n'ai pas besoin de charron pour le remettre en danse... (A Jeannie, qui sort de chez sa mère.) Il n'est point tard, et il faut que mon Jean-

nie, qui est preste comme un papillon, coure bien vite, ce soir et encore demain matin, dire à toutes nos pratiques que le moulin crie comme dix mille diables, et qu'il y a à la meule un rude meunier qui attend le grain.

JEANNIE.

J'y vas, j'y cours, mon François!

CATHERINE.

Prends donc tes sabots et ton bonnet de laine!

JEANNIE.

Non, non; j'irai plus vite comme je suis.

Il sort en courant. Catherine le poursuit pour lui faire prendre son bonnet.

FRANÇOIS.

A présent, Catherine, donne-moi la clef de la crédence... C'est bien toujours là que tu ranges tous les papiers?...

CATHERINE, lui donnant la clef.

Tous les papiers du défunt y sont, et mêmement tous ceux que les huissiers ont apportés depuis. Moi, je n'y connais rien, bonnes gens!... Mais, puisque tu sais lire dans les écritures, tu vas examiner tout ça...

FRANÇOIS.

Et maintenant, va dormir, Catherine.

CATHERINE.

Oh! non pas; je ne quitte jamais notre maîtresse la nuit... Elle est si faible!

FRANÇOIS.

Mais la demoiselle Mariette la veille bien à son tour?

CATHERINE.

Oh! ma fine, jamais; c'est jeune, voyez-vous; ça ne connaît pas la peine; d'ailleurs, moi, ça m'est égal; je dors un peu sur ma chaise; et il y a, ma foi, bien un mois que je ne me suis pas couchée chrétiennement dans un lit deux heures d'affilée.

FRANÇOIS.

C'est pour ça que tu vas dormir dans le tien bien chré-

tiennement toute la nuit; et mademoiselle Mariette veillera sa belle-sœur; je t'en réponds, j'y aurai l'œil.

CATHERINE.

Oh! ça fâcherait peut-être madame Blanchet. Elle craint de contrarier cette petite; et, d'ailleurs, il faut la veiller malgré elle.

FRANÇOIS.

Fais ce que je te dis. Vois-tu, Catherine, il faut m'obéir pour un peu de temps. Quand tout ira bien ici, tu me commanderas à ton tonr.

CATHERINE.

Allons, je ne sais pas comment ça se fait, mais tu parais avoir si bonne tête et si bon cœur, que le commandement soit ton droit.

Elle sort.

SCÈNE XV

FRANÇOIS, seul.

Il va devant la crédence et l'ouvre.

D'abord, je vas me débarrasser de ma ceinture, et serrer ici les écus que j'ai gagnés. (Il ôte sa ceinture et met l'argent dans la crédence.) Voilà mes six années de gages comme garçon meunier; il ne s'en manque guère... J'ai bien fait d'économiser!... Je savais bien qu'au train dont marchait maître Blanchet, sa femme et son enfant auraient besoin du champi un jour ou l'autre... Quant à ça... (Il tire un portefeuille et l'ouvre.) Non, il vaut mieux le garder sur moi jour et nuit, c'est plus sûr... Ça ne gêne pas, ces petits morceaux de papier fin;... ça ne fait pas plus de bruit dans la poche qu'une miette de pain dans un bonnet... C'est drôle!... et dire que ça vaut quatre mille francs!... un beau champ de blé, quoi!...On ne voit pas souvent de ça dans nos campagnes; mais, moi, je sais que c'est bon et que ça payera les dettes de Madeleine... Quant à celle qui m'a envoyé ça, bénie soit-elle, quand même! O ma pauvre mère!... vous aviez de quoi élever votre champi, mais vous avez eu peur du monde, parce que le monde est

sans pitié !... Quand j'ai reçu ce cadeau-là, bien en secret, par les mains d'un prêtre, ça m'a fait d'abord plus de peine que de plaisir... Ça voulait dire : « Tiens ! voilà de l'argent, tu ne me connaîtras jamais... » Et moi, j'aurais mieux aimé embrasser celle qui m'a mis au monde ! Eh bien, merci, ma mère ! (Il baise le portefeuille.) Tu m'as rendu un plus grand service que je ne pensais... puisque tu m'as donné le moyen de sauver celle qui m'a tenu lieu de toi ! (Il remet le portefeuille dans sa poche.) Allons, voyons ces paperasses.

Il examine les papiers.

SCÈNE XVI

FRANÇOIS, JEAN BONNIN, entrant avec précaution.

JEAN, à part.

Toi, je t'ai bien vu entrer, mais je ne te vois pas faire mine de sortir... Qu'est-ce que ça signifie ? serait-ce un galant pour la Mariette ?... (Il regarde François à la dérobée.) Un beau gars, ma foi, un jeune homme, et qui a du dequoi, d'après ses habits !... Oh ! je te ferai causer ! j'en veux savoir le fin mot !...

Il tousse.

FRANÇOIS, sans se retourner.

Te voilà déjà revenu, Jeannie ?

JEAN. Il tousse encore.

Jeune homme !

FRANÇOIS, se retournant.

Plaît-il ?

JEAN.

Sans vous commander, peut-on vous demander si vous n'avez point vu un laurier ?

FRANÇOIS, l'examinant.

Un laurier ?

JEAN.

Oui, un bouquet de laurier avec des rubans, comme qui dirait une engageure qu'on met à la cheminée.

FRANÇOIS.

Ah! bon! un bouquet pour demander le cœur et la main d'une jeune fille à marier?... Je n'ai rien vu... C'est donc vous qui l'aviez apporté, ce bouquet?

JEAN.

C'est peut-être bien vous?

FRANÇOIS.

Et si c'était moi?

JEAN.

Dame! faudrait s'expliquer. (A part.) Voilà un homme qui est fin!

FRANÇOIS.

Eh bien, on s'expliquera quand vous voudrez, Jean Bonnin.

JEAN, à part.

Il me connaît, et je ne le connais point... Il est plus fin que moi.

FRANÇOIS.

Vous voilà tout interloqué; on dirait que vous avez oublié votre nom, en venant ici. Au moins, vous n'auriez pas dû oublier votre parenté, car m'est avis que le neveu de madame Sévère devrait faire un peu plus de façons pour entrer dans la maison et pour vouloir entrer dans la famille de madame Blanchet.

JEAN.

C'est-il de sa part que vous me baillez mon congé?

FRANÇOIS.

Non, ce n'est qu'un conseil d'ami.

JEAN.

Vous n'êtes point mon ami; je ne vous connais point.

FRANÇOIS.

Eh bien, dites à votre tante que vous avez vu le champi, et qu'il est céans.

JEAN.

Lechampi!... Comment, c'estvous?... c'est toi, François?... Oh! c'est bien différent! nous n'avons jamais été ennemis, que je sache... Oh bien, je veux causer avec toi; demain,

j'irai te trouver dans le moulin, et, si tu veux me rendre service, je te payerai à boire, mais, la, tout ton soûl !

FRANÇOIS, souriant.

Je ne demande pas mieux.

JEAN.

Eh bien, c'est dit, à demain !... Je m'en vas... parce que je ne dois pas venir ici... C'est trop tôt !... c'est trop tôt ! La main, François ?

FRANÇOIS, lui donnant la main.

Soit !...

JEAN, à part, en sortant.

Étais-je bête, de me molester l'esprit pour un champi !... C'est égal, je ne vas pas loin... Je veux le voir sortir... Il est fin...

Il sort.

SCÈNE XVII

FRANÇOIS, seul, rangeant la crédence.

Le voilà enchanté de moi ! C'est si peu de chose qu'un champi !... on ne le craint pas, et, au besoin, on l'achète... parce que c'est pauvre !... Bon ! je te confesserai plus que tu ne me confesseras, toi ! Mais la diable de quittance n'est point ici : elle aura été soustraite ou brûlée par mégarde !... Diantre !...

Il ferme la crédence.

SCÈNE XVIII

MARIETTE, FRANÇOIS.

MARIETTE.

Eh bien, vous êtes donc encore ici, monsieur François ? Où donc est la Catherine ? Voilà ma belle-sœur endormie, et c'est l'heure de nous reposer tous.

FRANÇOIS.

Vous êtes donc bien fatiguée, demoiselle ? A vous voir si fraîche, je ne l'aurais point cru.

MARIETTE, montrant l'escalier.

C'est donc un tort à vos yeux d'avoir bonne mine ?

FRANÇOIS, s'approchant de l'escalier.

Non ; mais j'ai fait une comparaison de votre mine si brillante avec celle de la pauvre Catherine, et, que voulez-vous que je vous dise ?... j'ai pris plus d'intérêt à regarder la pauvre servante qui meurt comme un bon cheval sous le harnais, que la belle jeunesse qui reluit comme une aube au printemps.

MARIETTE.

Est-ce que Catherine s'est plainte d'être fatiguée ?... Pourquoi ne me l'a-t-elle point dit ?...

FRANÇOIS.

Le courage ne se plaint jamais ; c'est au bon cœur de deviner quand il souffre.

MARIETTE.

Et vous l'avez deviné ?... A ce compte, c'est Catherine qui a le courage, c'est vous qui avez le bon cœur... Et moi, qu'est-ce que j'ai ?

FRANÇOIS.

Vous avez votre beauté pour vous consoler du mal des autres.

MARIETTE, descendant les marches.

C'est tout !... Savez-vous, monsieur le meunier, que, si vous me dites mes vérités, j'en sais dire aussi, et qu'on ne me gagne guère à ce jeu-là ?...

FRANÇOIS.

Dites, belle Mariette, dites ce que vous avez au fin bout de la langue. Vous voulez dire que je suis un insolent de vous parler en ami, moi qui ne suis rien, moins que rien... un champi !...

MARIETTE, embarrassée.

Oh ! je n'ai pas eu l'idée de vous reprocher... Vous me

croyez bien mauvaise, je le vois... Pourtant, nous ne nous connaissons que de tantôt; et je pourrais vous demander de quel droit vous me souhaitez penser à votre mode.

FRANÇOIS.

Mon droit?... Vous le connaissez bien! c'est le droit du champi... de l'enfant qui a été recueilli ici par la charité de madame Blanchet;... ce qui est cause qu'il a le devoir de l'aimer comme sa mère, à seule fin de la récompenser de son bon cœur.

MARIETTE, *émue.*

Je n'ai rien à blâmer là-dessus, maître François, et peut-être que, vous aussi, vous prendrez une meilleure idée avec le temps.

FRANÇOIS, *avec franchise.*

Il ne tiendra qu'à vous, et je ne demande pas mieux... Voulez-vous me donner une poignée de main?

MARIETTE, *minaudant.*

C'est un peu trop tôt, je pense...

FRANÇOIS, *souriant.*

Vous ne voulez point? Ce sera pour plus tard... Où allez-vous donc, mademoiselle Mariette?

MARIETTE, *se dirigeant vers sa chambre*

Eh! je vas chercher mon manteau et ma coiffe pour veiller Madeleine.

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas seulement la plus jolie fille du monde, et que vous êtes bonne aussi, comme un petit ange! Allons, voulez-vous me donner la main, à présent?

MARIETTE.

Puisque vous me le demandez si honnêtement...

François lui baise la main; pendant ce temps, Jean Bonnin passe la tête par la porte et fait un geste de désespoir comique; il disparaît aussitôt, et François sort après lui.

MARIETTE, montant à sa chambre.

Tiens!... tiens!... comme il m'a baisé la main! c'est gentil, ça!... ça n'est pas des manières de paysan...

ACTE DEUXIÈME

Même décoration qu'au premier acte; seulement, la porte du fond est grande ouverte et l'on voit la campagne au printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, JEANNIE, MADELEINE, appuyée sur le bras de CATHERINE.

FRANÇOIS.

Allons, madame Blanchet, il faut vous promener souvent pour reprendre vos forces; voilà le printemps, le rossignol qui chante, la rivière qui cause, le soleil qui se fait clair et beau. (A Jeannie.) Soutiens-la bien, petit, car elle n'est pas encore des plus fortes, notre mère mignonne.

JEANNIE.

N'aie pas peur, mon François, je la conduirai aussi adroitement que tu me conduisais quand j'étais petit.

MADELEINE.

Oh! je ne tarderai pas à vous aider à l'ouvrage, mes pauvres enfants; je me sens tous les jours mieux.

CATHERINE.

Dame! ç'a été un peu long; mais voilà que vous reprenez comme un rejet. M'est avis, madame Blanchet, que la maladie vous a rajeunésie; vous voilà aussi blanche qu'une bourgeoise, et ça ne vous gâte point. C'est pourtant à ce François-là que nous devons le contentement de vous voir guérie!

JEANNIE.

Oui, c'est à lui; depuis trois mois qu'il est revenu à la maison, il nous a porté bonheur en tout.

MADELEINE.

Je le crois bien! il s'y emploie du matin au soir. Eh bien, tu parais soucieux, François?

CATHERINE.

Je sais ce qu'il a; quelqu'un nous a dit ce matin que la Sévère voulait recommencer ses chicanes au sujet du billet de quatre mille francs de M. Blanchet.

MADELEINE.

Ah! mon Dieu, elle n'y a pas renoncé? Ce serait notre ruine.

FRANÇOIS.

Elle n'oserait, ce sont des menaces pour vous effrayer; mais soyez sûre qu'elle ne s'embarquera pas dans une si mauvaise affaire.

Catherine va à la fenêtre.

MADELEINE.

Si pourtant mon mari n'avait pas payé!

FRANÇOIS.

C'est ce que je saurai, pas plus tard qu'aujourd'hui; j'ai trouvé un prétexte pour y aller, chez la Sévère, et j'y vais de ce pas.

CATHERINE, regardant par la fenêtre.

Oh! ma fine, vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin, car la voilà qui vient ici.

Elle ferme la porte du fond.

MADELEINE.

Ici, la Sévère! elle ose venir chez moi? Oh! c'est une grande hardiesse!

FRANÇOIS.

Oui, bien grande; mais elle n'y reviendra pas deux fois, car je veux la recevoir. Sortez par ici, ma chère mère (il montre la chambre de Madeleine), pour ne la point rencontrer, et promenez-vous au bout du jardin pour ne la point entendre, ça ne vous ferait que du mal.

CATHERINE, regardant toujours par le fond.

Il paraît qu'elle n'a point osé se risquer seule, car elle

amène ici son gros innocent de neveu, qu'elle veut faire épouser à mademoiselle Mariette.

FRANÇOIS.

C'est bon, va au-devant d'eux, et dis-leur que la demoiselle est ici.

Catherine sort.

MADELEINE.

Mais où donc est-elle, Mariette?

FRANÇOIS.

Chez la Sévère, comme tous les jours; mais elles n'auront pas suivi le même chemin et ne se seront pas rencontrés.

François va vers la fenêtre.

MADELEINE.

Mon Dieu, est-il possible que cette enfant s'obstine dans une pareille amitié? Ah! je l'entends, cette vilaine femme. Allons-nous-en, mon Jeannie; et toi, François, ne te querelle pas avec son neveu.

FRANÇOIS, riant.

Ah! pour cela, il n'y a point de danger.

Madeleine et son fils sortent par la porte de côté.

FRANÇOIS.

A nous deux, maintenant, dame Sévère!

SCÈNE II

FRANÇOIS, SÉVÈRE, JEAN BONNIN.

SÉVÈRE.

Eh bien, cette grosse niaise de servante qui nous disait que la Mariette était céans! je ne vois que le beau meunier à la veuve.

FRANÇOIS.

Dites le serviteur de madame Blanchet, pour vous obéir, pas moins, dame Sévère.

SÉVÈRE.

Ah! tu es devenu bien honnête avec les années, champi;

tu n'étais pas comme ça quand on t'a chassé de la maison.

FRANÇOIS.

Puisque, par l'effet de votre bonté, j'ai été forcé de voyager, madame Sévère, c'est à vous que j'ai l'obligation d'avoir appris l'honnêteté; et, s'il vous plaisait me laisser causer un brin avec vous, vous ne me trouveriez peut-être plus si mal éduqué que par le temps passé.

SÉVÈRE.

Tiens, il a appris à parler, ce garçon-là. (A part.) Et il est, ma foi, devenu joli homme tout à fait. (A Jean Bonnin.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, comme un nigaud, à regarder les images de la cheminée ? Dirait-on pas que tu as froid ! il faut être plus dégourdi que ça quand on vient voir sa belle. Allons, éveille-toi, cherche-la dans le moulin ou dans le verger, puisqu'elle n'est point dans la maison.

FRANÇOIS, à Jean Bonnin.

Vous souhaitez voir notre jeune demoiselle ? Je crois bien qu'elle est allée jusque chez sa cousine Fanchon.

JEAN.

Diantre ! ce n'est point tout près d'ici ! C'est égal, je m'en y vas.

Il sort.

FRANÇOIS, à part.

Va, mon garçon, et tâche de la rencontrer.

SCÈNE III

FRANÇOIS, SÉVÈRE.

SÉVÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez à nous conter, le beau meunier ?

FRANÇOIS, d'un ton patelin.

Je voulais vous parler d'affaires; mais vous dites là un mot... Dame! on vous en conterait bien, si on l'osait ! C'est que vous êtes diantrement belle femme, da ! vous n'avez

point empiré, depuis que je ne vous ai vue d'aussi près; vous êtes encore fraîche comme une guigne, et je ne m'étonne point que défunt maître Blanchet eût perdu l'esprit à cause de vous!

SÉVÈRE, à part.

Je vois ce que c'est; on me flatte, on a peur. (Haut.) Voyons, c'est-il par malice, ou par enjôlerie, que tu me contes ces sornettes-là? Crois-tu que je ne sache pas où tu veux en venir?

FRANÇOIS.

Oh! pouvez-vous dire ça! Vous savez bien que, pour de la malice, je n'en ai jamais été cousu... Vous vous mettez dans l'esprit que je vous demande grâce pour cette pauvre madame Blanchet, qui a son sort entre vos mains, et que je voudrais vous amener à un petit arrangement? La vérité est que cette femme est malheureuse, et qu'il ne dépendrait que de vous de la mettre sur les chemins, une besace au dos et un bâton de misère à la main.

SÉVÈRE.

Sans doute, il ne tient qu'à moi. (A part.) Et c'est à quoi je ne manquerai point, si je puis.

FRANÇOIS.

Oh! vous ne feriez point une pareille chose! vous avez le cœur trop bien placé, et vous ne voudriez point non plus lui subtiliser l'amitié de sa petite belle-sœur, qu'elle aime comme son enfant, et qu'elle élève depuis quasiment cinq ou six années.

SÉVÈRE.

Ah! nous y voilà!... Nous savons tous que la petite a du bien, qu'on serait assez aise d'en conserver la tutelle pour parer à de gros embarras, sauf à lui rendre des comptes plus tard, comme on pourra! On voudrait bien l'empêcher de venir chez moi, parce qu'elle risque d'y rencontrer galant à son gré, et que le plus tard on la mariera, le plus longtemps on verra reluire ses écus; mais la petite a une bonne tête. Dieu merci, on ne la renfermera pas comme un oiseau dans une cage. Elle n'a ni père ni mère, elle fait ce qu'elle veut

pense comme elle l'entend, et le mari qu'elle choisira, il faudra bien qu'on s'en accommode!

Ils vont s'asseoir à droite.

FRANÇOIS, à part.

C'est donc comme cela qu'on endoctrine cette jeunesse! (Haut.) Moi, je ne vous en dirai rien, madame Sévère. Je ne sais pas toutes ces affaires-là, et ne me mêle point de ce que veut ou ne veut pas la demoiselle de céans. Je sais seulement qu'il y a des personnes qui, pour avoir plus d'âge et de corpulence, n'en sont pas moins bonnes à regarder.

SÉVÈRE, à part.

Diantre! il me regarde avec des yeux!... C'est qu'il a fièrement bonne mine, ce garçon-là! (Haut.) Allons! qu'est-ce que tout ça signifie? est-ce pour ton compte ou pour celui de la veuve Blanchet que tu me flattes?

FRANÇOIS, faisant le simple.

Oh! pour le compte de madame Blanchet, à quoi bon? Vous ne lui voulez point de mal! vous êtes si bonne! vous vous divertissez un peu à lui donner du tourment; mais vous êtes trop juste pour vouloir réclamer ce qui ne vous ser point dû!

SÉVÈRE.

Ce qui ne me serait point dû? Est-ce que quelqu'un ici se permet d'en douter?

FRANÇOIS.

Dame! oui, un peu...

SÉVÈRE.

Ah! voilà qui est fort! Défunt Blanchet m'a-t-il fait des billets, oui ou non?

FRANÇOIS.

Oh! oui.

SÉVÈRE.

Et m'a-t-il jamais payée?

FRANÇOIS, changeant peu à peu de ton.

Eh! oui.

SÉVÈRE.

On ose dire ça! Où est ma quittance? peut-on me la montrer, ma quittance?

FRANÇOIS, élevant la voix.

Parbleu! oui.

Ils se lèvent.

SÉVÈRE, troublée.

Comment, oui, oui? Il n'y a pas besoin de tant crier, je ne suis point sourde. Faites-la donc voir, cette quittance; je serais bien aise qu'on me la fît voir!

FRANÇOIS.

On vous la fera voir devant les juges si vous voulez plaider! (A part.) Elle est bien inquiète.

SÉVÈRE, se remettant.

Ah! bien, je connais ça; on veut m'éprouver, on croit me faire peur! Tu joues mal ton rôle, champi; tu as cru me prendre au piége. (Avec un rire forcé.) Mais c'est peine perdue, mon gars; je suis dans mon droit, et je plaiderai jusqu'à ce qu'elle paraisse, cette fameuse quittance.

FRANÇOIS, tranquillement et feignant de chercher sa poche.

Vous voulez donc la voir absolument, cette pauvre quittance du bon Dieu? (A part.) Voyons jusqu'où elle ira! le premier papier venu! (Il tire un papier de sa poche en ayant l'œil sur tous les mouvements de Sévère.) Oh! elle est écrite de votre belle main, madame Sévère, et, quand je l'ai retrouvée, j'ai eu envie de baiser votre signature.

SÉVÈRE, voulant saisir la quittance.

Ce ne peut être ma signature, voyons!...

FRANÇOIS, remettant tranquillement le papier dans sa poche.

Prenez donc garde, madame Sévère, vous allez vous échauffer le sang! et, à cette heure, auriez-vous point affaire à votre logis? J'ai dans mon idée que vous feriez bien d'y retourner, car il y a ici un bon bras...

SÉVÈRE, effrayée.

Malheureux, tu oses menacer une femme!

FRANÇOIS.

Non pas, non pas ; je dis qu'il y a ici un bon bras pour vous reconduire, si vous voulez l'accepter.

SÉVÈRE.

J'entends, et c'est bien assez; mais ne crois pas, champi, m'avoir fait peur ni regret; vous direz du mal de moi! je ne m'en embarrasse guère, et vous verrez comme je sais prendre les devants.

FRANÇOIS.

A cela, il n'y aura rien de nouveau!

SÉVÈRE.

Si fait, il y aura du nouveau, et, si vous parlez mal de moi, vous en entendrez parler aussi. Ah! c'est comme ça! tu as voulu me jouer! Je m'en vas, mais vous ne tarderez point à me revoir, et je ne me tiens pas loin. A bientôt, beau meunier.

Elle sort.

SCÈNE IV

FRANÇOIS, *seul.*

J'en étais bien sûr, elle a donné dans le piége; elle n plaidera point; pour être malhonnête, on n'est pas toujours habile! Mais j'ai peut-être été un peu vite avec elle; elle s'en va furieuse!... Ah! qu'elle ne lâche point un mot contre Madeleine!...

SCÈNE V

MARIETTE, *venant du dehors;* FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah! vous voilà de retour, demoiselle?

MARIETTE, *assise à gauche.*

Eh bien, François, qu'est-ce que ça vous fait que je sois ici ou ailleurs?

FRANÇOIS.

Ça ne me regarde point, et pourtant j'y fais attention, comme vous voyez...

MARIETTE.

Allons, laissez-moi, et gardez vos observations pour vous; je ne suis pas en humeur de me laisser taquiner aujourd'hui.

FRANÇOIS.

J'en sais bien la cause, et ne vous la demande point.

MARIETTE.

Quelle cause est-ce que vous supposez?...

FRANÇOIS.

C'est donc vous qui me questionnez à cette heure? Eh bien, j'obéirai à votre premier commandement... Je garde mes idées pour moi.

MARIETTE, se levant.

Eh! vous m'impatientez; qu'est-ce que vous voulez me donner à entendre? Vous êtes toujours après moi.

FRANÇOIS.

Non; c'est vous qui voulez me forcer à parler, et c'est moi qui veux me taire.

MARIETTE hausse les épaules d'un air de dépit.

Qui donc est venu ici, que je vois les chaises dérangées?

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que vous m'abîmez de questions; qu'est-ce que ça vous fait que les chaises soient dérangées?

MARIETTE.

Ça m'est fort égal; mais je dis qu'il est venu ici quelqu'un.

FRANÇOIS.

Vous ne l'avez donc pas rencontrée?

MARIETTE.

Qui?

FRANÇOIS.

Vous en venez pourtant!

MARIETTE.

D'où?

FRANÇOIS.

Est-ce que je vous le demande ?

MARIETTE.

Ah ! finissez ces jeux-là, François, ou nous nous brouillerons ensemble.

FRANÇOIS.

Est-ce que c'est possible !

MARIETTE.

Quoi ?

FRANÇOIS.

De nous brouiller.

MARIETTE.

Vous croyez donc que nous sommes trop bons amis pour ça ?

FRANÇOIS.

Tout au contraire ; je crois que nous sommes brouillés de naissance, et que nous n'y pouvons rien changer.

MARIETTE.

Voilà une parole bien aimable !

FRANÇOIS.

Il faut qu'elle vous plaise, puisque vous me la demandez.

MARIETTE.

Moi, je vous la demande ?

FRANÇOIS.

N'auriez-vous pas trouvé mauvais si je l'avais entendu autrement ?

MARIETTE.

Oh ! que vous me tourmentez, François ! Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve, et, si c'est cela, il faut le dire : vous me détestez ?

FRANÇOIS.

Ma foi, vous le mériteriez bien !

MARIETTE, très-animée, le regardant.

Allons ! dites ce que vous avez contre moi ; ce sera plus tôt fini.

FRANÇOIS

Vous êtes déjà lasse de la dispute ! vous êtes donc malade aujourd'hui ?

MARIETTE.

Il y aurait de quoi l'être, d'être toujours moquée, molestée et blâmée par vous !

FRANÇOIS.

Quand vous voudrez que je vous parle sérieusement et de bonne amitié, vous me le ferez savoir.

MARIETTE.

Eh bien, je vous le demande tout de suite ; dépêchez-vous, ou je m'en vas !

FRANÇOIS.

Vous y retournez sitôt ?

MARIETTE.

Ah ! c'est trop, je n'en peux pas supporter davantage !

Elle pleure.

FRANÇOIS, *un peu ému.*

Voilà que vous vous en prenez à vos beaux yeux, à présent, Mariette ?

MARIETTE, *pleurant.*

Ça vous fait plaisir de me chagriner et de me mettre hors de moi ! Réjouissez-vous donc, vous avez votre divertissement comme vous l'avez souhaité.

FRANÇOIS, *lui prenant la main.*

Voyons, Mariette, ne pleurez point et ne prenez point en mal ce que je vas vous dire : il ne faut plus aller chez la Sévère, ma bonne demoiselle ; ce n'est pas la place d'une personne comme vous.

MARIETTE.

Et qui vous dit que je la fréquente déjà tant ?

FRANÇOIS.

Vous avez beau vous en cacher ; je vous dis, moi, que vous y allez un peu plus souvent que tous les jours, et que vos moutons sont gardés par le tiers et le quart (qui cause de vous), tandis que vous courez sur des chemins où vous auriez dû laisser pousser l'herbe bien haute, avant que d'y mettre le pied ! Je sais bien qu'on se divertit et qu'on est fêtée au logis de la Sévère. On y rencontre des galants qui, tous, sont

pour le bon motif; car vous êtes riche, et vous pourriez vous passer d'être belle, avec les prétendants que la Sévere vous présente à choisir; mais ça flatte toujours d'être courtisée et louangée, et, pour ce plaisir-là, vous ne craignez pas de faire à Madeleine un chagrin qui lui fend le cœur.

MARIETTE.

Madeleine! Madeleine! pourquoi me parlez-vous de Madeleine? Elle sait bien que je ne songe point à la chagriner; mais vous, si vous avez du déplaisir, dites-le, et je verrai ce que j'ai à répondre. Pourquoi est-ce que vous fourrez toujours ma belle-sœur là dedans?

Elle se lève.

FRANÇOIS.

Mariette, il ne manque pas de gens qui aimeraient à vous persuader à leur profit; mais, quant à moi, je ne saurais le faire au détriment de l'amitié que vous devez à Madeleine.

MARIETTE.

Toujours Madeleine! Elle a ses raisons pour m'empêcher de me marier.

FRANÇOIS.

Oh! fi! demoiselle, voilà la Sévère qui parle par votre bouche. Eh bien, je vous dis, moi, que Madeleine vous aime plus que vous ne méritez; la pauvre chère âme ne sait que se désoler, et, vous connaissant précipiteuse et combustible comme votre défunt frère, elle craint d'augmenter le mal en vous contrariant; elle espère que, de vous-même, vous vous dégoûterez de son ennemie; mais, puisque vous n'avez pas le cœur de blâmer ce qui est méprisable, Madeleine devrait vous arrêter au penchant de votre perdition.

MARIETTE, en colère.

Oui-da, et pardi, on va obéir comme un enfant de deux ans aux volontés d'une belle-sœur! Dirait-on pas que je lui dois soumission? Et où prend-elle que je perds mon honneur? Dites-lui, s'il vous plaît, qu'il est aussi bien agrafé que le sien, et peut-être mieux. Je sais qu'en allant chez la Sévère je n'y fais point de mal, et cela me suffit.

FRANÇOIS.

A savoir. Et tenez, Mariette, vous avez trop de presse d'y aller ; n'y retournez plus, croyez-moi, ou, à la parfin, je croirai que vous n'y allez à de bonnes intentions.

MARIETTE.

C'est donc décidé, maître François, que vous allez faire toujours le maître d'école avec moi ? Vous vous croyez l'homme de chez nous, le remplaçant de mon frère, pour me faire la semonce ! Je vous conseille de me laisser en repos. (*Elle rajuste sa coiffe devant le miroir.*) Votre servante ! si ma belle-sœur me demande, vous direz que je suis chez la Sévère, et, si elle vous y envoie me chercher, vous verrez comment vous y serez reçu.

FRANÇOIS.

A votre aise, demoiselle ! je quitte la partie, et vous laisse le chemin libre ; ne craignez point que j'aille contrarier vos amoureux, ça ne se fait que pour les personnes que l'on tient en grande amitié et en grande révérence.

Il sort par la chambre de Madeleine.

SCÈNE VI

MARIETTE, *seule.*

Ah ! que voilà de mauvaises paroles ! il n'a point d'amitié pour moi.

Elle se jette sur une chaise et sanglote.

SCÈNE VII

SÉVÈRE, MARIETTE.

SÉVÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que je vois ! ma pauvre mignonne tout en larmes ? Ah ! je le vois bien, Mariette, on vous moleste par trop, ici !

MARIETTE.

Non, ce n'est pas ça! c'est un chagrin que j'ai.

SÉVÈRE.

Pauvre petite chère amie! la voilà qui a ses jolis yeux rouges comme braise! Ah! Mariette, Mariette, vous n'avez point de fiance envers moi et vous ne me dites point tout!

MARIETTE.

Qu'est-ce que vous voulez donc que je vous dise, Sévère? Ce que j'ai, je ne le sais pas moi-même!

SÉVÈRE.

Moi, je le sais; votre belle-sœur vous déteste, parce que vous êtes trop jeune et trop gentille, à côté d'elle; ça marque trop son âge, et c'est autant par jalousie que par intérêt qu'elle veut vous empêcher de plaire aux hommes.

MARIETTE.

Je n'ai jamais dit ça. Sévère, ne me faites pas dire ça! je vous dis que mon chagrin me vient de moi-même!

SÉVÈRE.

Alors, mignonne, c'est que vous avez une peine d'amour, et je gage que je sais pour qui?

MARIETTE.

Si vous le savez, dites-le donc, car, pour moi, je n'oserais me fier aux idées qui me viennent dans la tête.

SÉVÈRE, avec volubilité.

Je n'irai pas par quatre chemins, Mariette; vous avez du goût pour mon neveu, pour ce pauvre Jean Bonnin, qui n'ose point vous parler, parce qu'il est honteux, cet enfant-là, et alors, vous croyez qu'il ne vous aime point. Mais, moi, je vous dis qu'il en tient pour vous autant que vous pouvez le souhaiter. Je suis venue avec lui, justement parce qu'il veut vous présenter sa demande, et parce que je prévois qu'il sera mal reçu ici, et que je n'entends point qu'on lui fasse d'affront. Il est votre amoureux attitré, puisqu'il vous plaît; vous avez le droit de le recevoir, comme il a celui de vous fréquenter; et, si votre monde veut l'éconduire, il faut que je

sois là, pour vous donner protection et savoir qui, de vous ou de votre belle-sœur, est céans la fille à marier.

MARIETTE, *distraite.*

Votre neveu est venu? Je ne le vois point.

SÉVÈRE.

Votre meunier l'a envoyé chez votre cousine Fanchon, disant que vous y étiez.

MARIETTE.

Je n'y étais point, et il le savait bien, puisqu'il épie tout ce que je fais.

SÉVÈRE.

Ah! le champi s'est amusé à faire courir mon neveu comme ça pour se gausser de nous?

MARIETTE, *pensive.*

Dites donc, Sévère, est-ce que vous penseriez, d'après cela et d'autres choses encore que je vous dirai, que notre meunier serait comme jaloux, comme amoureux de moi?

SÉVÈRE.

Voyez-vous ce drôle! il se permet aussi de vous en conter? Vous ne me l'aviez jamais dit, Mariette.

MARIETTE.

Non, Sévère, il ne m'en conte point; tout au rebours, il me contrarie et me reprend sur toutes choses. Il a une façon d'être avec moi, à quoi je ne comprends rien; tantôt complaisant et amiteux, comme si nous étions frère et sœur; tantôt grondeur et répréhensif, comme s'il se croyait mon oncle ou mon parrain.

SÉVÈRE.

Franchement, Mariette, ce païen de meunier vous a jeté un charme.

MARIETTE, *après s'être caché un instant la figure dans les mains.*

Eh bien, je crois que vous avez dit le fin mot, Sévère, c'est comme un charme qu'il a jeté sur moi! Tant plus il me moleste, tant plus je suis obligée de penser à lui! Les plus belles louanges des autres ne me font qu'un petit plaisir; le moindre mot de lui me rend fière et me contente... Vous di-

rez peut-être que c'est la coquetterie qui me tient, et le dépit que j'ai de voir qu'il sait si bien se défendre de moi. C'est possible, mais, pas moins, j'en sèche de souci... Quand je vas chez vous faire la charmante avec d'autres, c'est tout bonnement parce que j'enrage contre lui, et que je voudrais le faire enrager contre moi! quand je crois que je l'ai rendu jaloux, je suis contente, et, quand je crois qu'il ne l'est point, je voudrais être morte !

Elle se met à pleurer. Sévère la flatte et la caresse.

SÉVÈRE, à part.

Je m'étais toujours doutée de ça !

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, sans être vu; MARIETTE, SÉVÈRE.

FRANÇOIS, sur le seuil de la porte du fond.

Déjà la Sèvère à l'œuvre !

Il écoute sans se montrer.

SÉVÈRE.

Oh ! foin du champi ! Comment, mignonne, une fille de votre rang épouserait un champi ! J'en aurais honte pour vous, ma pauvre âme, et encore ce n'est rien ! Il vous le faudrait disputer à votre belle-sœur, car il est son bon ami ; aussi vrai que nous voilà deux !

François est au moment de se montrer, il fait un geste d'indignation et se cache de nouveau.

MARIETTE.

Là-dessus, Sévère, je ne puis vous croire; ma belle-sœur est une honnête femme, et, d'ailleurs, elle est d'un âge...

SÉVÈRE.

Elle n'a guère que trente ans, et ce champi n'était encore qu'un galopin, que... Est-ce que vous ne savez point la cause pourquoi votre frère l'a chassé ?

MARIETTE.

Vous me l'avez déjà donné à entendre, mais...

SÉVÈRE.

Mais vous en doutez ? En ce cas, vous êtes la seule, car tout le monde sait bien qu'un beau jour votre frère le trouva en grande accointance avec sa femme et l'assomma à bons coups du manche de son fouet, puis le jeta hors de son logis.

FRANÇOIS, à part.

Oh! menterie abominable!

MARIETTE.

Vous ne mentez point, Sévère? vous en feriez serment ?

SÉVÈRE.

Je le tiens du pauvre défunt, qui n'était point si heureux ni si honoré chez lui qu'on veut bien le dire.

MARIETTE.

Et alors, il tentera de l'épouser, à présent qu'elle est veuve ?

SÉVÈRE.

Savoir! il paraît qu'il commence à s'en dégoûter, puisqu'il vous honore de son attention ; mais c'est un grand innocent qui, sa vie durant, sera gouverné par la veuve, et vous n'aurez de son amitié que ce qu'il conviendra à la veuve de vous en laisser. Voyez si ça vous flatte!

MARIETTE.

Si c'est là le train qu'elle mène, je lui conseille de me blâmer et de vous critiquer, à présent! Eh bien, je vas la saluer, moi, et m'en aller demeurer avec vous ; et, si elle s'en offense, je lui répondrai, et, si elle veut me contraindre, je plaiderai, et la ferai connaître pour ce qu'elle est, entendez-vous!...

SÉVÈRE.

La loi vous donnera tort, parce que vous êtes mineure ; il y a un meilleur remède, mignonne : c'est de vous marier au plus vite ; elle ne vous refusera pas son consentemeut, parce qu'elle doit voir que le champi vous courtise. Vous ne pouvez pas attendre, voyez-vous, parce qu'on dirait bientôt de vi-

laines choses, et personne ne voudrait plus vous épouser. Mariez-vous donc, et prenez celui que je vous conseille.

MARIETTE.

C'est dit, je vous donne ma parole; allez chercher votre neveu, Sévère, et qu'il vienne tout de suite ici faire sa demande.

SÉVÈRE.

C'est ça; courage, mon enfant! voilà comment il faut mener les affaires!

Elle sort par le fond; Mariette remonte à sa chambre.

SCÈNE IX

FRANÇOIS, seul.

Oh! j'en ai lourd comme un rocher sur le cœur! Oh! méchante! méchante Sévère! Et cette petite jeunesse de Mariette qui croit à cela!... Mon Dieu, que le monde est vilain, et que les cœurs sont injustes!... (Il s'assied.) Est-ce que je serais devenu fou? Où diantre la Mariette a-t-elle pris que j'étais amoureux d'elle? Mais Madeleine!... dire que je me permets d'être amoureux de celle-là... Par exemple, faut avoir une insolence! Et pourtant, M. Blanchet m'a renvoyé par jalousie! est-ce possible? Oser dire qu'il m'a frappé! ah! je n'avais pas dix-sept ans, mais je l'aurais mis en menus morceaux! Ah! pauvre chère femme (se levant), quand j'ai été petit, on t'a tourmentée à cause du pain que tu me faisais manger;... quand j'ai été grand, on t'a offensée et humiliée pour l'honnête amitié que tu me portais! J'ai toujours été pour toi une cause de dommage et de chagrin! Mon Dieu, ces idées-là me troublent la tête, et je suis comme si je marchais sur un brasier!... j'en ai comme de la honte, comme de la colère, comme de la peine... et je ne sais quoi encore qui fait que le cœur me saute, comme si j'étais content... Être le mari de Madeleine! et pourtant, elle m'a bien aimé comme son enfant, et ça, c'est la plus grande et la plus belle des amitiés qu'une femme puisse donner; les autres ne viennent qu'a-

près... Elle ne me méprise point pour être champi, elle ! J'ai encore mes quatre mille francs, toutes les dettes payées, et je serais bien pour elle un bon parti, comme ils disent. Elle ne regarde point à l'argent; mais, à cause de son fils, elle doit consulter la raison... Il faut un homme ici pour travailler le bien et gouverner les affaires, il faudra toujours qu'elle se remarie... Se remarier avec un autre que moi!... tonnerre !... Ah! c'est moi ! c'est moi qu'il faut qu'elle choisisse; comment donc se fait-il que je n'y aie jamais songé ? Merci, mon Dieu, c'est vous qui avez forcé le diable à se confesser ; merci, Sévère ! c'est vous qui, en voulant me faire du mal, m'avez enseigné mon devoir... Je m'en vas tout de suite trouver Madeleine, et lui conter tout ça, car j'en ai la fièvre ! Ah ! bon, la voilà qui rentre... (Il va pour entrer dans la chambre de Madeleine.) Mais Jeannie est avec elle !... Non, il s'en va... Allons !... voilà qui est drôle !... je n'ose point ! non, vrai, je n'ose point ! j'ai honte ! et de quoi donc ? Est-ce que tu as peur, champi, avec ta chère mère Madeleine ? Allons donc ! François, du courage ! (Il va jusqu'à la porte et il revient précipitamment.) La voilà qui vient par ici ; j'ai comme un éblouissement,... comme une idée de me sauver !...

Il se retire vers la cheminée.

SCÈNE X

MADELEINE, FRANÇOIS.

MADELEINE.

Te voilà ! Eh bien, tu as vu la Sévère... Que s'est-il passé ?

FRANÇOIS.

Ah ! oui... la Sévère !... je l'ai vue et entendue. Elle n'osera plaider; mais vous n'avez point fini avec elle;... sa méchanceté est grande, et, tant qu'elle vivra, elle tentera de vous faire des ennemis.

MADELEINE.

Je n'en doute pas ! mais, la méprisant trop pour vouloir en

tirer vengeance, je n'ai que faire de savoir le mal qu'elle peut dire de moi.

FRANÇOIS.

Oh! je n'ai gardé de vous le répéter! je n'oserais... Mais il faut que je vous prévienne d'une chose : c'est qu'elle va revenir ici tout à l'heure.

MADELEINE.

Encore !...

FRANÇOIS.

Elle veut commencer à se venger de vous, en vous brouillant avec la petite Mariette... et, pour cela, elle doit vous la demander en mariage pour son neveu.

MADELEINE.

Jean Bonnin?... Il ne lui convient pas! elle a trop d'esprit pour se soumettre à un homme qui n'en a point.

FRANÇOIS.

Oh! ne craignez pas qu'elle se soumette à personne... Elle le fera marcher!... elle a une tête!... Il est riche, il est honnête garçon et ne tient point de sa tante. C'est l'homme qu'il faut à Mariette, croyez-moi, ma chère mère... Et, d'ailleurs, tant plus vous voudrez l'en dégoûter, tant plus elle s'y obstinera.

MADELEINE.

François, avant de te répondre là-dessus, il faut que tu me donnes ton cœur à connaître, car je veux de toi la vérité.

FRANÇOIS.

Soyez assurée, ma chère mère, que je vous ai donné mon cœur comme à Dieu, et que vous aurez de moi vérité de confession.

MADELEINE, lui prenant les deux mains.

François, voilà que tu es dans tes vingt-deux ans, et que tu peux songer à te marier!... N'aurais-tu point d'idées contraires?

FRANÇOIS, ému.

Non, non, madame Blanchet,... je n'ai point d'idées contraires... à la vôtre...

MADELEINE.

Je m'attendais à ce que tu me dis... Eh bien!... puisque j'ai deviné ton idée, François, sache donc que c'est la mienne aussi.

FRANÇOIS.

Oh! que me voici réconforté par cette parole-là!... ma chère Madeleine!... j'en suis étouffé de joie, et je ne sais comment vous remercier de m'avoir si bien compris.

MADELEINE.

J'y avais peut être songé avant toi!

FRANÇOIS.

Vrai?... Oh!... qu'est-ce que vous me dites là! il y a peut-être bien longtemps que j'y songe sans y penser et sans oser me questionner là-dessus.

MADELEINE.

C'est bien ce que je voyais; j'attendais à connaître si la personne te prendrait en amitié;... et vous vous donniez parfois tant de dépit l'un à l'autre, que je n'osais m'y fier... Mais ce dépit-là commence à devenir bien clair pour moi, et je pense qu'il est temps que vous vous disiez la vérité. Eh bien, donc!... pourquoi me regardes-tu d'un air confondu?

FRANÇOIS, abattu.

Je voudrais bien savoir de qui vous me parlez, ma chère mère, car, pour moi, je n'y comprends rien.

MADELEINE.

Non, vraiment? tu ne sais pas? est-ce que tu voudrais m'en faire un secret?

FRANÇOIS.

Un secret à vous? Oh! vous me traitez bien mal, Madeleine, et ne me connaissez point. Tenez, je me sens comme si j'allais étouffer, comme si j'allais me fâcher, comme si j'allais pleurer!...

MADELEINE.

Eh bien, enfant, tu as du chagrin! parce que tu es amoureux, et que les choses ne vont point comme tu voudrais!...

FRANÇOIS.

Bien vrai, elles vont tout au rebours !

MADELEINE.

Tu vois bien, tu as du dépit; mais, moi, je t'assure que Mariette n'aime point Jean Bonnin, et qu'elle ne se retourne vers lui que par un dépit pareil au tien. Est-ce que je ne vois point ce qu'il y a au fond de vos petites fâcheries? Va, c'est un grand bonheur pour moi de penser qu'elle t'aime, et que, marié à ma belle-sœur, tu demeureras près de moi et seras dans ma famille! que je pourrai, en vous logeant, en travaillant pour vous, en élevant vos enfants, m'acquitter de tout le bien que tu m'as fait; par ainsi, assure-moi donc ce bonheur-là, et guéris-toi de ta jalousie. Si Mariette aime à se faire brave, c'est qu'elle veut te plaire; si elle est devenue un peu fainéante, c'est qu'elle pense trop à toi; et si elle me répond avec un peu d'humeur, c'est qu'elle a du souci, et ne sait à qui s'en prendre; mais la preuve qu'elle est bonne et qu'elle veut être sage, c'est qu'elle te souhaite pour son mari.

FRANÇOIS.

C'est vous qui êtes bonne, madame Blanchet; car vous croyez à la bonté des autres, et vous êtes trompée. Tenez, je ne suis pas venu ici pour vous y apporter la brouille et la défiance; mais vous m'obligez à vous dire que cette fille ne vous aime point; et vous pensez après cela que je peux l'aimer? Allons! c'est vous qui ne m'aimez plus...

MADELEINE.

Eh bien, François, qu'est-ce que ça veut dire! C'est la première fois de ta vie que tu me fais des reproches. Ne t'en va donc pas comme ça; ce serait mal, vois-tu, et il ne faut pas se quereller avec une mère, comme on peut le faire avec une amoureuse.

Elle va s'asseoir dans le fauteuil.

FRANÇOIS, au fond.

Oh ! vous en connaissez la différence mieux que moi. Laissez-moi prendre l'air, madame Blanchet, je reviendrai tout à l'heure; mais, pour le moment, je me sens affolé de chagrin.

MADELEINE, écoutant et se levant.

Tais-toi, et reste. J'entends la voix de cette Sévère; ne me quitte pas, François; cette femme-là me fait autant de mal que de peur!

FRANÇOIS, passant sa main sur sa figure.

Non, non, ne craignez rien, ma chère mère, je suis là et je reprends mes esprits.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEAN BONNIN, SÉVÈRE, MARIETTE, CATHERINE.

Sévère et Jean entrent par le fond. Mariette descend de sa chambre.

SÉVÈRE.

Excusez si je vous dérange de votre compagnie, madame Blanchet; mais je ne viens point ici pour y prendre racine. Puisque vous étiez avec votre confident, vous pouvez savoir ce qui m'amène; et, d'ailleurs, voilà mon neveu qui vous le dira en personne, et qui n'est point disposé à se laisser éconduire par des étrangers.

JEAN.

Doucement, ma tante!... il n'est point nécessaire de le prendre sur ce ton-là; je parlerai bien moi-même. — Madame Blanchet et la compagnie (il salue à droite et à gauche), par le respect que je vous dois, je me rends auprès de vous pour le motif du mariage, à celles fins de vous témoigner ce que j'en pense; vous demandant, premièrement de vos nouvelles au sujet de votre santé, laquelle me sera toujours sensible, ainsi que le cœur et la main de mademoiselle la citoyenne Mariette Blanchet, ici présente, votre honorée belle-sœur et ma légitime épouse, s'il plaît à Dieu et à votre bon consentetement;... laquelle je vous prie de me donner pour femme, sans vous offenser de mon discours, et de croire à mes bonnes intentions que vous devez considérer au rapport de mon petit avoir dont je peux vous rendre bon compte et bien as-

sorti aux apports de mademoiselle Blanchet, qui seront toujours, ainsi que je le dois, en état de bonne gestion, et ma femme pareillement, sans en excepter ma future belle-sœur, au vis-à-vis de qui je prétends me comporter honnêtement, et cultiver ses biens, si faire se peut, selon ma suffisance et la connaissance que j'en ai reçue. Par ainsi, madame Blanchet, vous comprenez la conséquence de la chose et l'exposition que je vous en fais, du mieux qu'il me sera donné, et pour la suite de mes jours, en vous admonestant à bonnes intentions, de me bien comporter, ainsi que les enfants qui en pourront résulter, dont vos bons exemples seront toujours devant leurs yeux. Souffrez-moi donc d'en recevoir votre parole en vous transmettant la mienne... que j'en retranche si quelque chose vous en a déplu... et encore que...

Il tousse.

MADELEINE.

Jean Bonnin, mon enfant, vous devez comprendre que, dans les rapports où je me trouve avec certaine personne de votre famille (Mariette descend la scène), il m'eût été plus agréable de vous voir seul ici; je vous engage à y revenir une autre fois, et alors, nous causerons ensemble avec plus d'amitié et moins de cérémonie.

JEAN.

Qu'à cela ne tienne!... Ma tante a fait son office de parente en se présentant avec moi pour certifier de mes bonnes intentions; à présent, elle peut s'en aller et je la remercie.

SÉVÈRE, bas, à Jean.

Grand imbécile, va! ce n'est pas comme ça qu'il faut dire!

JEAN, haut.

Si fait! je crois parler comme il faut.

SÉVÈRE, haut, avec aigreur.

Et tu ne vois donc pas que c'est une manière de t'éconduire toi-même? qu'on ne veut dire ni oui ni non?... et que ça durera comme ça jusqu'à la majorité de la Mariette?

MADELEINE.

Jean Bonnin, croyez bien que Mariette Blanchet ne dépend

que d'elle-même, et que, le jour où elle souhaitera sérieusement et sincèrement vous avoir pour mari, je n'aurai aucune objection à faire contre votre conduite et les autres convenances... Mais, comme Mariette ne m'a encore jamais parlé de ses intentions ni des vôtres, vous me permettrez bien de la consulter avant de vous donner réponse.

SÉVÈRE.

Eh bien, Mariette, vous ne dites rien? Vous êtes cependant ici pour vous expliquer, et je ne vois pas qu'il soit besoin de parler en secret avec votre belle-sœur, lorsque nous savons tous que votre volonté est d'épouser Jean Bonnin, mon neveu, avec ou sans le consentement d'autrui.

MARIETTE, qui s'est avancée près de Madeleine.

Pardon, Sévère, si vous n'êtes point reçue ici comme je le souhaiterais; je vais sortir avec vous pour causer de nos affaires, comme je vous l'ai promis. Mais, auparavant, je dirai à ma belle-sœur que mon parti est pris, et que j'ai fait choix; je n'ai point de confidence à échanger avec elle, et je lui déclare, devant ses amis et ses conseils, que j'agrée la demande de Jean Bonnin, et que je désire n'être point contrariée là-dessus.

MADELEINE.

J'espère bien, Mariette, que nous serons toujours d'accord sur les intérêts de votre bonheur. Vous devez savoir combien je respecte vos secrets, puisque, les connaissant mieux que vous-même, je ne vous ai jamais fait de question. Prenez donc le temps de réfléchir, et ne quittez pas la maison avec un prétendu qui n'a pas encore reçu ma parole. Je vous demande seulement trois jours pour m'entendre avec vous; après quoi, je vous autoriserai à faire ce que vous jugerez à propos.

SÉVÈRE, a Mariette.

C'est-à-dire qu'on vous défend de répondre à l'invitation que je vous ai faite de venir dîner chez moi, en raison de vos accordailles.

MARIETTE, avec aigreur.

Vous le voyez, Sévère, je ne suis point libre, et je me vois forcée de souffrir les volontés de ma belle-sœur.

CATHERINE.

Ah! demoiselle, pouvez-vous parlez comme ça, quand vous êtes la maîtresse ici! et plus, peut-être, que vous ne devriez!

SÉVÈRE.

Jusqu'à la servante qui vous fait la leçon et qui se mêle de vous morigéner!... Je m'en vas, Mariette; je suis bien aise d'avoir vu comment vous étiez traitée ici, et je saurai dire à ceux qui vous blâment d'y être que, si vous y restez, c'est contre votre volonté.

FRANÇOIS, s'avançant.

Jean Bonnin, vous êtes un honnête homme, et vous n'êtes point assez simple pour ne pas voir que cela ne peut être supporté plus longtemps.

JEAN.

Allons-nous-en, ma tante, et ne dites plus rien, vous gâteriez la sauce. Sans adieu, madame Blanchet, et votre serviteur, croyez-le bien!... A l'honorable plaisir de vous revoir, mamselle Mariette.

Il prend le bras de sa tante sous le sien, bon gré, mal gré.

SEVÈRE, à Jean.

Tu ne seras jamais qu'un âne, tiens!...

JEAN.

Et vous, vous avez le diable au corps, vrai!...

Ils sortent en se querellant. Mariette remonte dans sa chambre et jette la porte derrière elle avec violence.

SCÈNE XII

CATHERINE, MADELEINE, FRANÇOIS, JEANNIE.

MADELEINE va s'asseoir sur le fauteuil.

Ah! mes enfants, je ne sais pas ce que j'ai fait de mal,

mais j'en suis bien punie! Mariette!... ma pauvre enfant! elle me fend le cœur!

JEANNIE, entrant.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc?... La Sévère sort d'ici et ma pauvre maman pleure!...

FRANÇOIS, le poussant dans les bras de Madeleine.

Tenez!... en voilà un du moins qui vous aime!

JEANNIE, embrassant sa mère.

Oh! si je vous aime!

Groupe autour de Madeleine.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration. On voit quelques bottes de paille, en dehors, devant la porte. Catherine est assise sur une gerbe, et Madeleine est assise sur la chaise qui est près de cette même porte. Elles font des liens.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, MADELEINE.

CATHERINE.

Je me console de tout, en vous voyant si bien revenue à la santé, notre moulin si bien achalandé, vos terres si bien cultivées, tous vos créanciers satisfaits, mon Jeannie qui pousse comme un charme, et mes vaches qui sont grasses comme des grives; avec ça que l'année est bonne et que nous avons beau temps pour rentrer la moisson; mais tout ça n'empêche pas notre François d'être triste, j'en tombe d'accord, et le bon Dieu seul peut savoir ce qu'il a.

MADELEINE.

Mais vois-tu bien comme il est changé! j'ai grand'peur qu'il ne tombe malade à son tour.

CATHERINE.

Mais, moi, je ne puis point croire ce que vous dites : qu'il

a un amour contrarié pour la Mariette : m'est avis, tout au rebours, qu'il ne s'en soucie point du tout.

MADELEINE.

Et pourtant, c'est depuis le jour où Jean Bonnin est venu nous la demander, et qu'elle s'est décidée pour lui, sans en vouloir démordre, que François est tombé dans cette peine.

CATHERINE.

Oui, mais il y aura bientôt trois mois, et je peux bien vous assurer que, depuis ce temps-là, François et la Mariette ne se sont pas dit quatre paroles.

MADELEINE, se levant.

Raison de plus; auparavant, ils se taquinaient; à présent, ils se boudent; rien ne m'ôtera de l'idée que Mariette va contre son cœur en laissant sa promesse à un autre; j'ai fait mon possible pour lui tirer la vérité, j'y ai perdu ma peine; à toutes mes raisons, elle me répond un mot bien dur (Catherine se lève) et qui lui a été soufflé par la Sévère : « Que celles qui aiment les champis les gardent. »

CATHERINE.

Voyez-vous, elle dit ça! ma fine, elle ne sait ce qu'elle dit : un champi comme notre François vaut mieux qu'un noble comme il y en a!... N'est-ce point votre pensée, madame Blanchet?

MADELEINE.

Sans doute; mais je n'aurai point ce bonheur-là de mettre François dans ma famille; la chose va tous les jours de mal en pis.

CATHERINE.

Bah! ne vous en inquiétez pas tant... Si François a une attache pour Mariette, il s'en guérira en la voyant mariée; la chose ne va point tarder, puisque le dernier ban est publié, et que voici la demoiselle à la fin de son deuil.

MADELEINE.

Et pourtant, Mariette n'est pas si bien décidée qu'elle veut le faire accroire; Jean Bonnin en a du souci, et la Sévère pa-

reillement.... Mais voilà François; je vas essayer encore une fois de le confesser, et, si je n'y réussis point, il faudra que j'y renonce.

Catherine sort en portant les liens.

SCÈNE II

FRANÇOIS, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh bien, toujours cet air chagrin !

FRANÇOIS.

Et vous, toujours cet air inquiet ! J'ai envie de vous gronder, madame Blanchet; car, enfin, vous vous tourmentez de tout.

MADELEINE.

Mais je vois que tu maigris et que tu n'as point la mine que tu avais il y a trois mois.

FRANÇOIS.

C'est qu'il y a trois mois le soleil était moins chaud et l'ouvrage moins pressant; voulez-vous donc qu'en temps de moisson, je sois frais comme un pâquerette ? Tout le monde est bien de même depuis que l'on coupe le blé.

MADELEINE.

Oh ! il y a le feu du soleil et le feu de la fièvre, j'en connais la différence... Me jurerais-tu que tu n'as aucun souci ?

FRANÇOIS.

Est-ce qu'il est possible de vivre vie mortelle sans avoir quelque ennui ?... Par exemple, j'en ai un que je puis vous dire, et à quoi il faut bien que nous cherchions remède ensemble.

MADELEINE.

Ah ! enfin, dis-le donc !

FRANÇOIS.

Ce n'est point ce que vous croyez, et ce que c'est, vous ne vous en doutez seulement pas !...

MADELEINE.

Parle.

FRANÇOIS.

Ça me gêne à vous dire, et pourtant je ne dois pas le taire plus longtemps : c'est que la Sévère ne lâche point de vous décrier, et qu'elle en dit de si belles sur votre compte, que le monde commence à le croire et à jaser aussi. Bon Dieu !... je voudrais bien les tenir un petit moment au bout de mon bras, ceux qui répandent de pareilles choses !

MADELEINE.

Allons, ne te fâche pas, et apprends-moi donc ce qu'on dit de moi, car je ne saurais deviner.

FRANÇOIS.

On dit, on dit !... ça me pèse !... eh bien, c'est Mariette qui a une jalousie contre vous, en quoi la Sévère la pousse à vous noircir, et, à elles deux, elles disent contre vous... à cause de moi, des choses... allons, c'est lâché ! des choses qui vous font du tort.

MADELEINE.

Vrai !... Voilà qui est mal ; et quelle sorte de jalousie peut-ou mettre dans la tête de cette pauvre petite folle de Mariette à propos de moi ? On t'a trompé, François, cela ne se peut. Je ne suis plus faite pour inquiéter une jeune et jolie fille : j'ai quasi trente ans, et, pour une femme de campagne, qui a eu beaucoup de peine et de fatigue, ce n'est plus le temps de mettre son bonnet sur l'oreille et de songer à plaire. Si je ne suis point d'âge à être ta mère, je suis du moins de cette apparence-là, et le démon seul peut penser que je te regarde autrement que comme mon fils.

FRANÇOIS.

Et pourtant, M. Blanchet, avait une mauvaise idée comme ça, quand il vous a obligée de me chasser !

MADELEINE.

Tu sais donc ça à présent, François ? Je ne te l'aurais jamais dit : une si vilaine idée doit te peiner et te confusionner autant que moi... N'en parlons point, et pardonnons encore

cela à mon défunt mari. Je croyais que toute une vie de raison, de chagrins et d'honnêteté m'avait acquis le droit d'être respectée; mais, puisque la méchanceté n'épargne personne, prenons cela en patience comme le reste. Allons, retourne faire engranger la récolte, et ne te fatigue point; surtout ne t'afflige point à cause de moi, j'en ai bien supporté d'autres!... et si ma pauvre Mariette ne veut point revenir à la raison, c'est à moi de te chercher une jeune, belle et bonne femme, et nous la trouverons bien, pauvre enfant; va, nous la trouverons bien!

Elle rentre dans sa chambre.

SCÈNE III

FRANÇOIS, seul.

Je n'oserai jamais lui dire ce que j'ai dans le cœur... Je n'ai plus mon franc parler avec elle, moi qui étais si heureux de l'aimer, quand je croyais ne pas tant l'aimer!... C'était toute ma consolation de penser à elle, et maintenant, c'est tout malheur et tout désarroi!... Allons! ne m'aimez point, Madeleine! c'est bien assez de ce que vous avez fait pour moi, et je n'ai point droit de vous en demander plus; vous m'avez connu trop enfant et trop misérable, je vous ai été trop longtemps un sujet de compassion et une cause de chagrin; à cette heure, vous ne sauriez avoir de moi ni joie ni fierté.

Il met sa tête dans ses mains.

SCÈNE IV

JEAN BONNIN, entrant furtivement; FRANÇOIS.

JEAN, parlant à lui-même.

Oh! ma fine, je l'ai bien dépistée, ma grosse tante; elle voulait me tourmenter, mais ça ne sera pas encore pour aujourd'hui : j'ai attrapé la passerelle, j'ai sauté dans les vignes, et elle n'osera point venir me relancer jusqu'ici. (Apercevant

François.) Ah! dis donc, François, bonjour! Est-ce que tu as vu la Mariette, à ce matin?

FRANÇOIS.

Bonjour, mon garçon! je n'ai point vu Mariette; mais je retourne à mon ouvrage, et, si je la rencontre, je lui dirai que tu es ici.

Il sort.

JEAN, souriant.

Oui, François... oui, François.

SCÈNE V

JEAN BONNIN, seul.

Voilà un garçon qu'est bien honnête, malgré tout ce que ma tante veut en dire! C'est qu'elle n'est point commode, ma tante! elle veut si bien me conseiller, qu'elle me ferait passer pour une bête, et avec ça je me sens bien d'être un peu plus fin qu'elle. Si je l'avais écoutée, j'aurais gâté mes affaires, je me serais querellé avec tout le monde; au lieu que, ménageant l'un et épargnant l'autre, j'ai mené ça par un petit chemin qui va plus droit qu'une faucille. Je vois bien que la Mariette n'est point affolée de moi, mais ça m'excite au lieu de me dégoûter, et, puisque je l'aime, nom d'une serpe! il faudra bien qu'elle m'aime aussi. Dame, on est rusé, mais on est amoureux tout de même, et tant plus je me sens épris, tant plus je me sens madré.

SCÈNE VI

SÉVÈRE, JEAN BONNIN.

Sévère, qui est entrée avec précipitation, lui frappe sur l'épaule.

JEAN.

Oh! ne tapez donc pas si fort. Comment, vous voilà ici? vous voulez donc encore une fois vous faire enseigner le chemin de la porte?

SÉVÈRE.

Tu dois savoir qu'on ne m'intimide point.

JEAN.

Oh! je vous connais, et ce que vous avez dans la tête, vous ne l'avez point sous vos semelles; mais qu'est-ce que vous venez encore manigancer ici?

SÉVÈRE.

Tu le sauras; et d'abord, quand je te cherche d'un côté, pourquoi est-ce que tu te sauves de l'autre?

JEAN.

C'est que vous me tourmentez trop; vous songez à contenter votre rancune contre madame Blanchet et contre son meunier, beaucoup plus qu'à faire réussir mon mariage, et vous ne craignez point tant de me nuire que vous ne souhaitez vous venger d'autrui.

SÉVÈRE.

Tant pis pour toi, Jean! c'est ta faute, il ne fallait pas prendre parti pour mes ennemis, il fallait rester du mien; tu t'es imaginé que tu réussirais sans moi, et je te ferai voir que je peux défaire tout ce que j'ai fait.

JEAN.

Ça veut dire que vous venez conter du mal de moi à ma future?

SÉVÈRE.

Peut-être, si tu ne vas pas comme je veux; et, comme je gouverne à mon gré sa petite cervelle, j'y ferai entrer qui je voudrai à ta place.

JEAN.

A savoir si vous la gouvernerez toujours! mais enfin, qu'est-ce donc que vous voulez?

SÉVÈRE.

Je veux que tu la brouilles avec Madeleine, que tu l'engages à venir me voir souvent, chose qu'elle néglige (et je parie que cela vient de toi); enfin, que, le jour de votre mariage, vous fassiez un éclat et quittiez la maison, en disant bien haut que vous ne pouvez point supporter plus longtemps

le scandale du commerce avec le champi ; voilà tout ce que je veux, et je ne te réclamerai plus rien.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIETTE, qui entre doucement et les écoute.

JEAN.

Vrai, plus rien du tout ?

SÉVÈRE.

Vrai... Et les cent pistoles que tu m'as promises pour pot-de-vin de l'affaire ?

JEAN.

Cent pistoles, que vous dites ! Ah ! comme vous y allez ! si j'ai promis quelque petite chose, comme cadeau de noces, ce n'est pas moitié de ce que vous annoncez.

SÉVÈRE.

Voilà que tu renies ta parole, à présent ?

JEAN.

Non, ma tante ; j'ai promis cinquante pistoles, et vous en avez déjà reçu la moitié ; vous aurez l'autre si j'épouse Mariette, aussi vrai que voilà mon chapeau ! Mais, nom d'une trique, vous ne m'en soutirerez pas davantage, et j'agirai avec la famille de Mariette comme il conviendra à moi et à mon épouse.

SÉVÈRE.

En ce cas, j'évente la mèche, je dis tout à ta future, elle te met à la porte, je perds deux cent cinquante bons francs, mais tu perds même somme que tu m'auras toujours donnée pour te présenter et te recommander à la Mariette.

MARIETTE, se montrant.

Qu'est-ce que j'entends là ! comment, Jean Bonnin, vous auriez donné de l'argent pour me faire croire que vous m'aimiez ?

SÉVÈRE.

Oui, il en a donné ; je suis contente que ça s'explique devant vous, Mariette, et je vas tout vous raconter.

JEAN.

Et moi aussi, Mariette, je vas tout vous raconter.

SÉVÈRE.

J'aurai l'avance.

MARIETTE.

Ce n'est pas la peine; si votre neveu a donné de l'argent, c'est vous qui l'avez reçu, et j'estime la chose aussi mauvaise d'un côté comme de l'autre.

SÉVÈRE, avec volubilité.

Ce n'est pas ce que vous croyez, ma mignonne. Voilà un imbécile qui est venu me trouver un beau matin, en me disant : « J'ai vu Mariette Blanchet, elle me convient, je voudrais être son mari. — Eh bien, mon garçon, que je lui dis, ta fortune emboîte la sienne, ça pourrait s'arranger. — Oui, fit-il, mais je ne suis point hardi, et, quand je n'ai point appris mes compliments par cœur, j'ai la langue un peu épaisse. »

JEAN.

Oh ! vous ne l'avez point, et si, fait-elle plus de bruit que le battant d'une cloche.

SÉVÈRE.

Tais-toi; je dis la chose comme elle est. « Sur ce, que je lui dis, je parlerai pour toi, et je te ferai entrer en connaissance avec cette jolie fille. — Oui, ma tante; mais il y a d'autres galants qui en veulent; vous serez obligée de les éconduire, ce qui vous fera des ennemis; je veux vous dédommager, voilà cent pistoles qui seront pour vous, si vous lui dites du bien de moi et du mal des autres. »

MARIETTE.

Et c'est ce que vous avez fait.

SÉVÈRE.

Je ne l'ai fait que par amitié pour lui, et je n'ai voulu accepter que cinq cents francs, non pas comme une condition, mais parce que j'avais des embarras.

JEAN.

Laissez donc ! vous avez déjà reçu, dans l'année, plus de trois mille francs de tous les autres prétendants de Mariette.

SÉVÈRE.

Tu en as menti! Eh bien, puisque tu le prends comme ça, j'en dirai encore plus. Je dirai qu'à présent tu nies que je t'aie rendu service, parce que, selon toi, la Mariette est affolée de ta personne. Oui, Mariette, il dit que je vous ai trompée, et que la Madeleine est une honnête femme, que le champi a été votre amant et non pas le sien, et il n'a point le cœur de chercher querelle à ce champi, qui, à son dire, vous fait l'affront de vous abandonner après vous avoir séduite; et il dit encore que, si vous n'avez point été sage, il s'en consolera bien avec votre dot. Mais, moi, de si vilains sentiments me révoltent, à la fin; je ne veux point que vous soyez trompée comme je l'ai été par ce petit serpent-là; je le croyais un bon enfant, bien amoureux de vous; mais renvoyez-moi ça, tout de suite, car j'aimerais mieux vous voir mariée avec le champi qu'avec un sujet si traître, si poltron et si intéressé.

JEAN, *faisant le geste d'ôter son chapeau.*

Merci, ma tante! allons, vous avez dit le tout, et le restant avec. A présent, voulez-vous me laisser plaider, Mariette?

MARIETTE.

Mon jugement est tout porté; mais parlez, Jean, afin que je sache lequel, de vous ou de votre tante, est le plus haïssable.

JEAN.

D'abord, le commencement de ce qu'elle a dit est faux, le milieu aussi et la fin de même. Je m'accuserai dans les choses où je suis fautif, et c'est à cela, Mariette, que vous connaîtrez si je dis la vérité. Premièrement, je n'ai jamais été trouver ma tante pour me faire présenter à vous; je ne pensais point au mariage, c'est elle qni m'a mis ça dans la tête; mais, à la voir si empressée de vous faire épouser, je me méfiais de votre conduite! Oh! dame! je dis tout, moi, vous voyez. Diantre! ce n'est pas tout d'être riche et jolie, c'est bien quelque chose, mais je ne suis pas si sot que de vouloir me passer de l'honnêteté. (*A part.*) Ah! diantre non! (*Haut.*) J'avais une idée contre ce beau meunier, qui était dans la maison, et alors...

alors j'ai épié, j'ai espionné, je me suis caché dans tous les coins, j'ai écouté à toutes les portes, et, ma foi, j'ai découvert ce que je voulais savoir, ce que ma fine tante ne savait point ou ne voulait point me dire. Ah! ma tante, ça vous étonne; voilà un compliment qui n'est pas appris par cœur.

SÉVÈRE.

Imbécile!

Elle va s'asseoir à droite.

MARIETTE.

Et qu'est-ce que vous avez appris et découvert, Jean? J'espère que vous voudrez bien le dire.

JEAN.

Oui, Mariette, je le dirai, car nous sommes là pour ne rien nous cacher. Eh bien, j'ai découvert que vous aviez du goût pour le champi et que vous n'en étiez que plus sage, parce que le champi n'y correspondait point du tout. Pour lors, je me suis dit : « Voilà une fille superbe, une fille de grand esprit, qui ne serait point pour le nez de Jean Bonnin, si le dépit d'une autre amourette ne l'y poussait point un peu. » Et alors, comme, à force de vous épier, j'étais devenu amoureux comme un fou, je me suis demandé si ce ne serait pas un assez grand bonheur que de gagner petit à petit votre amitié, sans vous contrarier et sans perdre patience. Et, là-dessus, j'ai été trouver ma tante, et je lui ai dit : « Je vois clair à me conduire, ne vous mêlez de rien. » Mais elle, qui ne connaît que son intérêt, m'a menacé de vous dire tant de mal de moi, que jamais vous ne voudriez me regarder. Alors, j'ai fait comme les autres, j'ai donné de l'argent à ma tante pour l'engager à ne rien dire contre moi... Grondez-moi, si vous voulez, Mariette, car, si ma tante avait connu mon amour, elle aurait bien pu me faire donner tout ce que j'ai au monde; mon sang et mes écus, rien ne m'eût paru trop cher pour n'avoir point d'ennemi auprès de vous. Elle m'a servi à sa manière, elle vous a dit du mal de mes rivaux, chose que je n'exigeais point. Voyons, Mariette, est-ce que je suis mau-

vaise langue, moi? est-ce que je vous ai jamais dit du mal de quelqu'un, même un mot contre ce François, dont j'étais bien un peu jaloux, malgré moi?

MARIETTE.

C'est la vérité.

JEAN.

Eh bien, donc, croyez-moi, quand je vous dis que je vous aime. Dire que je suis fâché du bien que vous avez, serait mensonge et niaiserie, et pourtant, devenez pauvre, et vous verrez si je ne vous épouse pas, quant au reste.

MARIETTE.

C'est assez, Jean. Vous êtes un honnête homme et un bon cœur, et votre tante m'est assez connue. Il y a déjà quelque temps que j'ouvre les yeux, et que j'ai sujet de me méfier d'elle. Adieu, Sévère, je vous prie de ne jamais venir ici pour moi; autrement, je me joindrais aux autres pour vous en faire sortir.

SÉVÈRE, à part.

Tudieu! ça va bien; et voilà la petite qui se met aussi contre moi! (Haut.) Oh! Mariette, vous n'y songez point, j'en sais long sur votre compte, et ce n'est point après toutes les confidences que j'ai reçues de vous qu'il est prudent de vous brouiller avec la Sévère.

JEAN.

Assez, ma tante; on ne vous écoute point. Je connais Mariette mieux que vous, et vous ne réussirez point à me dégoûter d'elle. Allons, détalez, car vous m'échauffez le sang, et j'oublierais le respect que je vous dois.

SÉVÈRE.

Tu me le revaudras, toi!

JEAN.

On ne vous craint plus, on vous connaît; on sait bien que vous ne faites de mal qu'à ceux dont vous n'avez point peur.

Sévère sort en montrant le poing.

SCÈNE VIII

JEAN BONNIN, MARIETTE.

JEAN.

Et à présent, demoiselle Mariette, voulez-vous me pardonner ce qu'il y a de mauvais en moi?

MARIETTE.

Je n'ai rien à vous pardonner, Jean, car je n'ai pas de reproches à vous faire.

JEAN.

Mais, moi, j'en aurais un peu contre vous, et, si j'osais...

MARIETTE.

Dites; je crois que vous ne pouvez point me fâcher.

JEAN.

C'est que le jour de notre mariage n'est pas fixé, et que tout en me disant que vous ne le retarderez point, vous ne m'avez point l'air d'une personne qui se hâte.

MARIETTE.

Que voulez-vous, Jean! puisque vous savez tout, pouvez-vous me blâmer d'attendre, pour être votre femme, d'être bien assurée que je ne pense pas à un autre?

JEAN.

Mais puisque l'autre ne pense point à vous!

MARIETTE.

Ne me parlez plus de lui, Jean; je n'ai rien à vous dire là-dessus, et cela doit s'arranger en moi-même avec le temps et l'assistance du bon Dieu

JEAN.

Oh! je ne veux point vous tourmenter, et, pour ce qui est de vous, donnez-moi un bon soufflet, si je vous impatiente; mais, pour ce qui est de François, j'en veux parler, vu que je n'ai point de dépit contre lui, et mêmement que je l'aime à cause qu'il ne vous aime point.

MARIETTE.

Eh! vous m'impatientez! qu'est-ce que vous en savez?

JEAN.

Je vas vous le prouver ; Mariette, ne vous fâchez point : on n'aime pas deux femmes à la fois, et, tant qu'à moi, je pourrais bien passer vingt ans dans la maison d'ici sans songer à votre belle-sœur, puisque c'est vous que j'aime et non point elle.

MARIETTE.

C'est donc vrai, ce que dit là-dessus la Sévère ? elle ne m'a donc point trompée, dans cette chose-là ?

JEAN.

Si fait, elle vous a vilainement et mauvaisement trompée.

MARIETTE.

Allons, est-ce vrai, oui ou non? car vous dites le pour et le contre, et l'on ne saurait vous comprendre.

JEAN.

Je vas vous dire la franche marguerite. Il est faux, aussi faux qu'un faux louis est un faux louis, que votre belle-sœur se conduise mal et songe au champi ; la pauvre chère femme, elle n'y songe non plus qu'à moi, et elle l'aime comme elle aime Jeannie son garçon ; si elle l'aimait, est-ce qu'elle vous tourmenterait pour l'épouser ?

MARIETTE.

Vous savez donc ça, aussi, vous ? vous savez donc tout ?

JEAN.

Dame, ça m'intéresse un peu, moi, ces affaires-là !

MARIETTE.

Vous croyez donc qu'elle agit de bonne foi ?

JEAN.

Et vous, vous pensez le contraire ?

MARIETTE.

Oh ! je ne sais plus ce que je crois et ce que je ne crois pas ! Votre méchante Sévère m'a rempli la tête de tant de propos et de soupçons, que j'en serais devenue folle.

JEAN.

Écoutez votre raison et votre cœur, demoiselle Mariette : votre belle-sœur est une femme bien honnête et bien raison-

nable; elle vous aime et voit que vous aimez François; elle voudrait vous le faire épouser; vous n'auriez donc qu'un mot à dire si François vous en disait trois; mais François ne vous en dit pas seulement deux, et alors...

MARIETTE.

Et alors, François est amoureux de ma belle-sœur, laquelle n'est point amoureuse de lui?

JEAN.

Dame, il faut que tout le monde ici ait la cocote aux yeux pour ne point voir la chose.

MARIETTE.

Et il voudrait l'épouser?

JEAN.

Bédame!

MARIETTE.

Et il n'est triste et malade que parce qu'elle n'y consent point?

JEAN.

Trédame!

MARIETTE.

Mais elle n'y consentira jamais, parce qu'il est trop jeune pour elle!

JEAN.

Oh! là-dessus, vous jugez mal; votre belle-sœur n'est ni vieille ni déchirée; elle a été jolie femme et n'a pas fini de l'être... Croyez-vous donc que vous ne serez plus bonne à regarder dans dix ou douze ans d'ici? Diantre! j'espère bien être, dans ce temps-là, aussi amoureux et aussi fier de vous que je le suis à cette heure.

MARIETTE.

Au fait, ma belle-sœur est fort bien, et je ne sais pourquoi Sévère, qui a dix ans de plus qu'elle, voulait me la faire trouver si vieille.

JEAN.

Et puis, voyez-vous, Mariette, l'amitié, quand elle est forte, ne regarde point à cela; le champi a aimé Madeleine quasi

depuis qu'il est au monde. Il l'aimait que vous n'étiez point née; il l'a aimée avant de vous connaître, il l'aime encore depuis, et il l'aimera le restant de ses jours; il n'ose s'en confier à personne; mais Jean Bonnin connaît bien la mouche qui l'a mordu.

MARIETTE.

Il est vrai, Jean, que vous êtes grandement clairvoyant!... et je ne m'en doutais point.

JEAN.

Mais ma clairvoyance ne fait point de peur à Mariette Blanchet, parce que Mariette n'aura jamais rien de mauvais à cacher, et, comme elle a de l'esprit pour deux, elle serait fâchée que son mari n'en eût point pour un.

MARIETTE.

Jean, voilà bien la preuve de ce que vous dites... Nous nous marierons dimanche qui vient.

JEAN.

C'est dit?

MARIETTE.

C'est dit.

JEAN.

Oh! ne vous en dédites plus, car je deviendrais fou!...

MARIETTE.

Voilà Madeleine, laissez-moi avec elle, je veux lui parler. Jean, vous serez content de moi.

JEAN.

Allons donc!... à la bonne heure!...

Il sort, après avoir salué, du fond, Madeleine qui entre.

SCÈNE IX

MADELEINE, MARIETTE.

MADELEINE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien, ma petite, je mets donc Jean Bonnin en fuite? Pourquoi cela? Lui a-t-on fait croire, à lui aussi, que j'étais

son ennemie? (Mariette se jette à ses pieds.) Eh bien, eh bien, ma chérie, pourquoi est-ce que tu pleures? Embrasse-moi donc!

MARIETTE.

Non, ma sœur, je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous m'ayez accordé deux choses.

MADELEINE.

Dis donc vite, car je suis pressée de te les accorder

MARIETTE, se levant.

D'abord, il faut que vous me rendiez votre amitié comme je l'avais autrefois.

MADELEINE.

Tu ne l'as jamais perdue; tu m'as fait de la peine, c'est vrai; mais il ne dépendait pas de moi de t'aimer moins pour ça.

MARIETTE.

Vous auriez dû me détester et me chasser de chez vous, car j'ai été plus mauvaise que vous ne pensez; j'ai été ingrate envers vous qui m'avez élevée, choyée, gâtée; oh! gâtée, c'est le mot; et c'est pour ça que j'ai abusé et que je me suis laissée aller à des choses contre vous, dont j'ai tant de honte et de regret à présent, que j'en suis malade!

MADELEINE.

Allons, tu vas te rendre malade, à présent! il ne me manquerait plus que ce chagrin-là! Voyons, viens t'asseoir là... tes coudes sur mes genoux, comme quand tu avais douze ans et que je te faisais répéter ton catéchisme. Allons, la seconde chose que tu dois me demander? Je la sais peut-être.

MARIETTE.

Non, ma sœur, ma petite maman, vous ne la savez point; vous croyez que j'aime François et que je ne veux plus de Jean Bonnin : eh bien, c'est le contraire; je ne pense plus à François, depuis que je sais qu'il aime une autre que moi, et cela est cause que j'aime tout à fait Jean Bonnin, qui est un garçon d'esprit sous son air simple, et un honnête homme très-amoureux de moi.

MADELEINE.

Pour honnête homme, je l'ai toujours tenu pour tel ; pour homme d'esprit, j'ai remarqué, ces derniers temps, qu'il jugeait bien et ne manquait point de finesse. Si tu l'aimes, je l'aimerai. Mais, alors, quelle est donc celle que François préfère à ma petite Mariette ?

MARIETTE.

Vous le savez, ma sœur, vous le savez bien, et à présent nous le savons aussi ; oh ! n'en rougissez point !... vous méritez bien qu'on vous aime mieux que la petite Mariette, car vous êtes meilleure qu'elle, et, d'ailleurs, vous avez fait tant de bien à François, qu'il serait un ingrat s'il avait pu penser à une autre que vous.

MADELEINE.

Moi, moi !... (Elles se lèvent toutes les deux.) Est-ce que tu rêves, Mariette ?

MARIETTE.

Comment, vous ne le savez pas ?

MADELEINE.

Je le sais si peu, que je ne le crois pas.

MARIETTE.

Il n'avait jamais osé vous le dire, et vous n'en aviez seulement pas l'idée ! Et Sévère, qui disait... Oh ! méchante Sévère, que vous m'avez fait de mal !...

Jean Bonnin paraît dans le fond et appelle François du geste.

MADELEINE.

Allons, oublie-la, et n'écoute plus jamais ses menteries. Tu vois que tu peux encore ramener François.

MARIETTE.

Non, ma sœur, non, vous dis-je ; je suis trop fière pour continuer d'aimer qui ne m'aime point, et je vous aime trop pour ne pas vouloir que vous épousiez celui qui vous aime si bien et qui vous rendra si heureuse.

MADELEINE.

Épouser François, moi ! mais c'est une folie !

SCÈNE X

TOUT LE MONDE, hors la SÉVÈRE.

FRANÇOIS.

Hélas! oui, ce serait une folie,... si vous le haïssez.

MADELEINE.

Te haïr, moi?... Mais t'épouser!...

FRANÇOIS.

Eh bien, oui, épouser François, qui mourra de chagrin si vous ne l'aimez point, car il vous a aimée toute sa vie sans le savoir; François, qui est assez riche pour rendre votre fils heureux; François, qui demande pardon à Mariette d'avoir méconnu son bon cœur; François, qui vous demande, à vous, de le prendre pour mari ou de le renvoyer de chez vous, parce qu'il ne peut plus vivre avec ce secret-là, qui l'étouffe et le tue!

JEAN.

Oui, madame Blanchet, voilà le fin mot, et, pour ma part, je vous demande d'épouser François, à seules fins que Mariette m'épouse.

Il fait passer Mariette auprès de Madeleine.

MARIETTE.

Dites oui, ma bonne sœur, et nous serons tous contents!

CATHERINE.

Dites oui, not' maîtresse, car jamais vous ne trouverez un meilleur mari pour vous, un meilleur maître pour moi et un meilleur père pour Jeannie!

MADELEINE.

Et toi, Jeannie, tu pleures et ne dis rien; oh! toi, avant tout, Jeannie!...

JEANNIE.

Dame, il dit comme ça qu'il va s'en aller; et pourquoi est-ce, maman, que tu ne veux pas le faire rester?

MADELEINE.

Mon Dieu, c'est comme un rêve, et vous ne me donnez pas le temps de me reconnaître!... Allons! puisque tout le monde le veut ici, il faudra peut-être bien que je finisse par le vouloir moi-même!

FIN DE FRANÇOIS LE CHAMPI

CLAUDIE

DRAME EN TROIS ACTES

Porte-Saint-Martin. — 11 janvier 1851.

A M. BOCAGE

DIRECTEUR DU THÉÂTRE DE L'ODÉON.

Mon ami, après la représentation de *Claudie*, comme après celle de *François le Champi*, j'éprouve le besoin de vous dire tout haut que c'est à vous, à vos conseils et à vos soins que je dois la satisfaction du public et la mienne propre.

Ce contentement personnel serait complet, si j'avais pu refaire ma pièce, pour ainsi dire sous votre dictée, lorsqu'à Nohant, au coin du feu, vous me l'analysiez à moi-même, en me montrant le meilleur parti que je pouvais tirer des situations et des caractères. Mais, comme j'ai fait tout mon possible pour bien écouter et pour bien profiter, je m'applaudis intérieurement de ma confiance et de ma docilité. Prenez donc votre part avant moi du succès littéraire de *Claudie;* car j'ai un vrai, un profond plaisir à reconnaître qu'il vous appartient dans ce qu'il y a d'essentiel et d'indispensable pour une œuvre dramatique, la composition et le résumé.

Quant à la science charmante de la mise en scène, tout ce qui s'occupe de théâtre sait que vous y excellez. Quant au génie dramatique de l'acteur, les applaudissements et les larmes du public le proclament chaque soir avec plus d'éloquence que je ne saurais le faire. Moi aussi, j'ai pleuré en vous voyant et en vous écoutant : je ne savais plus de qui était la pièce, je ne voyais et n'entendais que votre douleur

et votre piété, et, comme le cœur saisi et rempli d'émotion ne trouve guère de paroles, ici comme là-bas, je ne sais que vous dire : « Merci, c'est beau, c'est bien, c'est bon. »

Remerciez pour moi aussi ces rares artistes qui ont personnifié, avec tant de conscience et de savoir, les divers types de *Claudie ;* M. Fechter, qui a idéalisé celui de Sylvain en lui conservant la vérité, talent hors ligne et incontestable ; madame Génot, la tendre et ardente mère qui, avec l'excellent père Fauveau (M. Perrin), sait faire pleurer à un lever de rideau ; la belle madame Daubrun à la voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur ; M. Barré, qui ne m'a fait regretter ni désirer rien de mieux pour l'interprétation du rôle de Denis Ronciat ; mademoiselle Lia Félix ; enfin tous, remerciez-les pour moi, d'avoir fait de *Claudie* un spectacle émouvant et vrai qui leur doit toute la sympathie qu'il obtient.

Et à vous, mon ami, merci surtout, merci encore et toujours, pour le passé, pour le présent et pour l'avenir.

G. S.

Nohant, le 15 janvier 1851.

DISTRIBUTION

LE PÈRE RÉMY, ancien soldat, vieux moissonneur (octogénaire)	M. BOCAGE.
CLAUDIE, sa petite-fille, 21 ans	Mlle LIA FÉLIX.
LA GRAND' ROSE, paysanne riche, propriétaire de la métairie des Bossons, de 25 à 30 ans, belle femme élégante.	Mme DAUBRUN.
FAUVEAU, métayer de la Grand'Rose, paysan aisé, 50 ans.	M. PERRIN.
LA MÈRE FAUVEAU, sa femme, de 45 à 50 ans	Mme GÉNOT.
SYLVAIN, leur fils, 25 ans	MM. FECHTER.
DENIS RONCIAT, paysan faraud, 30 ans	BARRÉ.
UN CORNEMUSEUX	BÉRAUD.

— A la métairie des Bossons *. —

* L'auteur de *Claudie,* ayant donné à ses personnages des noms plus ou moins répandus dans le pays qu'il habite, et familiers à son oreille, ne sup-

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une cour de ferme. Un hangar élevé occupe le premier plan et unit deux constructions, dont on voit de chaque côté les portes conduisant dans l'intérieur des logements. Aux autres plans, différentes constructions, comme étables, écuries, pigeonnier. Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel on voit la campagne. La porte de droite, au premier plan, où il y a trois marches, est celle du logement de la Grand'Rose. Celle de gauche est la porte du logement des métayers. Un peu au-dessus et presque au milieu du théâtre, est un puits avec une auge à laver. Autour de l'auge ou sur les bords du puits, sont groupés sans ordre des vases rustiques. Sur le devant du même côté, une table, des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUVEAU, ROSE.

FAUVEAU, assis à la table; devant lui est une ardoise encadrée, et près de lui une grande bourse en cuir. Il est en train de compter de l'argent. Il aperçoit la Grand'Rose, qui entre du fond à gauche et qui se dirige vers son logement. — Étonné.

Ah ! c'était bien l'heure que vous arriviez, notre maîtresse !

ROSE, sur les marches et se retournant.

Ah ! c'est toi, père Fauveau !...

FAUVEAU, se levant. Il boite un peu de la jambe gauche.

Le temps me durait, depuis quinze jours qu'on ne vous a point vue ! C'est vrai, je me trouve étrange quand vous n'êtes point à la maison.

ROSE, ôtant son manteau.

Que veux-tu, mon vieux ! j'avais ce restant d'affaires à la ville pour la succession de mon mari.

Elle va déposer son manteau dans l'intérieur et revient tout de suite.

pose pas que les citoyens de campagne qui portent ces noms pourraient se croire désignés dans un ouvrage de pure invention. Pourtant, s'il en était besoin, il déclarerait, et il déclare d'avance, qu'il les a pris au hasard, et sans connaître aucune particularité à laquelle il ait voulu faire allusion.

FAUVEAU.

Ces affaires-là ne prendront donc point finissement? depuis trois ans que vous êtes veuve !

ROSE.

Tu sais bien, père Fauveau, qu'il faut patienter quand on se met dans les procès! mais, par la grâce de Dieu, m'en voilà débarrassée : j'ai gagné le mien.

FAUVEAU.

Bien gagné, la, en appel?

ROSE.

En appel!

Elle descend les marches et s'assied près de la table.

FAUVEAU.

Diache! vous voilà riche, à cette heure, madame Rose!... une métairie comme celle-ci! (Regardant autour de lui avec complaisance.) Et je dis qu'elle est sur un bon pied, la métairie des Bossons, et qu'il y a du plaisir à en être métayer! Avec les trois locatures qu'on vous contestait,... ça vous fait pas beaucoup moins de trois mille bonnes pistoles au soleil.

ROSE.

Oui, trente mille francs approchant. Ah çà! où en êtes-vous de la moisson? avez-vous rentré le tout?

FAUVEAU.

Ma fine, vous arrivez bien à propos pour la gerbaude, et, dans une petite heure d'ici, je crois bien que mon garçon Sylvain viendra vous chercher, s'il vous sait de retour, pour voir lever la dernière gerbe et y attacher le bouquet.

ROSE.

Alors, on dansera et on soupera?

FAUVEAU, regardant à gauche.

Tout est prêt... Les femmes sont en train de désenfourner, et le cornemuseux est déjà rendu. Ah! l'on comptait bien sur vous, car Denis Ronciat est déjà venu deux fois à ce matin, pour savoir si vous étiez arrivée.

ROSE.

Denis Ronciat! de quoi est-ce qu'il se mêle?

FAUVEAU.

Dame! puisqu'on dit que vous vous mariez tous les deux!

ROSE.

Si nous nous marions tous les deux, ça sera chacun de son côté.

FAUVEAU.

Peut-être bien que vous ne voulez point dire ce qui en est. Excusez-moi si je vous offense; mais, pour sûr, vous ne tarderez pas à vous remarier... Ça ne peut guère tourner autrement, à votre âge, riche, belle femme et point sotte que vous êtes! est-ce que vous voilà faite pour rester veuve?

ROSE, se levant.

A vingt-huit ans, ça serait dommage, n'est-ce pas? Eh bien, je ne dis pas non... Mais il me faudrait rencontrer un épouseux à mon idée.

FAUVEAU, avec intention.

Et votre idée, dame Rose, ça serait un joli gars de vingt-cinq ans, bon sujet, courageux au travail, qui soignerait vos biens et qui ne vous mangerait point votre *de quoi*.

ROSE.

Sans doute!

FAUVEAU.

Je veux gager aussi que vous tiendriez à la conduite plus qu'à la fortune, et que vous ne demanderiez pas à vous enrichir autrement que par la prospération de vos biens.

ROSE.

A savoir! je suis en position de doubler mon avoir par un bon mariage, et, si ça se trouvait avec la bonne conduite et le ménagement...

FAUVEAU.

Ah! voilà! c'est le tout d'y tomber! Les garçons riches, voyez-vous, ça aime la dépense et le divertissement;... ça court la ville, les assemblées; ça boit la bière et le café; ça roule partout, hormis au logis; ça ne toucherait pas le man-

che d'une pelle ou les orillons d'une charrue pour tout au monde... ça fait de rudes embarras et de la pauvre ouvrage! Votre Denis Ronciat, je vous le dis, moi, au risque de vous offenser, votre Denis Ronciat ne vous convient point. C'est un coureux de femmes, une tête à l'évent, un poulain désenfargé.

ROSE.

Je sais ça et ne tiens point à lui... Cependant il a des biens du côté de Jeux-les-Bois, des beaux biens, à ce qu'on dit.

FAUVEAU.

Ses biens! ses biens! les connaissez-vous?

ROSE.

Non; j'ai jamais été par là.

FAUVEAU.

Ah! c'est que je les connais, moi! c'est du bien de Champagne, comme on dit; chéti' pays! terre de varenne! c'est maigre... Les plus mauvaises terres de chez nous seraient encore de l'engrais pour les meilleures des siennes... Et puis c'est mal gouverné! un propriétaire qui, depuis quatre ou cinq ans, ne réside point chez lui! A cause, qu'il ne réside plus chez lui?

ROSE.

Je ne sais pas... Pour l'instant, il dit que c'est à cause qu'il est amoureux de moi qu'il s'est établi par ici.

FAUVEAU.

Il n'y a pas cinq ans qu'il vous connaît, il n'y a pas seulement six mois. Et, avant, où a-t-il passé? Partout, excepté chez lui. Un homme qui ne se plaît point dans son endroit, c'est pas grand'chose, je vous dis, et peut-être bien que ça a plus de dettes que de quoi les payer.

ROSE.

Je ne te dis pas non... Ah! c'est diantrement malaisé de bien choisir.

FAUVEAU, avec intention.

Tenez, sans comparaison, il vous faudrait un homme comme mon Sylvain.

ROSE.

Tu m'as déjà dit ça. Ton Sylvain est un bon sujet, je ne vás pas contre; mais qu'est-ce qu'il a? Ses deux bras, et rien avec.

FAUVEAU.

Et son bon cœur pour vous aimer?... et sa bonne mine pour vous faire honneur?... et ses petites connaissances pour régir vos biens? Savez-vous qu'il lit, écrit et fait les comptes quatre fois mieux que votre Ronciat?

ROSE.

Je sais qu'il n'est pas bête ni vilain, et qu'une femme n'aurait point à rougir de lui;... mais il a un défaut, ton Sylvain! un grand défaut, qui pourrait bien molester le sort d'une femme.

FAUVEAU.

Quel défaut donc que vous lui trouvez?

ROSE.

Il est... je ne sais comment dire. Il est trop critiquant, trop près regardant à la conduite des femmes. Il n'excuse pas le plus petit manquement, il voit du mal dans tout, il trouve de la coquetterie dans un rien; enfin, je crois qu'il serait jaloux et querelleux en ménage.

FAUVEAU, embarrassé.

Ah! pour ça, vous vous trompez bien.

ROSE.

Non! non! je le connais, va! je l'ai observé! et, ma fine, tant qu'à prendre un homme qui vous fasse enrager, autant vaut le prendre un peu riche.

FAUVEAU.

Je sais bien qu'il ne l'est point; aussi, je ne vous parle pas de lui. Il n'y prétend rien, lui, le pauvre enfant, il n'oserait. Et si pourtant, il vous aime, voyez-vous! Il ne donne pas un coup de pioche à vos terres sans avoir dans son idée de vous contenter.

ROSE.

Vrai? tu crois?

FAUVEAU.

Et, quand on lui parle de votre mariage avec Denis Ronciat, il prend un souci... On dirait qu'il tremble la fièvre ! (Regardant vers le fond.) Tenez, voilà sa mère qui vous le dira tout comme moi.

ROSE.

Eh ! non ! ne me parlez point de ces badineries-là devant elle.

SCÈNE II

Les Mêmes, LA MÈRE FAUVEAU.

FAUVEAU, à la mère Fauveau, qui entre du fond et qui se dirige vers la porte de gauche. Elle porte un grand panier couvert d'une serviette.

Eh bien, femme, vous ne dites donc rien à notre maîtresse ? vous ne lui demandez point ses portements ?

LA MÈRE FAUVEAU, qui a déposé son panier près du puits, allant à Rose et lui prenant les mains.

Oh ! je l'avais vue avant vous, et les portements de notre bourgeoise sont écrits tout en fleur sur sa figure.

FAUVEAU, passant à la gauche de Rose, à sa femme.

Ça, c'est bien dit. Mais écoutez donc, femme ! c'est-il pas vrai que, depuis un tour de temps, notre Sylvain est tout chose... comme contrarié, comme chagriné, dis ?

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est la vérité qu'il n'est pas bien... et j'ai grand'crainte qu'il ne prenne les fièvres après moisson.

ROSE, qui se trouve au milieu.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

LA MÈRE FAUVEAU.

J'en ignore ; c'est un garçon qui ne se plaint ni ne s'écoute.

FAUVEAU.

Ça ne serait-il point qu'il aurait une amour chagrinante dans la tête ?

ROSE, bas, à Fauveau.

Tais-toi donc!

LA MÈRE FAUVEAU.

J'en ai quasiment souci, à vous dire vrai.

FAUVEAU, à Rose.

La, je ne lui fais pas dire! Et vous voyez si pourtant que je ne lui fais pas de questions... (A sa femme.) Dites donc, femme...

ROSE.

C'est assez, ça ne me regarde point, vos secrets de famille. Ah çà! où est-il donc, le Sylvain?

LA MÈRE FAUVEAU.

Il est sur le charroi, le dernier charroi de blé de la gerbaude, et il ne tarde que l'heure d'arriver avec la musique et le bouquet.

ROSE, remontant vers le fond.

Je m'en vas au-devant d'eux!

FAUVEAU.

Allez, allez-y, notre maîtresse, ça vous divertira. Excusez-moi si je vous y conduis pas ; vous savez que cette jambe cassée ne me porte pas encore aussi bien que l'autre.

ROSE.

Est-ce que tu en souffres toujours?

FAUVEAU.

Encore un si peu, et je ne suis point solide sur les cailloux; mais l'ouvrage n'en souffre point...Je bourine dans les bâtiments et Sylvain travaille aux champs pour deux.

ROSE.

Ne te dérange pas, et ne te fatigue point trop ce soir pour la fête... (A la mère Fauveau.) Où sont-ils, les moissonneurs?

LA MÈRE FAUVEAU.

Dans les champs des Pigerattes... A revoir, notre maîtresse!

La Grand'Rose sort par le fond, à gauche.

SCÈNE III

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU.

LA MÈRE FAUVEAU, à Fauveau, qui s'est assis à droite. Lui tapant sur l'épaule.

Qu'est-ce que c'est donc que toutes ces questions-là que vous me poussiez devant la bourgeoise ?

FAUVEAU, se levant et se tâtant le front.

Femme, j'ai une idée !...

LA MÈRE FAUVEAU.

Tant pis ! tu en as toujours trop, et ça te dérange de ton chemin plus que ça ne t'y avance.

FAUVEAU.

Tais-toi, femme, tu n'entends rien aux affaires... Qu'est-ce que tu dirais si je faisais marier notre garçon avec notre maîtresse ?

LA MÈRE FAUVEAU.

Te voilà encore dans tes folletés ! innocent, va !

FAUVEAU.

Je te dis que j'y abotterai ! (Imitant sa femme qui remue la tête.) Faut pas dodeliner de la tête ! La bourgeoise en tient et elle en veut !

LA MÈRE FAUVEAU.

Non, mon homme, vous songez ! La bourgeoise verra bien vite que Sylvain ne veut point d'elle.

FAUVEAU.

Il ne veut point d'elle ? Ma fine, il est bien dégoûté !

LA MÈRE FAUVEAU.

La bourgeoise est jolie, avenante et brave femme s'il en fut; mais elle a fait un peu parler d'elle, entre nous soit dit.

FAUVEAU.

Bah ! des bêtises !

LA MÈRE FAUVEAU.

Des bêtises, si vous voulez; mais vous connaissez l'humeur de Sylvain. Il a ses idées, il ne veut point entendre causer sur la

femme qu'il regarde, et, si on dit un mot de travers, il tourne sa vue d'un autre côté. Il est plus fier là-dessus que porté sur l'argent. Faites attention à ce que je vous dis, mon vieux, et ne vous fourrez point dans des trigauderies qui ne nous profiteraient point.

FAUVEAU, avec humeur.

Oh! toi, tu ne crois jamais à rien! tu me prends pour une bête!

LA MÈRE FAUVEAU.

Non pas; mais pour un rêveux, un peu finassier, un peu curieux, un peu fafiot, enfin! Tu as de l'esprit, au fond, et un bon cœur d'homme... Faut pas gâter ça par des ambitions déplacées.

FAUVEAU.

Est-ce que tu crois que Sylvain serait amoureux par ailleurs, que tu m'as dit oui, quand je t'ai questionné devant la bourgeoise?

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, je le crains...

FAUVEAU.

Tu le crains! c'est donc que...?

LA MÈRE FAUVEAU.

Taisons-nous là-dessus, le voilà...

SCÈNE IV

ES MÊMES, SYLVAIN.

Sylvain entre du fond. Il tient une fourche qu'il dépose à droite à l'entrée. — Costume de travail. Grand chapeau de paille. Sa blouse est attachée sur son dos.

FAUVEAU.

Eh bien, mon fils, te voilà si tôt rentré? As-tu rencontré la bourgeoise?

SYLVAIN.

Non, mon père, je rentre pour vous dire de tirer le vin, la gerbaude me suit.

Sa mère lui essuie la figure et l'embrasse.

FAUVEAU.

Va donc vitement te faire propre pour présenter le bouquet à la bourgeoise.

SYLVAIN.

Oh! pour ça, mon père, je ne m'y entends point... Je ne suis point d'humeur à galantiser autour des femmes... C'est vous que ça regarde.

FAUVEAU.

Galantiser! est-ce que c'est de mon âge?

SYLVAIN.

C'est peut-être trop tard aussi pour moi.

Sa mère passe au milieu et tire de sa poche un dé à coudre, du fil, et remet un bouton à la chemise de Sylvain, qui n'y fait pas attention et qui est tout à son père.

FAUVEAU, *étonné.*

Qu'est-ce que ça veut dire, cette parole-là, trop tard à vingt-cinq ans? et quand il s'agit de la rose des roses!

SYLVAIN.

Oui, la Grand'Rose comme on l'appelle... C'est une très-bonne maîtresse pour nous, je n'en disconviens pas. Elle a le cœur franc et la main donnante... Je lui porte le sentiment que je lui dois; mais faut pas m'en demander plus que je n'en peux donner!

LA MÈRE FAUVEAU, *qui a fini, à son mari.*

Tu vois bien!

Elle va près du puits et range différentes choses, puis elle vide son panier, où se trouvent des légumes.

FAUVEAU, *à Sylvain.*

A qui en as-tu? Sur quoi me rechignes-tu là?

SYLVAIN, *allant à son père.*

C'est que je vous entends, mon père, et que, depuis une quinzaine, vous me voulez pousser à des idées qui ne sont point les miennes. De ce que j'ai ri quand vous m'en avez causé encore hier soir, je ne voudrais pas vous laisser croire que je peux me rendre à votre commandement.

FAUVEAU.

Je te conseille de faire le farouche! comme si on courait après toi!

SYLVAIN.

Je ne dis point ça... La Rose n'a pas à courir après un homme; assez courront après elle; mais je ne me mettrai point sur les rangs... A chacun le sien.

FAUVEAU.

Qu'est-ce que tu as donc à lui reprocher? d'être un peu coquette? d'aimer à se faire brave, à se faire dire des compliments, à danser, à se divertir? Quel mal y trouves-tu?

SYLVAIN.

Je n'en trouve point... Mais mon goût ne me porterait point pour une femme à qui il faudrait bailler tous ces divertissements-là.

FAUVEAU.

Oui, tu prétends être jaloux! Ah! mon pauvre gars, tu n'auras jamais de bonheur en ménage avec une pareille maladie.

SYLVAIN.

Je prétends être jaloux, vous dites? Eh bien, pourquoi non, cher père? Je veux aimer ma femme à ce point-là, et je ne saurais être jaloux de madame Rose, partant je ne saurais l'aimer. Mais nous perdons le temps, là... J'étais venu aussi pour vous dire, mon père, que nous avons là quatre ou cinq moissonneurs de louage qui veulent s'en aller tout de suite, et qu'il faudrait vitement payer... (Allant à gauche.) Je m'en vas chercher l'argent.

FAUVEAU.

Non, je l'ai sur moi... C'est tous les ans la même chose... Je sais qu'ils n'attendent point et qu'ils viennent vous déranger au milieu de la gerbaude... (Allant s'asseoir à la table.) As-tu mis leur compte en écrit?

SYLVAIN, se plaçant debout près de la table.

C'est inutile, je l'ai dans la tête. (A son père qui écrit sur l'ardoise.) Nous devons quinze journées à cet homme de Boussac,

qui est borgne. Treize et demie à Denison du Maranbert. Vingt journées à Étienne Bigot et autant à son frère... Ça fait...

LA MÈRE FAUVEAU, en dehors du hangar.

En voilà encore deux qui demandent leur paye parce qu'ils veulent partir.

SYLVAIN, tressaillant.

Qui donc ?

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est ce vieux, avec sa petite-fille. (Mouvement de Sylvain. — La mère Fauveau parlant au fond.) Eh bien, approchez donc, mes amis, on va vous contenter.

Elle s'assied près du puits et épluche des légumes.

SCÈNE V

LES MÊMES, RÉMY, CLAUDIE, tous deux la faucille en main. Claudie porte un petit sac.

RÉMY, se découvrant.

Pardon, excuse, si on vous importune, mais on voudrait s'en retourner à ce soir; on a six lieues de pays à marcher d'ici chez nous.

SYLVAIN.

Ce soir ! Vous n'y songez point !

FAUVEAU, comptant de l'argent.

On va toujours vous payer, si vous le souhaitez. (Regardant Rémy.) Ah ! c'est le père Rémy, de Jeux-les-Bois, un homme ancien, quatre-vingts ans, pas vrai ?

RÉMY, se dressant.

Quatre-vingt-deux ans, et qui moissonne encore...

SYLVAIN.

Un ancien militaire, qui a été sous-officier, et qui a reçu de l'éducation, mon père.

RÉMY.

Oh ! de l'éducation, pas plus que vous, maitre Sylvain !

mais on a fait son devoir à la guerre, et, à présent, on fait sa corvée dans les champs de blé !

FAUVEAU, avec intention, regardant Claudie.

Un peu grâce à votre petite-fille, qui fait la moitié de l'ouvrage. Allons, je ne me plains pas de vous... A vous deux, vous avez sans doute fait ce que vous pouviez.

LA MÈRE FAUVEAU, à Claudie.

Vous paraissez vannée de fatigue, ma fille; vous allez manger un morceau devant que de partir, et votre père aussi?

CLAUDIE.

Grand merci, mère Fauveau, nous n'avons besoin de rien.

LA MÈRE FAUVEAU.

Si fait, si fait !...

Elle regarde Sylvain, qui lui fait signe d'insister, puis elle retourne à son ouvrage près du puits.

FAUVEAU.

Nous disons donc que vous avez une vingtaine de journées, je crois?

SYLVAIN, debout près de lui.

Une trentaine, mon père...

CLAUDIE, près de son père.

Faites excuse tous les deux, nous en avons vingt-cinq.

FAUVEAU, étonné.

Tant que ça !

RÉMY, regardant Claudie.

Vingt-cinq journées, pas une de plus, pas une de moins.

FAUVEAU.

Je ne dis pas non... Et vous demandez pour ça?

RÉMY.

Comptez vous-même ; vous savez bien ce que vous donnez aux autres.

FAUVEAU.

Ce que je baille aux autres, oui ! mais, à vous deux, vous ne m'avez pas fait l'ouvrage de...

RÉMY, l'interrompant.

L'ouvrage de deux; aussi nous ne vous demandons pas de nous payer comme deux.

FAUVEAU.

Diache ! je le crois bien, que vous ne me demandez point ça !

RÉMY, s'animant.

Eh bien, après ? Où cherchez-vous le désaccord ? Nous voilà deux qui vous demandons la paye d'un seul, et vous trouvez ça injuste ?

SYLVAIN, qui est allé puiser de l'eau pour sa mère, venant près de son père.

Eh ! non ! il n'y a pas de désaccord ! Vingt-cinq fois cinquante sous, ça fait tout juste soixante-deux francs et cinquante centimes... et mêmement si mon père me veut croire...

FAUVEAU.

Attends donc, attends donc ! Comme tu y vas, toi ! vingt écus et deux livres dix sous pour le moissonnage d'un homme de cet âge-là !

RÉMY.

Eh bien, et ma petite-fille, la comptez-vous pour rien ?

FAUVEAU.

Votre fille, votre fille, on dit qu'elle a bon courage; mais elle n'est point forte, et l'ouvrage d'une femme en moisson, ça ne foisonne guère...

SYLVAIN, coupant la parole à Rémy, qui veut répondre.

Pardonnez-moi si je vous contredis, mon père; mais l'ouvrage d'une femme comme cette Claudie, ça doit compter. Tenez, pour être juste, vous devriez payer le père Rémy et sa petit-fille comme un et demi.

FAUVEAU.

Ah bien, par exemple !...

CLAUDIE.

Nous n'avons pas demandé tant que ça, maître Sylvain ; nous avons fait un accord avec vous, et nous nous y tenons... Nous vous avons offert de tenir une rége, et nous l'avons aussi bien tenue à nous deux qu'un bon moissonneur.

FAUVEAU, se levant, à Claudie.

Vous, vous parlez sagement, ma fille. Si vous avez fait un accord avec mon garçon, je ne reviendrai pas sur sa parole et ne le blâmerai point sur son bon cœur... C'était une charité à vous faire; vous êtes malheureux; il a bien agi! Il n'y a guère de monde qui ferait de ces marchés-là pas moins! On sait bien que deux faucilles dans un sillon, dans une rége, comme vous dites, ça embarrasse et que ça détence * les autres coupeurs plus que ça ne les aide; mais enfin...

SYLVAIN, se trouvant à la droite de son père.

Mon père, je vous ferai observer que votre jambe malade ne vous a point souffert de venir aux champs pour voir comment l'ouvrage marchait; mais je l'ai vu, moi! J'ai moissonné toujours en tête de la bande, et je vous atteste que cette jeunesse-là travaille autant qu'un homme. Elle serait morte à la peine si, à chaque fin de rége, son père n'eût point pris sa place. Par ainsi, à eux d'eux, l'un se reposant quand l'autre travaille, ils avancent autant et plus qu'un fort ouvrier... C'est pourquoi je vous dirai qu'en considération de leur pauvreté, de leur fatigue et de leur grand cœur à l'ouvrage, vous agiriez comme un homme juste que vous êtes en leur payant la journée à raison de trois francs, et, si vous vouliez être encore plus juste, juste comme le bon Dieu, qui mesure son secours à la misère d'un chacun, vous les payeriez comme un et demi!

FAUVEAU, avec humeur et élevant la voix.

C'est ça! et puis comme deux, peut-être! Es-tu fou, Sylvain, de me pousser comme ça... Tu veux donc ma ruine et la tienne, que tu soutiens mes ouvriers contre moi?

RÉMY, les arrêtant du geste.

Pas tant de paroles! Merci pour votre bon cœur, maître Sylvain; mais ça serait une aumône, et nous ne la deman-

* On a écrit le mot comme il se prononce; mais la véritable orthographe serait *détempser*, faire perdre du temps.

donspoint. On est misérable, mais, avec votre permission, on est aussi fier que d'autres. Qu'on nous paye comme un et nous serons contents.

SYLVAIN, bas, à son père.

Vous voyez, mon père, c'est du monde bien comme il faut, et, si vous aviez vu, comme moi, le comportement de ce vieux et de sa petite-fille, vous auriez eu le cœur fendu de pitié... Oui, ça fait mal de penser qu'il y a des pauvres chrétiens assez mal partagés pour être forcés de prendre des ouvrages au-dessus de leurs âges et de leurs moyens. Un homme de quatre-vingt-deux ans, et une femme, suivre la moisson, qui est la plus dure de toutes les fatigues dans nos pays! par ce grand soleil et ce vent du midi qui vous sèche le gosier et vous brûle les yeux! Vrai! c'est bien dur, et jamais charité n'aura été mieux placée que celle que vous leur ferez.

FAUVEAU.

Allons! tu me persuades tout ce que tu veux... (A Rémy et à Claudie.) Va pour trois francs, puisque mon garçon dit que c'est dans la justice. La justice avant tout! (A part, en allant à la table.) Faut que je me dépêche, car Sylvain me ferait accroire de leur donner trois francs quinze sous.

SYLVAIN, à Claudie.

Mais vous n'allez point nous quitter comme ça? Vous ferez la fête avec nous; un bon repas restaurera votre père, et vous passerez la nuit chez nous! Ma mère le veut, d'abord!

LA MÈRE FAUVEAU, de sa place.

Oui, oui, le vieux serait trop fatigué de se mettre en route après une journée de travail.

RÉMY.

Merci pour vos honnêtetés, mes braves gens, mais on voudrait s'en aller; nous marcherons mieux par la fraîcheur. Mais, pour ne pas être méconnaissant de vos civilités, on boira un coup pour arroser la gerbaude quand elle entrera, et Claudie donnera un coup de main aux femmes de la maison pour les aider à servir le repas. (A Sylvain, qui lui remet de l'ar-

gent de la part de son père.) Je prends sans compter, maître Fauveau, et en vous remerciant.

FAUVEAU.

Si fait, si fait, il faut toujours compter.

RÉMY, regardant la somme en bloc.

Je vois bien qu'il y a plus que nous ne prétendions... Mais si vous y avez regret...

Il veut rendre l'argent.

SYLVAIN.

Non, non! mon père est content de bien agir à votre endroit.

RÉMY, remettant l'argent à Claudie.

Or donc, vous êtes de braves gens, le bon Dieu vous conserve! je m'en vas au-devant de la gerbaude!

Il sort par le fond.

CLAUDIE, à la mère Fauveau.

Commandez-moi donc ce que j'ai à faire pour vous aider, mère Fauveau.

LA MÈRE FAUVEAU, lui prenant sa faucille et son petit sac.

Tenez, ma fille, si vous voulez laver le restant des vaisseaux, ça nous soulagera d'autant. Vous prendrez aussi les nappes et les couverts chez nous (elle lui montre la porte de gauche), et vous les porterez ici en face, dans le logement de la bourgeoise, qui est plus grand que le nôtre.

Elle lui montre la porte de droite et sort par celle de gauche.

FAUVEAU, ramassant l'argent qui est sur la table. A Sylvain.

Moi, je vas payer ces autres moissonneurs qui attendent... Va donc t'habiller, Sylvain! il n'est que temps.

SYLVAIN.

J'y vas, j'y vas, mon père.

Fauveau sort par le fond, à gauche.

SCÈNE VI

CLAUDIE, SYLVAIN.

Claudie s'est approchée du puits et puise de l'eau. Sylvain est allé à droite prendre sa fourche et se dispose à sortir, quand il voit le mal que se donne Claudie pour faire monter le seau.

SYLVAIN.

Voilà que vous prenez encore de la peine, Claudie, au lieu de vous reposer. Les femmes de chez nous ne se fatiguent guère, elles ne moissonnent point, surtout! Après tantôt un mois de pareil travail, c'est pour vous achever!

CLAUDIE, triste mais calme, parlant d'un ton doux mais résolu.

Ne faites pas attention à moi, maître Sylvain.

SYLVAIN, quittant sa fourche et allant au puits, atteint le seau et en verse le contenu dans un petit baquet qui est près du puits.

Excusez-moi, je fais attention à vous. Il n'y a pas moyen, quand on a le cœur un peu bien placé, de ne point voir le courage et la peine que vous avez. (Claudie prend trois assiettes qui sont sur le bord du puits, puis elle les lave dans le baquet, et ensuite les essuie, sans regarder Sylvain. Sylvain revenant à droite.) Elle ne m'écoute point! elle a mêmement la mine de ne vouloir point m'entendre. Quel âge donc est-ce que vous avez, Claudie?

CLAUDIE, tout en faisant son ouvrage.

J'ai vingt et un ans.

SVLVAIN.

Et vous moissonnez comme ça pour la première fois?

CLAUDIE.

C'est la troisième année.

SYLVAIN.

Faut que vous soyez bien dans la gêne?

CLAUDIE.

Sans doute.

SYLVAIN.

Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère?

CLAUDIE.

Oui, j'avais cinq ans.

SYLVAIN.

Votre grand-père n'a pas un bout de champ ou de jardin?

CLAUDIE.

Nous n'avons pas même de maison, nous payons loyer d'une petite locature.

SYLVAIN.

C'est loin d'ici où vous demeurez?

CLAUDIE.

Je crois qu'il y a environ six lieues de pays.

SYLVAIN.

Ah! il y a plus de six lieues d'ici à Jeux-les-Bois!... (Claudie, ayant essuyé les assiettes, étend sa serviette sur le dos d'une chaise et entre à gauche, puis en sort tout de suite avec son panier où sont des serviettes, des nappes et quelques gobelets. Sylvain à lui-même.) Il n'y a pas moyen de causer avec elle!... je ne sais plus quelles questions lui faire!... Comme elle est triste avec son air tranquille!... Elle a trop de misère, c'est sûr... (A Claudie, qui met les quelques gobelets dans le baquet, puis qui pose et compte le linge sur la table.) Est-ce que vous avez des parents dans votre endroit?

CLAUDIE.

Nous n'en avons plus.

SYLVAIN.

Vous êtes seule avec votre grand-père?

CLAUDIE.

Oui, seule.

SYLVAIN.

Mais il y a des voisins qui vous aident?

CLAUDIE.

Nous ne demandons rien.

SYLVAIN.

Si vous veniez demeurer par ici, vous seriez peut-être mieux ?

CLAUDIE.

J'en ignore.

SYLVAIN.

Vous trouveriez toujours de l'ouvrage dans notre métairie... Et puis ma mère est très-bonne ; si vous veniez à être malade, elle vous assisterait.

CLAUDIE.

Oh ! c'est vrai qu'elle est très-bonne !

SYLVAIN.

La bourgeoise Rose n'est pas mauvaise non plus.

CLAUDIE.

Elle passe pour charitable.

SYLVAIN.

Eh bien, ça ne vous tenterait point de vous établir par chez nous ?

CLAUDIE.

Non ; mon père a son accoutumance là-bas.

SYLVAIN.

Et vous y voulez rester ?

CLAUDIE, passant devant Sylvain et faisant un mouvement de respect et en même temps de douleur.

Mon Dieu, oui !

Elle sort en emportant le linge par la porte de droite.

SCÈNE VII

SYLVAIN, seul, regardant à droite.

Allons, je ne lui donne ni fiance ni regret. Elle a tourné son idée d'un autre côté. Sans doute il y a quelqu'un qui la recherche dans son pays, car elle est trop belle fille et trop méritante pour n'avoir point donné dans la vue à d'autres qu'à

moi. Que le bon Dieu la fasse heureuse, c'est tout ce que je demande.

Il tombe dans la rêverie et s'arrête devant la porte où est entrée Claudie en regardant toujours si elle ne sort pas de chez la Grand'Rose.

SCÈNE VIII

SYLVAIN, DENIS RONCIAT, **fort endimanché. Il fait un mouvement en apercevant Sylvain.**

DENIS, **d'une voix retentissante.**

Bonjour, maître Sylvain Fauveau!

SYLVAIN, **du geste.**

Salut, monsieur Denis Ronciat.

DENIS.

La bourgeoise est arrivée à la parfin?

SYLVAIN, **se retournant sans le remarquer.**

On le dit, je ne l'ai point vue.

DENIS.

J'ai entendu la musette, et je crois que la gerbaude n'est pas loin. Je vas l'attendre ici, car je suis diablement fatigué... et... différemment, mon cheval pareillement. Voici la troisième fois qu'il fait la route de chez moi ici depuis ce matin.

Sylvain, qui est retombé dans sa rêverie et qui ne l'écoute pas, reprend sa fourche et sort par la gauche.

SCÈNE IX

DENIS, **seul, s'asseyant à droite et ôtant ses grandes guêtres en cuir, qu'il jette dans un coin.**

Ce gars-là me bat froid. Il pense à épouser sa bourgeoise. Son père s'en flatte et me l'a donné à entendre... Mais plus souvent que des métayers qui n'ont rien me souffleront ce mariage-là!... Une belle dot et une belle femme! grandement

14

recherchée par toute la jeunesse du pays. Ça flatte d'avoir la préférence... et on l'aura !... Oui, qu'on l'aura, je dis... la préférence !

SCÈNE X

DENIS, CLAUDIE.

Claudie rentre par la porte de droite, va au baquet et se remet à laver quelques gobelets sans faire attention à Denis.

DENIS, à part, la voyant passer.

Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?... une nouvelle servante ?... Je vas lui parler... Faut toujours mettre les servantes dans ses intérêts... (Appelant Claudie, qui est entrée à gauche.) Dites donc, la fille ! (Elle rentre tenant une serviette, et, reconnaissant Ronciat, elle tressaille, laisse tomber sa serviette, et reste immobile. Denis fait une exclamation, et recule comme terrifié.) Qu'est-ce que ça veut dire ?... A quelles fins êtes-vous céans, Claudie ?

CLAUDIE, froidement.

Qu'est-ce que ça vous fait, monsieur Ronciat ?

DENIS.

Ça me fait, ça me fait... Différemment ça ne me fait rien... Mais je ne m'attendais point à vous voir.

CLAUDIE, tombant assise, même jeu.

Ni moi non plus.

DENIS, fort troublé.

Et... différemment, votre santé est bonne ?... depuis le temps que... alors, pour lors que... sans doute que... (S'essuyant le front.) Ça fait rudement chaud, pas vrai ?

CLAUDIE, se levant, même jeu.

Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ne me dérangez point pour si peu. Je reprends mon ouvrage.

Elle ramasse sa serviette et essuie ses gobelets.

DENIS.

Je ne prétends point vous molester, Claudie. Et si votre ouvrage est pressante... Mais quelle ouvrage donc est-ce que

vous faites céans, Claudie? Si vous y êtes servante, il n'y a pas grand temps.

CLAUDIE.

J'y suis venue en moisson, et je m'en vas ce soir.

DENIS.

Vous êtes venue en moisson? C'est donc vous, cette fille qu'on m'a parlé, qui mène si bien la faucille? Si j'avais connu que c'était vous!...

CLAUDIE.

Vous ne seriez point venu ici, aujourd'hui?...

DENIS.

Je ne dis pas!... différemment... sans doute que pour travailler comme ça, il faut que vous soyez un peu dans la peine, et, si vous êtes comme ça dans la peine,... ça serait à moi de...

CLAUDIE.

Eh bien?

DENIS.

Ça serait à moi de vous assister.

CLAUDIE, laissant tomber la serviette et le gobelet, et allant à lui. Avec fierté.

Où auriez-vous donc pris le droit de m'assister, Denis Ronciat?

DENIS, à part.

Diable! diable! je pensais qu'elle allait me rappeler ça... et la voilà qui fait celle qui ne s'en souvient tant seulement point... Ah! ma foi, tant pis, je vas brusquer les choses, moi. (Haut.) Çà donc, vous ne souhaitez rien de moi?

CLAUDIE.

Rien du tout.

DENIS.

Ah! vous êtes toujours fière! cette fierté-là ne vaut rien, Claudie, et j'ai dans mon idée que vous êtes venue ici pour tirer une vengeance de moi.

CLAUDIE.

Ça serait un peu tard! après cinq ans...

DENIS.

Après cinq ans... de... Comment dites-vous?

CLAUDIE.

Cinq ans d'oubliance.

DENIS.

D'oubliance de ma part que vous voulez dire?

CLAUDIE.

Autant de ma part que de la vôtre!

DENIS, avec joie.

Vrai? Oh bien, si c'est réciproque, nous pouvons bien nous entendre et faire la paix à cette heure. Voyons, Claudie, parlons peu et parlons bien; différemment, combien veux-tu en dédommagement pour...?

CLAUDIE, regardant fixement.

Pour?...

DENIS, hésitant.

Pour...

CLAUDIE, avec force et douleur.

Pour qui?... puisqu'il est mort!

DENIS, se découvrant.

Il est mort?... (A part, et mettant la main sur sa poitrine.) Tout de même, ça me fait quelque chose! ça me donne un coup dans l'estomac!...

CLAUDIE.

Il est mort l'an dernier, Denis! et vous ne l'avez seulement point su! Vous ne l'avez assisté ni quand il est venu au monde, ni quand il en est sorti. Il a vécu de misère avec moi, il est mort de misère malgré moi, et c'est malgré moi aussi que je ne suis point morte avec lui! Vous ne vous en êtes jamais tourmenté! Tous les ans, pendant trois ans qu'il a vécu, je vous ai fait écrire une lettre par le curé de notre paroisse pour vous réclamer votre promesse; vous n'avez jamais fait réponse. Depuis une année, vous n'avez plus reçu de lettre; vous auriez dû comprendre que ça signifiait: « La pauvre Claudie a perdu sa consolation et son espérance, elle n'a plus besoin de rien. »

DENIS.

Dame ! dame !... pauvre Claudie !... c'est ta faute aussi, tu aurais dû écrire plus souvent, venir me trouver...

CLAUDIE.

Moi ?...

DENIS.

Ou tout au moins... différemment, m'envoyer ton père.

CLAUDIE, avec fierté.

Mon père ! un homme comme lui ? un ancien soldat, un homme de quatre-vingt-deux ans, qui est fier, qui n'a jamais tendu la main et qui piochera la terre jusqu'à ce qu'il tombe dessus ? vous auriez souhaité le voir mendier le pain de sa fille, à vous, Denis, qui l'avez séduite à l'âge de quinze ans et qui ne l'avez détournée de son devoir qu'en lui faisant toutes les promesses, toutes les prières, toutes les menaces d'un homme qui veut se périr par grande amour et par grande tristesse ? Si j'avais voulu de vous une promesse de mariage, ne me l'auriez-vous point signée ? Est-ce que vous ne me l'avez pas offerte ? est-ce que je ne l'ai point refusée ? Ah ! je n'étais qu'une enfant, bien simple et bien sotte, et cependant j'avais déjà plus de cœur que vous n'en avez jamais eu, car j'aurais cru vous faire injure en doutant de votre parole ! Et mon père, qui savait tout ça, aurait été vous prier de vous en souvenir ? Non, non, le pauvre vieux, s'il en avait eu la force, il n'aurait été vers vous que pour vous tuer... et sans moi, qui l'ai retenu, qui sait s'il n'aurait point fait un malheur !

DENIS.

Diable ! diable !... et différemment, est-ce qu'il est ici, ton père ?

CLAUDIE.

Oh ! n'ayez crainte, le voilà trop vieux pour se venger, mon pauvre père ! il travaille encore... (pleurant), mais il s'en va, et bientôt je pourrai m'en aller aussi, car j'aurai tout perdu, et personne n'aura plus besoin de moi.



st ta faute aussi, tu
ouver...

voyer ton père.

ancien soldat, un
er, qui n'a jamais
'à ce qu'il tombe
ier le pain de sa
ge de quinze ans
qu'en lui faisant
tes les menaces
e amour et par
ne promesse de
Est-ce que vous
point refusée ?
bien sotte, et ce-
n'en avez jamais
tant de votre pa-
it été vous prier
ieux, s'il en avait
ur vous tuer... et
rait point fait un

ce qu'il est ici, ton

x pour se venger,
curant), mais il s'en
si, car j'aurai tout
moi.

DENIS.

Claudie, voyons, écoute-moi... J'ai été oublieux, c'est vrai; je me suis mal comporté envers toi, c'est encore vrai, et tu as le droit de vouloir me punir en faisant du tort à ma réputation; mais il ne faut pas comme ça donner son cœur à la rancune. Tout peut s'arranger.

CLAUDIE.

Non, Denis! rien ne peut plus s'arranger, car il y a longtemps que je ne vous estime plus, et que, par suite, je ne vous aime point.

DENIS.

Voyons, Claudie, voyons! si je t'offrais... la, cent bons écus...

CLAUDIE, le repoussant du geste.

Malheureux que vous êtes!

DENIS.

Eh bien, quatre cents francs!... cinq cents, la!

CLAUDIE.

Taisez-vous donc! vous m'offririez tout ce que vous avez, que je regarderais ça comme un affront que vous me faites.

Elle passe à droite.

DENIS.

Ah! dame! aussi... tu en veux trop! tu veux que je t'épouse!

CLAUDIE.

Tant que mon pauvre enfant a vécu, j'ai dû le vouloir à cause de lui! mais, à présent, j'aimerais mieux mourir que d'épouser un homme que je méprise.

DENIS.

Ah! que vous êtes mauvaise, Claudie! vous voulez vous revenger, je vois ça! on vous a dit que j'allais me marier avec la bourgeoise de céans; mais ça n'est pas vrai, c'est des propos.

CLAUDIE.

Je ne sais rien de vous; je ne vous savais seulement pas dans le pays d'ici.

DENIS.

Parole d'honneur, Claudie, que je ne songe pas au mariage ! par ainsi tu n'as pas besoin de me décrier, et différemment... si tu y tentais, je nierais tout, d'abord !

CLAUDIE.

Je m'en rapporte à vous pour savoir mentir.

On entend la cornemuse.

DENIS.

Chut ! chut ! Claudie pas de querelle devant le monde ! Voilà la gerbaude qui arrive ! Sois bonne, ma pauvre Claudie, va, je t'en récompenserai.

Elle remonte vers le fond. Denis reste sur le devant, à droite.

SCÈNE XI

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAUVEAU, CLAUDIE, RÉMY, ROSE, DENIS, LE CORNEMUSEUX, MOISSONNEURS, GLANEUSES, OUVRIERS, ENFANTS et SERVANTES DE LA MÉTAIRIE.

On voit paraître d'abord le cornemuseux, suivi d'enfants, ensuite les moissonneurs, Sylvain et sa mère, suivis de filles de ferme qui sortent de gauche, la Grand'Rose donnant le bras à Fauveau. Viennent parmi les travailleurs le père Rémy avec Claudie. Puis, au fond, on aperçoit une énorme charrette de blé en gerbes, surmontée d'une autre gerbe ornée de fleurs et de rubans, tenue par deux hommes. La charrette, traînée par deux bœufs, s'arrête devant l'entrée de la ferme. Les deux hommes qui sont sur le charroi font glisser la gerbe, laquelle est reçue par deux moissonneurs qu l'apportent au milieu du théâtre. Le père Fauveau conduit la Grand'Rose à droite près de la gerbe, et va à gauche près de son fils et de sa femme. Rémy est au fond avec Claudie. Denis est à droite entre la Grand'Rose et le cornemuseux. Les autres personnages, ainsi que les enfants, se placent au fond et de chaque côté.

FAUVEAU.

Allons, Sylvain ! voilà la gerbaude ! .. C'est à toi de détacher le bouquet pour le présenter à la bourgeoise !

SYLVAIN.

Non, mon père, c'est contre la coutume; il faut que ça soit le plus jeune ou le plus vieux de la bande, et je ne suis ni l'un ni l'autre.

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est juste ! la coutume avant tout, et mêmement, dans ma jeunesse, c'était toujours le plus vieux, on estimait que ça portait plus de bonheur.

RÉMY, descendant près de la gerbe.

Le plus vieux ici, sans contredit, c'est moi, et je connais la cérémonie mieux que personne... (Regardant la gerbe.) D'abord, est-elle faite comme il faut, la gerbe ? Il y faut autant de liens que vous avez eu de moissonneurs! Et puis il n'y faut point épargner l'arrosage, le vin du bon Dieu... (A ce moment, les filles de ferme, sur un signe de Sylvain, entrent à gauche et reviennent avec des brocs de vin et des gobelets qu'elles déposent sur la table. — Le père Rémy continue de parler pendant ce jeu de scène.) Et puis, après, vivent la joie, la santé, l'amitié, l'abondance! vivent les vieux! vivent les jeunes!... (Regardant les enfants qui se groupent autour de lui.) Et vive aussi le petit monde !... Tout ça rira, chantera, dansera... (Avec respect.) Mais, avant tout, faut consacrer la gerbe, car on ne doit point se jouer des vieux us.

ROSE.

Faites donc tout à votre idée, vieux, et à l'ancienne mode; vous aurez la gerbe pour récompense.

RÉMY, souriant.

J'aurai la gerbe ? Et me donnerez-vous aussi des bras pour l'emporter chez moi, à six lieues d'ici ?

ROSE.

J'entends ! on y mettra le prix, mon brave homme, et vous choisirez le blé ou ce qu'il y aura dessous. Allons, voilà mon estimation, cinq francs pour la gerbaude ! Que chacun fasse comme moi, suivant ses moyens. Les plus pauvres mettront ce qu'ils pourront. Ça ne serait qu'un petit cadeau, un petit sou, ça porte toujours bonheur à qui le donne.

Elle met une pièce de cinq francs au pied de la gerbe.

RÉMY, la saluant.

Vous êtes bien honnête, la bourgeoise. (Le père Fauveau s'approche lentement et fouille dans sa poche pour choisir une petite pièce de monnaie. — Rémy, gaiement.) Mettez-y une idée de bonne amitié et le compte y sera.

Fauveau met une petite pièce de monnaie et serre la main à Rémy, qui s'incline.

LA MÈRE FAUVEAU, s'approche aussi et retire de ses poches un dé à coudre, une paire de ciseaux, un couteau, une pelote, du fil, et met le tout au pied de la gerbe. — A Rémy, lui donnant la main.

Ça sera pour la jeune fille.

RÉMY, lui montrant Claudie, qui est près de la gerbe.

Merci pour elle, mais elle n'a point besoin de ça pour vous aimer. (La mère Fauveau embrasse Claudie. — Sylvain vient à son tour et tire sa montre, qu'il veut aussi déposer. — Rémy l'arrêtant.) Oh! ça, c'est trop beau pour du monde comme nous!

SYLVAIN.

Vous n'avez point le droit de rien refuser... Vous êtes lieutenant de gerbaude; je connais la coutume aussi, moi!

Il met sa montre et serre la main à Rémy. En reprenant sa place, il salue Claudie, laquelle fait un mouvement qui n'est aperçu que de Sylvain. — Une toute petite fille apporte gravement une grosse pomme verte.

RÉMY, prenant la pomme et embrassant l'enfant.

Merci!... Je reçois votre bénédiction, mon petit cœur.

D'autres viennent plus rapidement apporter leurs offrandes.

ROSE, s'approchant de Denis Ronciat, qui se tient à l'écart.

Eh bien, est-ce que vous ne voulez rien donner pour ce pauvre homme, vous qui avez le moyen?

RONCIAT, fouillant dans sa poche.

Si fait! si fait!

Il s'approche pour faire le même jeu de scène que les autres. Rémy fait un mouvement et l'arrête.

RÉMY, regardant fixement.

Denis Ronciat ! (Avec colère et mépris.) Retire ta main et ton offrande... je n'en veux point.

Dans le mouvement des personnages qui occupent la scène, on ne fait pas grande attention aux paroles de Rémy. Rose, qui est plus près de Ronciat, les remarque.

ROSE, à Denis.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc contre vous, ce vieux-là ?

DENIS, à Rose.

Ah! ma foi, je ne sais point. Différemment... je ne le connais pas. C'est si vieux, ça radote !

FAUVEAU, criant.

Allons, la chanson, vieux ! la chanson! Silence là-bas

RÉMY, chantant d'une voix cassée.

A la sueur de ton visaige,
Tu gagneras ton pauvre sort.

REPRISE EN CHŒUR.

A la sueur de ton visaige,
Tu gagneras ton pauvre sort !

RÉMY.

Après grand'peine et grand effort,
Après travail et long usaige...
Après grand'peine et grand effort,
Pauvre paysan [1], voici la mort !

REPRISE EN CHŒUR.

Pauvre paysan, voici la mort !

ROSE, les arrêtant du geste.

Oh! pas de cette chanson-là, elle est trop triste

RÉMY.

Elle est bien ancienne ; je n'en sais que de celles-là.

FAUVEAU.

Mieux vaut ne point chanter que nous dire une chanson de mort un jour de gerbaude !

1. *Pay* est d'une syllabe dans le langage rustique comme dans le vieux français.

RÉMY.

La mort vous fait peur, à vous autres, parce que vous êtes jeunes! Si vous aviez mon âge, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une même chose. Ça se tient comme l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche. (Regardant Denis.) Un peu plus tôt, un peu plus tard, faut toujours souffrir pour vivre, et vivre pour mourir. Allons, puisque vous n'estimez point mes chansons de l'ancien temps, je vas vous faire un petit discours sur la gerbaude. Celui qui ne peut point chanter doit parler... Mais la voix me fait défaut. Donnez-moi un verre de vin blanc...

FAUVEAU.

Si vous souhaitiez un doigt de brandevin, ça vous donnerait plus de force ; c'est souverain, après moisson.

RÉMY, regardant Denis.

Oui, c'est ça, je veux bien, j'ai quelque chose à dire et je veux le dire. Donnez-moi du rude.

CLAUDIE, voulant l'empêcher de boire de l'eau-de-vie que lui présente la mère Fauveau.

Mon père, ne buvez point ça ; à votre âge, c'est trop fort! Rappelez-vous que, l'an passé, ça a manqué vous tuer!

RÉMY.

Bah! bah! laisse-moi donc! je me sens faible, ça me remettra.

DENIS, à demi-voix.

Allons! allons! la musette; c'est bien assez écouter ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

LA MÈRE FAUVEAU, qui est près de lui, versant à boire aux moissonneurs.

Excusez, monsieur Ronciat; quand un homme d'âge veut parler, on doit l'entendre; et, quand il parle sur la gerbaude, ça porterait malheur de l'interrompre.

RÉMY, élevant son verre.

Criez avec moi, mes amis : à la gerbe! à la gerbaude!

TOUS, criant.

A la gerbaude !

Les personnages reprennent leurs mêmes places comme à l'entrée de la gerbaude.

RÉMY, se découvrant. Tous font de même. Un grand silence règne autour de Rémy.

Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés ! De tous tes présents, mon bon Dieu, voilà le plus riche ! Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur ! Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre ! Merci à Dieu pour la gerbaude ! (Aux assistants.) Faites comme moi, mes enfants, buvez et arrosez la gerbaude.

Tous boivent, la mère Fauveau et les autres femmes ayant fait le tour pour remplir les verres.

TOUS, avec respect.

Merci à Dieu pour la gerbaude !

Ils viennent faire, du fond de leurs verres, des libations sur la gerbaude.

FAUVEAU, reprenant sa place.

Ça va bien ! vous avez bien parlé, père Rémy ! (Aux autres.) Ce vieux-là n'est point sot !

RÉMY, à la gerbe.

Que le bon Dieu bénisse la moisson de cette année dans la grange comme il l'a bénie sur terre ! Le blé a foisonné, il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en recueillent qu'au profit des autres ! Le pauvre monde peine beaucoup ; le bon Dieu lui envoie des années qui le soulagent. Le riche travaille pour ses enfants ; les pauvres sont les enfants de Dieu, et il fait travailler son soleil pour tout le monde. Merci à Dieu pour le pain à bon marché et pour la gerbaude !

TOUS, répétant les libations.

Merci à Dieu pour la gerbaude !

CLAUDIE, prenant le gobelet que Rémy porte à ses lèvres.

Ne buvez plus, mon père, vous êtes pâle !

RÉMY.

Est-ce que j'ai mal parlé, cette fois? (A Rose.) Ai-je offensé la bourgeoise?

ROSE.

Non, mon vieux! Je ne suis point portée contre le pauvre monde. Parlez, parlez!

RÉMY, lui présentant le bouquet qui domine la gerbe.

Que Dieu récompense les bons riches!... (Il l'embrasse.) Qu'il les conserve tant qu'il y aura des pauvres! (Regardant Ronciat.) Des gens heureux qui lèvent la tête et qui font le mal,... il y en a : le ciel les voit! Des gens bien à plaindre,... il y en a aussi : la terre les connaît! (Se replaçant près de la gerbe.) Gerbe! gerbe de blé, si tu pouvais parler! si tu pouvais dire combien il t'a fallu de gouttes de notre sueur pour t'arroser, pour te lier l'an passé, pour séparer ton grain de ta paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hiver, pour te remettre en terre au printemps, pour te faire un lit au tranchant de l'arrau, pour te recouvrir, te fumer, te herser, t'héserber, et enfin pour te moissonner et te lier encore, et pour te rapporter ici, où de nouvelles peines vont recommencer pour ceux qui travaillent... (En s'exaltant.) Gerbe de blé! tu fais blanchir et tomber les cheveux, tu courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde travaille quatre-vingts ans pour obtenir à titre de récompense une gerbe qui lui servira peut-être d'oreiller pour mourir et rendre à Dieu sa pauvre âme fatiguée... (A Ronciat, avec colère.) C'est qu'il y a des mauvais cœurs, Denis Ronciat, il y a des mauvais cœurs! Je ne dis que ça!

DENIS, au cornemuseux.

Vingt sous, si tu fais brailler ta musette!

LE CORNEMUSEUX.

Nenni, monsieur... Couper la parole à un vieux, ça ferait crever mon instrument!

RÉMY, balbutiant et repoussant machinalement sa fille, qui veut l'emmener.

Laissez-moi... laissez-moi dire... Il y a des gens qui pren-

nent à leur prochain plus que la vie, ils lui prennent l'honneur. Oui, oui, laisse-moi, ma fille... tu me fais perdre mes idées!...

CLAUDIE.

Mon père est malade, voyez ses yeux! Ce qu'il dit lui fait du mal. Aidez-moi à l'ôter de là.

RÉMY, soutenu par Sylvain et Claudie. Le groupe est resserré autour de lui.

Oui, je me sens malade, je ne vois plus! Est-ce que vous n'êtes plus là, vous autres? Je vous ai attristés... Je vas chanter encore.

Atteignant la gerbe qu'il fait tomber, il chante.

Pauvre paysan, voici la mort!

Il s'affaisse sur la gerbe.

CLAUDIE, avec détresse.

Bonnes gens! mon père se meurt!

ROSE, à un moissonneur.

Vite le médecin, le curé!

SYLVAIN.

Courez vite, c'est un coup de sang!

RÉMY, la tête sur la gerbe.

C'est trop tard! Dieu me fera grâce. J'ai tant souffert dans ce pauvre monde!... Ma fille!... ma fille!... C'est une bonne fille, entendez-vous? (Serrant convulsivement la main de Sylvain.) N'importe qui vous êtes, ayez soin de ma fille!

CLAUDIE, se jetant sur lui.

Mon père, mon pauvre père! je veux mourir avec toi!

RÉMY, touchant la gerbe et se soulevant un peu.

Ah! la gerbaude! la gerbe! l'oreiller du pauvre!

Il tombe sur la gerbe.

ROSE.

Ayons soin de cette pauvre fille!

LA MÈRE FAUVEAU.

Ça fend le cœur!

FAUVEAU, avec douleur.

Voilà une triste gerbaude!

DENIS, bas, se penchant vers Claudie.

Claudie, Claudie, je ne t'abandonnerai point, vrai!

SYLVAIN, de l'autre côté.

Claudie, votre père vous a confiée à moi, c'est sacré!

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur du logement des métayers. Maison de paysan, vaste, bien meublée à l'ancienne mode, et bien tenue. Au fond, une sortie fermée par une porte à hauteur d'appui. Au fond, à gauche, près de la porte de sortie, une fenêtre; devant la fenêtre, un bas de buffet. Du même côté, au premier plan, une grande cheminée avec du feu; devant le feu, des fers à repasser. A droite, au fond, un escalier qui prend à partir de la porte de sortie, et qui conduit à une galerie placée à la hauteur d'un étage. Du même côté, sur le devant, une table; dessus, une couverture, une petite tasse, un carreau, du linge, un fer, tout ce qu'il faut pour repasser du linge.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉMY, assis dans la cheminée, l'air hébété; LA MÈRE FAUVEAU, assise près de la table, et filant au fuseau; CLAUDIE, à la table et repassant du linge.

LA MÈRE FAUVEAU.

Je vous assure, ma fille, que vous ne nous êtes point à charge, et que vous avez tort de vouloir nous quitter. Vous travaillez plus proprement et plus subtilement que pas une de mes servantes, vous avez un grand courage dans les bras, dans les jambes et je crois surtout dans le cœur. Et si nous faisons un peu de dépense pour garder votre pauvre père, qui, depuis son coup de sang de la moisson, ne s'aide quasiment plus, nous en sommes bien récompensés par votre travail, qui vaut gros dans une métairie; par ainsi restez donc

avec nous jusqu'à temps que votre père se rétablisse, si c'est la volonté du bon Dieu.

CLAUDIE.

Vous êtes une âme grandement bonne, mère Fauveau, et, si je veux m'en aller, ne le prenez point comme une méconnaissance de vos amitiés. Vous m'en faites tant, que je voudrais pouvoir mourir à votre service ; mais, aussi vrai que j'aime le bon Dieu et vous, je ne peux point rester davantage.

Elle va à la cheminée, embrasse son père, prend un autre fer et revient à la table.

LA MÈRE FAUVEAU.

Claudie, je ne vous demande point vos raisons. Peut-être que j'en ai une doutance, et je ne vous en estime que mieux ; peut-être que, dans un peu de temps, je vous dirai que vous faites bien de partir; mais votre père n'est pas encore en état, et vous ne pouvez point l'emmener avant de vous être pourvue d'ouvrage pour le soutenir.

CLAUDIE.

Mon père est faible, mais il ne paraît point souffrir; et, comme je sais qu'il aime beaucoup son endroit, j'ai dans mon idée qu'il a de l'ennui d'en être absent. Je suis quasiment assurée de trouver de l'ouvrage chez nous : on m'emploie aux lessives, on me donne des blouses à faire; je travaille aussi à la terre, qui est plus légère là-bas que par ici. J'aurai plus de peine qu'avant, puisque mon père ne peut plus s'occuper; mais qu'est-ce que ça me fait d'user ma santé ? Je durerai toujours bien autant que ce pauvre homme-là, qui n'en a pas pour longtemps, et qui, depuis deux mois qu'il est malade chez vous, n'a pas l'air de pouvoir reprendre ses forces.

Elle va serrer le linge dans le bas du buffet qui est au-dessous de la croisée.

LA MÈRE FAUVEAU, se levant.

Moi, je le trouve mieux depuis deux ou trois jours, et, ce matin, il m'a parlé plus longtemps et plus raisonnablement qu'il n'avait fait depuis son accident.

CLAUDIE, revenant près de la mère Fauveau.

Il vous a parlé ? Et... qu'est-ce qu'il vous disait ?

LA MÈRE FAUVEAU.

Il me demandait si le médecin l'avait condamné, et s'il en avait encore pour longtemps à durer comme ça sans rien faire.

CLAUDIE, regardant son père.

Pauvre père ! je sais bien qu'il regrette de n'être pas mort sur le coup. Mais, voyez-vous, quand je devrais le garder comme ça, en misère, le restant de mes jours, je ne plaindrais pas ma peine. Ah ! tout ce que le bon Dieu voudra, pourvu que je le conserve ! Vous ne savez pas quel homme c'était, mère Fauveau !

Elle essuie ses yeux à la dérobée.

LA MÈRE FAUVEAU, lui prenant la main.

C'est pour cela, ma pauvre Claudie, qu'il vous faut rester encore un peu. Il ne manque de rien ici, et vous pouvez le voir à chaque moment.

CLAUDIE.

Je sais qu'il ne sera jamais aussi bien que chez vous, ni moi non plus !

LA MÈRE FAUVEAU.

Eh bien, alors !...

CLAUDIE.

J'attendrai encore une quinzaine pour vous obéir. Aussi bien, je vous serai utile pour dériver et sécher votre chanvre. Et, après ça, malgré vos bontés, je m'en irai, parce que je crois que c'est mon devoir. Allons, je m'en vas chercher la fournée. J'emmènerai mon père jusqu'au cellier. Ça le promènera un peu.

Elle s'approche de son père et le fait lever sans qu'il oppose la moindre résistance, ni paraisse se soucier de ce qu'on veut faire de lui.

LA MÈRE FAUVEAU, parlant haut.

Il faut prendre l'air, père Rémy ; ça vous vaudra mieux que d'être toujours dans la cheminée.

RÉMY, parlant avec effort.

J'ai toujours froid.

LA MÈRE FAUVEAU, à Claudie.

Voyez-vous qu'il entend bien aujourd'hui ?

CLAUDIE.

Ça ne vous contrarie pas de venir avec moi, mon père?

RÉMY.

Est-ce que nous retournons chez nous ?

CLAUDIE.

Pas encore, bientôt !

Elle sort par le fond avec son père ; Sylvain, du haut de la galerie, guette sa sortie.

SCÈNE II

LA MÈRE FAUVEAU, SYLVAIN.

SYLVAIN, à sa mère, qui revient près de la table.

Eh bien, mère, avez-vous réussi?

LA MÈRE FAUVEAU, levant la tête.

Sylvain, j'ai fait ce que j'ai pu. Une mère n'a que sa parole. J'ai eu tort peut-être de te la donner, mais je ne sais point résister à ce que tu veux.

SYLVAIN.

Et... elle restera ?

LA MÈRE FAUVEAU.

Encore une quinzaine pour nous aider à teiller le chanvre.

SYLVAIN.

Une quinzaine ? rien que ça ? Elle veut donc toujours nous quitter ?

LA MÈRE FAUVEAU, prenant sa quenouille et la portant sur le bas du buffet.

Son idée ne changera point, sois-en assuré. C'est une fille qui pense trop bien pour vouloir mettre du désaccord dans une famille.

SYLVAIN, descendant.

Mère, je ne sais pas quelle idée vous avez! vous croyez que je pense à cette fille, et... je n'y pense point.

Il regarde au dehors, du côté où est sortie Claudie.

LA MÈRE FAUVEAU, l'attirant à elle.

Sylvain, faut pas dire des menteries à sa mère!

SYLVAIN.

Je n'y pense point tant que vous croyez! Écoutez donc, je suis un peu le chef de la famille, depuis que le père est éboité; et je vois bien qu'une servante comme Claudie porte profit à notre ménage. Ce n'est pas deux, trois servantes qui vous la remplaceront, convenez-en. Une fille si adroite, si prompte, si épargnante, si fidèle! une malheureuse enfant qui n'a rien et qui n'est jalouse que de faire prospérer le bien d'autrui! Est-ce peu de chose ça? faut-il pas bien de la raison et de la religion pour avoir ces sentiments-là?

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, oui, mon enfant, c'est vrai! mais, si tu prends tant de feu à la chose, c'est moins par intérêt pour l'épargne que par inclination pour cette jeunesse. Tu voudrais bien t'en faire accroire à toi-même là-dessus, mais je vois clair : elle te plaît... et tu le lui as dit!

SYLVAIN.

Non, mère, jamais! ça, j'en jure!

LA MÈRE FAUVEAU.

Jamais?

SYLVAIN.

J'ai jamais osé!

LA MÈRE FAUVEAU.

Alors, elle l'a deviné, car, pour sûr, elle le sait.

SYLVAIN, avec joie.

Si elle le sait, c'est donc que vous le lui avez dit? Oh! la bonne brave femme de mère que vous êtes!

Il l'embrasse.

LA MÈRE FAUVEAU.

Voyez le traître d'enfant! il me flatte pour me fourrer dans

ses folletés ! Non, Sylvain, non ; je n'ai rien dit, et je ne dirai rien. Tu ne dois point courtiser cette Claudie, parce que tu ne peux point l'épouser.

SYLVAIN.

L'épouser ? Et où serait donc l'empêchement ? est-ce que nous sommes riches pour que je cherche une dot ? Nous avons nos bras et notre courage au travail, et Claudie apporterait cette dot-là, bien ronde et bien belle !

LA MÈRE FAUVEAU.

Mais ton père a son idée contraire, et, s'il se doutait de la tienne, il n'aurait point de repos que Claudie ne soit hors de chez nous.

SYLVAIN.

Mon père ! mon père entendra la raison !

LA MÈRE FAUVEAU.

Pas sûr ! depuis qu'il est certain que la bourgeoise a tout de bon du goût pour toi, il est comme fou de contentement, et, si on venait lui dire que tu veux épouser Claudie, Claudie la moisonneuse, Claudie la servante, ça lui ferait une mortification !...

SYLVAIN.

Mon père a la tête vive, mais non point dérangée. Il m'écoute toujours, quand je lui bataille tout doucement ses fantaisies. Mère, l'empêchement dont j'ai crainte, ce n'est point ça : c'est que Claudie ne m'aime point.

LA MÈRE FAUVEAU.

Elle a toujours bien peur de t'aimer, puisqu'elle veut partir.

SYLVAIN.

Ou bien elle a peur d'être oubliée par un autre qui l'attend peut-être dans son pays.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ce n'est point chose impossible... Tu vois donc bien qu'il ne faut point te presser. Après tout, nous ne la connaissons point, cette fille ; ni elle ni personne de son endroit, excepté Denis Ronciat, qui dit ne point se souvenir d'elle. Nous l'avons gardée par charité sans nous informer de rien ; c'était

notre devoir! mais, enfin, j'ai observé qu'elle était fort secrète, autant sur elle-même que sur les autres, et qu'elle ne répondait guère aux questions. Qui sait si elle n'a point une connaissance, bonne ou mauvaise!

SYLVAIN.

Mère, mère! qu'est-ce que vous dites là! Une mauvaise connaissance! nous ne savons rien d'elle!... Et qui connaîtrez-vous pour bonne et sage, et juste, si ce n'est point Claudie? Un mois de moisson, deux depuis, ça fait trois mois qu'elle est sous nos yeux, la nuit comme le jour. Où avez-vous jamais vu une misère si fièrement portée, une jeunesse si sévèrement défendue? Faites une comparaison de cette fille-là avec toutes les autres. Les riches sont glorieuses, coquettes, et cherchent l'argent dans le mariage. Les pauvres sont lâches, quémandeuses, et cherchent l'aumône dans l'amour. Voyez si Claudie leur ressemble, elle qui, au lieu de demander toujours quelque chose, refuse tout ce qu'elle ne peut pas payer par son travail! elle qui cache sa pauvreté et qui passe la moitié des nuits à recoudre et à laver les pauvres nippes de son père et les siennes! elle qui est si farouche à tous les hommes, que, pendant la moisson, quand elle était seule au milieu de trente garçons, pas tous bien retenus ni bien honnêtes, elle empêchait, rien que par l'air de son visage, les mauvaises paroles et les mauvaises chansons! Est-ce que je ne la voyais pas, moi, morte de fatigue et ne s'oubliant jamais; défiante même d'un regard et se faisant respecter à force de se respecter elle-même? Non, non! cette fille-là n'a jamais fait un faux pas dans sa vie, et celui qui ne voudrait pas le voir serait aveugle.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! mon fils, comme te voilà épris! Allons! je vois bien qu'il faudra contrarier ton père pour te contenter. Après tout, la contrariété de ton père sera d'un moment, et ton contentement, à toi, c'est pour toute ta vie! Le voilà avec la bourgeoise, et Denis Ronciat, qui occupera l'une, du temps que nous tâcherons de persuader l'autre.

SCÈNE III

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU, ROSE, DENIS, SYLVAIN.

SYLVAIN.

Ah! il y avait longtemps qu'on ne vous avait vu, maître Ronciat! pas depuis la moisson!

DENIS.

Tu es fâché de me voir?

SYLVAIN.

Point du tout! j'en suis content.

DENIS.

J'aurais cru... différemment, que tu n'étais point pressé de voir la fin de mon absence.

ROSE.

Et à cause qu'il s'en serait réjoui? Est-ce donc que vous portez ombrage à toute la jeunesse du pays?

DENIS.

Ah! voilà que vous me taquinez encore, la belle Rose! Je pourrais bien vous rendre la pareille!

ROSE.

Essayez-y donc une fois, qu'on voie enfin sortir l'esprit que vous tenez si bien fermé de clef dans votre cervelle.

FAUVEAU, *inquiet et se battant les flancs.*

Ah! font-ils rire! font-ils rire!

DENIS.

J'aurai peut-être bien plus d'esprit que vous ne voudrez si je dis seulement les choses comme elles sont.

FAUVEAU.

Quelles choses, donc?

DENIS.

Je les dirai à la Rose si elle veut causer avec moi tout seul.

ROSE.

Eh bien, c'est ça, causons! car voilà une heure que vous m'ennuyez avec des disettes que je ne comprends point.

SYLVAIN, au fond, avec sa mère, à Fauveau.

Venez, mon père, j'ai aussi quelque chose à vous dire, avec ma mère que voilà.

FAUVEAU, à Rose.

Nous vous laissons, notre maîtresse ! (Bas.) Mais, si c'est du mal de Sylvain qu'il veut vous dire, n'en croyez rien.

ROSE, bas, à Fauveau.

Ne t'inquiète point, je m'en vas lui donner son congé, à ce Ronciat ! (Regardant Sylvain qui monte l'escalier.) Mais, si ton garçon m'aime, fais-lui donc entendre qu'il est trop craintif avec moi et qu'il serait temps de me le dire lui-même.

FAUVEAU, de même.

Il demande à me parler, je réponds que c'est pour ça.

SYLVAIN.

Allons, venez, mon père.

Il lui donne la main et l'aide à monter. Ils disparaissent au bout de la galerie.

SCÈNE IV

ROSE, DENIS.

ROSE, s'asseyant à gauche.

Allons, faut s'expliquer !

DENIS.

Oui, différemment faut s'expliquer, ma charmante ; car voilà trois mois que vous me faites trimer, et j'aimerais mieux savoir mon sort tout de suite que de passer pour un innocent, quand tout le monde dit et quand votre métayer dit, à qui veut l'entendre, que vous épousez Sylvain Fauveau.

ROSE.

On dit ça ? Eh bien, quand on le dirait ?

DENIS.

Excusez ! ça me moleste, moi !

ROSE.

Je ne vous ai jamais rien promis. Si vous avez voulu me

courtiser, c'est votre affaire... Vous avez couru la chance comme les autres !

DENIS.

Vous avez raison, belle Rose : un garçon doit courir ces chances-là, et vous valez bien la peine qu'on se dérange pour vous suivre.

Il prend une chaise à droite, la place près de Rose et s'assied.

ROSE.

A la bonne heure ! Parlez donc honnêtement.

DENIS.

Je parlerai tant honnêtement que vous voudrez, et, quand je dis que je suis molesté, ce n'est point tant à cause de moi qu'à cause de vous.

ROSE.

Voilà où je ne vous entends plus. Vous pensez que ce serait hontable pour moi d'épouser le fils de mon métayer parce qu'il n'est point riche... Mais, si c'était mon idée, si je me trouvais assez de bien pour deux? Quand un homme de petite condition est franc et rangé, il vaut bien autant qu'un plus relevé qui se conduit mal.

DENIS.

Et différemment... c'est pour moi que vous dites ça?

ROSE.

Non ; mais enfin, si vous voulez que je vous donne une raison de mon refus, c'est que je crois que vous avez quelque chose à vous reprocher.

DENIS.

Moi! On vous a dit du mal de moi? Je sais ce que c'est.

ROSE.

Vous le savez? Alors, confessez-vous donc tout seul, ça vaudra mieux.

DENIS, à part.

Diache ! si ce n'était point ça !

ROSE.

Eh bien?

DENIS, à part.

Je suis pris!

ROSE.

Tenez, Denis, vous avez une lourdeur sur la conscience. Si j'étais chagrinante, j'aurais pu vous tourmenter avec ça devant le monde; mais j'ai voulu attendre de vous en parler seul à seul, et, puisque nous y voilà, convenez que vous avez fait du tort à quelqu'un?

DENIS.

Pourquoi diantre croyez-vous ça? Si vous voulez croire tout ce qu'on dit!

ROSE.

On ne m'a rien dit, je n'ai rien demandé, et, d'ailleurs, l'homme que j'aurais questionné ne serait plus en état de me répondre. Mais j'ai entendu, le jour de la dernière gerbaude, des paroles que vous seriez bien en peine de m'expliquer.

DENIS.

Ce vieux qui battait la campagne?

ROSE.

Ce vieux parlait bien raisonnablement. Vous avez dit que vous ne le connaissiez point, encore qu'il fût de votre endroit. Votre pays n'est pas si gros que vous n'y connaissiez tout le monde... Vous n'êtes point revenu ici, c'est sans doute par crainte d'y rencontrer des gens qui peuvent vous faire rougir; et, quant à moi, ne me souciant pas d'être la femme de quelqu'un à qui l'on peut dire : « Vous m'avez pris plus que la vie, vous m'avez pris l'honneur! » Ah! le vieux a dit comme ça!... Je vous ai battu froid, et, quand je vous ai rencontré depuis, à la ville, je vous ai prié de ne me plus faire ni cadeaux ni invitations.

DENIS, se levant.

Si je vous ai offensée, Rose, pardonnez-moi. Différemment, quand on est amoureux, on est jaloux, on a du dépit, on ne sait point ce qu'on dit!... Quant à ce vieux et sa fille...

ROSE, *se levant.*

Sa fille? Oui, je me doutais bien qu'il était question de sa fille...

DENIS.

Pardi! puisqu'elle vous a parlé! Je le vois bien, qu'elle vous a indisposée contre moi!

ROSE.

Je vous jure qu'elle ne m'a jamais dit un mot!

DENIS.

Oh! vous lui avez promis de ne point la trahir.

ROSE.

Denis, vous m'en apprenez plus que je n'en savais, et j'en devine plus que vous ne m'en dites. Vous avez trompé cette jeunesse et vous êtes sans doute cause qu'elle est dans la misère et dans la peine. Voilà pourquoi son père a refusé votre argent de la gerbaude! Tout le monde n'a pas vu ça; mais je l'ai vu, moi!

DENIS.

Oui-da! vous avez de bons yeux; mais vous ne voyez point tout.

ROSE.

Qu'est-ce que je ne vois point?

DENIS, *avec intention.*

Vous ne voyez point que votre Sylvain, que vous croyez si franc et si rangé, en conte à cette même fille, à telles enseignes que bien du monde prétend que ce n'est point vous, mais elle, qu'il va prochainement épouser!

ROSE.

On dit ça? Oh! vous en imposez, Denis!

DENIS.

Demandez-le à qui vous voudrez chez vous... Hormis les parents qui ont leur intérêt à vous tromper, tout votre monde vous dira qu'il en est affolé.

ROSE, *vivement.*

Affolé de cette Claudie?

DENIS, avec intention.

Elle n'est point tant laide.

ROSE, se remettant.

Non certes, elle n'est point laide ! et elle est encore toute jeune ; eh bien, si elle est au goût de Sylvain, pourquoi est-ce qu'il ne l'épouserait point ? C'est un honnête homme, lui, et il n'est point dans le cas d'abuser d'une malheureuse.

DENIS.

Ah ! vous le prenez comme ça, Rose ? ça vous est égal ?

ROSE.

Vous le voyez bien !

DENIS.

Pour lors, pardonnez-moi de vous avoir chagrinée et acceptez-moi pour votre mari.

ROSE, avec dépit.

Je ne veux point me marier.

DENIS.

Oh ! ça se dit comme ça, mais on en revient !

ROSE.

Non, vous dis-je, restons bons amis, si vous voulez ; mais ne me fréquentez plus dans l'idée de m'épouser, je vous le défends.

DENIS.

Vrai ?

ROSE.

Vrai.

DENIS.

Voilà-t-il pas ! parce que j'ai eu dans le temps une connaissance ! comme si c'était une faute contre vous que je n'avais jamais vue ! comme si c'était un mal pour un garçon de se divertir un peu devant que de songer à s'établir ! comme s'il fallait damner tous ceux qui ont eu des maîtresses de bonne volonté ! Voyez-vous ça ! Vous faites bien la renchérie, dame

Rose ! (Avec intention.) Et si, vous êtes fautive comme une autre, je ne vous reproche point, moi, quelques petites aventures que vous avez eues pendant et depuis votre mariage ! Allez ! allez ! nous ne sommes pas des anges, ni vous, ni moi, ni les autres ; et vous pourriez bien avoir pour moi la tolérance que j'ai pour vous !

ROSE.

Vous voulez faire l'insolent, ça ne servira qu'à me dégoûter de vous davantage.

DENIS.

Non, ça n'était point dans mon intention.

ROSE.

Si fait ; vous autres beaux garçons à la mode, vous tirez gloire de vos faiblesses, et vous tenez les nôtres à déshonneur. Mais je sais, moi, que personne ne peut venir me dire que je lui ai fait du tort, que je l'ai mis dans la peine et laissé dans la honte. Mes fautes, si j'en ai commis, n'ont nui qu'à moi, tandis que la vôtre a été tout profit pour vous, tout dommage pour le prochain. Allez-vous-en là-dessus, et ne me parlez point davantage.

DENIS.

Voilà donc mon congé expédié ! On tâchera de s'en consoler ! (A part, en se retirant.) Je dois ça à Claudie. Ah ! par ma foi, Claudie, tu me le payeras !

Il sort.

SCÈNE V

ROSE, seule.

Ça n'est pas vrai ! Sylvain ne regarde point cette Claudie. Son père ne serait point assez fou pour me dire qu'il est malade d'amitié pour moi, tandis qu'il songerait à une autre. (Apercevant le père Fauveau au haut de la galerie.) Ah ! le voilà, ce père Fauveau. Faut en finir ! faut savoir la vérité !

SCÈNE VI

ROSE, FAUVEAU, avec une figure consternée.

ROSE.

Eh bien vieux, qu'est-ce que c'est que cette mine-là que vous me faites? qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

FAUVEAU, qui est descendu et qui est au fond.

Il y a de nouveau que... Il n'y a rien, notre maîtresse.

ROSE.

Ah! ne me lanterne pas comme ça, père Fauveau; j'ai dans l'idée que tu me trompes ou que tu te trompes toi-même. Ton garçon ne pense point à moi, il veut épouser votre servante Claudie.

FAUVEAU.

Ah! vous savez donc la chose?

ROSE.

C'est donc vrai?

FAUVEAU.

Non, ça n'est pas vrai! c'est une songerie qu'il a mise dans la tête de sa mère. Il n'aura point mon consentement, d'abord.

ROSE.

Il est majeur et tu ne peux pas l'empêcher de faire ce qu'il veut. D'ailleurs, tu n'es pas déjà si maître chez toi, et tu finis toujours par céder.

FAUVEAU.

Je ne céderai point. Soutenez-moi, dame Rose, et vous verrez!

ROSE, avec dépit.

Que je te soutienne pour forcer ton garçon à m'épouser? Est-ce que tu es fou? est-ce que tu crois que j'y tiens, à ton garçon? est-ce que je manque d'épouseux, pour en vouloir un qui ne veut point de moi?

FAUVEAU.

La la! vous êtes en colère, notre bourgeoise! tout ça se

passera. Tenez bon, je vous dis, et Sylvain reviendra de cette folleté. Vous l'aimez, c'est sûr, puisque vous voilà toute rouge et toute dépitée.

ROSE.

Je confesse que je suis en colère, mais c'est du mauvais personnage que tu m'as fait jouer. Tu t'es gaussé de moi, tu as fait accroire à ton gars que j'étais coiffée de lui, et, à cette heure, je vas servir de risée à lui et à cette Claudie ! mais j'en serai assez vengée, va ! qu'il l'épouse, sa Claudie ! je veux que tu y donnes ton consentement, je veux que ça soit vite conclu ; je ne demande que ça.

FAUVEAU.

Est-ce que vous savez sur elle quelque chose qui pourrait en dégoûter Sylvain ? Faut le dire bien vite !

ROSE.

Non, je ne suis point traître ! je ne dirai rien ; mais qu'il l'épouse, sa Claudie, qu'il l'épouse !

Elle sort.

SCÈNE VII

FAUVEAU, *seul.*

Tout n'est point fini encore ! Voyons, faut pas perdre la tête surtout ! Je vas d'abord renvoyer cette malheureuse ! Non, ça serait pis. Je vas savoir ce que Dènis Ronciat a pu dire d'elle à la bourgeoise !... c'est ça.

Il remonte vers le fond et voit Sylvain qui entre pâle et défait.

SCÈNE VIII

SYLVAIN, FAUVEAU.

FAUVEAU.

Ah ! vous voilà, vous ? Eh bien, vous êtes dans l'intention de choquer votre père et de l'offenser ?

SYLVAIN.

Non, mon père, je ne crois pas vous offenser en vous disant que je veux tenir la conduite d'un honnête homme. Je ne me marierai point pour de l'argent. Je ne tromperai point une femme qui est bonne pour nous, pour tout le monde, et qui mérite d'avoir un homme qui l'aime franchement. Je ne dirai donc jamais à la Grand'Rose que je l'aime. Je mentirais, et vous ne voudriez pas faire de votre fils un menteur.

FAUVEAU.

Je ne peux pas te forcer là-dessus; mais je t'empêcherai d'épouser cette misère, cette loqueteuse de Claudie.

SYLVAIN.

Pourquoi me parlez-vous de Claudie? Est-ce que je vous ai dit que je voulais l'épouser?

FAUVEAU.

Ta mère me l'a dit devant toi et tu n'as pas dit non.

SYLVAIN.

J'ai dit que, si elle était aussi honnête qu'elle le paraissait, sa pauvreté était un mérite de plus; je n'ai dit que ça, mon père; là-dessus, vous vous êtes enlevé, et le respect que je vous dois m'a empêché de continuer le discours que nous avions ensemble.

FAUVEAU.

Et, à présent que tu me vois plus tranquille, tu viens me dire que tu t'obstines contre moi?

SYLVAIN.

Non, mon père. J'ai réfléchi un moment, et j'ai vu que le mariage ne me convenait point.

FAUVEAU, allant à lui.

Ce mariage-là ne te convient point, à la bonne heure, mon garçon, te voilà plus raisonnable!... j'avais pris la mouche un peu vite... Ne pensons plus à ça, Sylvain, pas vrai?

SYLVAIN.

Si je vous ai manqué en quelque chose, pardonnez-le-moi, mon père.

FAUVEAU.

Non, non, mon garçon. C'est moi qui suis précipiteux. N'y pensons plus! (A part.) Ça se remmanche! il n'y a pas trop de mal! Je cours dire ça à la bourgeoise et l'empêcher de faire paraître son dépit.

Il sort.

SCÈNE IX

SYLVAIN, seul, s'asseyant à droite, et pleurant.

Me marier, moi? Oh! jamais, par exemple! car il n'y a point de femme sans reproche. Non! il n'y en a point, puisque Claudie est fautive! La maîtresse de Denis Ronciat, d'un sot, d'un glorieux qui n'a pour lui que son argent, son assurance auprès des femmes, son air hardi et content de lui-même! Ah! les plus retenues dans l'apparence sont les plus trompeuses! Elle l'a aimé, elle s'est abandonnée à lui! Et sans doute qu'elle l'aime encore, et qu'elle n'est venue en moisson par ici que dans l'espérance de se faire épouser, comme il le prétend! Et moi qui croyais qu'elle m'aimait secrètement et qu'elle me le cachait par grande vertu! (Se levant.) Mais peut-être bien qu'il m'a menti, ce Ronciat! Il a du dépit de ce que la Rose ne veut point de lui, et il ne sait à qui s'en prendre. Ça ne serait pas la première fois qu'il se vanterait d'être bien avec une femme qui ne le connaîtrait seulement point. C'est la coutume des farauds comme lui! Ils vous disent ça dans l'oreille, ils vous demandent le secret, et celle qu'on décrie ne peut point se défendre... Ah! Claudie!... Je veux qu'elle me parle, qu'elle s'accuse, qu'elle se confesse de tout! Sinon, je veux la mépriser et l'oublier.

SCENE X

CLAUDIE, SYLVAIN.

Claudie est entrée, elle tient son petit sac du premier acte, va ouvrir le bas du buffet, et en retire quelques hardes, qu'elle pose sur une chaise. Sylvain, qui lui a tourné le dos brusquement en la voyant entrer, la regarde à la dérobée.

SYLVAIN, après quelques instants de silence.

Qu'est-ce que vous cherchez donc là, Claudie?

CLAUDIE.

Je prends mes effets pour m'en aller, maître Sylvain.

SYLVAIN.

Comment! vous partez?

CLAUDIE.

Tout de suite.

SYLVAIN.

Pourquoi ça? vous deviez rester encore une quinzaine?

CLAUDIE, avec douceur, s'agenouillant devant la chaise et mettant ses effets dans son sac pendant le dialogue suivant.

J'y étais décidée. Je pensais que mon travail faisait besoin dans la maison d'ici. Mais je viens de rencontrer madame Rose, qui, contre sa coutume, m'a parlé très-durement. Elle m'a dit des paroles que je n'entends point, et puis elle m'a fait connaître que mon père et moi étions une charge et un embarras dans son domaine. Là-dessus, je lui ai fait soumission, et j'allais vitement pour louer une charrette, quand votre mère, tout en pleurant, m'a dit : « Oui, il faut vous en aller, ma pauvre fille; mais ça ne serait pas assez doux, le pas du cheval, je veux que nos bœufs conduisent votre père. » Et elle a couru les faire lier. Moi, je vas querir mon père, et je vous fais mes adieux, maître Sylvain, en vous remerciant de toutes les complaisances et honnêtetés que vous avez eues pour nous.

SYLVAIN.

Madame Rose a eu tort, vous ne nous gêniez point.

CLAUDIE.

Ayant travaillé de mon mieux, je ne croyais point que la maladie de mon père vous eût porté nuisance. Mais on a été si bon pour nous ici, que j'aurais grand tort de me plaindre pour un petit moment d'humeur. Tant que je vivrai, je vous aurai de l'obligation à tous, et à vous en particulier, maître Sylvain, pour ce que véritablement vous avez sauvé la vie à mon père ; et si, malgré que je n'ai rien et que je ne peux pas faire beaucoup, vous veniez à avoir besoin de moi pour quelque service dans mon moyen et dans mon pays, je serais aux ordres de votre famille et bien contente de vous obliger.

Elle se lève.

SYLVAIN, *ému.*

Merci, Claudie, merci ! (*A part.*) O mon Dieu ! pour la première fois qu'elle me parle si amiteusement, ne pouvoir pas m'en réjouir ! (*Haut.*) Et vous partez ? vous n'avez plus rien à me dire ?

CLAUDIE.

Rien que je sache, maître Sylvain.

SYLVAIN.

Et vous ne savez point ce que la bourgeoise a contre vous ?

CLAUDIE.

Non.

SYLVAIN.

Qu'est-ce qu'on peut lui avoir dit pour vous mettre mal avec elle ?

CLAUDIE.

Je n'en veux rien savoir, pour n'emporter de rancune contre personne.

SYLVAIN.

Vous ne pensez pas que ça serait quelqu'un de chez vous ?... par exemple,... Denis Ronciat ?...

CLAUDIE, *tressaillant.*

Si quelqu'un a dit des méchancetés ou des faussetés sur moi, que le bon Dieu lui pardonne.

SYLVAIN.

Mais si c'étaient des vérités ?

CLAUDIE.

Je ne crains pas qu'aucune vérité dite sur mon compte me mérite l'affront des bons cœurs et des honnêtes gens.

SYLVAIN.

Aussi, ceux qui vous affrontent ont grand tort; mais vous auriez pu éviter cela en allant de vous-même au-devant des accusations.

CLAUDIE.

our quoi faire, puisque je ne voulais point rester ici ?

SYLVAIN.

Mais une personne comme vous doit vouloir emporter l'estime d'un chacun ?

CLAUDIE.

Ça ne regarde que moi !

SYLVAIN.

Ça regarderait pourtant l'homme qui vous aimerait?

CLAUDIE.

Qui m'aimerait!... Je ne veux point être aimée.

SYLVAIN.

Vous souhaitez pourtant vous marier ?

CLAUDIE.

Vous vous trompez bien.

SYLVAIN.

Oh! par exemple, si Denis Ronciat voulait vous épouser, vous feriez peut-être votre devoir et votre contentement en le voulant aussi ?

CLAUDIE.

Je crois que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

SYLVAIN.

Ce n'est point ce qu'il dit !

CLAUDIE.

Il parle de moi ? Eh bien, moi, je ne parle point de lui !

SYLVAIN.

Écoutez, Claudie, ne vous faites point comme ça arracher

les paroles une par une. Parlez-moi; marquez-moi de la confiance. Dites-moi comment et depuis quand vous connaissez cet homme-là. Ce que vous me direz, je le croirai. Mais, si vous ne me dites rien,... je crois tout!... (Elle fait un pas vers le fond ; il se place devant elle. — Avec douleur.) Voyons ! ne nous quittons pas comme ça! ça fait trop de mal ! Votre conduite avec moi n'est point franche... Vous vous taisez toujours, je le sais; mais le silence est quelquefois une offense à la vérité, pire que les paroles. On est coquette, des fois, en ayant l'air d'être farouche... On attire les gens en ayant l'air de les repousser!... Claudie! Claudie, il faut tout me dire!

Il pleure et s'appuie contre le buffet.

CLAUDIE, passant un peu à droite, toujours en gagnant la sortie.

Je m'en vas, maître Sylvain, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne relève point les mauvais sentiments que vous me prêtez. Tant que j'ai un pied dans votre logis, je vous dois le respect, et vous regarde comme mon maître, ayant accepté de travailler sous votre commandement. Il a été doux et humain jusqu'à cette heure; laissez-moi partir là-dessus.

SYLVAIN, avec force, se tenant devant la porte.

Eh bien, si je suis votre maître, comme vous dites, j'ai le droit de vous interroger, afin de vous défendre et de vous justifier, si vous êtes accusée à tort.

CLAUDIE.

Oui, si je voulais rester chez vous, vous auriez ce droit-là, et j'aurais le devoir de vous répondre ; mais je ne voulais pas rester, je ne le veux pas, et je pars. (Avec douleur et lentement en poussant la petite porte, et le regardant.) Adieu, maître Sylvain, je vas querir mon père, la voiture est prête.

Elle sort.

SCÈNE XI

SYLVAIN, seul, tombant assis près de la porte, et pleurant.

Mon Dieu, mon Dieu ! qu'elle est donc fière et patiente, et froide! Si avec tout ça elle n'est pas honnête, c'est la der-

nière des malheureuses!... Mais si elle est honnête... Denis est un vaurien, et moi un fou... un imbécile!... (Regardant dehors.) Ah! oui! mon Dieu! voilà les bœufs attelés! elle va partir... Partir! Et qu'est-ce que je vas donc devenir, moi?

SCÈNE XII

SYLVAIN, ROSE.

SYLVAIN.

Eh bien, notre bourgeoise, vous avez donc congédié notre servante?

ROSE.

Moi? Point du tout! Je n'ai point droit sur vos servantes. Vous les prenez, vous les payez, vous les nourrissez, vous les renvoyez. Ça ne me regarde pas.

SYLVAIN.

Ça n'est pourtant point nous qui renvoyons la Claudie, c'est vous!

ROSE.

Et, quand je vous dis que non, vous croirez cette fille-là plus que moi?

SYLVAIN.

Vous l'avez rudement menée, à ce qu'il paraît! Qu'est-ce que vous avez donc contre elle?

ROSE.

Et qu'est-ce que vous voulez que j'aie contre cette servante? Je ne m'en occupe point.

SYLVAIN.

En ce cas, dites-lui donc que vous n'avez pas regret à la nourriture de son père, car elle croit que vous y trouvez à redire et elle nous quitte.

ROSE, avec dépit.

Elle me fait passer pour une avare et une sans-cœur, parce que je lui ai demandé si elle comptait rester chez vous encore longtemps! Est-ce que je sais ce que je lui ai dit,

moi ? Oh ! la mauvaise engeance que ces sortes de filles-là ! C'est fier, c'est susceptible, c'est méchant ! On ne peut pas leur dire un mot sans que ça vous mette le marché à la main.

SCÈNE XIII

SYLVAIN, ROSE, CLAUDIE, conduisant RÉMY, qui se traîne lentement, mais qui montre une certaine inquiétude qu'il n'avait pas au commencement de l'acte ; FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU entrent en même temps. Fauveau se tient soucieux et silencieux à l'écart ; sa femme s'occupe de Rémy et de Claudie avec bonté.

LA MÈRE FAUVEAU, au fond du théâtre.

Mais non, mais non, père Rémy, on ne vous renvoie point d'ici. On vous quitte de bonne amitié, et vous allez boire un coup devant que de partir.

SYLVAIN, à Rose, haut.

Tenez, les voilà qui partent ! Il ne faudrait pourtant pas avoir l'air de renvoyer comme ça des gens qui ont eu un bon comportement chez nous et qui voulaient d'eux-mêmes s'en aller. Encore tantôt ma mère les avait priés de rester. Madame Rose, ça nous fait passer pour des gens rudes et sans parole, ces manières-là ! Et vous qui d'accoutumance êtes très-bonne, vous devriez leur dire au moins une douce parole pour les consoler.

ROSE.

Vous êtes les maîtres chez vous. Gardez-les si ça vous convient !

FAUVEAU, avec humeur, descendant à droite, près de Rose.

Minute ! Après vous, madame Rose, c'est moi qui suis le maître céans. La femme et le garçon n'ont rien à dire quand j'ai parlé et je parle. Je ne me plains pas de ces gens-là. Je leur ai fait du bien, je ne le regrette point ; mais je dis qu'ils

peuvent et qu'ils doivent s'en aller tout de suite, c'est ma volonté.

RÉMY, faisant un effort pour parler.

Ils doivent s'en aller?

SYLVAIN, à gauche, près de sa mère.

Mon père, vous êtes le maître ici, personne n'ira jamais à l'encontre. Mais vous êtes un homme juste, et vous ne devez rien croire à la légère. Si on vous avait menti, vous regretteriez, le restant de vos jours, d'avoir été dur au pauvre monde?

ROSE, avec dépit.

Allons, Fauveau! dis-leur donc de rester! Qu'est-ce que ça me fait, à moi? Tu vois bien que ton fils en tient pour cette fille et qu'il te faudra les marier un jour ou l'autre. Quant à moi, j'y donne les mains, c'est le moyen de faire prendre fin à toutes les sottises qu'on s'est mises dans la tête à mon sujet. Sylvain est peut-être assez simple pour croire que j'ai souhaité d'être recherchée par lui, tandis que...

SYLVAIN.

Eh non, notre maîtresse! je n'ai jamais cru ça, et je ne sais pas pourquoi vous venez dire toutes ces choses-là!

FAUVEAU.

Je ne sais pas non plus, madame Rose, pourquoi vous dites devant cette fille que mon garçon a idée de l'épouser, quand il m'a dit de lui-même ce qu'il pensait d'elle, il n'y a pas un quart d'heure.

RÉMY, même jeu.

Cette fille? qui donc cette fille?

SYLVAIN.

Pour cette chose-là, excusez-moi, mon père. Je ne vous ai rien dit du tout, ni en bien ni en mal, et ce que je pense d'elle pour le moment, le bon Dieu tout seul en a connaissance.

FAUVEAU.

C'est bien parlé, mon fils; on ne doit faire rougir per-

sonne; mais je peux dire à madame Rose que vous avez connaissance de la vérité.

SYLVAIN.

Mon père, vous vous avancez trop. Je ne sais rien de mauvais sur le compte de Claudie, partant je ne dois croire à rien.

FAUVEAU.

J'ai cru que Denis Ronciat t'avait dit ce qu'il vient de me dire ?

RÉMY.

Denis Ronciat !

SYLVAIN.

Denis Ronciat ne fait pas autorité pour moi.

FAUVEAU.

Mais les registres de l'état civil font autorité, et, si l'on veut consulter ceux de son endroit (montrant Claudie), à l'article des naissances, on y verra le nom d'un enfant dont cette fille-là est la mère et dont le père est inconnu.

SYLVAIN.

Mon père, mon père ! vous êtes sûr de ce que vous dites là ?

FAUVEAU.

Demande-lui à elle-même, et, si elle le nie...

Claudie s'approche pour répondre; le père Rémy, qui pendant toute cette scène s'est agité de plus en plus, retrouve enfin ses facultés et arrête Claudie.

RÉMY.

Tais-toi, ma fille; ne dis rien ! c'est à ton père de répondre !

LA MÈRE FAUVEAU.

La! vous avez cru que ce pauvre vieux ne faisait plus cas de rien, et voilà que vous lui faites boire son calice !

RÉMY, d'une voix qui s'éclaircit et s'élève peu à peu.

Hélas ! c'est bien dit : mon calice! je me croyais mort, et je me tenais en repos, sans vouloir comprendre où j'étais et ce que je faisais encore en ce monde. Mais vous m'avez ré-

veillé, et je veux vivre ! vivre, quand ça ne serait qu'un moment, pour vous dire que vous êtes des malheureux, plus malheureux que moi ! Vous accusez ma fille ! ma fille, qui ne vous demande rien, pas plus que moi, qui travaille comme un galérien pour me faire vivre, qui a été bonne mère autant qu'elle est bonne fille ! ma Claudie, ma pauvre Claudie ! (Claudie se cache en sanglotant dans le sein de son père.) Eh bien, oui, c'est vrai qu'elle a été trompée, c'est vrai qu'à l'âge de quinze ans elle a écouté un garçon sans cœur et sans religion. Elle l'a aimé, elle l'a cru honnête ; il n'y a que celles qui n'aiment point qui se méfient ! Oui, c'est vrai qu'un enfant méconnu et abandonné de son père a été élevé dans notre pauvre logis ! (Sylvain tombe assis à gauche près de sa mère, se cache la figure dans ses mains, et reste dans cette position jusqu'à la fin de l'acte. Rémy, continuant, aux autres personnages.) Le pauvre enfant ! si beau si doux, si caressant, si malheureux ! un ange du bon Dieu qui nous consolait de tout, et qui ne nous faisait pas honte, nous l'aimions trop pour ça !... Et, dans notre endroit, chacun l'aimait et le plaignait d'être si chétif qu'il ne pouvait pas vivre ! Pauvre petit ! il avait été nourri de larmes ! Et vous nous reprochez ça ! Vous chassez ma fille comme une vagabonde, et vous ne chassez point à coups de fourche et de fourchat un infâme, qui, après lui avoir juré le mariage, l'a délaissée, oubliée dans sa misère, et qui ose encore venir auprès de vous l'accuser du tort qu'il lui a fait ? Vous avez pourtant vu comme cette fille souffre et travaille ! vous ne lui avez jamais entendu faire une plainte, ni un reproche, ni une bassesse, ni une avance ! et vous osez dire qu'elle veut se faire épouser par votre garçon ! (Montrant Sylvain.) Est-ce qu'il est digne d'elle, votre garçon ? Qu'il soit honnête homme et bon ouvrier tant qu'il voudra, est-ce qu'il a montré sa vertu par des épreuves comme les nôtres ? est-ce qu'il a été foulé de misère et de chagrin comme nous ? est-ce qu'il connaît comme nous la patience et la soumission aux volontés du bon Dieu ?... Non, non ! ne soyez pas si fiers ! Vous êtes plus aisés que nous, et voilà tout ce que vous avez de plus que nous dans ce monde ;

mais nous verrons là-haut, nous autres, qui sera le plus près du Dieu juste !... (Entraînant Claudie dans le fond.) Viens, ma Claudie ; allons-nous-en ! il me reste encore assez de force pour gagner ma pauvre cabane, où je veux mourir en paix !

LA MÈRE FAUVEAU et ROSE, éperdues.

Non, vous ne partirez pas comme ça... père Rémy ! père Rémy !...

RÉMY, s'exaltant toujours.

Retirez-vous ! nous ne voulons plus rien de vous autres !... Ah ! vous croyez que je n'aurais plus la force de défendre ma fille ; essayez-y un peu !

Il sort avec Claudie en menaçant avec égarement les personnages qui veulent s'opposer à son départ.

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte. La table qui était à droite est à gauche ; dessus est un soupière une assiette, un couvert.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU.

Fauveau est assis à la table, où son souper est servi ; il semble n'y pas faire attention.

LA MÈRE FAUVEAU, assise près de lui à gauche.

Eh bien, mon mari, mangez donc votre souper.

FAUVEAU, d'un air contrarié.

Merci, femme, je n'ai pas faim.

LA MÈRE FAUVEAU.

Avalez une verrée de vin blanc. Ça vous remettra en appétit.

FAUVEAU.

Non, femme, je n'ai pas soif.

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est donc que vous êtes malade?

FAUVEAU.

Eh non, femme, je me porte bien.

LA MÈRE FAUVEAU.

Tenez, mon homme, vous avez du souci.

FAUVEAU.

Ma foi, non, je suis plutôt content.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! vous êtes content, vous? Il n'y a pas de quoi.

FAUVEAU, avec colère.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Tredienne! depuis tantôt deux heures, vous me boudez, vous ne me parlez point, et, à cette heure, voilà que vous me regardez avec des yeux tout moites, qui ne valent rien.

LA MÈRE FAUVEAU, tristement.

Mon pauvre cher homme, les yeux de votre femme sont le miroir de votre conscience, et vous n'êtes point content de mes yeux, quand vous n'êtes point content de vous-même.

FAUVEAU.

Tu veux que notre garçon ait raison d'aimer cette Claudie? Eh bien, tu es folle! j'aimerais mieux me couper les deux bras que de donner la main à un mariage comme ça.

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous aimeriez mieux perdre votre fils?

FAUVEAU.

Femme, femme, je ne sais pas si c'est pour m'endormir, mais vous me dites là des paroles!...

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! que les hommes sont aveugles!

FAUVEAU, avec colère.

Aveugle, moi?

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous n'avez donc point vu ce que Sylvain a tenté quand la charrette qui emmenait Claudie et son père est sortie de la cour?

FAUVEAU.

Tenté? Non! j'ai bien vu qu'il blêmissait et qu'il tombait comme en faiblesse; mais ça s'est passé tout de suite.

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous avez cru qu'il tombait en faiblesse, là, tout justement sous la roue de la voiture à bœufs?

FAUVEAU.

Ma fine, quand on est pris de pâmoison, on ne sait point où l'on tombe.

LA MÈRE FAUVEAU.

Pas moins, une minute de plus, et la roue lui passait sur la tête. Sans le bouvier, le bon Thomas, que Dieu bénisse! qui s'est trouvé là tout à point pour arrêter ses bêtes, il était mort!

FAUVEAU.

Tu veux donc croire absolument qu'il l'a fait exprès?

LA MÈRE FAUVEAU, se levant et se rapprochant de son mari.

Je ne le crois pas, Fauveau, j'en suis sûre! Sylvain n'était point en faiblesse. Il était blanc comme un linge, mais il avait toute sa force, tout son vouloir; mêmement il a pris son temps, il a regardé si on ne l'observait point, et, quand il a cru que je ne le voyais plus, quand il a eu appelé une dernière fois Claudie, qui n'a pas seulement voulu tourner la tête de son côté, il a dit : *C'est bien!* Et il s'est jeté sous la voiture pour se faire écraser. Demandez-le à Thomas, qui lui a dit en le relevant malgré lui : « Qu'est-ce que vous faites là, mon maître? vous voulez donc mécontenter le bon Dieu? » Demandez-le à madame Rose, qui lui a dit : « Qu'est-ce que vous faites là, Sylvain? vous voulez donc faire mourir votre mère? » — J'ai accouru, j'ai questionné, personne n'a voulu me répondre. Vous avez crié à Thomas : « Marche, marche! » Sylvain a dit que le pied lui avait coulé en se retournant. Il a fait comme s'il voulait me sourire. Ah! quel sourire, mon homme! si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, vous ne dormiriez pas cette nuit.

Elle sanglote.

FAUVEAU, tout démoralisé.

Si tu crois ça, il faudrait... il faudrait...

LA MÈRE FAUVEAU, se levant.

Qu'est-ce qu'il faudrait? Jamais ces gens-là ne voudront revenir céans! on les a trop molestés, en leur reprochant leur mauvais sort!

FAUVEAU.

Je sais que j'ai été trop loin, ça, c'est vrai, et j'en ai été repentant tout de suite; mais j'ai fait tout mon possible pour les raccoiser. Ils n'ont voulu entendre à rien. Ils sont trop orgueilleux, aussi! Laissons-les aller. On se raccommodera plus tard... à l'occasion... (Se levant.) Tiens, on leur enverra cinq boisseaux de blé pour leur hiver!... Mais faut d'abord tâcher de reconsoler Sylvain. Où est-il, à cette heure?

LA MÈRE FAUVEAU, sans tourner la tête.

Il est dans la grange, étendu sur un tas de paille, la tête tout enterrée en avant, comme quelqu'un qui ne veut plus rien dire, rien voir et rien entendre.

FAUVEAU, après un temps et faisant tourner sa femme devant lui.

Peut-être qu'il dort.

LA MÈRE FAUVEAU, le regardant fixement.

Oh! non, qu'il ne dort pas! Il étouffe l'envie qu'il a de gémir et de crier. Il s'est jeté là comme un homme qui a plus de peine qu'il n'en peut porter. Quand je m'approche de lui, il fait comme s'il dormait; mais votre neveu Jean, qui est là caché derrière la crèche, et qui m'a juré de ne pas le perdre de vue, m'assure qu'il pleure en dedans et qu'on entend son pauvre cœur qui saute et gronde comme une rivière trop pleine.

FAUVEAU, prenant un air sombre.

Il finira par entendre raison; laissons-le pleurer son soûl.

LA MÈRE FAUVEAU, comme avec reproche.

Oui! oui! trouve-lui des larmes! comme si c'était bien aisé à un homme qui a de la force, de se fondre comme une neige au soleil! Je vous dis qu'il ne pleurera point et qu'il

en mourra, soit d'un coup de colère et de folie, soit d'une languition d'ennuyance et de dégoût.

FAUVEAU, s'éloignant d'elle.

Femme ! vous me menez trop durement ! à vous entendre, je suis un mauvais père et j'ai tué mon fils.

LA MÈRE FAUVEAU, allant à lui, avec douceur.

Non, mon homme ! mais vous avez voulu suivre vos idées d'ambition, vous avez humilié des malheureux, et voilà que Dieu vous en punit. Votre fils veut mourir, et notre maîtresse vous blâme et nous quitte.

SCÈNE II

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU, puis ROSE, puis RÉMY et CLAUDIE.

ROSE, derrière le théâtre.

Venez, venez, mes braves gens ! Oh ! je le veux ! je suis la maîtresse, moi !

Elle rentre et jette sa cape sur une chaise, Rémy et Claudie la suivent et restent hésitants au fond du théâtre.

LA MÈRE FAUVEAU, courant au-devant d'eux.

Ah ! mon Dieu ! vous nous les ramenez, notre maîtresse !

FAUVEAU, allant vers eux lentement et s'arrêtant à mi-chemin.

Ah ! tiens ! vous les avez ramenés, notre maîtresse ?

ROSE, essoufflée.

Et ce n'est pas sans peine ! J'ai couru après eux toujours au galop ! J'ai commandé à Thomas de retourner malgré eux. Oh ! j'aurais plutôt fait verser la voiture que de les laisser partir fâchés contre nous ! c'est nous qui avions tort ! Vous d'abord, père Fauveau, et puis moi par suite. C'est-il la faute de ces pauvres gens si vous m'avez conté des menteries ? Tu m'entends, Fauveau ; mais je te pardonne, à condition que

Claudie et son père seront les bienvenus chez toi... c'est-à-dire chez moi !

LA MÈRE FAUVEAU, allant à Rose.

Comment ! notre maîtresse ? vous avez été vous-même..., vous avez réussi à ...? vous êtes consentante de ...? Tenez (elle lui saute au cou), vous êtes une brave femme, une bonne maîtresse, une personne bien comme il faut, un cœur... oh ! le bon cœur que vous avez, madame Rose ! Vous avez le sang vif comme un follet, mais ça se retourne tout de suite du bon côté, et, ma fine, faut que je vous embrasse encore ! (Elle l'embrasse et ajoute en baissant la voix.) C'est le bon Dieu qui vous a conseillée pour empêcher un grand malheur, et, puisque c'est comme ça, vous irez jusqu'au bout, pas vrai ?

ROSE.

Oui ; qu'est-ce qu'il faut faire ?

LA MÈRE FAUVEAU, poussant Rose à droite, afin d'éviter d'être entendue par son mari, qui débarrasse la table et qui tâche d'écouter. — A Rose.

Voulez-vous venir avec moi ?

ROSE, bas.

Ah ! je devine ! Allons, allons !

FAUVEAU, à Rose, qui remonte au fond.

Où est-ce donc que vous courez tout de suite comme ça, notre maîtresse, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître ?

ROSE.

C'est notre secret ! Tu le sauras plus tard. Allons, père Rémy ! allons, Claudie ! approchez-vous donc et vous reposez. Vous êtes ici chez vous, entendez-vous bien ? et mon métayer veut absolument s'excuser des mauvaises raisons de tantôt.

LA MÈRE FAUVEAU.

Venez, venez, notre maîtresse.

La mère Fauveau et Rose sortent.

SCÈNE III

FAUVEAU, RÉMY, CLAUDIE.

FAUVEAU, mal à l'aise.

Mais où est-ce donc que vous allez comme ça, notre maîtresse? (Il veut sortir comme pour suivre Rose, et se trouve face à face avec le père Rémy et Claudie, qui sont au fond du théâtre.) Par ainsi, mon vieux, vous voilà revenu? C'est bien. Je n'ai rien contre vous, moi, d'abord! Vous comprenez la chose... que... à cause de notre maîtresse... et puis la vivacité!... qu'on dit comme ça une parole... et puis une autre... (Cherchant à s'en aller et parlant à la cantonade.) Mais où donc est-ce que vous allez comme ça, notre maîtresse? (Rémy et Claudie se rangent silencieusement pour le laisser passer. Rémy l'observe froidement. Claudie paraît ne rien voir et ne rien entendre autour d'elle.) Entrez donc! asseyez-vous. Vous êtes chez vous, comme dit notre maîtresse. Moi, faut que j'aille voir où ce qu'elle court comme ça, notre maîtresse!

Il s'esquive.

SCÈNE IV

RÉMY, CLAUDIE.

Ils redescendent le théâtre. Claudie est morne et absorbée.

CLAUDIE.

Mon père, pourquoi est-ce que vous m'avez ramenée ici?

RÉMY.

Eh bien, ma fille, est-ce que ce n'était pas aussi ton idée? Est-ce que j'ai jamais eu une autre idée que la tienne?

CLAUDIE.

Mais ce n'était point mon idée, cher père! Et c'est tout à fait malgré moi que vous avez cédé à madame Rose.

RÉMY.

Tu étais malade.

CLAUDIE.

Je ne suis pas malade. D'ailleurs, nous serions rendus chez nous à cette heure. Qu'est-ce que nous venons faire ici, mon Dieu ? Ce n'est point notre place !

RÉMY, la regardant.

Que veux-tu ! madame Rose est si bonne ! elle criait, elle pleurait ! fallait-il résister à son bon cœur ? J'ai cru que tu serais bien aise de lui pardonner et de revoir la mère Fauveau qui t'aime tant !

CLAUDIE.

Je pardonne à tout le monde, mais je ne voulais pas revenir. Et vous ne m'écoutiez pas !

RÉMY.

Ne me gronde pas, Claudie. Que veux-tu ! à mon âge, et quand on sort tout d'un coup d'une maladie, on retombe, on perd son courage !

CLAUDIE.

Non, grâce au bon Dieu, vous êtes guéri comme par miracle ! (Le regardant à son tour.) Vous avez l'air tranquille et fort, et tout reverdi, mon cher père ! allons-nous-en !

RÉMY.

Je ne me sens point de mal ; mais je suis las, bien las fille !

Il s'assied à gauche et dépose son bâton et son chapeau sur la table.

CLAUDIE, s'agenouillant devant lui.

C'est vrai, mon Dieu, vous devez l'être ! Ah ! mon pauvre père ! je suis la cause qu'on vous tue !

RÉMY.

Eh bien, est-ce que je me plains de quelque chose ? Pourquoi me dis-tu ça ? Est-ce que je t'ai jamais fait un reproche, moi ?

CLAUDIE.

Oh ! vous, vous êtes le bon Dieu, pour moi !

RÉMY.

Je ne suis pas le bon Dieu, Claudie ! Je suis un pauvre

homme que le malheur a tordu comme un brin de paille, mais à qui, tout de même, Dieu a envoyé un grand secours en lui donnant une fille comme toi !

CLAUDIE, sombre.

Une fille qui l'a déshonoré !...

RÉMY, se levant avec elle.

Tais-toi, Claudie ! tu n'as point le droit d'accuser et de maudire la fille que j'aime ! Ta faute n'a perdu que toi, et mon devoir est de te la faire oublier. Le sauveur des pauvres humains a pris la brebis égarée sur ses épaules, et ce que le bon pasteur a fait pour son ouaille, un père ne le ferait pas pour sa fille ? Tu as eu assez de repentir, tu as assez souffert, assez pleuré, assez travaillé, assez expié, ma pauvre Claudie. D'ailleurs, notre péché est le même : nous avons eu trop de confiance, nous n'avons pas connu les mauvais cœurs. Nous en avons été assez punis, puisque nous avons perdu notre pauvre petit ! Tu n'as donc plus que moi, comme je n'ai plus que toi sur la terre ! Et nous ne nous aimerions pas ? Va, il y a assez longtemps que tu te déchires le cœur, je veux que tu te pardonnes à toi-même. Entends-tu, Claudie, c'est ma volonté.

Sur la fin du récit, Rémy a défait les cordons de la cape de Claudie et il lui fait signe de la mettre sur une chaise. Claudie obéit.

CLAUDIE.

Mon père, je n'aime que vous, je n'aime que vous au monde !

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MÈRE FAUVEAU et ROSE avec SYLVAIN entre elles deux ; elles l'amènent comme malgré lui.

ROSE.

Allons, Sylvain, faut que tout le monde me cède aujourd'hui !

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, oui, Sylvain, la bourgeoise veut être obéie.

Sylvain est amené en face de Claudie; il tressaille et veut se dégager.

SYLVAIN.

Ma mère, madame Rose, je ne sais point ce que vous souhaitez de moi!

ROSE.

Vous ne voulez point dire au père Rémy que vous êtes content de le revoir chez nous? En ce cas, je l'emmène, j'ai à lui parler.

Elle prend Rémy par le bras gauche.

LA MÈRE FAUVEAU, prenant l'autre bras de Rémy.

Et moi aussi, j'ai à lui parler. Venez, père Rémy.

RÉMY, qui a pris son chapeau et son bâton, hésitant.

Mais... c'est donc des secrets?

ROSE.

Peut-être! vous verrez! Allons, avez-vous peur de moi? Oh! je ne suis pas si diable que j'en ai l'air!

Claudie veut suivre son père, la mère Fauveau l'arrête en souriant.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! ma fille, vous êtes une curieuse!

RÉMY, naïvement, à Claudie.

Elle dit que tu es une curieuse...

Claudie s'arrête interdite. Ils remontent tous les trois vers le fond, et, au moment où ils vont sortir, Sylvain, qui est près de la porte, veut suivre sa mère; Rose le retient.

ROSE.

Sylvain, patientez un brin; tenez compagnie à Claudie qui a eu de la peine ici. Le devoir d'un chacun est de la consoler.

SYLVAIN.

Mais je n'ai fait peine ni injure à personne, moi!

ROSE.

Eh bien, je ne peux pas en dire autant, et c'est pour ça que je veux me confesser au père Rémy; mais la confession ne veut pas de témoins. Restez où vous voilà.

Elle le pousse vers Claudie et sort avec la mère Fauveau et le père Rémy entre elles deux.

SCÈNE VI

SYLVAIN, CLAUDIE.

CLAUDIE, *faisant effort pour parler.*

C'est vrai que vous ne m'avez point fait de peine, maître Sylvain, et que je n'ai rien contre vous; partant, nous n'avons point à nous expliquer.

Elle veut se retirer.

SYLVAIN, *sans l'arrêter, mais se plaçant de manière à gêner sa sortie.*

Certainement non, nous n'avons point à nous expliquer. Je ne sais pas pourquoi on a voulu que je vienne ici. Vous y êtes, Claudie, c'est bien. Je n'y trouve point à redire. On a eu tort de vous offenser, on a raison de vouloir vous en consoler, mais tout cela ne me regarde point.

CLAUDIE.

Je le sais bien, et, si je suis ici, c'est malgré moi; je ne voulais point revenir, je ne serais jamais revenue. Mon père a cédé à madame Rose, mais ce n'est point pour rester, et je compte que nous allons repartir.

SYLVAIN, *se jetant devant la porte.*

Oh! je ne vous empêche ni de partir ni de rester; si vous croyez que ça vient de moi, tout ce qui se manigance ici aujourd'hui, vous vous abusez! je n'y suis pour rien. Est-ce que j'ai à vous demander compte de vos idées, de votre passé, de votre conduite? Soyez tout ce que vous voudrez, je ne m'en embarrasse point.

CLAUDIE, *avec résignation, sans bouger beaucoup tout le restant de la scène.*

Qui est-ce qui vous prie de vous en embarrasser?

SYLVAIN, *s'animant peu à peu.*

Oh! c'est qu'on a dit des folies, des bêtises ici, tantôt; mais est-ce que je vous ai jamais dit un mot que tout le monde ne puisse pas entendre, voyons?

CLAUDIE.

Je ne l'aurais pas souffert!

SYLVAIN, même jeu.

Oh! je sais que vous êtes fière et vaillante! c'est à propos dans votre position!

CLAUDIE.

Un honnête homme et un bon chrétien aurait pour devoir de ne jamais me parler de ma position, et, puisque vous n'avez pas le cœur de le comprendre, je vous défends de me dire un mot de plus.

SYLVAIN, marchant à grands pas.

Oh! je ne vous insulte pas, je vous plains!

CLAUDIE.

Gardez votre pitié pour qui vous la réclamera.

SYLVAIN, même jeu.

Courage! vous voulez qu'on vous respecte comme une sainte, pas vrai?

CLAUDIE, lentement.

Le malheur qui ne se plaint pas a le droit de se faire respecter.

SYLVAIN, cachant ses larmes avec un peu de dépit.

Le malheur qui ne se plaint pas, à des fois, ça ressemble à la honte qui se cache. M'est avis qu'on aurait mieux respecté votre malheur si vous ne l'aviez pas si bien celé.

CLAUDIE.

Maître Sylvain, les pauvres ont besoin de travailler. On repousse une fille... dans ma position, comme vous dites, et, pour trouver de l'ouvrage hors de chez moi, je suis condamnée à me taire.

SYLVAIN, vivement.

Et à mentir!

CLAUDIE, hésitant.

A qui ai-je menti? Personne ne m'a interrogée.

SYLVAIN, vivement, élevant la voix.

Si fait! moi, je vous ai interrogée ici, ce matin,

CLAUDIE.

Et je vous ai menti?

SYLVAIN.

Se taire, c'est mentir, dans l'occasion.

CLAUDIE.

Dans l'occasion! quelle occasion?

SYLVAIN.

Oui, quand on souffre l'amitié d'une personne à qui on ne veut point avouer ce qu'on est.

CLAUDIE.

Vous avez raison; mais, quand on ne souffre l'amitié de personne, on n'est obligée à rien envers personne.

SYLVAIN, suffoquant.

A la bonne heure! gardez donc vos secrets et vos amitiés! personne ne vous les demande plus. (On entend un bruit de voix.) A moins que ça ne soit Denis Ronciat!... car c'est sa voix que j'entends!

CLAUDIE, à part.

Denis Ronciat!... Mon Dieu! c'est trop pour un jour!

Elle tombe sur une chaise et reste atterrée. Sylvain s'assied, accablé, de l'autre côté près de la table, et affecte d'être indifférent à tout ce qui se passe.

SCÈNE VII

Les Mêmes, ROSE, DENIS RONCIAT, RÉMY, FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU.

ROSE, entrant la première.

Eh bien, si vous voulez vous expliquer, ça se passera devant moi et devant toute la famille.

DENIS, la suivant.

Ça ne me fait rien, je n'ai peur de personne.

FAUVEAU, entrant avec Rémy.

Père Rémy, soyez calme! pas de bruit chez nous, hein?

Il va à gauche et s'assied sur le coin de la table; la mère Fauveau le suit

et s'approche de Sylvain avec inquiétude. Rémy se place derrière la chaise de sa fille et la regarde sans rien dire.

DENIS, au milieu du théâtre.

Par ainsi, différemment, vous êtes étonnés de me voir.

ROSE.

Oui, car je vous avais prié de ne plus revenir. Vous avez encore l'intention de faire du mal; mais vous ne le ferez plus en cachette, et les gens que vous accusez seront là pour se défendre.

DENIS.

Si je reviens, malgré que vous m'avez chassé, comme je ne reviens pas pour vous, la belle Rose, vous pouvez bien me souffrir parler à ce vieux dans la demeurance à vos métayers... Pour lors, je me présente dans des intentions... simplement pour causer, à seules fins de s'entendre. Vous voulez appeler tout votre monde en témoignage de ce que je vas dire, eh bien, j'y donne mon consentement. La! y sommes-nous?

FAUVEAU, de sa place.

Nous y sommes, sous la condition qu'on ne se disputera point. Il y en a eu assez comme ça, aujourd'hui, des paroles!

RÉMY, très-calme.

Soyez donc tranquille, père Fauveau, c'est moi qui vous réponds de M. Denis Ronciat.

DENIS, s'enhardissant.

Pour ça, vous avez raison, père Rémy!... Et tiens, mon vieux, d'après ce que j'ai à te dire, nous allons nous entendre vitement, je l'espère.

Il lui frappe sur l'épaule.

RÉMY, raillant.

Ah! vous me donnez du *tu*, monsieur Ronciat? Vous me touchez sur l'épaule? C'est bien de l'honneur que vous me faites!

DENIS, interdit.

Vous êtes gai, à ce soir, père Rémy! Ça va donc mieux? J'en suis content!

RÉMY.

Ça va très-bien. Vous êtes bien honnête.

FAUVEAU, à part.

Ça va se gâter ! (De sa place, au père Rémy.) Dites donc, père Rémy... ne...

RÉMY, aux autres.

Souffrez-moi d'entendre ce que M. Ronciat me veut dire. J'attends; y sommes-nous ?

DENIS.

M'y voilà ! écoutez bien. Différemment... je vous ai fait du tort, vous m'en avez fait aussi. Vous voulez me faire passer pour un sans-cœur. Vous faites bruit de votre histoire, ça se répand vite ! Vous voulez ameuter la population contre ma personne ; car, en revenant ici, j'ai trouvé toute la paroisse en émoi. « Ah ! coquin ! tu as fait chasser le père Rémy ; mais voilà la Grand'Rose qui le ramène en triomphe ! » Et les femmes me montraient le poing, et les enfants voulaient me jeter des pierres !... Tout ça, ça me donne du ridicule ! Vous m'avez fait congédier par la bourgeoise de céans, qui ne me voyait point d'un mauvais œil...

ROSE.

Insolent ! vous vous trompez bien.

DENIS.

Oh ! ne nous fâchons mie ! Vous me voulez parler en public, je parle en public ! Différemment, je ne peux pas rester comme ça, père Rémy ! il faut en finir. Faut vous prononcer. Qu'est-ce que vous exigez de moi en réparation du chagrin dont je vous ai mortifié dans le temps ? Si la somme n'est point trop forte... on peut s'accorder.

RÉMY, toujours calme.

La somme ? Ah ! vous m'offrez de l'argent, monsieur Ronciat ? Et... à cause, sans être trop curieux ?

DENIS.

Voyons ! est-ce que vous ne m'entendez point ?

RÉMY.

Non! excusez-moi, je suis très-vieux; je sors d'une grosse maladie; j'ai quasiment perdu la souvenance.

DENIS.

Est-ce un jeu, père Rémy? Vous ne vous souvenez-vous plus de...?

RÉMY.

Je ne me souviens plus de rien, et je ne peux point accepter votre argent sans savoir comment je l'ai gagné.

DENIS, troublé.

Gagné, gagné! je ne dis point ça! je sais bien que vous n'avez jamais été consentant de ma sottise. Vous êtes un honnête homme, je ne vas pas contre. Vous avez cru que je recherchais votre fille pour le mariage...

RÉMY.

Vous me l'avez donc demandée en mariage? la, sérieusement? en famille? avec parole d'honneur? Attendez donc que je me souvienne!

DENIS.

Allons, allons! vous vous souvenez de tout et je ne prétends pas nier. Oui, je vous ai donné parole de ma part et de celle de mes parents... Mais je ne croyais pas vous tromper! Vrai! je ne le croyais point! J'étais tout jeune, tout franc, tout bête! J'étais amoureux et je ne me méfiais point de moi. Votre fille était une enfant, elle ne connaissait point le danger. On allait ensemble, comme deux accordés, sans songer à mal. Et puis voilà qu'on succombe sans savoir comment, on se marie, le bon Dieu pardonne tout, et le mal n'est pas bien grand.

RÉMY, avec reproche.

Le mal est grand quand le garçon n'épouse point. Ça prouve qu'il a de bonnes raisons pour se dédire; et sans doute que vous, honnête homme, vous avez connu que ma fille ne serait point une honnête femme? Elle était coquette,

dites? Elle vous donnait de la jalousie? Elle écoutait d'autres galants?

Ici, Claudie se lève et prend la main de son père, qui semble la protéger et la fait asseoir tout en regardant Denis.

DENIS.

Non! je n'irai point contre la vérité, malgré que je vois bien que vous forcez ma confession. Le tort est de mon côté. Claudie... je le dis devant elle, Claudie était sage, elle n'écoutait que moi et j'étais aussi sûr d'elle...

RÉMY.

Comment! vous l'avez quittée sans sujet?

DENIS.

Sans autre sujet que la crainte de devenir gueux en épousant une fille qui n'avait rien.

RÉMY.

Ah! c'est vrai, elle n'avait plus rien. Cette tante riche dont elle devait hériter a pris fantaisie de se marier sur ses vieux jours... au moment où vous alliez épouser Claudie... et alors vous avez tout d'un coup changé d'idée. Je ne pouvais pas croire que ce fût là toute votre excuse; mais, puisque vous le dites...

DENIS.

Sacristi! c'est vous qui me le faites dire!

ROSE.

Et vous ne pouvez pas le nier.

DENIS.

Eh bien, mordi! bien d'autres auraient fait comme moi. Mes parents avaient de la fortune, mais ils travaillaient. Moi, on ne m'avait pas élevé à travailler. « Amuse-toi, qu'on me disait, t'es riche, épouse qui tu voudras; t'es fils unique. Tu seras bourgeois... » Eh bien, j'ai eu l'ambition de vivre comme ça... Je me suis dit, en vous voyant ruinés, qu'il me fallait, ou reprendre la pioche que mes parents n'avaient jamais pu lâcher, ou mettre la main sur une grosse dot pour me soutenir dans la fainéantise. Voilà mon tort, je le confesse; mais c'est comme ça. J'ai trahi l'amour pour la fortune, j'ai fait

comme tant d'autres! Je me suis peut-être trompé, ma faute m'a porté nuisance et j'ai manqué plus d'un mariage. Voilà pourquoi j'ai quitté notre endroit et suis venu chercher femme par ici, avec l'intention de vous faire un sort aussitôt que j'aurais payé mes dettes. Mais, au lieu de m'y aider, vous m'avez traversé encore une fois. Finissons-en donc, demandez-moi ce que vous voudrez, et, quand on saura que j'ai réparé mon tort, on ne me rebutera plus par ailleurs.

RÉMY.

Vous êtes bien généreux, monsieur Ronciat, de vouloir contenter un homme capable de demander de l'argent en échange de son honneur, ou il faut que je sois bien avili pour que vous osiez m'en faire l'offre! (Faisant un pas en avant et s'adressant aux autres.) Braves gens, qui m'avez recueilli et assisté depuis la moisson dernière, dites-moi donc si, pendant que j'étais malade et peut-être hors de sens, je n'ai point fait quelque bassesse qui ait pu autoriser M. Ronciat à me faire un pareil affront devant vous!

FAUVEAU.

Oh! par exemple, non! vous êtes un homme bien respectable, j'en lève la main!

LA MÈRE FAUVEAU.

Et moi pareillement! Et votre fille est digne de vous.

ROSE.

Et il n'y a qu'un lâche qui puisse venir vous proposer de l'argent.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ne les excitez point, dame Rose! le père Rémy couve une grosse colère.

Sylvain se relève brusquement, semble sortir de sa rêverie et reste les yeux fixés sur Claudie.

RÉMY.

N'ayez crainte, mère Fauveau. Je suis aussi tranquille à cette heure que je le serai au jour de ma mort. Ça vous étonne? Ça t'étonne aussi, maître Ronciat? Tu t'es peut-être souvent demandé pourquoi j'ai patienté cinq ans avec toi;

pourquoi, moi, un ancien soldat, un vieux paysan encore rude du poignet et plus fort que toi qui n'as jamais travaillé, je ne t'ai pas mis sous mon genou pour te casser la tête contre une pierre. Je veux bien te le dire, et me confesser à mon tour. C'est que j'étais aveugle, j'étais injuste envers ma fille. Oui, je lui faisais cette injure de croire qu'elle avait un restant d'amitié pour toi. Je lui en demande pardon aujourd'hui. (Il embrasse Claudie. — A Denis.) Mais j'avoue que plus elle le niait, plus je m'imaginais que ses larmes versées en secret et son éloignement pour l'idée du mariage provenaient d'une souvenance et d'un regret. Cent fois j'ai pris ma cognée pour aller t'attendre au coin d'un bois; cent fois, j'ai jeté ma cognée derrière ma porte, en regardant ma fille qui disait sa prière et qui, dans mon idée, la disait peut-être pour toi. Je n'ai pas voulu venger ma fille, dans la crainte d'être odieux à ma fille, voilà tout.

DENIS, ému.

Dame! écoutez donc, père Rémy, si j'avais pensé que Claudie eût encore des sentiments pour moi... Mais elle m'a dit elle-même ici, quand je l'ai revue à la gerbaude, qu'elle ne m'aimait plus... et différemment... je ne pouvais plus lui rien offrir.

RÉMY.

Elle disait la vérité, et je le sais, moi. Je le sais d'aujourd'hui seulement. Voilà pourquoi tu me vois tranquille, parce que je me sens enfin libre de te punir.

FAUVEAU.

Père Rémy, père Rémy! apaisez-vous!

DENIS, remontant un peu.

Eh! laissez-le faire. Je ne me défendrai pas contre un homme de cet âge-là. Je m'en irai plutôt!

RÉMY.

N'aie donc pas peur, Denis Ronciat. Je ne t'en veux plus. Je t'ai cru méchant et je vois que tu n'es qu'un lâche. La seule punition que je t'inflige, c'est celle de ma pitié. Va-t'en là-dessus, malheureux, je te fais grâce. Va-t'en avec ton ambi-

tion et ta paresse, avec ton argent et la honte de me l'avoir offert.

FAUVEAU.

Ça, c'est bien! vrai! ça fait honneur à un pauvre homme de pouvoir parler comme ça.

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, c'est bien, père Rémy, c'est bien.

ROSE.

C'est bien parler et bien agir.

DENIS, écrasé par tous les regards et se débattant contre la honte.

C'est donc comme ça? voilà le piége que vous m'avez tendu pour mettre tout le monde contre moi? Oh da! il faudra bien que je trouve un moyen de vous fermer la bouche!... je ne sais pas encore ce que je ferai pour ça... mais j'y réfléchirai et je trouverai quelque chose... à quoi vous ne vous attendez pas... ni moi non plus!

Il se retourne pour sortir.

ROSE.

En attendant, vous allez trouver la porte pour sortir d'ici, pas vrai?

DENIS, revenant.

Vous pensez me renvoyer comme ça, tout penaud, tout écrasé, tout mortifié? Eh bien, c'est ce qui vous trompe, et je vas vous montrer que je vaux mieux que vous ne voulez bien le croire... Père Rémy, faites attention. Claudie, veux-tu me dire que tu m'aimes toujours, que c'est pour moi que tu as refusé d'en écouter d'autres... (mouvement de Sylvain), et le diable me soulève si je ne me marie pas avec toi... (Un silence.) Eh bien, Claudie, vous ne m'écoutez point? Je suis Denis Ronciat et je vous offre ma main, foi d'homme! Ah çà! dépêchons-nous pour que le diable ne m'en fasse pas dédire.

RÉMY, à Claudie, qui est restée comme pétrifiée durant toute cette scène.

Ma fille, entends-tu? c'est à toi de répondre.

CLAUDIE, avec fermeté, se levant.

Mon père, pour épouser un homme, il faut jurer à Dieu de

l'aimer, de l'estimer et de le respecter toute sa vie. Et, quand on sent qu'on ne peut que le mépriser, c'est mentir à Dieu, c'est faire un sacrilége. Je refuse.

DENIS.

La, sérieusement?

CLAUDIE.

Je refuse.

ROSE.

Et j'en ferais autant à sa place.

RÉMY, à Denis.

Tu as offert une réparation, on l'a refusée ; maintenant, j'ai le droit d'exiger celle qui me convient.

DENIS, remettant son chapeau.

Ah! nom d'une bouteille! je ne vois pas ce que vous pouvez exiger de plus.

RÉMY.

J'exige que tu quittes le pays.

DENIS.

Par ma foi! avec plaisir. Il y a longtemps que j'en ai l'idée. Différemment, je n'ai point envie d'être montré au doigt. Bonsoir, la compagnie! je m'en vas chez mon oncle Raton, à plus de trente lieues d'ici, et j'y ferai tout de même une bonne fin et un bon mariage (à Rémy), pourvu que vous ne veniez pas en moisson de ce côté-là. Promettez-vous de me laisser tranquille?

RÉMY, le prenant au collet et le secouant un peu.

Je n'ai pas de conditions à recevoir de toi... Je te défends de jamais remettre le pied dans la paroisse, nulle part enfin où ma fille pourrait te rencontrer. Jure-le!

DENIS.

J'en jure (regardant Rose) et sans regrets!

RÉMY, l'éloignant du geste.

Que le bon Dieu te pardonne comme nous te pardonnons! Puisses-tu t'amender et réparer ta mauvaise conduite par une bonne. Maintenant, tu peux t'en aller... Adieu!

DENIS hésite pour saluer Claudie, qui ne le regarde pas; il n'ose pas, et dit.

Adieu, père Rémy... (Remettant son chapeau, il sort avec un reste d'aplomb.) Serviteur à tout le monde!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors DENIS RONCIAT.

La mère Fauveau, inquiète de l'attitude morne et forcée de Sylvain, reste auprès de lui. Rose s'approche de Claudie.

FAUVEAU, à Rémy, l'amenant sur le devant.

Diache! Savez-vous que c'est courageux, ce que vous faites là, votre fille et vous, de refuser un mariage qui vous rendrait la bonne renommée?

RÉMY.

Oui, ça nous relevait dans l'estime des hommes; mais c'est acheter ça trop cher, quand il faut mentir à Dieu, à sa propre conscience et à la vérité de son cœur. Nous sommes chrétiens avant tout, père Fauveau.

FAUVEAU.

Et francs chrétiens qu'on peut dire! Tenez, c'est une fière femme que votre Claudie et ça la relève assez d'avoir forcé, sans dire un mot, son enjoleux à lui faire amende honorable. Et vous, père Rémy, vous êtes un homme tout à fait comme il faut. Savez-vous que j'ai eu grand tort à ce matin de vous faire de la peine? j'en suis chagriné, vrai; et, si vous me voulez croire, vous me baillerez la main... la, de bonne amitié!

RÉMY, lui serrant la main.

C'est de tout mon cœur, père Fauveau! de tout mon cœur, entendez-vous?

FAUVEAU, s'apercevant que Sylvain les observe et les écoute avec un commencement d'agitation.

Parlons plus bas, c'est inutile de revenir là-dessus devant... ces enfants.

RÉMY, sans baisser la voix.

Pourquoi donc ça? Si quelqu'un a eu une mauvaise pensée sur ma fille, ne voulez-vous point donner l'exemple du respect qu'on lui doit?

FAUVEAU, à demi-voix.

Oui, oui, ça viendra; mais, pour l'instant, faut de la prudence. Si vous voulez la marier un jour ou l'autre, faut pas tant ébruiter son malheur.

RÉMY.

Ah! vous croyez qu'elle ne mérite pas de rencontrer un honnête garçon qui regarde à la bonté de Dieu plus qu'à la rigueur des hommes?

FAUVEAU, avec intention.

C'est de la rigueur, si vous voulez... mais ça règne partout, et les parents regardent à ça, si les enfants n'y regardent point!

RÉMY, bas, en poussant Fauveau du coude et lui montrant Rose, qui est toujours près de Claudie.

Et pourtant madame Rose a fait parler d'elle plus souvent que ma fille. Est-ce qu'à cause de son bon cœur et de sa grande charité, un honnête homme ne pourrait pas l'aimer?

FAUVEAU.

Si fait! où voulez-vous en venir?

RÉMY, avec intention et toujours bas.

Et, comme elle est riche avec ça, il y a bien des parents qui voudraient, malgré le préjugé, la faire épouser à leur fils?

FAUVEAU, piqué et oubliant de parler bas.

C'est-il pour me blâmer que vous dites ça?

RÉMY, parlant haut.

Non! je ne pense qu'à ma fille, moi, et ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que les idées du monde peuvent prévaloir contre elle.

FAUVEAU, très-haut, avec colère.

Les idées du monde, c'est les miennes, et je ne veux point les démolir. (Appuyant sur ses mots.) Faut pas, parce que vous

savez mieux parler que moi, chercher à me prendre pour une bête.

LA MÈRE FAUVEAU, se mettant entre eux.

Eh bien, eh bien! allez-vous point vous quereller à cette heure?

ROSE, de même, attirant Rémy à elle.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

FAUVEAU.

Il y a que ce vieux-là est trop entêté de son orgueil.

RÉMY, se calmant et s'exaltant ensuite.

Mon orgueil? Non! ce n'est point ça, père Fauveau, vous ne me comprenez pas. Il est tombé, mon orgueil, je l'ai mis aujourd'hui sous mes pieds! J'ai rendu cet hommage au grand juge qui m'a fait retrouver ma force et ma raison comme par miracle au moment où ma fille outragée en avait besoin! J'ai été colère, j'ai été fou un moment. C'était la maladie qui se débattait en moi avec la guérison. Mais, un moment après, tenez! ma vue s'est éclaircie, et il m'a semblé, comme je m'en allais d'auprès de vous autres, que je voyais la vérité du ciel face à face. Alors, tous vos ménagements... et ma fierté à moi, mon orgueil, comme vous dites, tout ça se dissipait comme un brouillard devant le soleil du bon Dieu. Oui, Dieu est grand! Dieu est juste! Il veut que la justice règne sur la terre!

Le père Fauveau a repris sa place et garde le silence. Sylvain, qui s'est levé, vient s'agenouiller devant Rémy avec respect.

SYLVAIN.

Vous dites vrai, homme de bien! C'est pourquoi, mon orgueil, mon mauvais orgueil à moi, s'humilie devant vous. Je vous demande la main de votre fille, que vous m'avez enseigné à estimer comme elle le mérite. (Rémy lui fait signe que c'est à Claudie de répondre. — Sylvain, se levant à Claudie.) Claudie, pardonnez-moi, acceptez-moi pour votre soutien. Je vous aimais à en mourir, et, quand j'ai appris la vérité, ce n'était pas du blâme que je sentais. Non! comme Dieu m'entend! c'était de la jalousie, mais je ne serai même plus jaloux. Je n'ai plus

sujet de l'être. Fiez-vous à moi, je vous aimerai, et vous défendrai d'un cœur pareil à celui de votre père. Fiez-vous à moi, je vous dis, je ne crains pas le monde, moi, et je saurai faire respecter ma femme!

CLAUDIE, se tournant vers Sylvain.

Non, Sylvain! j'ai juré de me punir moi-même, en portant seule la peine de ma faute.

LA MÈRE FAUVEAU, allant à Claudie.

Claudie, c'est par crainte de nous déplaire que vous parlez comme ça; mais, moi, voyez-vous, je vous ai toujours souhaitée pour ma fille.

CLAUDIE.

Mère Fauveau, demandez-moi ma vie, c'est tout ce que je peux vous donner.

ROSE.

Claudie! c'est moi qui vous ai le plus offensée ici! Faudra-t-il que je me mette à genoux?

CLAUDIE.

Madame Rose, c'est moi qui me mettrais aux vôtres pour vous remercier d'être si bonne; mais ne me demandez pas ce que je ne peux pas accorder.

Sylvain, désespéré du refus de Claudie, se jette sur le sein de son père.

FAUVEAU, vaincu, à Claudie.

Ma fille, c'est bien à vous de vous défendre comme ça; mais, par pitié pour vous-même et pour mon pauvre enfant, fiez-vous à sa parole et à la mienne.

SYLVAIN.

Oh! merci, père! merci!

CLAUDIE.

Père Fauveau, je vous remercie, je vous respecte, je vous aime, mais je ne peux point vous obéir.

SYLVAIN, pleurant.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! elle ne m'aime point!

RÉMY, prenant Claudie par la main et l'amenant à lui.

Claudie, c'est à mon tour de te prier; refuseras-tu à ton père?

CLAUDIE.

Je ne peux pas accorder à mon père ce que j'ai juré à Dieu de n'accorder à personne.

RÉMY.

Eh bien, Dieu donne à ton père le droit de briser ton serment, et je le brise. Je t'ordonne de m'obéir et d'épouser cet homme juste.

Claudie chancelle et laisse tomber sa tête sur le sein de son père.

SYLVAIN, même jeu, de l'autre côté de Rémy.

Elle pâlit, elle souffre! elle me déteste!

RÉMY, soutenant sa fille dans ses bras, et s'adressant doucement à Sylvain, avec joie.

Non! elle t'aime, et la violence qu'elle se fait pour le cacher est au-dessus de ses forces. Mais je le sais, moi! elle a eu le délire en partant d'ici, elle a pleuré, elle a parlé! Voilà pourquoi je suis revenu!... (Élevant les mains.) Merci, mon Dieu! qui m'avez permis de ne pas mourir avant d'avoir donné un bon soutien à ma fille! (On entend une cloche lointaine. A Sylvain et à Claudie.) A genoux, mes enfants! (Aux autres.) Mes amis, à genoux! c'est l'*Angelus* qui sonne. (Il reste seul debout.) C'est l'heure du repos! qu'il descende dans nos cœurs, le repos du bon Dieu, à la fin d'une journée d'épreuves, où chacun de nous a réussi à faire son devoir! Demain, cette cloche nous réveillera pour nous rappeler au travail; nous serons debout avec une face joyeuse et une conscience épanouie. (Relevant les enfants. — Tous se lèvent.) Car le travail, ce n'est point la punition de l'homme... c'est sa récompense et sa force... c'est sa gloire et sa fête! Ah! je suis guéri et je vais donc enfin pouvoir travailler; je n'ai pas eu ce contentement-là depuis la gerbaude!

SYLVAIN.

Vous l'aurez encore... Nous moissonnerons ensemble, mon père.

RÉMY.

Oui, mon enfant! grâce rendue à Dieu, au travail et à votre bonheur... (*Se redressant.*) Je sens maintenant que je deviendrai centenaire.

FIN DE CLAUDIE

MOLIÈRE

DRAME EN CINQ ACTES

Gaieté. — 10 mai 1851.

A ALEXANDRE DUMAS

Si je vous prie d'agréer fraternellement la dédicace de cette faible étude, c'est parce qu'elle présente, par l'absence, un peu volontaire, je l'avoue, d'incidents et d'action, un contraste marqué avec les vivantes et brillantes compositions dont vous avez illustré la scène moderne. Je tiens à protester contre la tendance qu'on pourrait m'attribuer, de regarder l'absence d'action, au théâtre, comme une réaction systématique contre l'école dont vous êtes le chef. Loin de moi ce blasphème contre le mouvement et la vie. J'aime trop vos ouvrages, je les lis, je les écoute avec trop de conscience et d'émotion, je suis trop artiste dans mon cœur, pour souhaiter que la moindre atteinte soit portée à vos triomphes. Bien des gens croient que les artistes sont nécessairement jaloux les uns des autres. Je plains ces gens-là d'être si peu artistes eux-mêmes, et de ne pas comprendre que la pensée d'assassiner nos émules serait celle de notre propre suicide.

Puisque l'occasion s'en présente, je veux la saisir pour vous soumettre quelques réflexions générales dont chacun peut faire son profit.

L'action dramatique exclut-elle l'analyse des sentiments et des passions, et réciproquement? l'homme intérieur peut-il être suffisamment révélé dans les courtes proportions de la scène, au milieu du mouvement précipité des incidents de sa

vie extérieure? Je n'hésite pas à dire oui, je n'hésite pas à reconnaître que vous l'avez plusieurs fois prouvé. Cependant l'activité de l'imagination, la fièvre de la vie vous ont aussi plusieurs fois emporté jusqu'à sacrifier des nuances, des développements de caractère; et, par là, vous n'avez pas satisfait le besoin que j'éprouve de bien connaître les personnages dont je vois les actions et de bien pénétrer le motif de leurs actions. Je crois qu'avec la volonté, la merveilleuse puissance que vous avez de tenir notre intérêt en haleine, vous pouviez sacrifier un peu mon genre de scrupule à l'éclat des choses extérieures. Quand vous l'avez fait, vous avez bien fait, après tout, puisque vous pouviez en dédommagement, nous donner tant de belles choses dramatiques. Mais, à ces mouvants tableaux, à ces enchaînements de péripéties, je préfère celles de vos œuvres où l'esprit est satisfait par la réflexion autant que par l'imprévu.

Donc, on peut resserrer dans le cadre étroit de la représentation l'analyse du cœur humain et l'imprévu rapide de la vie réelle. Mais c'est fort difficile; tout le monde n'est pas vous, et, en cherchant à imiter votre manière, on a trop habitué le public à se passer de ce dont vous n'avez jamais fait bon marché, vous dont il est possible d'imiter le costume, mais non l'être qui le porte.

J'ai donc souhaité, moi dont les instincts sont plus concentrés et la création moins colorée, de donner au public ce qui était en moi, sans songer à imiter un maître dont je chéris la puissance, et je me suis dit avec le bonhomme :

Ne forçons point notre talent.

De là cette pièce de *Molière*, où je n'ai cherché à représenter que la vie intime, et où rien ne m'a intéressé que les combats intérieurs et les chagrins secrets. Existence romanesque et insouciante au début, laborieuse et tendre dans la seconde période, douloureuse et déchirée ensuite, calomniée et torturée à son déclin, et finissant par une mort profondé-

ment triste et solennelle. Un mot navrant, un mot historique résume cette vie près de s'éteindre : *Mais, mon Dieu, qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir!* On pourrait ajouter que plus cet homme est grand et bon, plus il souffre. — Voilà tout ce qui m'a frappé dans Molière, en dehors de tout ce que le monde sait de sa vie extérieure et de tout ce qu'on eût pu inventer ou présumer autour de lui. Vous eussiez trouvé moyen, vous, de montrer l'intérieur et l'extérieur de cette grande existence, et vous le ferez quand vous voudrez. Moi, je me suis contenté de ce qui me plaisait. J'ignore si le public s'en contentera, car je vous écris ceci, une heure avant le lever du rideau. Mais le mécontentement du public ne me découragerait nullement. Je me dirai, s'il en est ainsi, que la faute est dans la nature incomplète de mon talent, et non dans le but que je me suis proposé.

Ce but, je tiens à le constater et à vous le dire : vous avez monté l'action dramatique à sa plus haute puissance, sans vouloir sacrifier l'analyse psychologique; mais, en voulant faire comme vous, on a sacrifié cette seconde condition essentielle, parce qu'il faut être très-fort pour mener de front les deux choses. Je ne veux pas vous imiter, je ne le pourrais pas, et j'aurais mauvaise grâce à trouver trop vert le raisin luxuriant que vous avez planté et fait mûrir. Je veux faire de mon mieux dans ma voie, et je serais désolé que quelques-uns crussent devoir m'imiter dans mes défauts. Si le théâtre devenait exclusivement une école de patiente et calme analyse, nous n'aurions plus de théâtre; mais ces mêmes défauts, si on s'habitue à me les pardonner et à prendre en considération mes efforts pour ramener la part d'analyse qui doit être faite, auront produit un bon résultat. La grande difficulté de nos jours, c'est d'analyser rapidement. Nos pères n'étaient pas sceptiques et raisonneurs comme nous : leurs caractères étaient plus d'une pièce, beaucoup de croyances et, par conséquent, de sentiments et de résolutions, n'étaient pas soumis à la discussion. Aujourd'hui, nous sommes autant de mondes philosophiques que nous sommes d'individus pensants. Un

Othello moderne aurait besoin de s'expliquer davantage pour être accepté de tous. Et cependant on veut des scènes courtes, des dialogues serrés. — Allons, allons, on va commencer mon humble épreuve ; je vous quitte, et je vous dis : faites mieux que moi, et, dans le bon chemin, donnez l'exemple à moi et aux autres.

G. S.

10 mai 1851.

P.-S. — L'épreuve a été acceptée par un public bienveillant et grâce aux efforts des artistes dramatiques auxquels j'adresse mes remercîments. Je ne parlerai pas, cette fois, de mon ami M. Bocage; ayant toujours à le remercier pour les soins affectueux et intelligents qu'il donne à la mise en scène et à l'interprétation de mes ouvrages, je ne ferais que répéter ce que je lui ai déjà dit deux fois, ce que j'espère avoir à lui dire encore bientôt. — Je me bornerai à dire qu'il est digne par le talent, digne par le cœur.

Je dois aussi et j'adresse cordialement d'affectueux éloges à mesdames Lacressonnière, Boudeville et Jouve; à MM. Ménier, Lacressonnière, Matis, Baron, tous consciencieux et habiles interprètes d'une pensée qui n'est pas à la hauteur du sujet, mais qui est du moins religieuse et fervente pour la mémoire de l'homme de bien et de génie qui fut Molière.

PRÉFACE

Depuis quelque temps, j'ai lu, avec assez d'attention pour en faire consciencieusement mon profit, ce qui a été écrit sur mes essais dramatiques. Mais, à mon grand regret, je n'y ai trouvé aucun profit. A quoi cela tient-il? A la diversité des opinions et des points de vue. Ainsi, pour cette pièce de *Molière*, l'un m'a dit : « Armande est odieuse, inacceptable *au théâtre.* » Un autre : « Armande n'est pas assez coupable pour justifier les fureurs et les douleurs de Molière : elle est trop excusable, trop innocente. » Un autre : « Vous avez oublié Molière et sa femme : vous n'avez fait qu'Alceste et Célimène. » Un autre : « Vous auriez dû chercher Alceste et Célimène dans Molière et sa femme : vous avez eu tort de n'y pas songer. » Un autre : « Vous avez fait Molière grand et bon : il était bas et méchant. « Un autre : « Il était grand et fort : vous l'avez fait trop faible, trop humain. » Un autre : « Vous avez traité Condé en petit garçon, et Molière lui frappe trop sur l'épaule. » Un autre : « Vous avez inventé autour de l'agonie de Molière des *ouvriers* qui n'y étaient point, et cela, pour faire du socialisme. » Un autre : « Vous avez oublié de montrer dans l'agonie de Molière son dévouement pour les machinistes, ce dévouement, cause *unique* de sa mort, et vous avez perdu là une belle occasion de faire du socialisme. » Un autre : « Le drame s'enfonce dans une obscurité incroyable. » Un autre : « Le drame est d'une simplicité puérile. » Un autre : « Vous avez rabaissé Molière en le montrant jaloux. » Un autre : « Vous avez oublié de nous montrer la jalousie de Molière. » Un autre : « Vous

avez supposé bien gratuitement Molière irrité contre les grands seigneurs. » Un autre : « Vous avez omis le sentiment de rage que Molière devait nourrir contre les grands seigneurs, » etc., etc., etc.

Je n'exagère pas, je cite textuellement, et ce serait une assez curieuse étude que de rassembler dans un seul tableau tous ces jugements contradictoires avec leurs *considérants* et leurs *attendus*.

Que conclure de tout cela? Qu'à force d'avoir des critiques, nous n'avons plus de critique; et c'est un grand mal que d'être forcé de chercher la vérité tout seul et sans l'aide d'amis ou d'ennemis qui s'entendent pour nous encourager ou nous redresser. Et, cependant, chacun d'eux a raison à son point de vue. Mais pourquoi voient-ils chacun dans une œuvre dramatique précisément le contraire de ce qu'y voit son voisin? Ce n'est pas leur faute : c'est celle du temps où nous vivons. Toute chose est discutée, discutable, et c'est ce qui rend l'analyse bien difficile au théâtre.

Nos pères n'étaient pas sceptiques en raisonnements comme nous : leurs caractères étaient plus d'une pièce. Beaucoup de croyances et, par conséquent, de sentiments et de résolutions, n'étaient pas soumis à la discussion. Aujourd'hui, nous sommes autant de mondes philosophiques que nous sommes d'individus pensants. Un Othello moderne aurait besoin de s'expliquer davantage pour être accepté de tous, et, cependant, on veut des scènes courtes, des dialogues serrés.

Je me garderai bien de défendre le mérite littéraire d'une œuvre quelconque de mon fait, et je reconnais à la critique tous les droits possibles de contester ce mérite-là. Quant au mérite dramatique, j'en ai fait bon marché, plus que personne, en la dédiant affectueusement à un maître dont je n'essaye même pas d'imiter les qualités, tant je les juge au-dessus des miennes. Ce que je crois devoir défendre envers et contre tous, c'est mon sentiment propre, c'est mon appréciation personnelle du grand Molière, du bon Molière,

de l'honnête Molière, quoi qu'on en dise. C'est un tribut que je veux apporter religieusement à la mémoire du maître des maîtres, et je m'en fais un devoir d'autant plus sérieux, que les Tartufes, les Montfleury, les bigots et les calomniateurs de toute espèce, qui l'ont outragé de son vivant, semblent avoir voulu ressusciter tout exprès pour le poursuivre dans ces temps-ci.

Avant tout, je demande aux esprits consciencieux, littéraires, religieux ou politiques, qui ne regarderont pas le nom de Molière comme une question *sans actualité*, de lire, s'ils ne l'ont déjà fait, l'excellent article que M. Despois vient de publier dans *la Liberté de penser*. Je ne trouverais pas un mot à changer dans cette appréciation historique, si j'avais à en faire le résumé de mes propres notions sur Molière. Après ce consciencieux et véridique travail, dont je voudrais pouvoir faire la préface du mien, je n'ai qu'à confirmer de tout le poids de ma conviction et de ma certitude ces points principaux. Non, Molière ne fut pas l'amant de la mère de sa femme, cela est désormais acquis à l'histoire par des preuves certaines. — Non, rien ne prouve qu'il ait été même l'amant de la sœur de sa femme, de Madeleine Béjart. — Non, rien ne prouve qu'il fût l'amant de mademoiselle Duparc ou de mademoiselle Debrie. — Non, rien ne prouve que sa femme, Armande Béjart, lui ait été infidèle par les sens, tandis que tout prouve qu'elle lui a été infidèle par le cœur. — Non, Molière ne fut pas le courtisan lâche, mais l'ami fidèle de Louis XIV et de Condé. — Non, *Amphitryon* n'est pas et ne peut pas avoir été la réhabilitation de l'adultère du roi. — Non, *Tartufe* n'est pas l'appui servile donné au roi contre un parti persécuté. — Non, le mépris de Molière pour la calomnie n'est pas une preuve de sa culpabilité, mais de son innocence. — Non, Molière ne fut ni insolent, ni servile, ni ridicule, ni vindicatif : il fut homme de bien autant qu'homme de génie : son cœur fut le plus ardent, le plus tendre, le plus pur, le plus fidèle cœur de son époque. Son caractère fut irascible, ce fut là tout son défaut; mais, malade et accablé de fatigue, de souffrance et de chagrin, comme il le fut

presque toute sa vie, lui était-il possible d'être autrement?

Fut-il aimé et vénéré jusqu'à sa dernière heure par ses amis, par sa servante, par son protecteur Condé, qui, certes, n'aimait pas les flatteurs, par son élève Baron, qui cependant aimait ou avait aimé sa femme? Oui, et c'est une preuve irrécusable que la bonté de son cœur et la grandeur de ses sentiments faisaient oublier les inégalités de son humeur.

Voilà tout ce que j'ai à dire aux ennemis de l'auteur de *Tartufe*. Qu'ils tâchent de lire l'histoire de bonne foi, et ils verront que ce n'est pas moi qui ai eu l'honneur d'inventer Molière honnête homme, mais que c'est le témoignage de tous ceux qui l'ont connu et jugé avec impartialité.

Quant à ceux qui me reprochent de l'avoir montré trop terre à terre, trop semblable aux autres hommes, trop malheureux des choses vulgaires de la vie, pas assez homme de génie, pas assez grand homme enfin, et qui partent de là pour me faire un crime, une *insolence*, une *audace* inouïe du sujet et du titre de ma pièce, je leur répondrai ceci : « Vous auriez raison de me reprocher mon audace, si j'avais tenté de vous montrer Molière écrivain, Molière satirique, Molière railleur, Molière raisonneur, aux prises avec les beaux esprits, les théologues, les philosophes et les critiques de son temps. Mais vous voyez bien que je n'y ai pas même songé, et que l'insolence ne m'est pas venue de vous montrer le côté de l'homme que vous connaissez aussi bien que moi, et que vous appréciez peut-être encore mieux que je ne saurais le faire. Je n'ai voulu peindre de Molière que ce que tout le monde, le premier venu, la servante de Molière par exemple, eût pu voir, comprendre et raconter. Si jamais entreprise fut modeste, c'est celle-là, et vous n'êtes pas justes de chercher l'outrecuidance où il n'y a qu'humilité respectueuse. »

A quoi eût servi de vouloir montrer les preuves de la gloire de Molière? qui donc les ignore? Lisez *Tartufe*, lisez *le Misanthrope*, lisez tous ses chefs-d'œuvre, et ne demandez pas

autre chose. Mais on n'est pas grand homme à toutes les heures de sa vie, parce qu'on est homme avant tout, homme toujours. Certains grands hommes sont de pauvres hommes, vus de près, et, moi, j'ai voulu montrer que Molière, même lorsqu'il était homme faible, malheureux, tourmenté, égaré, était encore un homme excellent, jamais un *pauvre homme*. J'ai été plus religieux envers lui que la plupart des écrivains de son temps et que tous ses biographes, car tous ont recherché en lui le côté plaisant ou ridicule, même ceux qui l'aimaient et l'admiraient. Mais, dans ce temps-là, on se croyait obligé de trouver un côté comique dans la vie d'un comique : c'était le goût, la mode. Thezzelin croyait rendre hommage à la mémoire de Scaramouche en lui attribuant la vie et les aventures d'un truand, et en écrivant la biographie de cet incomparable artiste dans le goût d'un canevas de bouffonneries italiennes [1]. Brécourt lui-même, le fidèle Brécourt, qui, dans une préface, rendait hommage aux vertus sérieuses de Molière, ne le présentait-il pas sur la scène comme un personnage burlesque dans sa comédie de *l'Ombre de Molière?* — De là une foule d'aventures puériles, invraisemblables, apocryphes même, pour avoir l'occasion de dire un bon mot sur Molière ou de faire dire un bon mot à Molière. Je n'ai pas voulu, moi, faire faire de l'*esprit* à Molière : l'essai m'eût paru une profanation. Il n'y a que Molière qui puisse avoir l'esprit de Molière. Je ne lui ai fait dire que deux mots historiques : l'un tout à fait bonhomme à propos du bonhomme la Fontaine; l'autre déchirant, celui de son agonie, celui qui pour moi résume toute sa vie de cœur : « Mon Dieu! qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir! »

Mais à quoi bon? m'a-t-on dit. Quelle est la morale, quelle est l'utilité de cette peinture domestique? En quoi Molière nous est-il révélé à son avantage dans ces luttes intimes que tout le monde sait de reste?

1. Voyez, dans le Recueil de Ghérardi, le jugement du célèbre Arlequin sur cet ignoble pamphlet et l'hommage rendu à Fiorelli,

D'abord, je vous répondrai que tout le monde ne le savait pas de reste, puisqu'en les racontant, on les a si diversement jugées, puisque, aujourd'hui encore, il est de tradition que Molière fut un Sganarelle, un Arnolphe, sa femme une courtisane, son mariage un inceste flanqué de deux adultères, et la jalousie de Madeleine Béjart une persécution, un danger, un reproche et une malédiction pour lui. Or, si rien de tout cela n'était vrai, n'aurais-je pas fait une chose nouvelle et utile en vous remettant la vérité sous les yeux?

Vous dites que cette vérité-là est de mon invention, que c'est une fantaisie, et, torturant les paroles d'Alexandre Dumas sur Napoléon et sur le libre examen de l'écrivain qui fait parler les grands hommes, vous prétendez connaître le fond du cœur des grands hommes mieux que nous. Eh bien, j'ose vous dire que vous ne le connaissez pas, que vous ne pouvez pas le connaître aussi bien que nous lorsque vous ne vous êtes pas trouvé aux prises avec la nécessité de l'interprétation. La critique est parfois savante (je ne parle pas de celle qui attribue *Paul et Virginie* à l'abbé de Saint-Pierre : je respecte trop l'originalité de cet aperçu pour le contredire); la critique, en général, sait beaucoup, mais elle ne sait, en général, que ce qu'elle a lu.

Elle n'a pas le temps, à propos de tout ce qui lui passe sous les yeux, de faire la part des documents sincères et authentiques, et celle des documents mensongers et apocryphes. Elle juge par la mémoire, elle prononce du haut de l'érudition. Elle ne peut faire davantage; mais je dirais volontiers à tel critique que j'ai vu trancher lestement sur la vie et les sentiments de Molière : « Voyons, faites-nous une biographie de Molière, mais faites-la consciencieuse, impartiale; feuilletez à nouveau les biographies et les écrits du temps, pesez-en la valeur; cherchez la vérité au milieu des contradictions flagrantes de ces témoignages contemporains, et concluez avec votre raison, avec votre justice, avec vos entrailles. Eh bien, j'ai la certitude que vous feriez ce que j'ai fait. Lassé de la frivolité, de l'aveuglement ou de la mau-

vaise foi de ces jugements inconciliables, vous chercheriez Molière dans Molière.

D'abord, peut-être dans ses entretiens avec ses amis, qui certes, n'ont pas su rapporter ses propres paroles, mais qui ont, au moins, Chapelle surtout, traduit d'une certaine façon sa pensée, et, enfin, vous reviendriez à Alceste. Vous le reliriez pour la millième fois, mais avec une lumière nouvelle, et vous y verriez la rigidité et la douleur de Molière honnête homme; la jalousie, la passion, la faiblesse et la force de Molière amoureux; la miséricorde, la tendresse, la douceur de Molière généreux et bon. Tout cela est dans *le Misanthrope*. Armande y est tout entière aussi avec sa froideur, sa moquerie, sa vanité, son ingratitude, sa sagesse même; car, pour moi, Armande est sage, plus sage encore que Célimène. Il y a autant de témoignages en faveur de cette froide vertu qu'il y en a contre, et le témoignage concluant, c'est celui de Molière dans son entretien avec Chapelle, et dans toutes les occasions de sa vie où il a eu occasion de parler de sa femme.

Quoi! à supposer que je me trompe, l'opinion de Molière sur son propre amour serait sans valeur et ne mériterait pas d'être préférée à celle des pamphlétaires de son temps! c'est un caprice, une fantaisie de ma part d'avoir cru Molière plus clairvoyant et plus véridique que ses détracteurs, ses envieux, ou même ses amis! La ténacité de son amour, la douleur qui le tue, ne sont-elles pas, d'ailleurs, des preuves sérieuses pour qui regarde sérieusement le caractère de cet homme si sérieux? On a vu, on voit, je le sais, de grands esprits et de grands cœurs être dupes; mais est-ce une nécessité qu'ils le soient et n'y a-t-il pas plus de chances pour qu'ils soient justes et lucides? Moi, je crois que Molière eût méprisé et oublié une femme dissolue; je crois qu'il a pu estimer la sienne, qu'il n'a souffert que de son ingratitude, de sa coquetterie, de ses travers, de sa sécheresse, et que c'en était bien assez pour le tuer.

Ce n'est pas mon œuvre littéraire que je défends ici, je le répète : je ne suis pas sujet à ce genre d'acharnement. Je dé-

fends Molière; je n'avais pas besoin de défendre son génie, je ne l'ai pas tenté. Mais vous voyez bien que sa vie privée pouvait être défendue, puisqu'elle était attaquée, et qu'en y regardant bien, on peut la trouver pure, douloureuse, grave et surtout, ce qui me tenait au cœur, exempte de ridicule.

Quant à Madeleine Béjart, il est hors de doute qu'elle fut l'amie fidèle et dévouée de Molière. Vous voulez qu'elle ait été sa maîtresse. Pourquoi le voulez-vous? qu'en savez-vous? Nous n'en avons aucune preuve; on l'a dit, voilà tout; mais n'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas écrit qu'elle a été sa belle-mère? Et vous avez maintenant des actes qui établissent également qu'elle était la sœur d'Armande. N'a-t-on pas raconté minutieusement le mariage secret de Molière avec Armande, par crainte de cette mère jalouse qui se serait brouillée avec Molière, et qui certes aurait dû se brouiller d'une manière irrévocable! Ne sait-on pas aujourd'hui que le mariage de Molière ne fut pas secret, que sa femme porta son nom aussitôt qu'elle en eut le droit, que la fille de Molière porta le doux nom de Madeleine, et que Madeleine Béjart ne cessa pas de faire partie de la troupe de Molière, après le mariage, deux faits qui n'indiquent pas une rupture éclatante, irrévocable, mais, au contraire, des relations de famille très-douces et très-pures.

Je ne défends plus ici Molière contre ses ennemis, puisqu'il est vrai, hélas! qu'après deux cents ans, le père de la comédie, le plus grand homme avec Corneille de notre littérature classique, Molière a encore des ennemis acharnés. Mais vous qui aimez Molière, critiquez, censurez ma pièce, la forme, le style, la conduite, blâmez tout, excepté le sentiment qui m'a fait vous montrer un grand homme victime de sa sensibilité, de sa confiance, de sa bonté, de sa franchise, de toutes les causes secrètes de sa grandeur et de son génie.

Les causes secrètes, intimes, elles sont du domaine du roman et du théâtre tout comme les effets éclatants. J'eusse pu, je le sais, interpréter autrement et faire une pièce plus gaie ou plus dramatique; j'eusse pu aussi rester dans la donnée

que j'ai suivie et mieux agencer mon petit drame. Ceci est la faute de mon talent et non celle de mon sujet. Critiquez donc ma forme et mes moyens, je vous accorde ce droit-là, et non celui de blâmer mon appréciation, car je la maintiens plus honnête, plus morale, plus vraie que toutes celles que vous m'avez indiquées après coup et que pour rien au monde je n'eusse voulu adopter, même avec la certitude d'une grande réussite de talent.

Un mot pour le choix que j'ai fait du théâtre de la Gaieté pour représenter la pièce de *Molière*. A qui donc en ont ceux qui m'ont blâmé de ce choix? Ici encore, à propos des acteurs, comme à propos de la pièce, s'élèvent toute sorte de contradictions. « Ces pauvres acteurs du boulevard, a-t-on dit, ils étaient bien étonnés, bien mal à l'aise, d'avoir à débiter une prose plus soignée que celle du mélodrame. » Et cependant, dans les mêmes articles, on reconnaît que tous ces acteurs ont admirablement joué; on déclare que la pièce a été montée et mise en scène avec un soin exquis; que madame Lacressonnière a été une Célimène excellente, et M. Paulin Ménier un comique du premier ordre *dont la place est aux Français* et non à la Gaieté. Pourquoi donc faut-il envoyer au Théâtre-Français tous les talents, toutes les capacités, toutes les grâces? Est-ce que le Théâtre-Français manque de tout cela? Non, certes. Et c'est parce qu'il est riche et complet qu'il faut désirer que les artistes éminents des autres théâtres, surtout ceux du boulevard, restent où ils sont; c'est parce qu'il y a de grands artistes aux boulevards, à la Gaieté comme ailleurs, qu'il faut travailler pour les artistes du boulevard. Quel besoin le Théâtre-Français a-t-il des modernes? Faibles ou forts, aucun d'eux n'effacera Corneille, Molière, Racine et tant d'autres dont les théâtres subventionnés ont le monopole. Pourquoi les théâtres qui, par leur situation et la modicité des places, sont seuls à la portée du peuple, sont-ils privés de Molière, de Corneille, de Racine et de tous les chefs-d'œuvre classiques? On prétend qu'il faut conserver pures les traditions et favoriser la stabilité d'un monument élevé à la mé-

moire des grands écrivains dramatiques. C'est bien vu dans un certain sens; mais pourquoi les traditions du Théâtre-Français seraient-elles perdues, pourquoi les savants artistes de ce théâtre seraient-ils découragés ou délaissés si le privilége de représenter les vieux chefs-d'œuvre cessait d'être leur apanage exclusif? La question est bien discutable, on l'avouera, et je m'étonne qu'elle n'ait pas été sérieusement entamée sous un gouvernement républicain. Comment! vous proclamez pour la plupart que le peuple est ignorant, qu'il fréquente les cabarets, qu'il a des mœurs grossières, et vous ne voulez pas l'éclairer ni le moraliser! vous en évitez, vous en repoussez les moyens! Vous décrétez que le peuple est indigne d'entendre les œuvres des maîtres, vous le privez de cette nourriture saine et robuste que les maîtres ont préparée pour lui, cependant, et vous la réservez pour une classe lettrée qui la dédaigne à force d'en être rebattue, qui n'y trouve plus rien de neuf et qui, grâce à l'élégance de ses mœurs, prétend, certes, n'avoir plus besoin des naïfs enseignements de nos pères! Eh bien, si vous voulez favoriser certaines écoles dramatiques et lyriques, faites-le plus largement encore, si largement que les théâtres subventionnés soient des spectacles gratuits dont tout le monde puisse profiter. De cette manière, je comprendrai votre sollicitude pour un certain groupe d'artistes choisis et pour un certain répertoire d'élite. Mais, si vous n'ouvrez ces sanctuaires qu'aux riches, si leur situation et leur cherté en excluent les pauvres, je n'en vois pas l'utilité. Les riches ont tant d'autres moyens de s'instruire, et les pauvres en ont si peu!

Maintenant, dans l'état où sont les choses, n'est-ce pas un devoir pour les gens de lettres, quand ils peuvent le faire, quand des raisons d'affection ou de convenance personnelle ne les en empêchent pas, de porter aux théâtres populaires, le fruit de leur travail le plus soigné, l'expression de leurs sentiments les plus chers? Appellerez-vous cela du socialisme? Faites-le si vous voulez, mais vous n'oseriez pas dire que vous n'êtes pas socialiste dans ce cas-là, et à ce point là, de vouloir

instruire et moraliser des classes avec lesquelles il faudra compter tôt ou tard. N'est-ce pas votre intérêt comme le leur ? Est-on votre ennemi parce qu'on vous conseille ? Est-ce qu'Alexandre Dumas, que vous n'accusez pas de socialisme échevelé et qui a chanté toutes les puissances comme toutes les misères, n'a pas bien fait de donner au Cirque une magnifique étude de Napoléon ? Est-ce qu'il n'est pas le seul jusqu'à cette heure qui ait fait parler avec grandeur ce grand personnage ? Est-ce qu'il n'est pas écouté et compris par ces spectateurs à cinquante centimes, plus naïvement, plus religieusement qu'il ne le serait par les habitués de la rue de Richelieu ? Les lettrés ! nous n'avons rien à leur apprendre, ils en savent tous autant les uns que les autres, autant que nous par conséquent ; mais le peuple, il est beau temps qu'on lui donne à sentir ce qu'on peut faire de mieux. La littérature sérieuse l'ennuie, dit-on ; il ne la comprend pas. Je n'en crois rien ; mais, s'il en est ainsi, raison de plus pour insister auprès de lui et pour l'habituer aux émotions ou aux réflexions sérieuses.

Quant à moi qui ne suis pas habile et qui cherche toujours sans jamais me flatter d'avoir trouvé, je suis satisfait d'avoir donné à un théâtre du peuple, non pas une pièce que j'estime bonne, mais une pièce que j'ai faite avec soin et conscience, où j'ai été impartial, je m'en flatte, et dont l'utilité m'est suffisamment démontrée par les colères étranges de certaines gens.

La pièce complète que je publie ici est le premier jet de ma pensée sur la vie intérieure de Molière : c'était long, trop long de beaucoup pour le théâtre, et on a dû en retrancher une partie considérable. Il est résulté de ces retranchements faits un peu tard, à cause de mon éloignement, que la pièce, sans acquérir le mouvement qui lui manquait, a perdu, selon moi, quelques qualités essentielles de l'analyse. Plusieurs esprits sérieux m'ont reproché avec raison d'avoir fait représenter une analyse incomplète. Elle était trop complète d'abord, pas assez ensuite ; mais la faute en est à moi seul, nullement aux conseils qui m'ont dirigé dans cette exécution.

La faute était et est restée dans la pièce elle-même. Si certains développements eussent été à leur place, on n'eût pas été forcé de les retrancher absolument : on eût laissé le nécessaire. La pièce était donc faible de contexture et peu réparable de ce côté. Mais, ceci accordé, on trouvera peut-être quelque intérêt à la lecture. Du moins, ceux qui se sont attendris naïvement en voyant souffrir un grand homme, ceux qui aiment le côté humain des caractères, le calice de l'homme divin et sa défaillance à la veille du sacrifice, les larmes de Jeanne d'Arc blessée et découragée, la faiblesse des forts, en un mot, cette faiblesse touchante qui les fait aimer de tous, parce qu'en ces moments-là tous les comprennent et les sentent vivre dans leur propre cœur, ceux-là, dis-je, liront avec bienveillance une étude plus développée et pardonneront ainsi à l'absence des qualités dramatiques.

DISTRIBUTION

MOLIÈRE	MM.	Bocage.
CONDÉ		Lacressonnière.
BRÉCOURT		Matis.
DUPARC, dit Gros-René		Paulin Ménier.
BARON		Baron.
LOUIS XIV		Eugène Bondois.
Un Bel Esprit		***
Un Doucereux		***
Un Marquis		***
Chef machiniste		Fresne.
Brigadier machiniste		Richer.
MADELEINE BEJART	Mmes	Boudeville.
ARMANDE BEJART		Lacressonnière.
PIERRETTE LAFORÊT, servante de Molière		Hortense Jouve.
MADELEINE, fille de Molière (de six à huit ans).		Marie Collin.
Deux Belles Dames		
Une Vieille Dame		
Ouvriers, Dames et Messieurs, Musiciens, etc.		

Le premier acte, dans le Limousin; le deuxième, à Versailles; le troisième, à Auteuil; le quatrième et le cinquième, à Paris.

ACTE PREMIER

Arbres et rochers sur une hauteur. — Chemin creux au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPARC, puis BRÉCOURT.

Brécourt est dans une carriole-fourgon traînée par un cheval, qu'il arrête sur le théâtre.

BRÉCOURT, descendant du fourgon.

Cet endroit-ci me semble disposé à souhait pour la halte, le repas et la sieste. Ces paysans nous avaient bien dit que nous trouverions une fontaine ombragée au faîte de la montée.

DUPARC, ôtant son arquebuse et descendant un sentier. Il siffle ses chiens.

Tiburce ! Artaban !

BRÉCOURT.

Oublie donc un peu tes chiens, et me viens aider à déballer nos provisions de bouche. Nous serons bien ici... Les coussins du chariot pour asseoir nos dames... le panier aux vivres... Tout doux ! ne cassons rien.... Nous y sommes. Et si nous allumions du feu ?

DUPARC, qui l'a aidé à sortir du fourgon un grand panier carré, des coussins et divers ustensiles.

Pour quoi faire ?

BRÉCOURT.

Pour faire cuire le gibier que tu avais promis de tuer en route.

DUPARC.

Mauvais plaisant ! tu ne songes qu'à ta gueule, et oublies ce pauvre cheval, qui vaut mieux que nous tous.

Il sort le cheval du brancard.

BRÉCOURT.

Je songe d'abord à ceux de mon espèce.

DUPARC.

Notre espèce est la pire de toutes, Brécourt! Les hommes ne valent rien!... Çà, viennent-ils, nos compagnons?

BRÉCOURT, *regardant au fond du théâtre en se penchant sur les rochers.*

Notre chef monte la côte, et ces dames viennent de leur pied léger, battant les buissons comme des écoliers en vacances.

DUPARC.

Oui, oui, selon leur coutume, toujours riant, caquetant ou bayant aux corneilles, du temps qu'on crève de faim et de soif à les attendre! j'ai l'estomac creux comme un rebec! Allons, je vas mettre ce pauvre cheval à l'ombre; mes chiens ont déjà trouvé le bon endroit.

Il sort avec le cheval.

SCÈNE II

BRÉCOURT, *seul.*

Qui croirait que ce misanthrope est, sur les planches, le plus beau rieur de la troupe? Le public ne se doute guère de l'humeur véritable du joyeux Gros-René! le public ne sait point que le masque qui rit et grimace est souvent collé au visage du comédien par ses pleurs!

SCÈNE III

BRÉCOURT, PIERRETTE, *très-pauvrement vêtue avec un jupon rapiécé.*

PIERRETTE, *entrant de droite à reculons et parlant vers la coulisse.*

Allons, mesdemoiselles, soyez belles et sages, et n'allez point courir dans les blés pour y gâter vos beaux habits.

BRÉCOURT, à part, et l'observant du fond du théâtre.

À qui diantre parle cette petite paysanne? À ses oies, Dieu me pardonne!

PIERRETTE, se croyant seule.

Ah! c'est qu'il les faut souvent avertir, ces demoiselles-là! Ça vous a une cervelle si légère! ce n'est point comme moi qui pense toujours à quelque chose. Voyons, à quoi est-ce que je penserais bien?... Je penserais bien à manger; mais mordi! je n'ai miette à me fourrer sous la dent. A dormir;... mais il faut que je songe aussi à garder mes oies, et ces deux idées-là ne peuvent jamais s'accorder ensemble. Dame! je m'ennuierais bien d'être toute seule sur la montagne si je n'avais point mon brin d'esprit pour me tenir compagnie. Ils disent pourtant à la ferme que je suis simple. (Changeant sa voix et contrefaisant quelqu'un.) « Une grande sotte qui a seize ans et qui ne sait rien de rien! » (Reprenant sa voix.) Oh! oui-da! si on m'avait enseigné quelque chose, je saurais quelque chose. (Apercevant Brécourt.) Oh la la! oh la la!...

Elle veut s'enfuir.

BRÉCOURT.

Eh bien, donc, ma fille! est-ce que je vous fais si grand'-peur?

PIERRETTE.

Oh! oui, grand'peur, monsieur! Ne me faites point de mal : je ne vous parle point.

BRÉCOURT.

Tu es une vraie sauvage, ma mie, et si, tu discourais seule fort gaillardement tout à l'heure.

PIERRETTE.

Vous m'écoutiez donc? Voire, qui l'aurait su! Mais je n'ai rien dit pour vous faire du tort. Je ne pensais seulement point à vous.

BRÉCOURT.

Je le crois. Aussi ne veux-je point te faire de peine. Tiens, connais-tu cela?

Il lui montre une pièce de monnaie.

PIERRETTE.

Je n'y connais pas grand' chose : je ne sais point calculer l'argent.

BRÉCOURT.

Tu ne gagnes donc point ta vie à garder les oies?

PIERRETTE.

Si fait, je gagne mon pain : on me donne des sabots par-dessus le marché.

BRÉCOURT.

Eh bien, veux-tu gagner cette pièce d'argent?

PIERRETTE.

Nenni, monsieur, si c'est à faire quelque chose contre le bien du roi.

BRÉCOURT.

Oh! oh! tu tiens pour le bien du roi, toi?

PIERRETTE.

Moi? Dame, je ne sais pas.

BRÉCOURT.

Sais-tu ce que c'est que le roi?

PIERRETTE.

Je ne l'ai jamais vu.

BRÉCOURT.

Mais tu crains les frondeurs?

PIERRETTE.

Ah! oui, par exemple!

BRÉCOURT.

Qu'est-ce que c'est que les frondeurs?

PIERRETTE.

Dame, on dit que... Ma foi, je ne les connais point, moi. Vous me dites là un tas de choses que je n'entends mie. On dit comme ça chez nous qu'il faut agir pour le bien du roi; et puis voilà : je n'en sais pas plus long.

BRÉCOURT.

Allons, je ne t'en demande pas davantage. Veux-tu nous aider, mes camarades et moi, à déjeuner sous ces arbres?

PIERRETTE.

Et où donc est-ce qu'ils sont, vos camarades?

BRÉCOURT, la conduisant au fond.

Tiens, les vois-tu qui montent par ici?

PIERRETTE.

Oh! le beau monde, le joli monde! tous en braves habits de ville! on n'en voit pas souvent par ici, du monde comme ça! Mais, s'ils me réclament à déjeuner, moi, je n'ai rien à leur donner, d'abord.

BRÉCOURT, lui montrant le panier et le plaçant au milieu du théâtre.

Nous avons ici tout ce qu'il faut, et tu en auras ta part si tu nous aides.

PIERRETTE.

Qu'est-ce qu'il faut faire? tenir votre cheval? Ah! ça me connaît, ça, les chevals, et je lui virerai les manches à seules fins qu'il ne s'ensauve point. Mais ce monsieur qui vient là, c'est-il un curé, qu'il est tout de noir habillé?

BRÉCOURT.

Non, c'est un comédien : c'est notre chef.

PIERRETTE.

Ah! c'est un comédien? Je ne sais point ce que c'est; mais ça ne me regarde pas.

SCÈNE IV

BRÉCOURT, PIERRETTE, MOLIÈRE, MADELEINE BÉJART, ARMANDE BÉJART.

Molière, à pied, conduit par la bride un autre cheval attelé à un autre chariot. Brécourt va au-devant de lui et l'aide à dételer avec Pierrette.

BRECOURT.

Eh bien, Molière, n'ai-je point trouvé là une jolie salle de réfection? J'ai pourvu à tout, car j'ai déjà un page (montrant Pierrette); et il y a sous ces rochers une fontaine pour rafraîchir nos flacons.

MOLIÈRE.

C'est affaire à toi, mon cher Brécourt, de prendre les devants. — Voyons, mesdames, n'est-ce point là le modèle des hommes? au théâtre, en voyage, partout, n'est-ce point lui qui s'emploie toujours pour le plaisir des autres?

ARMANDE.

Il faut bien qu'il soit aimable pour deux, pour son ami Duparc et pour lui-même.

MOLIÈRE.

Duparc fait cependant aussi toutes vos volontés, mademoiselle Armande.

BRÉCOURT, *à Pierrette, qui emmène le cheval.*

Allons leur donner l'avoine.

PIERRETTE.

Oh! je sais bien soigner ça, moi, les bêtes. Dites donc, mesdemoiselles, vous garderez les miennes pendant ce temps-là?

ARMANDE.

Comment?

PIERRETTE, *montrant la coulisse par où elle est entrée.*

Oui, mes oies, qui sont par là, le long des blés.

Elle sort avec Brécourt.

ARMANDE, *riant.*

Bon! compte là-dessus!

SCÈNE V

MOLIÈRE, MADELEINE, ARMANDE.

MOLIÈRE.

Eh bien, mes enfants, vous le voyez : vous avez voulu suivre ma fortune errante, et je n'ai souvent à vous offrir qu'un siége de gazon et un toit de feuillage. C'est trop de fatigues et d'aventures pour des femmes délicates.

MADELEINE.

Jusqu'ici, quant à moi, je n'ai ressenti aucune fatigue, et

nos aventures m'ont semblé plus divertissantes que fâcheuses. Je l'aime, cette vie vagabonde, et ne me l'étais point imaginée aussi agréable qu'elle l'est en votre compagnie.

MOLIÈRE, regardant de temps en temps Armande.

Vous parlez ainsi pour ne me point affliger, sachant bien que je voudrais vous donner toutes les aises et que je souffre de ne pouvoir ôter les épines de votre chemin. Quel caractère généreux est le vôtre, Madeleine, et qu'un mot de vous doit donner de courage et de consolation !

MADELEINE.

Vous ne vous connaissez donc point vous même, Molière ; car vous êtes mon modèle, et c'est à vous que je m'efforce de ressembler pour être satisfaite de moi.

ARMANDE.

Ah! mon Dieu, que de compliments! Est-ce un rôle que vous récitez là tous les deux ?

MADELEINE.

Je dis ma pensée, qui devrait être la vôtre aussi, Armande.

ARMANDE.

Oh! ma pensée, la voici pour le moment. J'ai chaud, j'ai faim et je suis lasse.

MOLIÈRE.

La pauvre mignonne! hâtons-nous donc de déjeuner.

Il s'approche du panier : Armande se lève.

MADELEINE.

Non pas avant que nos camarades, qui prennent de la peine, soient ici pour commencer avec nous. Ne gâtez point cette enfant, mon ami ; ne faut-il pas qu'elle apprenne à patienter et à souffrir comme les autres ? Elle a voulu voyager avec nous, elle veut être comédienne ; je la trouvais encore trop jeune, vous m'avez forcée de céder ; et, maintenant qu'elle y est, il la faut habituer à porter son mal sans se plaindre.

MOLIÈRE, à Armande, qui hoche la

Votre sœur a, parbleu, raison, Armande : il faut de la patience. (Il passe ses mains derrière lui, soulève le couvercle du panier et

en tire des fruits qu'il passe en cachette à Armande.) Il faut être sobre et croire tout ce que votre sœur vous dit.

ARMANDE.

Allons, j'y essayerai : merci de la leçon, mon bon ami. Je vais faire un tour en attendant le déjeuner pour m'exercer à la patience.

Elle sort en grignotant.

SCÈNE VI

MOLIÈRE, MADELEINE.

MADELEINE.

Molière, Molière ! vous l'aimez trop, cette petite fille !

MOLIÈRE.

Je l'aime comme mon enfant.

MADELEINE.

Comme votre enfant ! Vous n'avez guère plus de trente ans ; elle en a bientôt quinze. Êtes-vous d'âge à faire le tuteur ?

MOLIÈRE.

Il me semble que oui. Je m'imagine qu'elle est votre nièce et que je suis son père, parce que je vous considère comme ma sœur. La solide amitié qui m'unit à vous, Madeleine, remplit ma vie de vaillance et de force ; la sainte tendresse que j'ai pour Armande égaye mes loisirs et m'adoucit le cœur. C'est de vous que je reçois tout ce que j'ai de bon dans l'âme, et c'est à elle que je le voudrais pouvoir donner comme un bien qui lui est dû plus qu'à moi.

MADELEINE.

Vous ne nous aimez pas de la même manière, je le sais; mais n'a-t-elle point la meilleure part ? Il y a huit ans que nous partageons, vous et moi, mêmes soins et même fortune : il y a six mois à peine que ma sœur est avec nous, et déjà elle vous occupe plus que de raison.

MOLIÈRE.

Quoi! Madeleine, l'amitié s'accommode-t-elle de la jalousie?

MADELEINE, tressaillant.

L'amitié est jalouse de confiance. Écoutez, Molière : je veux la vôtre, je l'exige. Montrez-moi le fond de votre cœur. Sentez-vous de l'amour pour Armande? S'il en est ainsi, je vous demande de ne me le point cacher. Je redoublerai de soins pour rendre ma sœur digne de vous, et je lui servirai véritablement de tutrice et de mère, pour joindre son sort au vôtre dès qu'elle sera en âge de se marier.

MOLIÈRE, un peu ému.

Parlez-vous sérieusement, Madeleine?

MADELEINE, émue, mais se contenant.

Je vous le jure par notre amitié même.

MOLIÈRE.

Eh bien, moi, par le respect que je vous porte, je jure que je n'ai jamais songé au mariage sans frayeur et sans aversion. Je suis l'homme de la terre le moins capable de se fixer dans des liens éternels; non que j'aie le caractère volage : l'inconstance, c'est de l'ingratitude, et, d'ailleurs, je serais porté à trop de jalousie pour vouloir donner à ma femme l'exemple de l'infidélité; mais, pour avoir une compagne, il faut la rendre heureuse, et la mienne ne trouverait point son compte dans les choses qui me préoccupent. Vous savez bien que je n'ai qu'une passion, celle du théâtre, que j'y ai tout sacrifié, mes parents, mon avenir et moi-même. Héritier d'un certain fonds de commerce et d'une charge assez lucrative dans la maison du roi, fils de famille, avocat... diplômé, s'il vous plaît! ne m'avez-vous point vu quitter tout pour m'attacher à une profession misérable et que le monde considère comme dégradante? J'y fus poussé par une force inconnue, par un entêtement de ma destinée encore plus que de ma volonté. Et encore que je ne voie point la fin de mes traverses, de mes fatigues et de mon obscurité, rien ne me fera renoncer à mon dessein. J'y veux donner tout mon temps,

toutes mes veilles, toutes mes pensées. Je ne me laisserai distraire ni par les sentiments du cœur ni par les charges de la famille. Vous voyez donc bien que je ne me dois point marier, à moins que je ne devienne fort riche et fort célèbre. (Souriant.) Ce qui n'est point vraisemblable : que vous en semble ?

MADELEINE.

Je sais vos résolutions, et me suis associée à vos intérêts sur le pied que nous ne devions nous marier ni l'un ni l'autre. Mais, à ce compte-là, Molière, vous ne devez point aimer ma sœur, et j'ai sujet d'en être inquiète.

MOLIÈRE.

Non, Madeleine, vous n'avez point sujet de l'être; car je suis un galant homme, et vous le savez bien.

MADELEINE.

Vous me donnez donc votre votre parole sérieuse et réfléchie que vous verrez toujours Armande avec les yeux d'un frère ?

MOLIÈRE.

Oui, ma bonne amie, recevez-la devant Dieu.

MADELEINE.

J'y crois, et j'y compte.

BRÉCOURT, derrière le théâtre.

Molière ! hé ! Molière !

Molière va vers lui.

MADELEINE, à part.

J'y crois... j'y compte, et cependant je souffre !

SCÈNE VII

MOLIÈRE, BRÉCOURT, MADELEINE, PIERRETTE.

BRÉCOURT.

Voici un plaisant accident ! nous avons toutes choses pour déjeuner, hormis du pain que nous avons oublié. (Montrant

Pierrette.) Mais cette petite fille dit qu'il y a ici près une ferme où nous en pourrons trouver : j'y cours.

MOLIÈRE.

Non, c'est à moi de faire quelque chose pour les autres : repose-toi.

PIERRETTE.

Oh! c'est tout près, la ferme! voyez, au bout de ce champ-là.

MADELEINE, à Molière.

J'y vais avec vous.

MOLIÈRE.

Bien, venez... Mais Armande, où est-elle?

BRÉCOURT, regardant vers la coulisse.

Tenez, sur le chemin que vous allez prendre, justement. Moi, je vais puiser de l'eau. (A Pierrette.) Toi, veille sur nos provisions.

SCÈNE VIII

PIERRETTE, seule.

Oh! pardine! il n'y a pas de danger : il ne passe pas déjà tant de monde par ce chemin-ci. C'est égal, on m'a dit : « Veille! » je vas veiller. (Elle s'assied par terre le dos contre le grand panier à provisions et commence à bâiller.) Avec ça, je garderai mes oies... qui sont là... bien raisonnables... Elles dorment toutes... Ah! les paresseuses, de dormir comme ça en plein midi!...

Elle s'endort.

SCÈNE IX

PIERRETTE, endormie; UN CAVALIER

LE CAVALIER, dans le chemin creux, frappant son cheval qui résiste.

Allons! courage, maudite bête! Es-tu déjà fourbue? (Il fouette le cheval qui disparaît.) Mange, couche-toi, crève, fais ce

que tu voudras et va au diable! (Approchant et s'essuyant le front.) Me voilà aussi fatigué que ma monture, et, si je m'en croyais, je me laisserais tomber. Mais il faut que le vouloir serve à l'homme, surtout dans les grands périls... Ah! ce lieu-ci me semble occupé... Gare à nous!... (Il examine le chariot et lit cette inscription sur un coffre.) TROUPE DU SIEUR MOLIÈRE. Molière! qu'est-ce que c'est que ça? (Il avance la tête dans le chariot, et en retire à demi quelques accessoires de théâtre.) Casques, rapières, pertuisanes en bois doré! Ce ne sont point là gens de guerre, mais comédiens de campagne. J'en aurai bon marché. Il faut qu'ils me cèdent un de leurs chevaux. Où sont-ils donc? (Voyant Pierrette.) Hé! petite! (Il la secoue.) Sus! sus! répondez!

PIERRETTE.

Oh! qu'est-ce qu'il y a? Êtes-vous de ces gens-là qui vont déjeuner ici?

LE CAVALIER.

Déjeuner? Pardieu! oui, j'en suis! Où déjeune-t-on?

PIERRETTE.

Voilà le panier aux vivres. Il n'y manque que le pain qu'ils ont été querir.

LE CAVALIER.

Le pain? Oh! bagatelle!

Il s'assied à cheval sur le panier et lève le couvercle.

PIERRETTE.

Vous allez comme ça manger sans attendre vos camarades? Ça n'est pas bien honnête!

LE CAVALIER.

Vous trouvez?

PIERRETTE, à part.

Oh! les méchants yeux qu'il a! c'est peut-être un voleur! Je m'en vas avertir les autres, moi!

Elle se sauve.

SCÈNE X

LE CAVALIER, seul.

Bonne rencontre, vrai Dieu! la fortune me suit partout. Allons, de la confiance, de l'audace, et tout est sauvé. (Il commence à dépecer une volaille.) Mes sept braves doivent être rendus à Limoges. Sept hommes contre toute la France! Oui, mais je suis le huitième!

SCÈNE XI

LE CAVALIER, BRÉCOURT.

BRÉCOURT, tient un bâton derrière lui, et s'approche doucement sans que le cavalier l'observe. Après l'avoir examiné un instant, il se place à cheval en face de lui sur l'autre bout du panier, en lui disant.

Bon appétit, mon camarade!

LE CAVALIER, prenant une bouteille dans le panier.

Grand merci! à votre santé! (Brécourt lève son bâton, que le cavalier pare avec un pistolet qu'il a tiré rapidement de sa ceinture.) Doucement, mon ami! j'ai faim, j'ai soif, je suis pressé, j'ai de l'argent; je récompense qui m'oblige, je tue qui me dérange.

BRÉCOURT, tirant sa rapière.

Tuez donc, si vous pouvez, car je prétends fort vous déranger.

LE CAVALIER, jetant son pistolet.

Si vous prenez ces armes-là, à la bonne heure! (Il tire aussi sa rapière, et s'arrête; à part.) M'est avis que je fais ici mal à propos le gentilhomme. Une querelle ne peut que me retarder.

BRÉCOURT.

Eh bien, monsieur, je suis à vos ordres. Est-ce que vous reculez déjà?

LE CAVALIER.

Non pas ; mais nous couperons-nous la gorge pour si peu ? Vendez-moi votre part de ce déjeuner ; car, si j'avais un royaume, je le donnerais à cette heure pour un morceau de pain.

BRÉCOURT.

Monsieur, je ne suis point marchand vivandier, et ne tiens point auberge. Je suis fort marri de vous chagriner ; mais il faut, s'il vous plaît, que vous receviez une petite leçon pour avoir touché sans ma permission à des choses confiées à ma garde. Choisissez de la rapière ou du bâton !

LE CAVALIER.

Allons, vous l'exigez ? J'en suis fâché pour vous, je vous jure.

Ils croisent l'épée.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MOLIÈRE, ARMANDE, MADELEINE, DUPARC, PIERRETTE.

MOLIÈRE, séparant leurs épées avec sa canne.

Halte-là, messieurs !... Brécourt, qu'est-ce donc ?

BRÉCOURT.

Laisse, laisse, Molière : je suis en train de mettre à la raison un voyageur de trop grand appétit que j'ai surpris nous dévalisant de nos vivres.

MOLIÈRE.

Le cas est grave, car nous avons grand appétit aussi. Voyons, monsieur l'affamé, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

LE CAVALIER.

Monsieur, puisque vous ne me paraissez pas disposé à prendre la chose au tragique, je vous avouerai que j'ai agi un peu cavalièrement. La fatigue où je succombe et les affaires qui me pressent me peuvent seules excuser. Je comptais

laisser ici ma bourse en payement de mon pillage : je l'ai offerte à votre camarade, qui n'a voulu entendre à rien. Il a la tête un peu chaude.

MOLIÈRE, se rapprochant du cavalier, qu'il examine avec surprise et qu'il amène peu à peu sur le devant du théâtre dans un aparté complet.

Il est le plus doux et le meilleur des hommes, mais fier et très-brave, et ce caractère-là n'a rien qui vous doive surprendre; car vous-même...

LE CAVALIER.

Eh bien, quoi? Pourquoi me regardez-vous ainsi?

MOLIÈRE.

Parce que je veux mourir, ou je vous connais!

LE CAVALIER, baissant la voix, mais d'un ton absolu.

Vous vous trompez! vous ne me connaissez point.

MOLIÈRE.

Ce ton absolu, ce regard d'aigle, cette crinière de lion! Oh! pardonnez-moi, monsieur, je vous connais fort bien, et qui vous a vu une fois ne saurait vous oublier. (Haut.) Brécourt, je connais monsieur. C'est un galant homme un peu prompt. J'ai à lui parler. Servez le déjeuner, mes enfants, et mettez un couvert de plus.

Les autres personnages s'occupent, vont, viennent, sortent, rentrent, au fond du théâtre.

LE CAVALIER.

Vous me connaissez, dites-vous? Eh bien, le mensonge me répugne, et, même pour sauver mes destinées, je ne saurais m'abaisser jusque-là. Voyons, que comptez-vous faire? (Il se retourne et regarde derrière lui.) Vous voilà trois hommes contre un; mais vous devez savoir que, fussiez-vous dix, vous n'auriez pas bon marché de moi.

MOLIÈRE.

Fussions-nous vingt peut-être, je le sais. Ayez cependant assez bonne opinion de moi pour croire que je cède au respect beaucoup plus qu'à la crainte; croyez aussi, monsieur, que ce n'est point votre rang qui m'éblouit, mais que c'est au

génie, à la vaillance, au malheur peut-être, que je me sens porté à rendre hommage.

LE CAVALIER.

Le malheur ? Oui ou non ! qui sait ? Dieu est le maître. Vous, monsieur, vous me paraissez être homme de sens. Gardez-moi le secret, et comptez que, si je triomphe, vous en serez un jour grandement récompensé.

MOLIÈRE.

Monsieur, encore que le roi ne m'ait pas donné charge de garder son royaume, je pourrais m'emparer de votre personne par la violence (le cavalier sourit), ou par la trahison. (Le cavalier tressaille.) Quant à la violence, je ne puis me défendre d'un grand respect pour votre personne ; et, quant à la trahison, monsieur, regardez-moi, et voyez si vous m'en croyez capable.

LE CAVALIER, après une pause, pendant laquelle il le regarde.

Jamais homme ne fut pourvu d'un plus mâle et plus honnête visage ! Je me fie à vous.

MOLIÈRE.

Et vous faites bien. (A ses camarades.) Allons, amis, à table, à table ! (Au cavalier.) Ceci est une métaphore : chacun fait ici comme il peut, et vous savez mieux que nous comment on vit en campagne.

BRÉCOURT, au cavalier.

Monsieur a donc gagné son procès ? Allons, puisque vous êtes ami de Molière, touchez là : je regretterais de vous avoir gâté.

Ils s'asseyent, les dames sur des coussins, les hommes sur des souches ou des pierres qu'ils ont disposées autour du panier, qui sert de table pour porter les viandes, fruits et bouteilles.

MOLIÈRE.

Monsieur est homme de qualité : je n'ai point l'honneur d'être son ami ; mais j'ai eu celui de le voir à la cour, où j'étais, par hérédité de fonctions, attaché à la personne de Sa Majesté Louis XIII.

LE CAVALIER, tressaillant.

Du feu roi!

MOLIÈRE.

Je l'ai suivi à Narbonne, et j'ai vu Richelieu, voyageant sur son lit de mort, porter au bourreau les têtes de Cinq-Mars et de Thou. C'était cruel, mais c'était grand comme la tragédie antique. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est plus que de la comédie.

LE CAVALIER.

Ah! vous trouvez?

BRÉCOURT.

Nous sommes là-dessus de l'avis de tout le monde.

DUPARC.

Ce n'est même point de la bonne comédie, car c'est ridicule sans être divertissant.

LE CAVALIER.

Et le Mazarin n'est point un Richelieu, à votre avis?

DUPARC.

Je ne sais point quel est le vôtre; mais je n'ai point coutume de celer le mien. Le Mazarin...

BRÉCOURT.

Le Mazarin est tout ce qu'il vous plaira : je suis pour lui à cette heure que Turenne est pour lui.

LE CAVALIER.

Ah! vous êtes pour Turenne, vous?

BRÉCOURT.

Pardieu! oui, monsieur, car j'ai servi sous ses ordres, et il ne ferait point bon me venir dire qu'il n'est pas le plus grand homme de ce temps-ci.

MOLIÈRE, voyant l'agitation du cavalier.

Monsieur pense de même, car il est attaché à son service.

LE CAVALIER, bondissant.

Moi?

MOLIÈRE.

Mais oui. Ne m'avez-vous point dit que vous étiez chargé

d'une mission importante et que vous vous rendiez auprès de lui?

LE CAVALIER, souriant.

Oui, oui, vous avez raison, c'est comme cela. C'est ce qui me doit excuser auprès de monsieur (montrant Brécourt) d'avoir fait main basse sur les apprêts de ce repas champêtre. (A Brécourt.) Puisque vous avez porté le harnais de guerre, mon brave, vous savez bien que faim et soif sont de grandes diablesses qui ne parlementent point volontiers.

BRÉCOURT.

Eh bien, oui, je l'avoue, on agissait souvent comme vous: on traitait son propre pays en province conquise. Tant pis pour le pauvre paysan! tant pis pour le pauvre voyageur!

DUPARC.

Aussi s'est-il fait comédien par dégoût du métier de pillard et à seules fins de redevenir bon citoyen.

MOLIÈRE, riant.

Monsieur verra plus tard si, pour expier ses péchés, il lui convient de prendre le même parti que toi.

BRÉCOURT.

En attendant, je lui porte la santé du grand Turenne.

LE CAVALIER.

Volontiers, et celle du roi, si bon vous semble.

MADELEINE.

Moi, femme, je propose celle de la reine. Elle est malheureuse à l'heure qu'il est.

ARMANDE.

Quant à moi, je porte celle de M. le Prince! Je suis frondeuse, et de la jeune Fronde encore! Vivent les princes!

LE CAVALIER.

En vérité, ma belle enfant?

ARMANDE.

J'ai l'humeur contredisante et ne puis souffrir de penser comme les autres.

MOLIÈRE, riant.

Armande se rend justice.

ARMANDE.

Et vous, monsieur Duparc, dit Gros-Réné, vous ne buvez à personne? Eh bien, je veux que vous me fassiez raison, et je vous propose la santé de vos deux chiens, Artaban et Tiburce.

DUPARC, élevant son verre.

Vivent les chiens! Il n'y a que cela d'honnête et de fidèle en ce triste monde!

PIERRETTE, qui est assise par terre auprès des demoiselles Béjart.

Oh bien, vivent les oies! c'est des bonnes bêtes aussi : ça ne vous a pas un brin de malice.

MOLIÈRE.

Vivent les bêtes tant que vous voudrez : les plus humbles créatures sont l'ouvrage de ce grand artisan de l'univers dont cette belle nature est le temple ouvert à tous les hommes, même au pauvre comédien excommunié. Mais, puisque nous sommes en train de porter des santés, portons donc celle de ce pauvre peuple de France, qui paye les violons de toutes les fêtes et les trompettes de toutes les guerres! Qu'en dites-vous, notre hôte?

LE CAVALIER.

Vivent la France et son peuple! soit.

MOLIÈRE.

Hélas! la France... où est-elle à cette heure?

LE CAVALIER.

Elle est où sont ses véritables intérêts, monsieur, et tout le monde ne peut pas en être juge.

MOLIÈRE.

Il y a bien des théories là-dessus; mais je suis un pauvre homme qui ne connaît pas la pratique et qui va philosophant et moralisant à sa mode sur les faits évidents. Je crois donc, sans vous offenser, qu'aujourd'hui aucun parti ne représente la France. Vieille Fronde, jeune Fronde, ministère, parlement, bourgeoisie, peuple des villes et des campagnes, qui bataille tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là, sans savoir de quoi il retourne, tous ces noms, toutes ces devises ne représentent plus que des passions, des intérêts, des ambitions, chez les

grands; chez les petits, de l'ignorance, de l'inquiétude, du malaise et du désespoir. Au milieu de vos conflits, la France se meurt, les campagnes souffrent, la religion se corrompt, les arts périssent. Eh bien, il y a un être innocent de nos fureurs. C'est un enfant de quinze ans qui s'appelle Louis XIV, et que la volonté de Dieu invite à personnifier l'unité de la France. Celui-là seul peut régner sans appeler l'étranger chez lui, preuve que sa cause est, au temps où nous vivons, la seule cause légitime. Bon Dieu! quelle éducation lui font les partis, à ce pauvre enfant-là! l'éducation de la guerre civile! cela me rappelle... Mais je vous importunerais d'un récit hors de saison.

LE CAVALIER.

A propos du jeune roi? Parlez, parlez, cela intéresse tout le monde.

MOLIÈRE.

Eh bien, c'était un jour que le roi, lors au maillot, pleurait fort et que rien ne pouvait l'apaiser. Sa Majesté la reine s'imagina d'envoyer chercher Scaramouche...

LE CAVALIER.

Scaramouche?

MOLIÈRE.

Oui, Tiberio Fiorelli, le fameux Scaramouche, un histrion fort plaisant qui, comme tous les bouffons de profession, a le tempérament fort mélancolique. J'étais son élève, et il m'emmena pour l'aider à porter sa guitare, son chien, son chat, son singe et son perroquet. Le roi ne cessa point de crier; il dansa et fit sauter ses bêtes, le roi pleurait toujours plus fort. Alors, Scaramouche demanda qu'on mît le roi dans ses bras, et on l'y mit. Aussitôt, cessant toutes ses grimaces et regardant le royal enfant d'un air fort sérieux : « O roi, dit-il, garde tes pleurs pour le jour où tu connaîtras les hommes! » Ceci dit d'un ton bien grave, et avec des yeux humides de pitié, frappa l'enfant comme un son prophétique. On eût dit qu'il le comprenait; car ses larmes cessèrent tout à coup. Il caressa de ses petites mains les joues blêmes et la longue

moustache de Scaramouche, à qui, la reine donna une belle chaîne d'or, en lui disant : « Va, Scaramouche, tu es plus sage qu'on ne pense, ou tu dis plus vrai que tu ne crois. »

LE CAVALIER.

Votre histoire est agréable; mais qu'en voulez-vous conclure?

MOLIÈRE.

Que l'heure est venue pour le roi de pleurer bien fort s'il aime la France, et de crier bien haut s'il veut la sauver.

LE CAVALIER.

Qu'il crie donc : « A moi, mes amis! » et ses vrais amis accourront.

MOLIÈRE.

Ses vrais amis ne sont point ceux qui cherchent à le détrôner ou à se partager les lambeaux de la république.

LE CAVALIER.

En vérité, monsieur...

PIERRETTE, *qui est sortie quelques moments auparavant, revient tout essoufflée.*

Hé, monsieur! hé! votre chevau que vous avez laissé la bride sur le cou, saute à cette heure comme un beau diable, et veut manger les autres.

LE CAVALIER.

Ah! tant mieux! je le croyais fourbu.

Il sort

SCÈNE XIII

PIERRETTE, ARMANDE, MADELEINE, MOLIÈRE, DUPARC, BRÉCOURT.

ARMANDE, *à Molière.*

Qu'est-ce donc que cet homme-là qui n'a point du tout l'air de penser comme vous?

MOLIÈRE.

Je vous le dirai tout à l'heure, quand il sera parti. Plions bagages, nous autres.

Brécourt et Duparc commencent à enlever les accessoires.

PIERRETTE.

Oh! vous partez donc déjà! Voilà que je commençais de m'accoutumer à vous autres, et que je vais m'ennuyer de n'avoir plus personne à qui parler.

MOLIÈRE.

Eh! elle est gentille, cette petite : elle n'a point la mine d'une sotte.

PIERRETTE.

Oh! si fait, monsieur, pour sotte, je le suis; car on me le dit sans cesse, et personne ne me veut tenir compagnie. Mais je suis de bon cœur, allez! et, si vous vouliez m'emmener pour engraisser vos poules, garder vos oies, traire vos vaches...

MOLIÈRE.

Je le voudrais bien; mais le malheur est que je n'ai aucune de ces bêtes-là. Voyons, ne saurais-tu aider et soigner les personnes.

PIERRETTE.

Voire! j'apprendrais.

MOLIÈRE.

Mesdemoiselles, vous n'avez point de fille de chambre, et vous en cherchez une. Est-ce que celle-là ne vous réjouira point par sa bonne humeur?

MADELEINE.

Si fait. Comment t'appelles-tu, mon enfant?

PIERRETTE.

Pierrette Laforêt, toute prête à vous suivre, mamsellé!

MADELEINE.

N'as-tu point de parents qui s'y opposeraient?

PIERRETTE.

Je n'ai jamais eu ni père ni mère, ni oncles ni tantes : je suis une enfant du bon Dieu. J'ai été trouvée au mitan

d'un bois, et c'est pour ça qu'on m'a donné le nom de Laforêt.

MOLIÈRE.

Elle a de l'esprit sans le savoir. Prenez-la, mesdames. — Que veux-tu gagner?

PIERRETTE.

Ma fine, il me faudrait bien une bonne livre de pain pour chaque jour de l'année.

MADELEINE.

Cela va sans dire. Et tes gages?

PIERRETTE.

Oh! je n'entends rien à ces affaires-là : vous me baillerez ce qu'il vous plaira.

MOLIÈRE.

Eh bien, ta confiance prouve que tu es de bon cœur. Viens avec nous, et tu ne t'en repentiras point.

PIERRETTE.

Oh! ma fine, tout de suite! Je vas rendre le compte de mes oies et remercier les gens de la ferme.

Elle sort en sautant.

MOLIÈRE.

Vous, mes amis, laissez-moi seul un instant avec notre hôte; car le voici prêt à partir.

Tous sortent, excepté Molière.

SCÈNE XIV

MOLIÈRE, LE CAVALIER.

LE CAVALIER.

Avant que de me remettre en route, monsieur Molière, je veux vous rendre grâce de votre hospitalité et vous offrir mes services. Je vous trouve d'un caractère qui s'accorde mal avec votre profession. N'en voulez-vous point changer?

MOLIÈRE.

Non, prince, je l'aime, cette condition : j'y veux vivre et mourir.

LE CAVALIER.

Eh bien, vous êtes, j'imagine, acteur sérieux et tragique. Ces temps agités passeront. On pourrait vous faire engager à l'hôtel de Bourgogne.

MOLIÈRE.

Je n'ai pas tant d'ambition.

LE CAVALIER.

Ou vous en avez une plus haute? Parlez.

MOLIÈRE.

Que M. le Prince me pardonne; mais je n'aime que les vers du grand Corneille, et ne me sens pas assez grand pour les dire.

LE CAVALIER.

C'est de la modestie.

MOLIÈRE.

Nullement : j'ai l'humeur enjouée et non point héroïque.

LE CAVALIER.

Vous préférez la comédie?

MOLIÈRE.

Oui; mais je ne m'amuse qu'à celles que je fais moi-même.

LE CAVALIER.

Ah! vous êtes auteur?

MOLIÈRE.

Point : je n'écris que des canevas sur lesquels mes camarades et moi brodons à l'impromptu des dialogues libres, à la manière des Italiens.

LE CAVALIER.

Ce genre réclame beaucoup d'esprit.

MOLIÈRE.

Il y faut du naturel et l'observation des caractères humains. Cet exercice me plaît et m'instruit, ce me semble, plus que tous les livres.

LE CAVALIER.

Eh bien, ce divertissement plaît aux personnes instruites comme au peuple, et, si je venais à rentrer dans mes biens...

MOLIÈRE.

Ne me promettez rien, monseigneur, car il vous faudrait, pour me contenter, engager toute ma troupe, dont vous n'avez vu jusqu'ici qu'une partie. Tous les sujets ne sont point bons; cependant, je ne les abandonnerais pour rien au monde, ces pauvres gens qui comptent sur moi pour résister à la rigueur du sort. Nous n'aurions pour le moment qu'une grâce à vous demander.

LE CAVALIER.

Dites donc vite, car je suis pressé de vous l'accorder.

MOLIÈRE, souriant.

Et de partir! Eh bien, prince, ce serait de vous soumettre au roi, pour finir la guerre civile, laquelle nous dérange et nous fait beaucoup de tort, en nous chassant de province en province, à travers beaucoup de misères et de périls. Si vous pouvez nous accorder cela, je vous tiens quitte de tout le reste.

LE CAVALIER, souriant.

On y fera son possible, monsieur Molière. Priez pour que le roi nous y aide un peu. En attendant, veuillez agréer ce petit présent en souvenir du bon accueil que vous m'avez fait.

Il veut lui donner une bague.

MOLIÈRE.

Oh! pour ce qui est de cela, prince, je n'en ferai rien.

LE CAVALIER, avec hauteur.

Comment! monsieur, vous prétendez m'avoir fait l'aumône?

MOLIÈRE.

Je sais qu'il est interdit, de nos jours, à un homme de petite condition de refuser l'argent d'un grand et que cela passe pour une impertinence qui le met en disgrâce auprès des autres. Mais nous ne sommes point ici dans des circonstances ordinaires, et je vous dirai la vérité comme il convient à

un honnête homme de la dire et à un grand homme de l'entendre. Prince, vous trahissez de propos délibéré le roi et la France : mon devoir serait de traverser vos desseins au péril de ma vie, et, si je ne le fais point, c'est parce que vous êtes un héros et que j'espère tout de vos propres réflexions quand cette ivresse de vengeance où vous êtes sera dissipée. Voilà pourquoi je ne me repens point de vous avoir respecté et d'avoir humblement partagé mon pain avec vous. Mais en accepter la moindre récompense serait une félonie envers mon souverain, et vous n'insisterez point. Si vous rougissez, monseigneur, de l'assistance d'un pauvre diable de mon espèce, oubliez-la vitement. Il n'est point à croire que je me trouve jamais sur votre chemin pour vous en faire ressouvenir.

Il salue profondément et se retire.

SCÈNE XV

LE CAVALIER, *seul.*

Cet homme est fort étrange! Il aime et respecte ma personne, qui lui est sacrée; il déteste mon œuvre, qui lui semble criminelle! c'est un homme d'un grand sens et dont l'air et les paroles attachent singulièrement. Il raisonne juste au fond... Il est vrai que son pauvre métier le place en dehors des grands intérêts et des grandes passions de ce monde... Où la vertu se va-t-elle nicher?... (*Il rêve un instant puis tout à coup se réveille de sa rêverie.*) Mais je ne me suis pas mis en route avec tant de mystère et au travers de tant de périls pour m'arrêter aux raisons de chacun!

Il va pour sortir et voit rentrer Pierrette.

SCÈNE XVI

PIERRETTE, LE CAVALIER

LE CAVALIER.

Eh! petite fille, ici, je te prie!

PIERRETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

LE CAVALIER.

Viens, mon enfant. Tu es une honnête personne, cela se voit sur ta figure. Tu remettras pour moi cette bague à la belle Armande, la plus jeune des deux comédiennes, et tu la prieras, de ma part, de la garder en souvenir de moi et pour l'amour de la Fronde. Et puis voici pour toi, ma fille.

Il lui remet la bague et de l'argent, et sort.

SCÈNE XVII

PIERRETTE, seule, regardant dans sa main.

Et à cause donc que vous me baillez de l'argent? (Elle lève la tête.) Bon! le voilà déjà loin! (Regardant dans la coulisse.) Il grimpe sur son chevau... Ça n'est pas long! le v'là qui part comme un coup de tonnerre. Oh! dame! il n'est point engourdi, celui-là!

SCÈNE XVIII

PIERRETTE, MOLIÈRE, MADELEINE, ARMANDE, DUPARC, BRÉCOURT.

PIERRETTE, à Armande.

Tenez, mamselle! voilà un affiquet que le monsieur qui était là tout à l'heure m'a baillé pour vous. Il m'a dit comme ça, en s'en allant : « Tu lui diras comme ça... » Oh! mordi! je ne me souviens déjà plus de ce qu'il m'a dit de vous dire.

ARMANDE, prenant la bague.

Un présent à moi? Oh! la belle bague! Voyez donc, ma sœur, le gros diamant!

MADELEINE.

Un présent? Et de quel droit cet étranger vous fait-il un présent?

ARMANDE.

Allez-vous point me le retirer?

MADELEINE.

Oui, pour le donner à quelque pauvre. Vous ne devez point recevoir de présents.

ARMANDE, pleurant.

Voyez, Molière, c'est une tyrannie! ma sœur me prend tout et me chicane en toutes choses.

MOLIÈRE, à Madeleine.

Amie, vous pouvez lui laisser ce jouet d'enfant. L'homme qui le lui envoie n'est point à craindre. Il y a trop loin de lui à nous pour qu'il ait dessein de se souvenir d'elle.

ARMANDE.

C'est donc un grand personnage?

MOLIÈRE.

Plus que cela, c'est un très-grand homme.

DUPARC.

Vrai? Je lui ai trouvé la mine d'un fou.

BRÉCOURT.

Et moi, celle d'un diable! Je ne suis point un poltron, je crois avoir fait mes preuves; eh bien, pendant que je croisais l'épée avec lui, ses yeux me lançaient des éclairs qui m'empêchaient de voir ceux de sa lame.

MOLIÈRE.

Brécourt, tu eusses peut-être bien fait de le tuer, qui sait? mais les desseins de Dieu sont cachés, et j'ai senti comme une force supérieure qui m'obligeait à le préserver de tes coups.

ARMANDE.

Qui est-ce donc, mon Dieu? Oh! mon cher Molière, dites donc vite!

MOLIÈRE, regardant aux alentours.

Il est parti?

PIERRETTE.

Oh! il est loin!

MOLIÈRE.

Eh bien, mesdames, eh bien, mes amis, cet homme-là, c'est M. le Prince.

MADELEINE.

Le prince de Condé !

MOLIÈRE.

Le grand Condé!

BRÉCOURT.

Seul dans ce pays-ci, quand on le croit à la frontière?

DUPARC.

Mordieu ! je comprends ! il va rejoindre l'armée des princes, il va marcher sur Paris avec l'étranger, enlever le roi et se faire proclamer peut-être à sa place, après avoir tué ou fait tuer des milliers de gens qui valent mieux que lui !...

Il s'est élancé vers le fond du théâtre, et regarde au loin.

BRÉCOURT, regardant aussi.

Le voilà au fond du ravin. (Duparc élève son arquebuse comme pour viser.) Il va combattre M. de Turenne ! feu, Duparc !

MOLIÈRE, abaissant l'arme avec sa canne.

Non, Duparc! Cet homme-là, qui a fait tant de bien, peut encore sauver la France, s'il comprend qu'il lui a fait assez de mal !... Turenne, le grand Turenne, était hier contre le roi avec Condé ; demain peut-être, le roi sera avec Condé contre Turenne. Nous vivons dans un temps où les plus sages font de grandes folies, où les plus fous font tout à coup de grandes choses, à quoi l'on ne s'attendait point... Que Dieu souffle sur l'esprit de vertige! A quelque chose malheur est bon ! Les petits gagneront à tout ceci d'apprendre que les querelles des grands ne sont point les leurs... Eh bien, mesdames, n'est-ce pas le moment de nous remettre en route? Qu'avez-vous donc, Armande? Vous êtes pâle... et, à présent, vous rougissez ! Qui vous agite ainsi?

ARMANDE, absorbée.

Le grand Condé m'a donné une bague ! à moi ! Oh ! il ne m'oubliera point ! seule ici, j'ai porté sa santé !... La belle bague ! Je vous défie de me l'ôter à présent, ma sœur! je

veux la porter toute ma vie!... C'est beau, un diamant! cela brille comme le soleil, comme la gloire! A regarder cela et à songer à cet homme-là, le vertige vous prend!

MOLIÈRE.

Enfant, la gloire vous tourne la tête!

ARMANDE.

Oui, oui, philosophez là-dessus, vous autres qui n'en avez point, qui n'en aurez jamais!... Moi, j'en veux; moi, j'en ai, puisque le grand Condé a fait attention à moi!

MOLIÈRE.

Il y a plus d'un chemin pour arriver à la gloire, Armande... Mais vous ne m'écoutez point... (A Madeleine.) Elle a la tête perdue, votre petite sœur, et vous allez la voir vous mépriser désormais. (Baissant la voix.) Eh bien, croyez-vous encore que je puisse songer à épouser cette glorieuse?

Il se dirige vers la voiture, qui va se mettre en marche.

MADELEINE, à part.

Dieu en soit béni! Molière n'aura jamais de gloire!

ACTE DEUXIÈME

Au palais de Versailles. — Une salle d'attente servant de foyer aux acteurs. Toilettes, miroirs. Porte au fond. Une fenêtre donnant sur les jardins. Une porte de côté qui est celle du cabinet de toilette de Molière.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRETTE, MOLIÈRE.

Molière, en costume de Sganarelle, sort du cabinet avec Pierrette Laforêt, qui continue de l'habiller en marchant.

MOLIÈRE.

Allons, allons, Laforêt, c'est bien; je suis prêt, n'est-ce pas?

Il s'approche et regarde l'heure à une pendule placée sur la cheminée.

PIERRETTE.

Hé, monsieur Molière, donnez-vous le temps! que vous êtes donc vif!

MOLIÈRE.

Je ne suis point vif, je suis pressé! voilà l'heure qui approche.

PIERRETTE.

Vous avez beau vous dépêcher, la cour ne se dépêchera pas pour cela. Elle est encore à table, et vous en avez pour une grosse heure à attendre.

MOLIÈRE.

N'importe, ma fille! le roi a donné l'ordre du spectacle pour six heures, il faut qu'à six heures tout soit prêt, et moi le premier. C'est à nous d'attendre le plaisir du roi, et non point à lui d'attendre le nôtre.

PIERRETTE.

Eh! ma foi, monsieur, quand le roi vous attendrait un peu! Il a bien entendu ce matin M. Lulli!

MOLIÈRE.

Vrai?

PIERRETTE.

Ah! vous ne savez point cela? Tout le monde en parle dans la maison.

MOLIÈRE.

Mais elle est grande, la maison de Versailles, et je ne puis être partout. Que s'est-il donc passé?

PIERRETTE.

Eh bien, monsieur, le roi attendait la saint... la saint...

MOLIÈRE.

La symphonie?

PIERRETTE.

C'est ça! M. Lulli trouvait que les musiciens ne la musiquaient point à son idée. Il la leur faisait répéter deux ou trois fois. Il était furieux, il cassait les violons. Le roi et la cour s'impatientaient : le roi envoie un page... Bon! M. Lulli n'y prend point garde. Le roi envoie encore un page : point

d'affaire. Le roi envoie un troisième page, qui dit comme ça : « Palsembleu ! monsieur Lulli, le roi vous attend. » Sur quoi, M. Lulli lui répliqua : « Le roi est le maître, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, monsieur. — En ce cas, monsieur, il est le maître d'attendre. »

MOLIÈRE.

Ce diable d'homme, qu'il a d'esprit ! Sais-tu si le roi s'est fâché ?

PIERRETTE.

On dit qu'il a ri de bon cœur. Vous voyez bien que vous n'avez point tant de tourments à vous donner. Ces messieurs ni ces dames n'iront point si vite que vous. Mademoiselle Madeleine Béjart, je ne dis pas, elle est comme vous, celle-là, toujours pressée ; mais l'autre ! oh ! qu'elle est donc musarde !

MOLIÈRE.

Armande ?

PIERRETTE.

Il lui faut plus d'une heure pour ajuster un nœud, et, quand elle a fini, elle se regarde dans son miroir bien tranquillement, du temps que tout le moude crie après elle.

MOLIÈRE.

Tu es injuste ! depuis quelque temps, elle est devenue fort diligente.

PIERRETTE.

Oui, quand vous la regardez, parce qu'elle veut vous complaire.

MOLIÈRE, tressaillant.

Elle veut me plaire ? Que dis-tu là ?

PIERRETTE.

Elle est fine ! elle voit que vous devenez tous les jours plus riche, plus caressé des grands messieurs, plus aimé du roi, plus fameux dans la cour et dans la ville, et elle connaît bien qu'il y va de son intérêt de vous contenter pour demeurer dans votre troupe et y représenter les premiers rôles. Ce n'était point comme ça du temps que vous n'étiez qu'un

petit chef de troupe courant les campagnes et jouant dans les granges plus souvent que dans les châteaux ! On vous rebutait, on vous rompait en visière, on vous traitait de bourru ! Et Dieu sait cependant que vous ne l'étiez point dans ce temps-là, pauvre cher homme ! Et, à présent que vous l'êtes devenu un peu, on vous flatte, on vous ménage.

MOLIÈRE.

Tu dis que je suis devenu bourru ?

PIERRETTE.

Oh ! ce n'est point que je vous en veuille pour ça ! vous avez tant de mal ! Tenez, vous avez l'air fatigué

MOLIÈRE.

J'ai l'air fatigué ? Donne-moi donc mes boîtes, que je m'arrange la figure.

PIERRETTE.

Eh ! pas encore ! votre fard serait tout tombé avant que vous entriez en scène. Voyons, tenez-vous donc un peu tranquille. Asseyez-vous sur ce fauteuil. Étendez vos jambes. Savez-vous qu'il y a douze jours que nous sommes ici en fêtes et que vous n'avez point eu trois bonnes heures pour dormir par chaque nuit ?

MOLIÈRE.

Qu'est ce que cela fait ? Me prends-tu pour un vieillard ? Parce que tu as vingt-cinq ans, toi, comme Armande !

PIERRETTE.

Vous n'êtes pas vieux ! mais vous avez la quarantaine, et vous n'êtes point jeune !

MOLIERE.

J'espère que si !

PIERRETTE.

Mais non !

MOLIÈRE.

Mais si, te dis-je ! Tairas-tu ta peste de langue !

PIERRETTE.

Ah ! voilà que vous devenez bourru !

MOLIÈRE, riant.

Non, je m'exerce à la scène de comédie que je vais jouer tout à l'heure.

PIERRETTE, riant.

Tiens, c'est vrai, c'est comme dans votre *Mariage forcé*, où Sganarelle ne veut point avoir l'âge que son compère prétend lui prouver. Mais vous n'êtes point si barbon que Sganarelle, et vous n'êtes point si fou que de songer comme lui au mariage.

MOLIÈRE.

Pourquoi donc n'y songerais-je point?

PIERRETTE.

Parce que vous y avez toujours été contraire.

MOLIÈRE.

Ce n'est point une raison.

PIERRETTE.

Oh bien, si vous vous ravisez, je ne connais qu'une femme pour vous : c'est mademoiselle Béjart.

MOLIÈRE.

Armande? Es-tu folle?

PIERRETTE.

Oh! que nenni! celle-ci est trop jeune et trop amoureuse d'elle-même. Mais mademoiselle Béjart l'aînée, qui est un peu plus mûre et encore jolie femme, da! C'est une personne, voyez-vous, qui a du cœur, du courage et de l'esprit quasiment autant que vous.

MOLIÈRE.

Pauvre Madeleine!

PIERRETTE.

Eh bien, monsieur, est-ce que vous ne l'aimez point?

MOLIÈRE.

Si fait, de tout mon cœur, autant que je l'estime. Mais je n'eus jamais pour elle qu'une honnête amitié.

PIERRETTE.

Eh bien, monsieur Molière, quelle sorte d'amitié voulez-vous donc avoir pour votre femme?

MOLIÈRE.

Tu as raison, Pierrette. (A part.) Cette fille-là a des mots

d'un terrible bon sens! (Haut.) Mais de quoi diable viens-tu me parler? Je ne veux point me marier.

PIERRETTE.

Oh! mariez-vous si bon vous semble! Moi, je me respecterai et je servirai votre femme, quand elle serait le diable en cotillon.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRÉCOURT, DUPARC.

MOLIÈRE.

Ah! mes amis, vous voilà prêts? C'est bien. Brécourt en costume de Pancrace, Duparc en Marphorius... Voilà de très-beaux docteurs et qui joueront bien!

BRÉCOURT.

Sois tranquille : nous savons tous nos rôles, et la pièce nous plaît. C'est court, mais c'est gai, et les caractères sont aussi bien dessinés qu'ils le seraient dans un grand ouvrage.

DUPARC.

Eh! c'est là le défaut selon moi! On commence à s'intéresser aux personnages au beau moment que la pièce finit.

MOLIÈRE.

Que veux-tu, mon ami! Faire une pièce, la distribuer, la monter, la répéter et la jouer en quarante-huit heures! avec un ballet, encore!

DUPARC.

Oui, la pièce n'est que le prétexte du ballet, et le ballet un prétexte à l'envie qu'a le roi d'y danser.

PIERRETTE.

Oh! le roi n'est point du tout raisonnable. Demander à monsieur quatre pièces nouvelles en quinze jours!

MOLIÈRE.

Le roi savait que *Tartufe* était prêt; et, quant à *la Princesse d'Élide*, il a permis que je me fisse aider.

DUPARC.

Si vous pensez faire de bonne besogne à ce train-là, soit, ça vous regarde.

BRÉCOURT.

Le moindre trait de Molière est un coup de maître, et le *Tartufe* est là pour montrer que l'auteur du *Misanthrope* ne décline point.

DUPARC, à Molière.

Et vous l'avez lu au roi, le *Tartufe?*

MOLIÈRE.

Oui.

DUPARC.

Tout entier.

MOLIÈRE.

Certes.

DUPARC.

Et cela lui plaît?

MOLIÈRE.

Le roi est plus indulgent que toi, mon ami : il m'a dit qu'il ne savait lequel préférer, du *Misanthrope* ou du *Tartufe.*

DUPARC.

Belle merveille que le roi ait dit cela!

BRÉCOURT.

Eh bien, à qui en as-tu?

DUPARC.

J'en ai au sujet du *Tartufe*, qui fera des ennemis à Molière.

MOLIÈRE.

Oui, à la cour; mais si le roi et le peuple sont pour moi?

DUPARC.

Ah! vous comptez pour rien la noblesse, vous! vous la croyez morte parce que votre jeune roi s'en moque et vous pousse à la ridiculiser?

BRÉCOURT.

La Fronde est enterrée, Dieu merci!

MOLIÈRE.

Et, grâce au roi, elle l'est pour toujours, mes amis. Le roi est jeune, le roi est beau, le roi s'amuse, il court la bague et danse le ballet ; et, pendant ce temps-là, le roi, qui, au fond, est grave, mûr, attentif et froid, gouverne et suit sa politique.

DUPARC.

On ne s'en douterait point ici ! Au milieu des carrousels des festins, des pétards et des lampions, le roi me fait a mine de courtiser grandement et chèrement ses courtisanes.

MOLIÈRE.

Le roi, en ayant l'air de se ruiner, ruine la noblesse, qu'il attire à ses fêtes. Il l'enivre de ses séductions, il l'écrase de sa magnificence, il abaisse l'orgueil des châteaux et fait ramper à ses pieds, en costume de baladins, ces fiers seigneurs qui se croyaient ses pairs dans leurs provinces et qui s'habituent désormais à s'effacer comme de petites étincelles dans les rayons du soleil de Versailles.

BRÉCOURT.

Tu vois juste, Molière. La splendeur du roi efface celle des grands et prépare peut-être celle des petits. La jeune noblesse rit à ses fêtes, parce que la jeunesse s'amuse même de ce qui la tue; mais les vieux frondeurs ne s'y méprennent point et mordent leur moustache grise en accusant tout bas le roi de ne protéger que les vilains.

DUPARC.

Je vous accorde ceci, car la chose est assez visible; mais prenez garde que le roi n'ait pas aussi bon marché des bigots que des ambitieux. Les courtisans drapés dans *le Misanthrope* ont été forcés d'avaler la pilule; mais trop de gens se reconnaîtront dans le *Tartufe*, et ceux-ci perdront Molière dans l'esprit du roi, en attendant qu'ils perdent le roi dans l'esprit du peuple.

BRÉCOURT.

Tu vois toujours les choses en noir !

DUPARC.

Je les vois comme elles sont.

MOLIÈRE.

Que Dieu nous protége, mes amis! et remplissons notre tâche. Un roi sage, un homme fort, nous encourage à dire la vérité. Disons-la, dussions-nous la payer cher, et dût-il nous désavouer un jour.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADELEINE et ARMANDE, en costume de fantaisie.

MADELEINE.

Eh bien, messieurs n'entendez-vous point les fanfares et les boîtes? Le roi sort de table, et vous n'avez que le temps d'aller vous mettre en scène.

MOLIÈRE, à Pierrette.

Eh! vite, Laforêt! le blanc, le rouge, mes sourcils, ma barbe grise! Tu vois bien que je devrais être prêt!

Il s'arrange devant la glace de la cheminée.

BRÉCOURT.

Rien ne presse encore : la cour mettra plus d'un quart d'heure à défiler de la grotte enchantée jusqu'au château et à se placer pour la comédie.

MOLIÈRE.

Vous êtes toutes prêtes pour le ballet, mesdemoiselles Béjart? Vous y paraissez pour le coup d'œil.

MADELEINE.

Je suis prête.

MOLIÈRE.

Et vous, Armande?

ARMANDE.

Moi, je le serai.

DUPARC.

Songez que la pièce sera jouée en vingt minutes : c'est moins de temps qu'il ne vous en faut d'ordinaire pour placer

une épingle. Le roi ne mettra guère que cinq minutes entre les deux levers de rideau pour se travestir en Égyptien.

MOLIÈRE.

Où est Baron? Le petit Baron est aussi du ballet.

DUPARC.

Oh! celui-là, vous ne le tenez point. Il se sera oublié devant quelque nappe d'eau, non point à contempler les tritons et les naïades de bronze, mais à se consumer d'amour pour sa propre image, comme le beau Narcisse, de sotte mémoire!

MOLIÈRE, s'arrangeant toujours.

Que veux-tu! il est beau, cet enfant, il plaît à tout le monde : il faut bien qu'il se plaise un peu à lui-même.

DUPARC.

Oui, oui, vous faites bien de l'y encourager! C'est à vous de savoir ce que vous coûte la braverie de votre fils adoptif.

BRÉCOURT.

Eh bien, quand le jeune Baron coûterait à Molière quelques canons et quelques dentelles, ne faut-il point faire une affaire de ces amusements d'enfant!

DUPARC.

La peste soit d'un enfant de cette taille-là, et à qui le poil follet commence à danser autour du menton! Demandez aux filles de chambre des filles d'honneur ce qu'elles en pensent!

BRÉCOURT.

Est-ce qu'il en coûte à ta femme?

DUPARC.

Je ne me soucie point de ma femme. Depuis qu'elle galope comme un page dans les carrousels du roi, il ne me semble plus qu'elle soit ma femme, mais mon palefrenier.

MOLIÈRE, ayant fini de se grimer.

Allons, partons! (Il fait sortir tous ses acteurs, et, au moment de sortir lui-même, il se retourne vers Armande, qui est restée près de la

croisée.) Vous demeurez, Armande? Le succès de ma comédie ne vous intéresse point?

ARMANDE.

Si fait, je vous suis; mais je veux voir d'ici défiler tout le cortége royal.

MOLIÈRE.

Ah! oui, tous ces beaux seigneurs, tous ces marquis!... (A Pierrette, avec une sorte d'inquiétude.) Reste avec elle : je n'ai pas besoin de toi.

PIERRETTE.

Mais, moi, je veux vous voir jouer, et tenir votre manteau dans la coulisse. (Molière sort; elle le suit en disant à part.) Mademoiselle Armande saura bien se garder toute seule!

SCÈNE IV

ARMANDE, seule, à la croisée ouverte.

Ah! voici le quadrille du roi : le comte d'Armagnac, le duc de Saint-Aignan, le marquis de Soiecourt, le plus adroit aux bagues après Sa Majesté; le marquis de Villeroy... (Quittant la croisée.) Molière ne peut pas les souffrir, les marquis! c'est sans doute parce qu'il ne peut pas l'être. (Elle s'arrange la figure devant la glace.) La noblesse, on a beau dire, ne s'acquiert point : c'est pourquoi les gens bien nés pardonnent aux roturiers d'avoir de l'esprit, tandis que ceux-ci ne leur pardonnent point de s'en pouvoir passer... Ce pauvre Molière! comme il est jaloux de moi! En vérité, je l'aime bien, et je goûte un grand plaisir à le faire enrager! Il est si malin quand il est en colère! et si bon quand il a fini de gronder, et si simple quand il me demande pardon de la peine que je lui ai faite!

SCÈNE V

ARMANDE, BARON.

Armande s'est replacée debout devant la glace et ne se retourne pas quand Baron entre. Celui-ci entre à la dérobée.

BARON, ému.

Ah! vous voilà seule, mademoiselle Béjart?

ARMANDE.

C'est vous, Baron? Qu'est-ce que vous me voulez?

BARON.

Vous voir un moment, puisque je rencontre l'occasion si belle!

ARMANDE.

Eh bien, après?

BARON.

Oh! si c'est la manière que vous avez de me recevoir, je n'oserai jamais vous rien dire!

ARMANDE.

Vous n'avez, ce me semble, rien à me dire que vous ne me l'ayez écrit.

Elle se retourne vers lui et tire un billet de sa poche.

BARON.

Oh! vous avez reçu mon billet! vous l'avez lu!... vous l'avez gardé, Armande!

Il veut se jeter à ses genoux; elle lui tourne le dos et se remet devant la glace.

ARMANDE.

Oui, je l'ai gardé pour le montrer à Molière.

BARON.

Oh! n'en faites rien, mademoiselle! vous me voulez donc brouiller avec lui?

ARMANDE.

Il y aurait de quoi; car il est fort impertinent pour lui,

votre *billet doux!* (*Elle ouvre le billet et le lit en s'accoudant nonchalamment sur la cheminée.*) « Non, vous n'aimez point, vous n'aimerez jamais Molière, n'est-ce pas? Il ne vous aime pas non plus, lui! il est trop grave pour vous, vous êtes trop jeune pour lui. Croyez à un jeune cœur rempli d'espoir et de courage. Je ne suis rien encore; mais mon amour me fera atteindre la gloire et la fortune si vous m'encouragez! etc., etc. » C'est très-joli, tout cela; mais Molière serait peu flatté du respect que vous me conseillez de porter à sa gravité.

BARON.

Offenser, dénigrer Molière! Oh! telle n'est pas mon intention. Je m'efforçais de me prouver à moi-même que cette passion qu'on dit qu'il a pour vous n'était qu'une supposition... C'était pour raffermir ma conscience, effrayée peut-être, que je vous écrivais de la sorte... Tenez, Armande, décidez de moi! S'il est vrai qu'il vous recherche..., renvoyez-moi, désespérez-moi tout de suite! Il ne faut qu'un mot pour cela. Je sens que je vous aime, malgré moi, plus que je ne devrais, que je vous aime plus que Molière!... Et cependant je sais que je dois chérir Molière plus que moi-même et n'être point jaloux, mais content de son bonheur!... Oui, aimez-le, Armande! Il est si bon, lui! Aimez-le! J'en serai bien heureux, moi!

Il fond en larmes.

ARMANDE, surprise, le regardant. — A part.

Ouais! voilà un bon cœur bien aimant! (*Haut.*) Allons, allons, mon cher Baron, un peu de courage, surtout devant les gens! Vous laissez trop voir vos sentiments pour moi, et Molière finira par s'en apercevoir.

BARON, tressaillant.

Vous craignez donc Molière?

ARMANDE.

Oh! je ne crains personne! Mais je ne veux pas vous brouiller avec lui, comme vous disiez tout à l'heure.

BARON.

Il vous aime donc, lui?

ARMANDE.

Je ne sais pas; mais puisque vous le croyez vous-même...

BARON.

Armande, je ne crois, je ne sais rien; je ne croirai que ce que vous voudrez me dire. C'est à vous de m'empêcher de m'égarer.

ARMANDE, pensive.

Vous avez bien de la vertu dans l'amitié! C'est beau pour un garçon de votre air et de votre âge! Mais cette vertu-là serait inquiétante pour qui serait tenté de vous aimer!

BARON.

Que voulez-vous dire, Armande? Armande! si vous m'aimiez, vous!...

ARMANDE.

Eh bien, si je vous aimais, et si Molière avait jeté sa vue sur moi, est-ce que la douleur de Molière éconduit ne vous empêcherait pas d'apprécier votre bonheur?

BARON.

Pourquoi tous ces si? Dites si vous m'aimez et ne me parlez pas d'autre chose.

ARMANDE.

Ah! voilà la question changée! Vous demandiez d'abord si Molière m'aimait.

BARON.

Que vous me faites souffrir! Parlez-moi de vous, de vous seule!

ARMANDE.

Non; il me plaît de parler de Molière d'abord, de Molière que vous chérissez plus que vous-même, et vous ne voulez plus?

BARON.

Eh bien, parlez-en donc, et dites-moi que vous l'aimez.

ARMANDE.

C'est encore autre chose. Vous n'avez pas deux idées de suite, Baron! La question était de savoir si j'étais aimée de Molière, et si, dans ce cas, vous deviez renoncer à moi.

BARON, accablé.

Prononcez donc mon arrêt! Vous aime-t-il?

ARMANDE, le regardant attentivement.

Vous êtes brave comme un preux! Vous voilà tout prêt à être guéri de votre flamme, si je dis oui. Vous ne m'aimez guère!

BARON.

Guéri! vous dites que je serai guéri! La mort guérit, en effet, tout les maux!

ARMANDE, riant.

Ah! Baron, si vous me dites que vous en mourrez, me voilà forcée de ne vous point laisser mourir, pour peu que je ne sois point une tigresse, et, alors, tant pis pour Molière!

BARON.

Vous riez! vous raillez dans un pareil moment! quand je me sens prêt à vous sacrifier la conscience de mon amitié, la première fleur de ma loyauté, toute la religion de mon enfance!... Armande, ayez pitié de moi, je n'avais jamais réfléchi, jamais souffert, jamais aimé! je croyais que le premier amour d'un homme devait être si pur, si doux, et j'en serais tout enivré!

ARMANDE.

Pour enivré, vous ne l'êtes guère, je le vois, et vous me donnez l'exemple d'un courage tout chevaleresque qui me gagne à mon tour. Soyez donc fidèle à Molière, je le serai aussi, et la crainte de déplaire à notre commun bienfaiteur m'empêchera d'écouter l'amour de personne.

BARON.

Armande, vous me tuez! Oui, oui, souriez avec dédain, moquez-vous, trouvez-moi ridicule!... Dites que les amoureux parlent toujours de leur mort. Je ne sais rien des effets de l'amour, moi; je n'ai pas encore fait l'épreuve d'un désespoir comme celui où vous me mettez. Mais je sens que, si l'on en guérit, on y doit laisser la moitié de son âme! Adieu je crois que cette épreuve était un jeu cruel pour vous débarrasser de moi, et que vous cherchiez dans ma faiblesse des armes pour

me mépriser. Mais vous avez ri trop tôt, et, si je suis malheureux plus que je ne le puis dire, du moins je ne suis pas encore coupable... Ne riez donc pas trop, Armande, je ne suis point un lâche!... Vous me considérez comme un enfant; mais j'ai quelque fierté, et j'en aurai peut-être assez, cette fois, pour vous prouver que j'étais un homme... un homme que vous voulez briser et qui succombera peut-être sous sa douleur, mais non pas sous votre caprice.

Il sort avec impétuosité.

SCÈNE VI

ARMANDE, seule.

Oui, c'est un homme! un homme assez fort même, et il y aurait plaisir à le vaincre dans ses scrupules de conscience! J'ai ri trop tôt!... Non! On s'engage soi-même plus qu'on ne pense dans ces sortes de combats, et Baron n'est point l'époux qu'il me faut. Il est jeune, il est beau, il plaît par sa figure et le ton de sa voix, mais il ne sera peut-être jamais qu'un médiocre comédien! Allons donc!... Mais voyons donc comment réussit à la cour cette comédie de Molière!

Elle prend sa pelisse pour sortir.

SCÈNE VII

ARMANDE, MADELEINE, LE PRINCE DE CONDÉ, en habit de voyage.

CONDÉ, à Madeleine.

Non, non, je l'attendrai ici, puisqu'il y doit revenir tout à l'heure. Je ne suis point en costume pour me montrer. Sa Majesté me donne audience particulière après le ballet, et, en attendant, je veux serrer la main à Molière dans cet endroit retiré, qui convient mieux à un homme fatigué de campagnes et de voyages que l'éclat des fêtes royales... Mais voilà mademoiselle votre sœur, si je ne me trompe!

ARMANDE, le reconnaissant.

M. le prince de Condé ! Ah ! mon Dieu !

CONDÉ.

Pardonnez-moi si, après les années écoulées sans vous voir, je ne vous ai pas reconnue tout d'abord. Ces années-là vous ont fait gagner en agrément tout ce qu'elles m'ont fait perdre.

ARMANDE, avec minauderie.

Oh ! monseigneur, j'ai toujours ma bague, elle ne m'a jamais quittée !

CONDÉ.

Je vous en rends mille grâces. (Il lui baise la main, et dit à part, après l'avoir regardée.) Toujours la même personne ! Naïveté bien étudiée. (Haut.) Vous devez être aujourd'hui une actrice accomplie. On le dit partout... (Se tournant vers Madeleine.) On le dit de vous deux.

MADELEINE.

Nous faisons de notre mieux pour mériter les distinctions que le roi accorde à la troupe de Molière.

CONDÉ, à Madeleine.

Savez-vous, mademoiselle, que, lorsque le bruit de la gloire de Molière m'est venu trouver, partout, dans le tumulte des camps, comme dans les loisirs de la retraite, je n'ai pas été surpris le moins du monde ?

ARMANDE.

Votre Altesse s'est rappelé que ce nom appartenait à un homme qu'elle avait rencontré pour un moment en voyage ?

CONDÉ.

Ce voyage-là, mademoiselle, a trop marqué dans ma vie, il a été trop hardi, trop périlleux, et couronné de trop de succès pour que j'en aie oublié la moindre circonstance ; je fis cent vingt lieues presque seul à travers des pays hostiles et dans un moment où ma tête était mise à prix. Eh bien, je ne fus reconnu que par un seul homme, lequel, par grande loyauté et générosité, ne me voulut point trahir, encore qu'il ne fût point de mon parti, et qu'il blamât mon entreprise.

Cet homme, c'était Molière, le divin Molière, qui faisait alors dans le monde une assez pauvre figure, mais en qui je ne sais quel air de franchise, de grandeur et de sagesse, me fit pressentir un homme au-dessus du commun. Aussi n'a-t-il jamais fait imprimer une pièce que je ne l'aie lue avec avidité et je sais *le Misanthrope*. Corneille est le bréviaire des rois, Molière est celui de tous les hommes.

MADELEINE.

Ah! que Molière ne peut-il entendre les paroles de Votre Altesse! je les veux retenir pour les lui redire.

ARMANDE.

En vérité, je ne le croyais point si célèbre; je voyais bien qu'il divertissait agréablement la cour et la ville; mais je n'aurais point pensé qu'on parlât de lui jusque dans tous les pays que Votre Altesse a parcourus, ni que sa renommée fût si chère qu'elle l'est au grand Condé.

CONDÉ.

C'est que, vivant au foyer même de cet astre, vous ne pouvez point voir jusqu'où ses rayons s'étendent. Et puis c'est le propre de la jeunesse et de la beauté d'être fières d'elles-mêmes et de ne vouloir briller que de leur propre éclat. On ajoute au récit de vos perfections, mesdemoiselles, l'éloge de votre vertu; et, comme la vertu vaut la gloire, je me plais à vous rendre hommage... Mais j'entends un grand mouvement: c'est peut-être que la comédie finit?

MADELEINE.

Oui, monseigneur; Molière vient se reposer ici pour un moment avant le ballet. Je cours lui dire...

CONDÉ.

Non, de grâce, laissez-moi aller avec vous. Je le veux embrasser sans préambule et voir s'il me reconnaîtra à première vue.

Il l'invite à passer devant lui.

MADELEINE.

J'obéis.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

ARMANDE, *seule.*

J'ai donc bien fait de demeurer sage, et de dédaigner également petits comédiens et grands seigneurs. Oh! la gloire!... La vertu, au dire du grand Condé, peut marcher de pair avec la gloire... Oui, mais elles se doivent unir pour obscurcir tout le reste... Molière, Molière!... jaloux, rigide... point jeune... mais tant de gloire!...

SCÈNE IX

ARMANDE, BARON.

BARON, *entrant précipitamment.*

Voilà Molière qui vient! allez-vous donc mettre le soupçon dans son cœur et lui montrer ma lettre? Brûlez-la, oubliez-la, mademoiselle, je vous en supplie!

ARMANDE.

Moi? Est-ce que j'ai souvenance que vous m'ayez dit ou écrit quelque chose?

BARON.

Oh! mon Dieu!

SCÈNE X

LES MÊMES, MOLIÈRE, CONDÉ, MADELEINE, BRÉCOURT, DUPARC, PIERRETTE.

MOLIÈRE, *qui entre avec Condé.*

Je crois que ce jour-ci est le plus beau de ma vie. Le vainqueur de Nordlingue et de Rocroy s'est souvenu de Molière et l'a voulu serrer dans ses bras, pour l'amour de la morale et de la vérité. Je ne demandais point au ciel d'autre récompense du peu de bien que j'ai pu faire, que l'approbation

du plus grand capitaine et du plus honnête homme de son siècle.

CONDÉ.

Après Turenne!

MOLIÈRE.

Avec Turenne! qui honore l'un honore l'autre; et ces deux grands rivaux se sont grandis encore en se réconciliant. Ah! je vous le disais bien, monseigneur, que vous redeviendriez l'épée de la France!

CONDÉ.

Nous reviendrons sur ces choses, et j'en veux parler beaucoup avec vous; mais vous n'avez point de temps à perdre ici, et je sais que vos affaires ont besoin d'autant d'ordre et de présence d'esprit que les miennes en autre lieu. Je vous quitte en vous priant de me venir voir à Chantilly, aussitôt que vous aurez fini pour cette fois à Versailles. (Il lui serre la main. — Voyant Brécourt.) Ah! monsieur, qui m'avez voulu jadis couper la gorge, la main aussi, je vous prie. — Mesdames, je suis votre humble serviteur. (A Molière, qui veut le reconduire.) Point, point : ne quittez point votre poste.

Il le repousse doucement et sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, hors CONDÉ.

MOLIÈRE.

Le grand homme a raison. A nos affaires, mes enfants, à nos affaires! Baron, tu es prêt? Va voir si les danseurs le sont : les sieurs Arnal, Noblet, Desairs...

BARON.

J'ai la liste, je vais faire l'appel.

Il sort.

MOLIÈRE.

Toi, Brécourt, tu as promis à M. le comte d'Armagnac de l'aider à sa toilette. C'est la deuxième entrée de la scène cin-

quième, le quadrille des Goguenards. Tu ne saurais trop le lui rappeler. Ces grands seigneurs, cela veut danser n'importe dans quel endroit de la pièce!

BRÉCOURT.

J'y vais.

Il sort.

DUPARC.

Moi, j'ai la surveillance des démons; sont-ils dans la salle des petits danseurs du roi?

MOLIÈRE.

Oui, tous ensemble, anges et lutins.

Duparc sort.

MADELEINE.

Moi, je vais voir si les chanteuses espagnoles sont à leur poste.

Elle sort.

SCÈNE XII

MOLIÈRE, ARMANDE, PIERRETTE.

PIERRETTE, à Molière.

Et vous, j'espère que vous allez vous reposer un brin avant que de recommencer à vous trémousser?

MOLIÈRE, s'asseyant.

Oui, je veux bien... Ai-je bien pensé à tout?... Ah! j'oubliais le principal! le roi doit passer par ici pour se rendre avec moi sur le théâtre. Peut-être qu'il voudra entrer dans mon cabinet de toilette pour faire donner la dernière main à son déguisement. Cours ranger, épousseter, essuyer les miroirs, va!

PIERRETTE.

Oh diantre! j'étais déjà la servante de Molière, et c'était quelque chose! A présent, me voilà donc la servante du roi? Qu'est-ce qui m'aurait dit ça?

Elle sort.

SCÈNE XIII

MOLIÈRE, ARMANDE.

MOLIÈRE, assis, d'un air accablé.

Je vous le disais bien, Armande, que vous ne preniez nul souci de ma pauvre comédie !

ARMANDE.

Je sais pourtant qu'elle a grandement réussi.

MOLIÈRE.

Comment le sauriez-vous? Vous n'y étiez point !

ARMANDE.

Ne savais-je point qu'elle est bonne, et croyez-vous que je m'y connaisse si peu que de douter de la fortune de vos ouvrages.

MOLIÈRE.

Je donnerais volontiers ce beau compliment de coulisse pour un regard d'intérêt quand je suis en scène. C'est là que j'aurais besoin d'un cœur qui envoyât un peu de chaleur au mien.

ARMANDE.

Ne savez-vous point que j'étais retenue ici par la présence de M. le Prince?

MOLIÈRE.

Oui, ou par les fadeurs de quelque officier du palais, ou bien par les enfantillages de Baron, que sais-je? vous ne vous plaisez qu'à des riens, et vous avez toujours quinze ans!

ARMANDE.

Non, mon ami; j'en ai vingt-cinq, et je m'en aperçois, car je raisonne, je réfléchis et je comprends.

MOLIÈRE.

Eh bien, moi qui n'ai plus vingt-cinq ans, je ne donne point encore à ces froides combinaisons de l'esprit le temps que je puis dérober aux affaires. C'est mon cœur qui me

mène dans ces moments-là, et je sens alors que je vis, que j'aime et que je souffre !

ARMANDE, *caressante.*

Et qui donc aimez-vous, Molière ?

MOLIÈRE, *avec humeur.*

Oh ! ce n'est point vous !

ARMANDE, *piquée,*

Je sais que j'ai trop peu de mérite pour cela, et que vous chérissez ma sœur plus que moi !

MOLIÈRE.

Oui, certes ! elle vaut mieux que vous.

ARMANDE.

Alors, pourquoi donc ne l'épousez-vous point ? Depuis qu'elle sèche sur pied à vous attendre, elle a eu le temps de reverdir.

MOLIÈRE.

Que me dites-vous là ? Vons êtes une méchante langue. Ni votre sœur ni moi n'avons jamais songé à nous marier.

ARMANDE.

Quant à elle, cela lui plaît à dire. Quant à vous, il est possible que vous ayez le mariage en horreur.

MOLIÈRE.

Oh ! je l'ai certainement, surtout depuis que je vous connais.

ARMANDE.

Alors, Molière, de quel droit me souhaitez-vous si attentive et si aimante auprès de vous ?

MOLIÈRE, *étonné.*

Je ne vous entends point ! ne vous regardé-je pas comme ma fille ? ne devriez-vous pas m'aimer comme votre père ? et l'amitié que j'exigerais de vous, peut-elle blesser la bienséance ?

ARMANDE.

Mais oui, si je m'y laisse emporter sans prudence et sans retenue.

MOLIÈRE, entre l'émotion et la méfiance.

Vous moquez-vous, Armande? et voulez-vous faire la prude avec un homme qui se rend trop de justice pour donner lieu à vos méfiances?

ARMANDE, avec aplomb.

Si vous appelez pruderie la vertu, alors, Molière, il ne me reste plus qu'à vous quitter pour toujours.

MOLIÈRE, avec douleur.

Me quitter? et pourquoi donc, mon Dieu? Quel est ce caprice? Ah!... elle me rendra fou!

ARMANDE.

Ce n'est point un caprice, et je pense être plus sage que vous, monsieur Molière, en vous disant que je considère le mariage comme le but des âmes honnêtes. Je suis donc décidée à me marier avant qu'il soit trop tard pour inspirer de l'amour à mon mari; car je souhaiterais fort d'être aimée, et, telle que me voilà auprès de vous, je ne le suis point. On me flatte et me courtise d'un côté, on me reprend et on me sermonne de l'autre. J'aime la sagesse et ne profite ni de l'amour qu'on me témoigne, ni des remontrances que l'on me fait, puisque je résiste à la séduction et ne mérite point ce blâme. Je me veux donc marier, vous dis-je, il faut que vous le sachiez et ma sœur aussi.

MOLIÈRE, pâle et tremblant.

Et avec qui, s'il vous plaît, avez-vous résolu de vous marier?

ARMANDE.

Pour cela, je n'en sais rien encore, je n'y ai point pensé.

MOLIÈRE, hors de lui.

A d'autres, Armande! Vous aimez quelqu'un!

ARMANDE.

Eh! qu'est-ce que cela vous fait?

MOLIÈRE, abattu.

Vous avez raison, cela ne me regarde point et je n'ai point

le droit de vous interroger. C'est à votre sœur de connaître vos sentiments. Tenez, la voici, parlez ensemble.

Il cache sa tête dans ses mains.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Qu'est-ce donc, Molière? Êtes-vous malade? On dirait que vous pleurez?

Elle s'approche de lui; il fait un geste pour la repousser et cache encore plus sa figure. Madeleine s'arrête interdite.

ARMANDE, *à part.*

Allons, il faut en finir. (*Haut.*) Ce n'est rien, ma sœur; nous nous querellons; je me veux marier et il s'emporte contre moi. Je vous demande un peu pourquoi?

MADELEINE, *saisie, à part.*

Oh! je le sais bien, moi!... (*Haut.*) Mais au fait... que lui importe? Parlez donc, Molière!

MOLIÈRE, *faisant un effort sur lui-même.*

Je n'ai rien à vous dire, sinon que je trouve étrange cette résolution soudaine, et blessante la façon dont elle me la vient annoncer. Je me croyais son ami, son conseil, son protecteur, et elle me fait un mystère de ses résolutions!... Qu'elle les garde pour elle seule, ou qu'elle les dise, je m'en lave les mains.

Il va se rasseoir.

MADELEINE.

Parlez, ma sœur. Pourquoi ne diriez-vous point franchement à Molière quelle est la personne que vous aimez?

ARMANDE.

Cela m'est impossible.

MADELEINE.

Me le direz-vous, à moi?

ARMANDE.

Oui, si vous me promettez le secret vis-à-vis de tout le monde (montrant Molière), et de lui tout le premier.

MADELEINE.

Vous l'entendez, mon ami? Que dois-je faire?

MOLIÈRE, se levant.

L'écouter, la conseiller dans son intérêt; la marier avec celui qui lui plait, si c'est un honnête homme, et ne me point consulter, puisque telle est la fantaisie de son ingratitude.

Il passe dans son cabinet.

MADELEINE, à part en le regardant sortir.

Mon Dieu! comme il souffre!

SCÈNE XV

MADELEINE, ARMANDE.

MADELEINE.

Voyons, ma chère Armande, je suis ta meilleure amie et te sers de mère depuis longtemps. Dis-moi ta pensée.

ARMANDE.

Ma bonne sœur, ce que j'ai à vous dire vous va chagriner, car je suis fort à plaindre. J'aime Molière, et Molière ne m'aime point. Il ne m'aimera jamais, et, m'aimât-il d'ailleurs, il ne se veut point marier. Le soin de mon honneur et ma dignité me commandent de l'oublier, et, pour cela, je vous prie de m'aider à m'éloigner de lui, et à feindre que j'ai dessein de me marier avec quelque autre.

MADELEINE, éperdue.

Vous aimez Molière? Vous mentez!

ARMANDE, jetant un coup d'œil sur la porte du cabinet, qui est restée ouverte et élevant la voix.

Je mens?... Et qui voulez-vous donc que j'aime, si ce n'est Molière? N'est-il point le plus grand, le meilleur, le plus

beau, le plus aimable homme que je connaisse? Nommez-moi quelqu'un que je puisse seulement regarder à côté de lui! (Feignant le désespoir.) Mais il me déteste, il déteste le mariage, et vous me blâmez de lui vouloir celer mes sentiments!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, éperdu, s'élance hors du cabinet et tombe aux pieds d'Armande.

Elle m'aime! elle le dit!... (A Madeleine.) Ah! chère Béjart, c'est moi qu'elle aime! J'étouffe de joie, il me semble que je vais en mourir.

Armande joue la confusion; Madeleine est atterrée.

MADELEINE, à part.

Allons! l'heure est venue! (Elle relève Molière et le conduit à son fauteuil, où il se laisse tomber comme anéanti.) Eh bien, Molière, puisque vous l'aimez aussi depuis longtemps, soyez donc heureux.

MOLIÈRE.

Je l'aimais! Vous le saviez donc? Je ne le savais pas moi-même!

ARMANDE.

Ma sœur me trompe, vous ne m'aimez pas.

MOLIÈRE, se levant avec transport et la serrant dans ses bras.

Armande! mon enfant! mon amour! ma femme!

ARMANDE.

Votre femme, Molière? Vous avez dit votre femme?

MOLIÈRE.

Oui, mon amie et ma compagne pour toujours, devant Dieu et devant les hommes!

ARMANDE, pliant le genou devant lui.

La femme de Molière!... Ma sœur, bénissez-moi dans mon bonheur et dans ma gloire!

MADELEINE la relève et l'embrasse.

Sois digne de lui, ma chère Armande!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, PIERRETTE.

PIERRETTE, *accourant.*

Monsieur Molière! monsieur Molière! le roi... le roi qui vient!

Les portes du fond s'ouvrent, Louis XIV paraît, déguisé en Égyptien, avec une suite qui reste sur le seuil.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *un masque à la main.*

Eh bien, Molière, me voilà prêt. Nous avons encore cinq minutes. Voulez-vous regarder s'il ne manque rien à mon ajustement?

MOLIÈRE, *le toisant attentivement.*

Rien, sire.

LE ROI.

Marchons donc.

MOLIÈRE.

Puisque Votre Majesté a cinq minutes à perdre, je lui en demande une pour moi.

LE ROI, *souriant.*

Je vous en donne deux. Parlez vite.

MOLIÈRE.

Je demande à Votre Majesté d'avoir pour agréable que je prenne pour ma femme mademoiselle Gresinde-Armande Béjart, qui s'efforcera de lui complaire en continuant son emploi dans la troupe honorée des bontés royales.

LE ROI.

Ce mariage m'est agréable, puisqu'il assure à mon théâtre une comédienne excellente. Je vous fais mon compliment à tous deux. (*Il fait un pas, s'arrête et se retourne vers Armande.*) Madame Molière, vous avez là un grand nom à soutenir! Ce

n'est point le roi de France, c'est l'univers entier qui signe aujourd'hui vos lettres de noblesse.

Il passe; tous le suivent.

SCÈNE XIX

MADELEINE, PIERRETTE.

Madeleine, qui est restée la dernière avec Pierrette, chancelle au moment de sortir; Pierrette la retient dans ses bras.

PIERRETTE.

Eh bien, mademoiselle Madeleine, est-ce que vous vous trouvez mal? Comme vous voilà blêmie!

MADELEINE.

Ce n'est rien... ce n'est rien... Il faut aller danser!... Laforêt!... Ah! ma pauvre Laforêt!...

Elle tombe en sanglotant et en criant dans les bras de Pierrette.

ACTE TROISIÈME

A Auteuil. — Une chambre de travail confortable mais simple, éclairée faiblement par une lampe à chapiteau. Un bureau avec des papiers épars. Une fenêtre fermée de rideaux épais est à la gauche de Molière. Le bureau se trouve entre cette fenêtre et le canapé. Une porte, à la droite de l'acteur, conduit à la chambre à coucher de Molière.

SCÈNE PREMIÈRE

MOLIÈRE, BARON.

Molière, seul d'abord, à demi couché sur un canapé, est immobile, les yeux ouverts. On entend confusément chanter derrière le théâtre. Puis Baron ouvre la porte du fond et s'approche sur la pointe du pied. Par cette porte, on entend distinctement ce refrain :

Le plus grand malheur, c'est de naître.
Le seul bonheur, c'est de mourir.

MOLIÈRE, répétant, sans chanter, les deux vers.

Le plus grand malheur, c'est de naître.
Le seul bonheur, c'est de mourir.

Je croyais rêver, d'ouïr de telles paroles sur un air à boire Voilà une étrange façon de se divertir. (Voyant Baron.) Ah! tu es là, mon enfant?

BARON.

Comment! vous n'êtes point couché, mon ami? Je venais voir si vous dormiez!

MOLIÈRE.

Et le moyen de dormir, avec ces fous dont les rires, les querelles et les chansons me viennent disputer, jusque dans ma retraite d'Auteuil, les heures de mon repos? De ma chambre, je les entendais trop. Je suis venu me réfugier ici, où je les entends encore.

BARON, après avoir été refermer la porte.

Mais vous êtes mal sur ce canapé! Vous seriez mieux dans votre lit!

MOLIÈRE.

Les lits sont faits pour les gens bien portants; ils sont le tombeau des malades. Le mien m'étouffe, et je ne me couche presque plus. Mais, dis-moi, Baron, quelle antienne burlesque chantaient-ils donc là, tout à l'heure?

BARON.

C'est un impromptu de M. Chapelle, à qui le vin donne des idées noires.

MOLIÈRE.

C'est donc la première fois?

BARON.

Cette mélancolie a commencé par M. Boileau, qui, sur cette sentence de je ne sais quel ancien, que le premier bonheur est de ne point naître, et le second, de promptement mourir, a discouru de fort grande éloquence. M. Nantouillet a dit comme lui; M. Chapelle les a d'abord combattus, et puis il s'est rangé à leur avis. Il a composé des vers fort lugubres,

que M. Lulli a mis tout de suite sur un air fort gai, et les voilà qui, à cette heure, pleurent, rient et chantent sans savoir pourquoi.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que l'homme? Un être qui s'étourdit ou se lamente sans jamais trouver le calme de son jugement ou le repos de son cœur! Toujours la douleur au fond de la gaieté et le désespoir même dans l'ivresse!... Mais la Fontaine, est-ce qu'il est toujours là?

BARON.

Il est parti sur le minuit, trouvant qu'il en avait assez, mais sans s'être douté qu'ils l'avaient raillé et mystifié tout le temps. Il était encore plus distrait que de coutume.

MOLIÈRE.

Ils le raillent toujours, mais ils auront beau se trémousser, aucun d'eux n'effacera le bonhomme! Ah çà!... quelle heure est-il, Baron?

BARON.

Je ne sais pas bien; il fait grand jour, et vos convives se disposent à partir. M. Boileau a fait pour vous ces vers-ci, qu'il m'a chargé de vous remettre en manière d'adieu et de remercîments.

MOLIÈRE, prenant les vers.

Va donc les accompagner, et puis tu iras te coucher. Je n'aime point ces veilles-là et ces excès à ton âge.

BARON.

Il fallait bien leur faire les honneurs en votre place.

MOLIÈRE.

Sans doute! Et la pauvre Laforêt, elle a été debout aussi toute la nuit?

BARON.

Et, comme de coutume, sans se plaindre.

MOLIÈRE.

Mes pauvres enfants, j'ai des amis bien indiscrets, qui ne respectent ni votre santé ni ma maladie. Je ferais volontiers une rente à Chapelle pour qu'il allât régaler sa compagnie

ailleurs que chez moi. — As-tu veillé, au moins, à ce qu'ils ne manquassent de rien ?

BARON.

J'ai fait de mon mieux.

MOLIÈRE.

Et tu ne t'es point laissé entraîner à boire, je le vois.

BARON.

Je vous l'avais promis, mon père.

MOLIÈRE.

C'est bien, mon enfant, je t'en remercie. — Et ma fille, leur bruit ne l'a point éveillée?

BARON.

La petite a très-bien dormi et dort encore.

MOLIÈRE.

Bon! va donc les reconduire et m'excuser encore de ce qu'étant au lait pour toute nourriture, je n'ai pu leur faire raison.

BARON.

Tâchez de dormir à présent.

MOLIÈRE.

J'y tâcherai, mon enfant.

Baron lui baise la main et sort.

SCÈNE II

MOLIÈRE, seul, lisant les vers de Boileau.

Ta muse, avec docilité,
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton école.
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder les envieux;
Ils ont beau crier en tous lieux

Qu'en vain tu charmes le vulgaire.
Que tes vers n'ont rien de plaisant;
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Merci, Boileau! Tu crois qu'il faut me consoler des injures des bigots! tu crois que ma souffrance provient de leurs injures et de leurs persécutions! Chapelle le croit aussi!... Mes amis, vous vous trompez tous! Si je n'avais point d'autres maux à combattre, ma force y suffirait de reste. Hélas! mes douleurs les plus âpres ne sont point celles du poëte et du comédien, mais bien celles de l'homme, et mon cœur saigne par tant de blessures, que je ne sens plus celles que l'on veut faire à mon amour-propre! (La porte s'ouvre doucement.) Qui vient là?

SCÈNE III

MOLIÈRE, PIERRETTE, amenant LA PETITE MADELEINE MOLIÈRE, qui porte un gros bouquet de fleurs. La petite Molière est un enfant de six à huit ans.

LA PETITE MADELEINE.

C'est moi, mon papa, qui me suis levée de bonne heure, parce que Laforêt dit que c'est aujourd'hui votre fête, et qu'il faut vous présenter, à votre réveil, ce que vous aimez le mieux.

MOLIÈRE, la prenant sur ses genoux.

Oh! oui, certes, elle a bien raison, ta bonne Pierrette! elle sait que ma petite Madeleine est ce que j'aime le plus au monde!

Il l'embrasse.

LA PETITE MADELEINE.

Laforêt a dit comme ça que ma marraine, la tante Béjart, viendra me voir, pour bien sûr, aujourd'hui, et qu'elle m'apportera une belle grande poupée. Et ma petite maman, quand est-ce donc qu'elle viendra?

PIERRETTE.

Peut-être bien demain.

LA PETITE MADELEINE.

Tu dis toujours comme ça, demain!... Est-ce que vous pleurez, mon papa, que vous avez la figure toute mouillée?

MOLIÈRE.

Non, ma fille, non pas! (A Pierrette.) Emmène-la; il ne faut point que les enfants voient des larmes! (A sa fille.) Va courir dans le jardin, mademoiselle, et tu reviendras déjeuner avec moi.

Pierrette conduit l'enfant à la porte et la regarde s'en aller.

SCÈNE IV

PIERRETTE, MOLIÈRE.

PIERRETTE.

Qu'elle est belle! hein, monsieur?

MOLIÈRE.

Belle comme sa mère!

PIERRETTE, à part.

Tout lui fait mal, même sa fille! (Haut.) Allons! monsieur, voici l'heure de dormir, puisqu'on vous a fait des vacarmes toute la nuit.

MOLIÈRE.

Ils sont partis?

PIERRETTE.

Oui, et vous aurez enfin une matinée tranquille.

MOLIÈRE.

Dormir, c'est une fiction pour moi. Tiens, Laforêt, je me trouverais beaucoup mieux de respirer l'air du matin. Ouvre-moi les fenêtres. Les fumées de leur vin ont monté jusqu'ici.

PIERRETTE.

C'est vrai qu'on en a le cœur tribouillé par toute la maison.

MOLIÈRE, debout à la fenêtre.

Une belle matinée de printemps! Le soleil est levé, les oi-

seaux chantent. Tiens, Laforêt, tiens! la petite qui court après un papillon! Ah! cette grâce! cette splendeur de la vie!... J'ai vu sa mère presque comme cela!

PIERRETTE.

Eh bien, eh bien, elle n'est pas si loin, sa mère; et vous n'avez qu'à lui écrire, elle reviendra.

MOLIÈRE.

Elle est loin... bien loin de la route de son devoir...

PIERRETTE.

Eh! non, monsieur, elle est à Paris, dans votre appartement, rue de Richelieu.

MOLIÈRE.

Non! je te dis qu'elle n'y est point; elle court les champs, es châteaux, les palais! Il lui faut la vie d'une reine!

PIERRETTE.

Dame! elle s'ennuie un peu ici; elle est encore jeune... plus jeune... que vous, et toujours belle comme un ange; elle aime à se faire brave, à se faire voir. Tout ça lui passera, allez! et, puisqu'elle est sage, laissez-la faire... Songez à vous-même, écrivez vos comédies, ne vous saboulez point l'esprit à d'autres choses... Réjouissez-vous avec vos amis, vous en avez de bons... M. Baron qui est là comme votre fils, un honnête garçon, lui! un joli comédien déjà, et qui vous fera honneur... Et tenez, en voilà encore deux, et des meilleurs, qui se sont levés de grand matin pour venir vous souhaiter votre fête.

MOLIÈRE, toujours à la fenêtre.

Ah! oui, Duparc, Brécourt, mes fidèles compagnons; je les aime également, bien que l'un me fasse toujours du bien et l'autre toujours du mal.

PIERRETTE.

Bah! il a une chienne d'humeur, M. Duparc, mais au fond, allez! ce n'est pas celui qui vous aime le moins.

Elle va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE V

Les Mêmes, BRÉCOURT, DUPARC, BARON.

BRÉCOURT, embrassant Molière.

Nous te venons apporter une bonne, une grande nouvelle pour le jour de ta fête. Ducroisy et La Thorillière sont revenus du camp du roi cette nuit.

MOLIÈRE.

Ah! vraiment? déjà?

BRÉCOURT.

Ils sont venus frapper à notre porte en nous disant que, rompus de fatigue, ils allaient se mettre au lit, mais qu'ils nous chargeaient de t'apporter la permission de jouer *Tartufe* devant les Parisiens, et la voici!

MOLIÈRE, ouvrant la missive.

Enfin! Ah! mes amis, quelle affaire dans ma pauvre vie que ce *Tartufe!*

DUPARC.

Je te l'avais bien prédit que cela tournerait à mal, et que tu serais abandonné du roi lui-même!

MOLIÈRE.

Qui l'eût pu croire, qu'un roi si puissant, si absolu, et que l'on traitait comme un dieu, aurait moins de pouvoir en son royaume qu'une bande de frénétiques enragés d'hypocrisie et de vengeance! Mais ne nous plaignons plus, puisqu'à la fin justice nous est faite, et que voici l'ordre de jouer, signé de la main du roi!

DUPARC.

Il est bien temps, après des années d'oubli ou de lâcheté! Ton grand roi, Molière, est un Tartufe lui-même.

BRÉCOURT.

Tout beau! Duparc, le roi...

DUPARC.

Eh! morbleu! laissez-moi parler comme je veux. Tout le danger y est pour moi, si vous avez ici des espions!

BARON.

Duparc!...

DUPARC.

Je vous dis que la torture ne m'en ferait point démordre! Le roi est un homme d'esprit, un galant homme à certains égards, je le veux bien; mais il a un côté vicieux, c'est celui par lequel il est hypocrite. Homme de voluptés secrètes et d'intolérance publique, il n'avait pas reconnu tout d'abord qu'il y avait dans le *Tartufe*, à l'insu même de Molière, quelques traits de sa ressemblance. Mais sa mauvaise conscience le lui a dit plus tard, et, tout en jurant à Molière qu'il ne voyait rien d'irréligieux dans sa pièce, il n'en a pas moins laissé interdire la représentation pendant bon nombre d'années, l'exposant ainsi aux insultes de ses ennemis et aux calomnies des fanatiques. S'il cède enfin, c'est que, d'après mon conseil, Molière a mis de la vigueur dans son dernier placet... pas assez à mon gré, car, si j'eusse été en sa place, j'eusse écrit : « Sire, vous êtes un plaisant cuistre, vous qui avez trois enfants de la Montespan et qui n'en faites pas moins vos dévotions avec grand apparat, de vouloir nous empêcher... » Eh bien, cela vous fait rire, vous autres?

BRÉCOURT.

Certes! voilà qui eût admirablement raccommodé nos affaires!

MOLIÈRE.

Le mieux est de rire, en effet, des boutades de Duparc, et le roi rirait lui-même, s'il pouvait les entendre.

DUPARC.

Par la mordieu! non, Molière! il ne rirait point de cela!

MOLIÈRE.

Écoute, mon ami. Si tu respectais quelque chose au monde, tu respecterais l'amitié... Oui, je dis l'amitié que j'ai dans le cœur pour cet homme qu'on appelle Louis XIV. Oh! je sais bien, mon Héraclite, que tu me reproches de lui trop sacrifier mon temps, mon talent et ma santé. Mais considère, je te prie, que, s'il m'a commandé parfois des choses précipitées, il m'a

donné aussi les moyens d'en mûrir quelques-unes, ce que je n'aurais jamais pu faire, si j'étais demeuré pauvre et obscur. Son esprit pénétrant a deviné, à première vue, qu'il y avait en nous quelque chose de plus solide et de plus vrai que chez ces braillards de l'hôtel de Bourgogne qui tenaient le sceptre du théâtre. Sans l'arrêt de son goût, qui faisait déjà loi en France, nous n'eussions point ressuscité avec éclat, comme nous l'avons fait, l'ancienne, la vraie, la bonne comédie, celle qui reprend les vices du siècle et corrige les hommes de leurs travers. J'ai donc une reconnaissance très-profonde pour l'homme qui m'a aidé à dire beaucoup de vérités utiles, et dont la main puissante a tenu le fouet dont j'ai fustigé les turpitudes des grands de la terre. Cet homme m'a plusieurs fois ouvert naïvement son cœur; il m'a demandé des conseils, et il les a suivis; il m'en a donné, et ils étaient bons à suivre. Il m'a vengé de l'impertinence des courtisans, en me faisant manger avec lui, tête à tête, en face d'eux tous, debout et consternés. — Je ne suis point né ingrat et ne puis me changer là-dessus à l'âge que j'ai!... Eh bien, il est vrai que j'ai eu des sujets de plainte, et que j'ai vu des taches dans le soleil; mais je n'ai pas le droit de les faire remarquer aux autres, et mon tempérament fidèle me porte à pardonner le tort que me peuvent faire quelquefois ceux qui m'ont obligé souvent.

BRÉCOURT.

Ah! Molière, c'est de toi qu'on peut dire que l'homme est encore supérieur à l'écrivain.

BARON, *lui pressant la main.*

Mon père!

PIERRETTE, *s'essuyant les yeux.*

Tout ce que monsieur dit du roi et de lui, ça me tire toujours des larmes, parce que c'est toute mon histoire avec monsieur!

MOLIÈRE.

Ah çà! mes amis, c'est assez discouru. C'est demain qu'il faut donner le *Tartufe*, puisque nous l'avions annoncé.

DUPARC.

Messieurs les magistrats vont avoir un beau pied de nez, eux qui comptaient l'interdire encore!

BARON.

Partons donc pour Paris, car nous n'avons que le temps de nous préparer.

MOLIÈRE.

Ah! mon jeune Damis! il te tarde de revoir le feu du lustre! Allons! ceci va me secouer et me faire oublier mon mal. Aidez-moi à tout préparer, mes amis. Toi, Pierrette, apprête mes paquets, pendant que je m'habillerai. Baron, range mes papiers, je te prie, et ferme tous mes tiroirs.

Tous sortent, excepté Baron.

SCÈNE VI

BARON, seul.

Il s'approche du bureau et range les papiers.

Oui, ce voyage lui fera du bien... et à moi, du mal... car nous la reverrons! Il faudra bien qu'elle reprenne son rôle dans le *Tartufe*, et, quoi qu'en dise Molière, il est plus pressé de lui pardonnner que de la maudire!... Allons, du courage! qu'importe que je souffre, pourvu qu'il soit heureux! ma douleur est un mérite que j'offre au ciel pour l'amour de mon bienfaiteur, et ma consolation est de me sentir son ami, encore plus qu'il ne le peut savoir. (Il regarde les papiers.) Ah! le manuscrit des *Précieuses ridicules*... Il est en ordre? Oui... Les vers de Boileau! Des vers! encore des vers, des éloges, des injures!... des lettres... (Prenant une lettre ouverte.) Des lettres anonymes... En voici une toute fraîchement reçue... (Il lit.) « On fait savoir à Élomire... ». — Élomire? Ah! oui, c'est l'anagramme de Molière... — « Le soin que prend sa piquante moitié de changer en réalité bien éclatante, bien scandaleuse, les soupçons du pauvre Sganarelle... » Ah! c'est affreux... « C'est le prince de C..., le meilleur ami de l'igno-

ble et diabolique auteur du *Tartufe*, qui venge, à cette heure, tous les maris trompés dont il a si gaillardement raillé l'infortune. » (Il déchire la lettre avec indignation.) Et voilà ce qu'ils lui écrivent tous les jours, les infâmes!... Ah! Molière, pauvre grand cœur, que tu payes cher l'honneur de dire la vérité aux hommes!... Sa femme?... Non, c'est impossible... Mais pourtant... Ah! cette femme est un démon!...

Il met ses coudes sur la table et sa tête dans ses mains.

SCÈNE VII

ARMANDE, BARON.

ARMANDE; elle entre doucement.

Bonjour, Baron; où est Molière?

BARON, bondissant sur sa chaise.

Ah! c'est vous, madame?

ARMANDE.

Eh bien, cela vous étonne?

BARON.

Oh! certes! car on ne vous croyait point à portée de recevoir si tôt l'annonce de la représentation de *Tartufe*, et on pensait vous chercher ailleurs qu'à Paris.

ARMANDE.

Ailleurs qu'à Paris? Pourquoi ne point dire tout simplement à Chantilly?

BARON.

On a dit, on a écrit à Molière que vous y étiez, madame, et il le croit.

ARMANDE.

Il fait fort bien de le croire, puisque j'en arrive.

BARON.

Quoi! vous l'avouez?

ARMANDE.

Je ne l'avoue point, je le proclame, si cela vous plaît. Qu'y peut-on trouver à redire?

BARON.

Vous le demandez?

ARMANDE, riant.

Je comprends! ah! la belle idée que vous avez là!... le prince de Condé... Laissez-moi rire... Je savais bien qu'on le disait; mais je ne supposais point que cela fût pris au sérieux quelque part, et ici surtout!

BARON.

Vous êtes gaie!

ARMANDE.

Oui, vraiment : je suis d'une charmante humeur.

BARON.

Elle rit!... et Molière dévore ses larmes! elle rit!... et ici l'on ne dort point! elle rit!... et l'on se meurt de chagrin pour elle!

ARMANDE.

Allons donc! ne sais-je pas bien que, si l'on veille ici, c'est à table, en compagnie de bons vivants qui sortent de la maison en battant la muraille? Vous me voulez faire accroire que mon mari se consume dans les larmes, quand il se dispose à aller jouer le *Tartufe*, et à recueillir des applaudisements qui lui feront fort bien oublier sa jalousie?

BARON.

Vous ne croyez point aux peines que vous ne partagez pas! c'est le propre des cœurs ingrats et froids.

ARMANDE, après une pause, pendant laquelle elle l'examine.

Monsieur Baron, vous plairait-il de me dire où vous prenez le droit de me faire des remontrances et de m'adresser des injures?

BARON, troublé.

Dans ma sollicitude, dans mon attachement pour Molière.

ARMANDE.

Si vous n'avez pas d'autre raison à me donner d'une si forte insolence, je vous avertis que je ne m'en saurais payer. Cherchez-en quelque autre qui me puisse faire excuser vos emportements.

BARON.

Quelle autre pourrais-je vous donner? En est-il de meilleure?

ARMANDE.

Baron, il en est une plus mauvaise, mais que les femmes sont si bien accoutumées d'entendre, qu'elles ne s'en offensent plus.

BARON.

Laquelle donc?

ARMANDE.

Feignez donc de l'ignorer! moi, je feindrai de ne point comprendre pourquoi vous vous montrez encore plus jaloux de moi que ne l'est mon mari, et je prendrai cette conduite pour indigne d'un honnête homme.

BARON.

Armande!

ARMANDE.

Eh bien, Baron?

BARON.

Vous êtes une tête folle ou une âme perverse.

ARMANDE.

Laquelle des deux, à votre avis?

BARON.

L'une et l'autre, peut-être! Quoi! vous me voulez contraindre à vous dire que je vous aime quand vous savez qu'il n'en est rien?

ARMANDE.

Ah! vous avez peu de mémoire, Baron!

BARON.

Je pensais que vous dussiez en avoir moins encore.

ARMANDE.

Je ne tiens point note des déclarations que je reçois; mais le hasard m'a fait conserver et retrouver une certaine lettre que vous m'écrivites à Versailles.

BARON.

Vous vous souvenez et vous ne voulez pas que j'oublie!

Ah! vous ne croyez à rien, vous n'estimez personne, vous ne respectez aucune chose!

ARMANDE.

Oh! sans doute : je suis bien sacrilége de deviner que les hommes ne blâment et ne décrient que les femmes qu'ils convoitent.

BARON.

Oh! vous avez l'art détestable de noircir tout ce que votre œil regarde, et vous feriez douter d'elles-mêmes les consciences les plus fermes. Mais, pour ne vous point confirmer dans de pareils soupçons, je sors d'ici pour n'y rentrer jamais. Adieu, madame!

ARMANDE, sèchement.

Pardonnez-moi, vous resterez, Baron.

BARON.

Non, certes!

ARMANDE, riant, avec coquetterie.

Vous resterez, vous dis-je.

BARON.

Vous le croyez? vous pensez me retenir ici malgré moi, pour vous servir de risée, pour vous donner le plaisir d'avilir à votre gré un cœur honnête en le rendant parjure et traître à son meilleur ami, et en le flattant d'espérances que vous savez bien ne vouloir jamais favoriser?

ARMANDE.

Voilà donc, enfin, le grand mot lâché, Baron! Si vous aviez de l'espérance, vous resteriez apparemment, et trouveriez autant de belles paroles, pour faire broncher ma vertu, que vous en avez maintenant au service de la vôtre. (Baron, outré, veut sortir; elle le retient.) Voyons, Baron, nous disons là des folies. Dieu merci! nos âmes valent mieux que nos discours, et nous sommes d'anciens amis qu'une plaisanterie ne doit point désunir. Je rends justice à vos bons sentiments; connaissez mieux les miens. Je veux guérir Molière de sa jalousie, je veux essayer de me soumettre à la rigidité de ses goûts et de ses habitudes; je renonce aux amusements du monde,

quelque innocents qu'ils aient été pour moi; je ne veux plus quitter mon mari d'un seul pas! mais le pourrai-je, si personne ne m'aide et si chacun autour de lui me repousse ou me fuit? Je sais bien que les amis de Molière me haïssent; ils sont jaloux de l'affection que je lui ai inspirée, et leur malveillance a aigri mes propres sentiments. Beaucoup de combats et de chagrins m'attendent donc ici, je le sais. Comment les surmonterai-je, si je ne puis compter sur l'affection de personne? comment supporterai-je l'ennui d'une retraite si mesquine, si je n'y trouve au moins le jeune et riant compagnon de mes études?...

BARON.

Non, non, ne me parlez plus. J'aime encore mieux votre haine que votre perfide amitié.

ARMANDE, à part.

C'est ce que nous verrons! (Haut.) Eh bien, partez donc! je partirai de mon côté, et pour toujours.

BARON.

Vous voulez donc tuer Molière?

ARMANDE.

Et vous ne voulez donc point qu'il vive, puisque vous me mettez au défi de l'abandonner?

BARON, frappant sur la table.

Mais quelle est donc cette tortueuse et abominable fantaisie de me vouloir garder auprès de vous?

ARMANDE.

Et ne voyez-vous pas que votre obstination à m'éviter est une offense? Ne semblerait-il pas que nous ne pouvons vivre sous le même toit sans devenir coupables? — On vient par ici! remettez-vous et réfléchissez. J'entends des voix que je connais et qui m'annoncent des tempêtes; je les affronterai avec courage ou j'abandonnerai la partie, selon que vous me délaisserez ou me soutiendrez.

BARON.

Mais, dans ces orages domestiques, je ne puis rien faire; je ne dois rien dire, moi!... je ne dois même point assister...

ARMANDE.

Ne me quittez point, Baron! (Avec un effroi simulé.) Ne dites rien si vous voulez, mais ne me laissez point seule avec eux!

Baron, incertain et troublé, se laisse tomber sur le bureau.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DUPARC, MADELEINE, BRÉCOURT.

ARMANDE, allant au-devant d'eux avec aisance, et présentant son front à sa sœur, qui l'embrasse.

Bonjour, ma sœur! bonjour, mes bons amis! Molière n'est point avec vous?

MADELEINE.

Molière n'est pas encore levé.

ARMANDE.

Est-il malade? Je vais...

DUPARC, brusquement.

N'y allez point, c'est inutile, il ne vous recevrait pas.

ARMANDE, avec hauteur.

Il vous a chargé de me le dire?

DUPARC.

Je m'en charge tout seul!...

MADELEINE.

Duparc, je vous en prie, laissez-nous parler!...

DUPARC.

Non, non, point tant de façons! je lui dirai son fait, moi. Comment! péronnelle que vous êtes, vous avez le front de venir ici dans un carrosse de Chantilly aux armes de Condé!

BARON, agité.

Monsieur Duparc!...

DUPARC.

Je ne te parle point! je parle à madame Molière, et je lui dis...

BRÉCOURT.

Tu ne diras plus rien, ou nous aurons affaire ensemble. Armande, écoutez-moi. Je ne sais ce que signifie ce voyage de Chantilly; mais, à la vue du carrosse entrant dans la cour, Molière s'est senti si malade, que nous en avons été effrayés. Il nous a repoussés dans une espèce de transport, et s'est renfermé dans sa chambre, sans vouloir s'expliquer sur ses résolutions à votre égard.

MADELEINE.

Que ceci ne vous rebute point, Armande; vous savez que la réflexion apaise toujours ces emportements de douleur, chez Molière. Laissez-le se calmer, et il écoutera, je n'en doute pas, les bonnes raisons que vous avez à lui donner, pour expliquer votre absence et déjouer les mauvais propos.

ARMANDE, regardant Baron, qui reste immobile.

Je n'ai rien à dire contre des calomnies trop basses pour m'atteindre, et que Molière, pour son honneur autant que pour le mien, devrait avoir appris depuis longtemps à mépriser. Quant à motiver la durée de mon absence, il me semble que vous eussiez pu le faire avant moi, vous tous qui êtes ici, et qui connaissez ce que j'ai eu à souffrir de la jalousie de mon mari.

BRÉCOURT.

Ma chère amie, j'ai le droit de vous parler comme un vieux compagnon qui a chéri votre enfance. Ne soyez pas si fière! il n'y a point d'abaissement à ployer sous la main de qui nous aime. Si vous êtes irréprochable, comme j'en suis assuré, justifiez-vous, et vous serez entendue : si vous avez quelque léger tort, aimez, et vous serez pardonnée.

ARMANDE.

Brécourt, vous êtes un homme de sens, c'est pourquoi je vous dis que, si vous étiez en ma place, vous n'auriez point la patience que vous me conseillez. Mon sort est cruel, et je ne l'ai point mérité. Molière a le malheur de son âge...

DUPARC.

Molière n'est pas tellement plus vieux que vous, que vous

deviez mépriser tant sa caducité! Vous avez bien au moins la trentaine, ma mie, et ce n'est plus l'âge de faire l'éventée!

MADELEINE, à Armande.

N'écoutez pas ce bourru, qui vous aime au fond, et ne songez qu'à Molière. Il est bien malade et bien malheureux, croyez-moi!

ARMANDE.

Je m'en afflige profondément. Mais pourquoi veut-on que je m'en accuse? Quoi! ce n'est point assez de cette amertume, sans y ajouter une honte que je ne mérite point?

MADELEINE.

Eh! qui vous parle de honte, ma chère Armande? Je sais bien, moi, que votre conduite fut toujours pure, et que vous vivez dans le monde, sans vous laisser entraîner à ses égarements. Mais ce n'est point dans le monde, c'est dans le sein de votre famille, c'est auprès de votre enfant, c'est au chevet de Molière, malade et accablé, que votre vertu devrait chercher son éclat véritable. Vous menez un train de dissipation qui n'est point coupable par lui-même, mais qui le devient dès qu'il coûte le repos, le bonheur et la vie à un époux.

ARMANDE.

Mais pourquoi s'alarme-t-il à ce point?

BRÉCOURT.

Ah! ma pauvre Armande! c'est que vous ne répondez point à la passion qu'il a pour vous!

ARMANDE.

Vous voulez que je sois passionnée pour lui, quand je ne l'ai encore été pour personne! Si telle était mon humeur, eussé-je épousé Molière? Ne se peut-il contenter d'une amitié tranquille, la seule que je puisse avoir pour mon mari... (elle regarde Baron, qui se détourne avec dépit) et pour un homme quel qu'il soit?

MADELEINE.

Oh! mon Dieu! vous ne pouvez pas aimer Molière! un

cœur comme le sien n'a pas réchauffé le vôtre! Vous ne voyez en lui qu'un mari quelconque, un homme pareil aux autres hommes! Malheureuse femme! si la postérité te juge, elle te condamnera, quelque aimable et sage que tu puisses être d'ailleurs. Elle dira que la femme de Molière n'a point aimé Molière, et ce sera un crime aussi grand à ses yeux que si tu l'avais trahi! Voilà ce que tu n'as point compris, ma pauvre sœur! Toi, si avide de gloire, tu as cru que son nom suffirait à te rendre illustre; mais tu n'as point vu qu'il t'imposait la tâche de le rendre heureux!

ARMANDE.

Ma sœur, je pourrais vous répondre que votre présence assidue et vos empressements autour de mon mari rendent les miens inutiles et découragent mes bonnes intentions.

MADELEINE.

Je ne vous entends point.

ARMANDE.

Vous m'entendez trop, car vous rougissez! Regardez au fond de votre cœur, Madeleine Béjart, et vous verrez s'il n'y a pas plus d'une manière d'être coupable. Il se peut bien que je sois criminelle de ne point assez aimer Molière; mais il se peut aussi que vous le soyez davantage de l'aimer plus que ne le fait sa propre femme.

MADELEINE.

Oh! dureté profonde! cœur amer! langue empoisonnée!... C'en est trop! Armande! Armande! je n'ai pas la force de vous répondre... Je vois bien que vous voulez me chasser d'ici. J'obéirai; mais, au nom du ciel, remplacez bien auprès de Molière les amis que vous lui faites perdre. Rendez-le heureux, aimez-le, je vous le demanderais à genoux si je vous savais capable de m'écouter.

Elle veut sortir. Duparc la retient dans ses bras, et s'adresse avec animation à Armande.

DUPARC.

C'en est trop et j'éclate à la fin! Il faut que vous n'ayez

point de honte de vouloir imputer des torts à qui vaut mille fois mieux que vous! à votre sœur, qui s'est sacrifiée pour vous! oh! nous le savons tous, encore qu'elle ne l'ait jamais dit, et, vous qui le savez mieux que personne, vous lui en faites un reproche! à Molière! Molière, dont votre infernale coquetterie a usé les jours, comme ces flambeaux que les enfants et les fous promènent et secouent à tous les vents, pour réjouir leur yeux stupides des combats et des défaillances de leur flamme! Vous prétendez être vertueuse, vous? Vous profanez un mot qui ne vous convient point. Vous ne livrez pas votre cœur, vous n'avez pas de cœur! mais vous prostituez votre froid visage à toutes les œillades impertinentes, votre oreille banale à tous les sots propos, vos heures fainéantes à toutes les promenades et parades où se complaît la vanité des coquettes. Oui, je vous le dis, vous êtes une coquette, et c'est ce qu'il y a de plus froid, de plus lâche et de plus méchant dans le monde.

Armande fait un pas pour s'en aller, Baron se lève et fait un mouvement. Il rencontre les yeux triomphants d'Armande, qui est restée comme impassible aux reproches de Duparc. Baron, effrayé, se recule. Armande perd son sang-froid et laisse voir sa rage et sa douleur.

ARMANDE.

Je méprise les injures; mais, puisque j'y suis exposée dans ma propre maison, sans que Molière veuille m'accueillir comme sa femme et me protéger comme il le doit, je cède la place à ceux qui la veulent prendre. (D'un ton impératif et repoussant Brécourt et Madeleine, qui veulent la retenir.) Restez, restez, vous autres! car je vous abandonne Molière, et c'est pour toujours! Ah! c'est bien moi qui puis dire comme l'un de ses personnages : « Ma maison m'est effroyable, et je n'y rentre point sans y trouver le désespoir!... »

Elle sort en cachant sa figure dans ses mains. Madeleine tombe pâmée sur une chaise, Baron retombe sur la table, la tête dans ses deux mains.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOLIÈRE.

Molière entre lentement par la porte de sa chambre, au milieu d'un silence de consternation.

MOLIÈRE.

Eh bien, elle est partie ? (**Brécourt lui répond affirmativement par un signe de tête.**) Partie sans me voir ! sans vouloir me donner le temps de reprendre l'empire de ma raison ! Mes amis..., ne me dites point ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait... ne me dites rien !

MADELEINE, **à Brécourt, qui est auprès d'elle.**

Il la regrette, vous voyez ! Ah ! il faut courir après elle !

Elle se lève ; Molière, qui l'observe, la retient.

MOLIÈRE, ***faisant un grand effort sur lui-même.***

Eh bien, mes amis, ayons donc assez de philosophie et de savoir-vivre, pour ne nous point ensevelir dans les chagrins domestiques. Nous n'en avons pas le droit parce que nous n'en avons pas le temps. Il faut songer au *Tartufe*.

Pierrette entre et lui amène sa fille, qu'il embrasse avec effusion.

ACTE QUATRIÈME

Au théâtre du Palais-Royal. Le foyer des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRETTE, MADELEINE, dans le costume de Dorine du *Tartufe*.

Elles entrent ensemble, et Madeleine rajuste son bonnet avec l'aide de Pierrette.

PIERRETTE.

Eh bien, mademoiselle Madeleine, j'espère que ça va bien, notre *Tartufe?*

MADELEINE.

Oui, mon enfant, le public est charmé, et, malgré le mauvais vouloir des mauvaises gens, Molière l'emportera, j'espère!

PIERRETTE.

Oh! c'est que vous jouez ça, vous, diantre! on dirait d'une véritable servante, on dirait de moi, par exemple! seulement que vous parlez en vers et que vous êtes plus belle et plus brave que moi! Savez-vous que vous êtes toujours jolie, vous?

MADELEINE.

Ah! Pierrette, je ne m'en soucie point.

PIERRETTE.

C'est le tort que vous avez. J'ai remarqué qu'on paraissait belle quand on voulait, parce que je vois courtiser des femmes qui n'ont pas pour deux liards d'agrément, et délaisser certaines autres qui sont dix fois mieux tournées, mais qui ne cherchent à occuper personne! M'est avis, que, moi, j'en ferais accroire comme une autre là-dessus, si je voulais bien! Mais je n'ai pas le temps, voilà tout.

MADELEINE.

Allons, ma bonne Laforêt ne babillons pas; on va commencer le deuxième acte.

PIERRETTE.

Oh ! oui-da, ne laissons pas refroidir le public ! Et M. Molière ! j'espère qu'il reçoit de beaux compliments dans les coulisses?

MADELEINE.

Molière est plus soucieux que je ne l'ai vu jamais : lui qui a tant de courage et do philosophie aux premières représentations de ses pièces, cette fois, il est inquiet et abattu.

PIERRETTE.

Pauvre cher homme! peut-être bien qu'il pense à ses peines plus qu'à sa comédie! Et madame Molière, elle doit se réjouir de voir qu'on applaudit bien fort?

MADELEINE.

Armande est triste aussi.

PIERRETTE.

Ah! qu'il faut du courage dans ce monde, et que peu de choses vont au gré de nos souhaits!

SCÈNE II

LES MÊMES, MOLIÈRE, CONDÉ.

MOLIÈRE, à Madeleine.

Allons, ma sœur, le second acte commence, et vous entrez après la première scène, qui est fort courte.

Madeleine salue le prince et sort.

MOLIÈRE, bas, à Pierrette, tout en approchant un fauteuil pour le prince et lui faisant les honneurs d'un air froid et préoccupé.

Où est ma femme?

PIERRETTE.

Je ne sais pas.

MOLIÈRE.

Cherche-la et dis-lui que je l'attends ici pour représenter la scène du troisième acte. Elle n'a que faire de voir le second, elle n'y paraît point.

Pierrette sort.

SCÈNE III

MOLIÈRE, CONDÉ.

MOLIÈRE.

Votre Altesse me veut parler? Je suis à ses ordres.

CONDÉ.

Je vous dérange peut-être beaucoup en ce moment, Molière ; mais j'aurai bientôt dit, et il me semble qu'après cela, vous jouerez et, moi, j'applaudirai votre *Tartufe* de meilleur cœur. Tenez! votre femme...

MOLIÈRE, *tressaillant.*

Ma femme?

CONDÉ, *assez brusquement.*

Votre femme, oui, je vous parle d'elle ; votre femme est allée passer quelques jours à Chantilly, sur la demande des princesses mes filles, qui ont voulu jouer avec les dames de leur cour une petite pièce de comédie, je ne sais laquelle. Je n'y étais point, j'arrive du camp du roi. Je n'ai point vu chez moi madame Molière, je ne sache point l'avoir vue hors de votre présence. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et, à présent, je suis votre serviteur.

MOLIÈRE.

Je rends grâce à Votre Altesse du soin qu'elle prend de justifier ma femme ; je n'en avais nul besoin. Je sais que ma femme est rigide dans ses mœurs, et je n'ai jamais cru que le grand Condé pût descendre à vouloir outrager secrètement un homme qu'il caresse en public.

CONDÉ.

Monsieur Moliere, vous dites cela d'un ton!... Je vous prie

d'être sincère et de me donner à connaître si votre cœur me fait l'injure que paraissent vouloir démentir vos paroles.

MOLIÈRE.

Votre Altesse s'imagine que, si j'avais de tels soupçons, la crainte m'empêcherait de les exprimer? Oh! qu'elle se détrompe! Comme l'honneur à ses droits, la passion a ses franchises, et, si je croyais M. le Prince d'humeur à se jouer de moi, rien ne me retiendrait de lui en faire des reproches.

CONDÉ.

Si vous le prenez ainsi, m'expliquerez-vous pourquoi vous refusez de recevoir votre femme à son retour de Chantilly, parce qu'elle arrive chez vous dans un carrosse aux livrées de ma fille? Cette misérable jalousie est si peu faite pour vous, que je n'y aurais jamais voulu croire, si madame Molière ne l'eût racontée elle-même à l'instant.

MOLIÈRE.

Ah! ma femme prend les princes du sang pour juges et confidents de nos débats domestiques! C'est beaucoup d'honneur pour elle et pour moi.

CONDÉ.

Morbleu! Molière, ne le prenez pas ainsi; car je perdrai la patience. Je suis un homme de premier mouvement, moi, et j'ai le sang fort chaud; je n'ai menti de ma vie, et mon orgueil, autant que ma loyauté, ne peut souffrir l'imposture. Comment voulez-vous que j'entende la fin de votre pièce, avec l'idée que vous avez de moi? J'en suis outré et mettrais volontiers le feu à votre salle de spectacle plutôt que de rester là-dessus. Demandez-moi pardon, par tous les diables! demandez-moi pardon, Molière, car je suis un honnête homme, et, si vous me prenez pour un tartufe... (souriant au milieu de sa colère), ma foi, je suis capable de vous tuer pour vous prouver que je suis votre véritable ami.

MOLIÈRE, souriant avec mélancolie.

Si Votre Altesse me veut permettre de lui dire le premier mot qui me vient sur les lèvres...

CONDÉ.

Dites-le, dites-le ! ce premier mot-là est toujours le meilleur.

MOLIÈRE.

Eh bien, je dis que vous êtes un excellent homme.

CONDÉ, lui tendant la main.

Merci, Molière. Je m'en vais content.

MOLIÈRE.

Attendez, prince ! Je suis en colère, moi aussi, et ne me sens guère moins bouillant que vous.

CONDÉ, revenant.

Ah ! ah !

MOLIÈRE.

Je suis blessé des intentions que M. le Prince donne aux paroles de ma femme, d'un enfant que je chéris et que l'on me gâte. Je ne suis point Sganarelle, je ne suis point Arnolphe. Mes ennemis le disent, mes amis ne devraient point le croire. Si j'ai une sorte de jalousie au fond de l'âme, je sais l'y renfermer, et je n'ai point celle qu'on me suppose. La mienne n'a rien de grossier et ne calomnie pas l'honneur de ma femme. Toute ma souffrance, toute ma colère viennent de l'air que prennent avec moi ces beaux courtisans qui suivent ses pas et dont elle a tort de vouloir se moquer, sans songer qu'ils prétendent à se moquer de moi. Oui, je hais cette cour où ma profession me force à vivre et où règnent l'envie, la bassesse et la galanterie hypocrites. Je hais toutes les cours, même la vôtre, monseigneur. C'est un grand honneur pour moi que d'être accueilli dans votre cabinet ; mais la place de ma femme n'est point dans vos salons, et, là où les princesses vos filles règnent par le respect qu'elles inspirent, la femme de Molière, qui serait respectée aussi parmi ses pareilles, est convoitée, et méprisée par conséquent, des nobles libertins qui vous servent. Qu'est-ce pour ces gens-là, que la dignité de sentiments et les délicatesses du cœur de Molière ? Molière ! un railleur, un comédien ! allons donc ! c'est trop d'honneur qu'on lui fait de remarquer qu'il a une jolie femme !

CONDÉ.

Je compatis à vos peines, Molière; mais je vous trouve trop amer contre ces gens de cour qui ne sont pas tous coupables de leurs propres vices. Permettez-moi de vous le dire : l'abaissement que masque leur frivole impertinence est l'œuvre d'une politique que vous avez peut-être trop bien servie. Si la noblesse n'a plus rien de respectable, c'est que le roi l'a faite ainsi, et que vous-même lui avez porté les derniers coups. Il l'a tuée par le canon, et vous, vous l'avez tuée par la satire; et présentement, au lieu d'hommes remuants et dangereux sans doute, mais mâles et forts, vous n'avez plus que des femmelettes. Le libertinage est le refuge de ceux à qui on ne laisse plus rien de grand à faire. Et vous vous plaignez-là de maux qui sont votre ouvrage.

MOLIÈRE.

C'est parce que cet ouvrage-là n'est point encore achevé qu'il porte de mauvais fruits.

CONDÉ.

Que voulez-vous donc faire de plus? Espérez-vous mettre la noblesse plus bas encore? C'est bien de la présomption!

MOLIÈRE.

Prince, souvenez-vous de ce qu'écrivait, sous la Fronde, un libelliste d'une farouche éloquence. Cet homme était payé par vous pour ébranler le trône au profit des grands, et cependant, de ses entrailles populaires s'échappait ce cri que vous n'avez pu retenir : « Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules : nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre. »

CONDÉ.

Mordieu! monsieur, vous avez bonne mémoire! Mais que Dubosq fût ou non à mes gages, songez que le pouvoir absolu d'un seul n'est pas un refuge pour les faibles. Vous êtes bien fiers, vous autres, parce que vous avez tout permis, tout admiré, tout déifié dans un roi qui, par hasard, s'est trouvé

être un grand homme. Mais que cet homme périsse, ou seulement qu'il change un peu! que l'âge, l'humaine faiblesse, et surtout l'enivrement de sa puissance, lui donnent les vices que vous blâmez en nous! et vous verrez s'il ne viendra pas prendre votre femme jusque dans vos bras! Et puis vous chercherez à qui demander vengeance alors que vous n'aurez plus ni parlement, ni féodalité, ni franchises d'aucune sorte, rien enfin qui fasse équilibre à cette autorité sans règle et sans frein!

MOLIÈRE, pensif.

L'équilibre se fera autre part, peut-être!

CONDÉ, en colère.

Voulez-vous dire qu'il se fera par les gens du peuple? Je vous répondrai que, si tous les monarques ne sont pas Louis XIV, tous les plébéiens ne sont pas Molière, et que nous ne prétendons pas soutenir une seconde fois le contre-poids de la démagogie. Non, morbleu! non, Bordeaux ne relèvera pas le drapeau sur ses clochers, et nous avons à jamais brisé, sur les sceaux de la rébellion, la surprenante effigie de la République! Vous allez trop loin, monsieur Molière, et je vois où nous mène notre engouement pour les écrivains de ce siècle. Nous sommes aveugles, et le roi l'est peut-être plus que nous; mais le sang de la Fronde n'est pas encore glacé dans nos veines, et nous ferons voir au besoin que le vieux monde n'est point près de finir!

Il sort.

SCÈNE IV

MOLIÈRE, seul, pensif.

Ah! le lion se réveille! le roi ne lui aura point donné le commandement qu'il souhaitait... Moi, je livre avec *Tartufe* la bataille aux courtisans... et nos douleurs se sont rencontrées...

Il reste absorbé.

SCÈNE V

MOLIÈRE, ARMANDE

ARMANDE, *dans le costume d'Elmire.*

Vous direz ce que vous voudrez, mais mon habillement est pour faire horreur, et je n'ai point été applaudie en entrant en scène.

MOLIÈRE, *railleur et triste, se parlant à lui-même.*

Le roi, la Fronde, l'avenir!... et la toilette de ma femme! (*A Armande.*) Fort bien! vous me remettez sur mes pieds. Vous m'en voulez donc bien de vous avoir fait changer de costume? Vous vouliez représenter une bourgeoise dans les habits d'une princesse, et une convalescente qui sort de son lit avec des fleurs et des diamants comme une personne qui revient du bal!

ARMANDE.

C'eût été invraisemblable si vous le voulez; mais la première condition, c'est de plaire, et l'on n'applaudit point à ce qui est désagréable à voir.

MOLIÈRE.

Si vous êtes applaudie pour vos bijoux, tout l'honneur en revient à votre joaillier. Mais laissons ces enfantillages. Dites-moi comment va la pièce.

ARMANDE.

Eh! vraiment, je n'en sais rien. Je ne m'en suis point occupée. Que n'y assistez-vous vous-même? Pourquoi m'appelez-vous ici?

MOLIÈRE.

Ah! je manque de courage au moment de la lutte suprême: ceci est l'affaire décisive de ma vie, Armande; ce n'est plus une question d'amour-propre, encore moins d'argent. C'est une question de vie et de mort pour la liberté de ma pensée et pour celle de tous les écrivains qui suivront mes traces.

J'ai engagé un combat terrible ! Prenez-y quelque intérêt, si vous voulez que j'aille jusqu'au bout.

ARMANDE.

Vous voulez que je répète cette scène avec vous ? Je la sais de reste !

MOLIÈRE.

Nous ne l'avons jamais répétée ensemble, et vous venez la jouer à l'improviste.

ARMANDE.

J'allais pour l'étudier hier à Auteuil, je n'y ai point été admise.

MOLIÈRE.

Je n'ai point refusé de vous voir, j'étais souffrant, agité, mécontent, je ne vous demandais que quelques moments pour me recueillir et me calmer. Nous allions revenir ensemble à Paris. Vous partez seule, exaspérée ! Au lieu de descendre chez vous, vous allez prendre gîte chez votre mère, comme si vous aviez horreur du toit qui m'abrite ! Enfin, vous me laissez jusqu'au dernier moment dans le doute si vous jouerez votre rôle dans ma pièce, quand vous savez qu'elle est perdue sans vous !... Vous arrivez au moment que le rideau va lever, vous ne me demandez aucune explication du désaccord de la veille, vous m'en procurez une fort pénible et fort déplacée avec M. le Prince ; et, quand je vous prie de mettre un habit plus convenable, vous me marquez un dépit extrême... Armande, mon sort est rude, j'y succombe, et je ne trouve en vous nul appui, nulle consolation !

ARMANDE.

Allons ! répétons-la donc, cette scène de comédie qui vous tient au cœur plus que moi !

MOLIÈRE.

Qui me tient au cœur ! hélas ! ne me parlez point de mon cœur, vous ne savez rien de ce qui s'y passe !

ARMANDE.

Oh ! je sais que j'y suis noire de crimes !

MOLIÈRE.

S'il en était ainsi, si je doutais seulement de vous, est-ce que je vous aimerais encore? Me jugez-vous assez faible, assez lâche pour adorer une femme que je n'estimerais pas?

ARMANDE.

Vous m'aimez donc toujours, Molière?

MOLIÈRE.

Oh! elle le demande!

ARMANDE.

Mais, si vous m'aimez, pourquoi ne voulez-vous point qu'on me connaisse, qu'on voie si je suis belle et qu'on sache si j'ai de l'esprit? Pourquoi blâmez-vous mes parures, mes visites, mes conversations?

MOLIÈRE.

Vous me trouvez égoïste de vouloir garder mon trésor pour moi seul? Ah! si vous m'aimiez, vous seriez égoïste de la même façon que moi.

ARMANDE.

Si je vous aimais à votre mode, je vous empêcherais donc de montrer votre génie par haine des hommages de la foule?

MOLIÈRE.

Moi, je ne suis distrait de vous que par mes devoirs. Mais essayez, cependant, essayez de m'aimer comme je vous aime, et vous verrez si je ne sacrifie point aux douceurs de votre intimité, talent, fortune, renommée! oui, l'amour même du travail, qui est l'amour de nos semblables, je t'immolerais tout, si tu me voulais oisif à tes pieds. Je passerais ma vie à te contempler, heureux de détourner mes regards de ce triste monde et de ne voir que toi dans l'univers!

ARMANDE.

Vous m'aimez toujours à ce point-là, Molière, malgré les peines que je vous ai causées? Tous mes vœux, toutes mes fantaisies seraient encore des lois pour vous?

MOLIÈRE.

Fais-en l'épreuve, renonce à tout ce qui n'est point moi. L'amour est un foyer qui absorbe tout. Un mot, un sourire,

un regard de ce qu'on aime, ne sont-ce point là des biens inappréciables que ternit le souffle du vulgaire et que son œil profane ? Oh ! l'amour partagé ! ce doit être l'infini, et qui est aimé de la sorte n'a besoin ni du ciel ni des hommes.

ARMANDE.

Vraiment, Molière, je ne vous ai vu jamais si aimable pour moi et j'en suis touchée ! Tenez, je veux vous complaire : répétons notre scène.

MOLIÈRE.

Non, non, plus de scènes, plus de vers, plus de fictions ! dis-moi que tu veux ne te plaire qu'avec moi seul...

SCÈNE VI

LES MÊMES, DUPARC.

DUPARC, à Molière, qui contient un geste d'impatience en le voyant entrer.

Vive-Dieu ! Molière, nous allons bien. Le public est transporté. Il y a bien quelques murmures, et certains sournois ont pris place sur le théâtre pour tâcher de nous refroidir et de nous décourager. Ils espèrent que l'apparition tardive du Tartufe en personne gâtera tout. Mais c'est le moment de vaincre.

MOLIÈRE.

Est-ce que le scond acte est fini ?

DUPARC.

Pas encore. Tu as répété la scène avec Elmire ?

MOLIÈRE.

Non ! je n'y ai plus l'esprit.

DUPARC.

Comment, diable ! tu vas perdre la tramontane dans le pire moment ?

ARMANDE.

Répétons, répétons, Molière ! Le succès dépend de moi !

MOLIÈRE.

Qu'importe le succès ?

ARMANDE.

Mais, moi, j'y tiens pour mon compte.

MOLIÈRE.

Vous le voulez ? Allons ! Duparc nous soufflera.

Ils récitent un fragment de Tartufe et restent interrompus.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BARON.

BARON.

Mon ami, on a besoin de vous par ici.

MOLIÈRE.

Oh ! n'avoir pas un moment de calme ! Qu'est-ce qu'il y a donc, Baron ?

BARON.

Hélas ! c'est M. Chapelle qui est ivre jusqu'aux dents et qui mène un si grand bruit de son admiration pour vous dans les coulisses, que le spectacle en est troublé ; vous pourrez seul lui faire entendre raison et l'engager à s'endormir dans quelque coin.

MOLIÈRE.

Ne peux-tu l'enfermer dans ta loge ?

BARON.

Il me prend pour un exempt et m'appelle M. Loyal.

MOLIÈRE.

Ah ! les amis !

DUPARC.

Je le vais jeter en bas des escaliers !

MOLIÈRE.

Non ! il est insupportable, mais il est si bon, et il m'aime tant !

Il sort avec Duparc.

SCÈNE VIII

ARMANDE, BARON.

ARMANDE, à Baron, qui veut sortir aussi.

Tu ne me dis rien, mon pauvre Baron?

BARON.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, madame?

ARMANDE.

Et toi, n'as-tu aucune consolation à me donner après les chagrins d'hier?

BARON.

Je vous plains sans doute, Armande, et de toute mon âme, de ne vouloir point comprendre l'affection d'autrui, et de chercher des sujets d'amertume.

ARMANDE.

Mon cher enfant, je suis fort tentée de retourner avec Molière; mais tu m'as abandonnée hier sans merci et sans courage aux malédictions et aux injures.

BARON.

Mon Dieu, je ne sais quel appui vous prêter, moi! vous doutez de tout le monde.

ARMANDE.

Je veux croire Molière et toi, vous seuls! je vais retourner dans ma prison d'Auteuil, et n'en sortirai plus qu'avec vous pour jouer la comédie. Seras-tu content?

BARON.

Mais c'est Molière et vous-même qu'il faut contenter! Que vous importe?...

ARMANDE.

Tu ne veux donc point de mon amitié? tu me refuses la tienne?

BARON.

Armande!... je vous suis tout dévoué, moi, vous le savez bien! mais...

ARMANDE.

Mais quoi? pourquoi ce *mais?*

BARON.

Mais je ne puis plus aller à Auteuil ; je dois continuer à Paris les études que la faible santé de Molière le force d'interrompre.

ARMANDE.

Des études de théâtre? Je m'en charge, moi; j'en sais là-dessus aussi long que Molière, et, s'il est grand auteur, je suis grande actrice!

BARON.

Oh! certes, admirable! mais...

ARMANDE, lui mettant la main sur la bouche.

Plus de *mais!* tu me suivras partout! le monde m'a gâtée. Je ne puis me passer d'un serviteur. Tu ne seras point amoureux de moi, tu n'auras donc rien à te reprocher; tu n'es point marquis, Molière ne prendra point d'ombrage. Je ne suis point une coquette (Baron, entraîné, sourit), ou, du moins, je suis une coquette corrigée. Je te permettrai d'aimer qui tu voudras. C'est convenu?

BARON, faisant un grand effort.

Non, madame, il m'est impossible de vous obéir.

ARMANDE, blessée.

Ah! c'est différent, monsieur Baron!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOLIÈRE, MADELEINE, BRÉCOURT, PIERRETTE, DUPARC.

MADELEINE.

Eh bien, Armande, l'acte second vient de finir au bruit des applaudissements, et c'est à vous d'enlever le troisième.

BRÉCOURT.

Oui, c'est à vous de planter le drapeau sur la brèche.

PIERRETTE.

Oh! madame n'a qu'à se montrer pour cela!

DUPARC.

Allons, Molière, ranime-toi donc!

MOLIÈRE, près d'Armande.

Tout dépend de vous, Armande. Rendez-moi la foi en moi même.

ARMANDE.

Il ne m'appartient pas de vous influencer.

MOLIÈRE, consterné.

Quelle froide réponse!

DUPARC.

Allons, allons, ce n'est pas le moment de causer avec ta femme. Armande, ramène-le à ses affaires, ce sont les nôtres, les nôtres à tous, mordieu! Sommes-nous prêts?

ARMANDE.

Je ne sais pas pourquoi M. Duparc m'adresse la parole.

DUPARC.

Allez-vous point faire la mijaurée!

MOLIÈRE, avec force.

Silence, Duparc!

ARMANDE.

Il est tard, Molière, pour imposer silence à votre ami. Vous trouvez apparemment qu'il a suffisamment rempli vos intentions en m'insultant hier dans ma propre demeure et en me contraignant d'en sortir.

MADELEINE.

Il a eu tort, il s'en repent! Mais ce n'est pas le moment d'engager une discussion, Armande.

ARMANDE.

Vous êtes bien pressée de reparaître devant le public, ma sœur! Mais, moi qui suis effroyable à voir dans le costume que j'ai, je n'éprouve pas tant d'impatience et ne suis guère disposée à faire des merveilles de ma personne avec le chagrin, le dépit et l'accablement où je suis.

MOLIÈRE.

Quel chagrin? quel dépit? A cause de vos diamants que je vous ai fait retirer? Reprenez-les, s'il vous les faut à tout prix pour achever la pièce.

ARMANDE.

Non, ce n'est point là ce ; qui m'occupe; vous m'avez dit tout à l'heure de belles paroles, Molière; mais personne ici ne m'a fait d'excuses, et j'étouffe de honte de me trouver ainsi au milieu de vous, qui me haïssez tous plus ou moins!

MOLIÈRE, atterré.

Je la hais, moi!...

MADELEINE, saisissant Armande dans ses bras.

Armande, ma sœur, que dis-tu là! Quoi! mes pleurs ne te disent point que je t'aime?

BRÉCOURT.

Et je vous ai parlé sans douceur et sans affection, moi?

PIERRETTE.

Et moi, je ne vous sers pas de tout mon cœur et de tout mon courage?

ARMANDE, que tous entourent, excepté Baron et Duparc.

Il y a encore ici quelqu'un qui me brave!

MOLIÈRE.

Qui donc?

ARMANDE, regardant Baron.

C'est M. Duparc, et je veux le voir à mes genoux.

MOLIÈRE, à Duparc.

Toi, si ton humeur frondeuse et chagrine s'est emportée hors de ma présence, tu feras des excuses.

DUPARC.

Des excuses, moi?...

MOLIÈRE.

Tu en feras à ma femme, comme j'en ai fait à la tienne tout dernièrement pour avoir eu contre elle un mouvement d'humeur à la répétition?

DUPARC.

Mais, mille tonnerres de...

MOLIÈRE.

Veux-tu outrager ma personne dans celle de ma femme? Suis-je ton ennemi, l'objet particulier de ta haine contre le genre humain?

DUPARC.

Mais, par la mordi! tu es le seul homme...

MOLÈRE.

Voyons, achève! suis-je le seul homme, avec Brécourt, que tu estimes un peu?

DUPARC.

Triple millions de... Je jure que... morbleu! Molière, si tu croyais...

MOLIÈRE.

Oui, je croirai que tu me hais, si tu ne fais ce que j'exige!

DUPARC.

Ah! sang du diable! Je me jetterais dans la gueule de l'enfer pour...

BRÉCOURT, le poussant.

Jette-toi aux pieds d'Armande, dis-lui que tu es un sauvage, un bourru.

DUPARC.

Trente charretées de démons! Je peux bien dire que c'est la première fois de ma vie que je fais des excuses à quelqu'un. En avez-vous assez, Armande, et me laisserez-vous longtemps faire la figure d'un sot?

MADELEINE.

Eh! ma bonne Armande, contente-toi des paroles qu'il peut s'arracher à lui-même; rappelle-toi ton enfance, et ne romps pas, par dépit, le cercle sacré des vieilles amitiés de Molière.

ARMANDE, après avoir froidement contemplé Duparc à ses pieds, le relève avec une certaine grâce, et, s'adressant à Molière.

Molière, je me rends, et vous demande seulement d'abjurer solennellement ici votre jalousie. J'en suis offensée, et personne ne me respectera jamais, si vous n'en donnez l'exemple. Avouez vos torts, je suis prête à reconnaître les miens, et à souffrir encore, s'il le faut, toutes vos injustices.

MOLIÈRE, avec dignité.

Non, Armande, vous ne souffrirez plus, c'est moi qui vous le jure. Je saurai éteindre en moi une passion que l'amitié conjugale ne comporte point selon vous, et, me fiant à mes principes, je ne vous alarmerai plus de ma jalousie. Songez, de votre côté, je ne dis point à ménager ma susceptibilité, pour laquelle je ne veux plus de grâce, mais à renfermer votre conduite apparente dans les bornes de vos vrais devoirs. Je sais qu'en vous parlant de retraite et de simplicité, je ne m'attire point vos bonnes grâces. Mais, avant que d'être amant, je suis époux et père. J'ai charge de votre réputation que vous ne préservez point assez de mauvais propos, j'ai charge de l'éducation de ma fille, à laquelle il faut de bons exemples. Je vous adjure donc, ma femme, non point par amour, mais par votre conscience, de supporter l'ennui d'une vie plus sédentaire. J'aurais le pouvoir de vous y contraindre; mais je hais l'esclavage pour les autres comme pour moi-même, et, abjurant mon droit, je vous parle au nom de nos communs devoirs.

BARON, vivement, bas, à Armande.

La mort est sur son visage! soumettez-vous!

ARMANDE.

M'y aiderez-vous?

BARON.

Oh! de toute mon âme!

ARMANDE, allant à Molière et regardant Baron de temps en temps.

C'est ainsi qu'il eût fallu me parler dès le commencement. La voix de la raison est toute-puissante sur un esprit calme comme le mien, et j'y cède en toute humilité. Molière, je vous consacre désormais tous mes soins et vous demande de me pardonner le mal que je vous ai fait souffrir.

Elle s'agenouille.

MOLIÈRE.

Viens sur mon cœur! Ce ne sont point tes soins que je réclame pour contenter mon égoïsme, c'est ta fille et ta bonne renommée dont je te confie la garde à toi-même.

ARMANDE, à sa sœur.

Ma sœur, j'ai eu de l'aigreur contre vous, et je vous prie aussi de l'oublier.

Elle plie le genou devant Madeleine, qui la relève et la serre dans ses bras en pleurant.

MADELEINE, bas, à Armande.

Tu sauves la vie à Molière ! Tue-moi, si tu veux, tu seras mille fois bénie.

ARMANDE, à Duparc.

Duparc, tu m'as offensée, mais je te pardonne ! Je me rappelle le temps où tu me portais dans tes bras des journées entières en disant que tu ne pouvais pas souffrir les enfants. Veux-tu faire la paix, mon vieux camarade ?

Elle lui présente son front.

DUPARC, l'embrassant au front.

Ah ! je devrais la briser, ta chienne de tête !

PIERRETTE, qui était sortie un instant.

Monsieur Molière, on demande s'il faut frapper les trois coups.

MOLIÈRE.

Oui, certes, et bonne chance au *Tartufe !*

Tous sortent hors, Brécourt et Baron.

SCÈNE X

BRÉCOURT, BARON.

BRÉCOURT.

Elle a vaincu tout le monde. O force fatale des âmes froides ! gouverneras-tu toujours les passions des âmes généreuses ? Mais on peut tuer Molière, on ne peut pas, on ne doit pas l'avilir, Baron !

BARON, troublé.

Que veux-tu dire, ami ?

BRÉCOURT.

Je dis, mon enfant, que, vous aussi, vous êtes un homme de génie ; nous le savons ici, nous qui vous voyons grandir à l'ombre bienfaisante de Molière. Un jour viendra où tous le sauront, si vous voulez.

BARON, inquiet.

Si je le veux ?

BRÉCOURT.

Il dépend de vous d'être tout ou rien. Vous serez tout, si vous vous rappelez que, pour être grand dans un art quelconque, il faut être grand dans les actions et les sentiments de la vie ; vous ne serez rien si la trahison et la lâcheté surmontent votre courage. La mort de votre vertu sera celle de votre talent.

BARON.

Mon Dieu ! expliquez-vous, Brécourt.

BRÉCOURT.

Tu es sur le point de te perdre, Baron ! J'ai vu tes yeux et ta contenance tout à l'heure, à cette place où nous sommes. Je t'ai vu échanger avec Armande un mot qui a subitement changé son attitude et ses résolutions. C'est bien, mais c'est assez ! Il faut vivre à Paris, chez moi, Baron ; travailler à distance pour Molière, ne voir Armande qu'au théâtre, lui parler à peine, n'y penser jamais et ne point la suivre à Auteuil.

BARON, se jetant dans ses bras.

Oui, garde-moi, sauve-moi, mon ami ! Plains-moi... mais tue-moi si je ne t'obéis point !

ACTE CINQUIÈME

Sur le théâtre même de Molière au Palais-Royal. On vient de finir la cérémonie du *Malade imaginaire*, et une partie des décors et des accessoires est encore sur la scène. Les machinistes sont en train d'enlever rapidement le reste des décors. Les moucheurs éteignent les lustres à chandelles qui pendent du plafond sur le théâtre même. Les violons qui jouaient sur la scène emportent leurs instruments. Des fauteuils et des chaises sont épars sur l'avant-scène, et quelques personnes qui ont assisté, sur le théâtre (suivant l'usage du temps), à la représentation, s'en vont ou se disposent à s'en aller.

SCÈNE PREMIÈRE

CONDÉ, BRÉCOURT, OUVRIERS, MUSICIENS, DAMES et MESSIEURS, UN BEL ESPRIT.

Brécourt est au fond du théâtre, allant et venant et donnant des ordres. Condé est assis sur un fauteuil, dans une attitude méditative, tandis que le bel esprit tourne autour de lui. Les messieurs et les dames sont debout et parlent à voix haute.

UNE BELLE DAME.

C'est superbe! c'est admirable! *le Malade imaginaire* est la plus belle comédie de Molière.

UN DOUCEREUX, **lui offrant son manchon.**

Sans contredit! c'est plus moral que *le Misanthrope* et ne blesse en rien la religion.

Ils s'en vont.

UNE AUTRE DAME, **importante.**

On est effroyablement mal assis sur ces chaises-là. M. Molière traite bien mal la partie du public qui lui fait le plus d'honneur en paraissant sur son théâtre.

UN MARQUIS.

C'est pour nous en dégoûter, apparemment. On dit qu'il

peste fort contre cette coutume, et qu'il prétend que les mouvements de ses acteurs en sont gênés.

LA DAME.

C'est donc un mal-appris que ce M. de Molière? (Un domestique vient lui dire que son carrosse est prêt.) Ah! marquis, voilà ma carrosse qui m'attend.

LE MARQUIS.

Ah! madame, Sa Majesté veut que ce soit du masculin.

Ils sortent.

UNE VIEILLE DAME, faisant des signes au bel esprit qui s'approche d'elle.

Eh! monsieur! monsieur, s'il vous plaît!

LE BEL ESPRIT.

Que vous plaît-il, madame? Êtes-vous satisfaite de la cérémonie?

LA VIEILLE DAME.

Je le serais, n'était qu'on y parle latin et que je ne connais pas le latin.

LE BEL ESPRIT.

Mais la comédie?

LA VIEILLE DAME.

Hélas! monsieur, je ne l'ai point écoutée. J'avais toujours les yeux vers M. le Prince, pour voir s'il donnerait attention à mon placet, et, à cette heure, je n'ose point lui parler, car il a un visage fort sévère. Puisque vous le connaissez, parlez-lui donc de moi.

LE BEL ESPRIT.

Allez! allez! madame, je lui vais parler de vous. Je suis fors de ses amis.

LA VIEILLE DAME.

Attendrai-je?

LE BEL ESPRIT.

Point, point; vous ne trouveriez plus de chaise pour vous en aller. J'irai vous porter la réponse demain et dîner avec vous.

LA VIEILLE DAME.

Vous me ferez plaisir. (Faisant une grande révérence à Condé, qui ne la voit point.) Je suis votre servante.

Elle s'en va.

LE BEL ESPRIT, resté seul avec Condé sur le devant du théâtre; il se rapproche de Condé, qui ne fait pas attention à lui.

M. le Prince me paraît en peine de quelque chose?

CONDÉ, brusquement.

Moi? Nullement! Que me voulez-vous?

LE BEL ESPRIT.

Je pensais que Votre Altesse royale attendait ici ses gens. Tout le monde est sorti et j'allais m'offrir pour faire avancer la suite et les équipages de Son Altesse.

CONDÉ, sèchement.

C'est trop d'empressement.

LE BEL ESPRIT.

Si j'ai déplu à Votre Altesse royale...

CONDÉ.

Où voulez-vous en venir? Vous demandez quelque chose? Je ne donne point audience ici; mais enfin qui êtes-vous et que réclamez-vous?

LE BEL ESPRIT.

Je suis homme de lettres, poëte, musicien et peintre.

CONDÉ.

C'est beaucoup. Après? Dites vitement.

LE BEL ESPRIT.

Je m'adonne en particulier à la facture des beaux vers, et je crois que ma muse, encore gênée dans les entraves de l'obscurité, prendrait un éclat digne de son ambition, si M. le Prince, l'illustre protecteur des lettres, daignait...

CONDÉ.

Ah! ce sont des vers? quelque sonnet?

LE BEL ESPRIT.

Ce n'est qu'un mince échantillon de la facilité qu'on peut avoir, un impromptu sur la mort de...

CONDÉ.

Sur la mort de qui?

LE BEL ESPRIT.

Sur une mort vraisemblablement assez prochaine, car ce que nous avons vu ce soir donne à penser... (Le prince fait des signes d'impatience. — Le bel esprit se hâtant.) En un mot, c'est l'épitaphe de Molière...

CONDÉ, en colère.

De Molière? Vous faites, par provision, l'épitaphe d'un homme encore vivant, qui était là tout à l'heure sous nos yeux?

LE BEL ESPRIT.

Mon épitaphe était à la louange de Molière; mais, puisque le sujet n'est point agréable à Votre Altesse royale...

CONDÉ, outré.

Il vous l'est apparemment, à vous? Voyons-les, ces vers; je gage qu'ils sont méchants comme votre figure...

LE BEL ESPRIT, effrayé.

Ils ne méritent point...

CONDÉ, lui arrachant les vers et les lisant.

Molière est dans la fosse noire;
On dit qu'il est mort tout de bon;
Pour moi, je n'en saurais rien croire;
L'acte est trop sérieux pour être d'un bouffon.

Un bouffon! Molière un bouffon! Allez, monsieur, ce bouffon-là vivra éternellement, tandis que vous et ceux de votre espèce mourrez tout de bon, comme vous dites. Plats rimailleurs! vos vers sont de la nature de ceux qui s'attachent aux cadavres pour les ronger; mais vous vous pressez trop. Molière est encore debout, et plaise au ciel qu'il soit là dans vingt ans, pour me faire votre épitaphe, quelque indigne de lui que soit le sujet!

Il froisse les vers et les lui jette à la figure. Le bel esprit, épouvanté, prend la fuite.

SCÈNE II

BRÉCOURT, CONDÉ, PIERRETTE, LES OUVRIERS.

Pendant la scène qui précède, le mouvement s'est calmé dans le fond du théâtre, qui reste vide de décors et sombre jusqu'à la fin de l'acte.

PIERRETTE, aux ouvriers, sans voir Condé.

Allons, vous autres, est-ce fait?

UN OUVRIER.

Oui, oui, petite mère Laforêt; il peut venir quand il voudra.

PIERRETTE.

Eh! ne secouez point ces tapis! la poussière le fait tousser.

L'OUVRIER.

C'est juste. (Aux autres.) A quoi pensez-vous donc?

UN AUTRE OUVRIER.

Est-ce qu'il est bien fatigué, ce soir, monsieur Molière?

PIERRETTE.

Hélas! oui.

UN AUTRE.

Mais est-ce qu'il ne viendra pas se reposer ici, comme c'est son habitude, après le spectacle?

PIERRETTE.

Si fait, il va venir, quand il sera habillé. Je ne veux point le souffrir prendre tout d'un coup l'air du dehors en sortant de sa loge.

PREMIER OUVRIER.

Ah! ayez bien soin de lui, mademoiselle Laforêt!

CONDÉ, qui s'est levé, à Brécourt.

Ces braves gens me paraissent bien attachés à Molière!

UN OUVRIER.

On le serait à moins, monsieur!

PIERRETTE.

Ah! c'est M. le prince de Condé!

L'OUVRIER, soulevant son bonnet.

On le serait à moins, monseigneur... Si vous saviez... Tenez. mademoiselle Laforêt, contez donc ça vous-même. (Aux autres ouvriers.) Écoutez ça tous !

CONDÉ, à Pierrette.

Dites, mademoiselle Laforêt !

PIERRETTE.

Oh ! ça sera bientôt dit, et son bon cœur n'étonnera personne. Il a voulu jouer ce soir, encore qu'il fût bien malade, et, comme nous le voulions empêcher, il a dit : « Voulez-vous que je me repose, du temps que cinquante pauvres ouvriers que j'emploie, et qui sont d'honnêtes pères de famille, perdront leur journée et manqueront de pain ? »

UN VIEIL OUVRIER.

Mon bon Dieu ! laisserez-vous finir un homme comme celui-là ?

UN AUTRE OUVRIER.

Est-ce que nous pouvons rester ici jusqu'à ce qu'il sorte, pour voir comment il se trouve ?

PIERRETTE.

Oui, oui, ça lui fera plaisir de voir comme vous l'aimez. Mais ne vous serrez pas autour de lui.

L'OUVRIER.

Nous ne l'approcherons point. Nous nous tiendrons par là dans les escaliers sans faire de bruit.

Ils sortent.

CONDÉ, à Pierrette, qui sort aussi.

Ne dites point à Molière que je l'attends aussi. Il se presserait, et ce serait encore pour le fatiguer.

SCÈNE III

CONDÉ, BRÉCOURT.

CONDÉ.

Il n'est que neuf heures et un quart : j'ai tout le temps de

l'attendre avant que de me rendre au jeu du roi. Ah! monsieur Brécourt, je suis navré.

BRÉCOURT.

Et moi aussi, monseigneur. C'est cependant une pièce bien mordante et bien gaie que celle de ce soir?

CONDÉ.

Oui certes, *le Malade imaginaire* est encore un chef-d'œuvre comique, où l'étude des mœurs et la critique de l'humaine faiblesse se poursuivent sous les dehors d'une folle gaieté. Mais je n'y ai point ri. J'avais le cœur serré de douleur. Ah! railler ainsi son propre mal, monsieur Brécourt, c'est le courage du stoïque ou du martyr!

BRÉCOURT, tristement.

C'est le courage du comédien!

CONDÉ.

Cette scène est lugubre, où Orgon fait le mort!

BRECOURT.

Et ce mot que Molière affecte de dire d'une façon si plaisante et qui fait tant rire le public : « Mais n'y a-t-il point de danger à contrefaire ainsi le mort? »

CONDÉ.

Et, lorsque cette feinte mort devait finir dans la pièce, il m'a semblé qu'il faisait un grand effort dans la réalité pour revenir à la vie.

BRÉCOURT.

Madeleine Béjart, qui faisait Toinette, a été forcée de le secouer, et je l'ai vue pâlir, cette malheureuse fille, sous le fard qui couvrait ses joues et sous le rire qui contractait son visage.

CONDÉ.

Brécourt! j'ai vu quelque chose de plus affreux encore, et qu'ont remarqué comme moi les personnes assises près de moi sur les côtés de la scène. Dans la cérémonie bouffonne, Molière semblait étrangement souffrir, et, quand il a prononcé *Juro* pour la seconde fois, une écume sanglante est venue sur ses lèvres.

BRÉCOURT.

Je le sais, et son mouchoir a été rempli de sang; mais, de ce moment, il s'est senti soulagé, et les accidents qui nous effrayent lui semblent un bon symptôme, parce que, ensuite, son mal paraît se dissiper un peu.

CONDÉ.

J'ai failli me lever et troubler le spectacle. Molière m'a retenu par un ris forcé et par un geste de commandement, celui d'un brave soldat que nul ne peut empêcher de mourir à son poste.

SCÈNE IV

CONDÉ, BRÉCOURT, DUPARC, MADELEINE.

BRÉCOURT, allant à Duparc.

Eh bien, Duparc, Molière est-il rhabillé?

DUPARC.

Je ne sais... Tu me vois dans une colère épouvantable.

MADELEINE.

Et moi dans une stupéfaction profonde.

CONDÉ.

Qu'est-ce donc? Parlez devant moi, si c'est quelque chose qui intéresse Molière.

DUPARC.

Certainement oui, monsieur le prince, je le veux dire à vous, car vous ferez punir une si grande infamie; vous parlerez au roi, et vous ferez embastiller le scélérat.

BRÉCOURT.

Explique-toi vite avant que Molière vienne!

DUPARC.

Voici ce que c'est... Le fils de Montfleury, le comédien, un sieur de Montfleury, qui se dit gentilhomme avec beaucoup d'emphase, comme s'il était le seul gentilhomme comédien, et comme si toi, Brécourt, et quasi toute la troupe de Molière ne l'était pas aussi bien que lui sans en faire le moindre état!...

BRÉCOURT.

Qu'importe! poursuis!

DUPARC.

Eh bien, ce Montfleury, poussé, payé peut-être par les bigots, vient de présenter une requête au roi, par laquelle il accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille

BRÉCOURT.

Qu'est-ce à dire? Je n'y comprends rien.

MADELEINE.

On prétend prouver que mon amitié pour Molière n'a pas été toujours pure, et qu'au lieu d'être ma sœur, Armande est ma fille... et la sienne.

BRÉCOURT.

Voilà une accusation aussi ridicule qu'odieuse. On prétend prouver?... à qui, je vous prie? Est-ce à nous qui avons connu la demoiselle Hervé, votre mère à toutes deux? à nous qui savons que vous n'avez que dix ans de plus qu'Armande? à nous qui n'avons même pas besoin de connaître l'honnêteto de vos relations avec Molière, pour constater que les faits, tels qu'ils sont, rendent une pareille calomnie impossible à soutenir?

MADELEINE.

Aussi n'est-ce point vous qu'on s'efforcera de persuader. C'est le roi.

CONDÉ.

Le roi jettera les yeux sur l'acte de mariage de Molière; ou croira tout simplement à la parole de Condé, qui a vu dresser et signer cet acte, votre mère vivante et présente. Cela même ne sera pas nécessaire. Le roi ne croira point.

BRÉCOURT.

Que Votre Altesse royale me pardonne un doute! le roi n'est pas toujours entouré désormais de témoignages irrécusables et l'on peut...

CONDÉ.

Vous avez raison, Brécourt. Je regrette de n'avoir point vu

Molière; mais le plus pressé est de courir le défendre, et je vais au Louvre.

Il sort, Brécourt l'accompagne.

SCÈNE V

DUPARC, MADELEINE.

MADELEINE.

Oh! non. Le roi connaît Molière, il ne le croira pas capable d'un crime.

DUPARC.

Mais le public le croira.

MADELEINE.

C'est impossible! S'il ne s'agissait que de moi, on écrase volontiers les faibles; mais lui!.Ah! qu'il ne le sache point, Duparc; le bruit que nous ferions le lui apprendrait, et le silence du mépris est, d'ailleurs, la plus forte réplique aux clameurs qui sont méprisables.

DUPARC.

Moi, je vous dis qu'il faut faire du bruit, morbleu! et percer la casaque à ce sieur Montfleury. C'est la coutume de Molière de dédaigner la calomnie. Il n'est point assez vindicatif, il encourage ainsi l'insolence des lâches. Si cette affaire-ci n'est point démentie hautement, beaucoup de gens y croiront; de charitables écrivains qui guettent la mort de Molière, pour se venger de n'avoir osé l'attaquer de son vivant, raconteront la chose sans se prononcer; d'autres, qui font semblant de l'aimer, mais qui sont jaloux de lui, garderont un silence prudent, votre M. Despréaux tout le premier!... Et, en somme, le public, qui est ingrat comme un chat, répétera sottement la chose sans se soucier qu'elle soit fausse ou vraie. C'est ainsi que la calomnie boiteuse, mais tenace, s'attache aux grands hommes et les poursuit encore durant des siècles, après leur mort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOLIÈRE, PIERRETTE.

MOLIÈRE.

Qu'as-tu donc, Duparc, à parler de mort?

DUPARC.

Moi? Je ne parle point de cela.

MADELEINE.

Vous trouvez-vous mieux que tantôt, mon ami?

MOLIÈRE.

Beaucoup mieux, chère sœur. Pourquoi donc êtes-vous si tristes tous les deux?

DUPARC.

Nous ne le sommes point.

MOLIÈRE.

Et elle aussi?

Il montre Laforêt.

PIERRETTE.

Vous savez bien que les femmes s'inquiètent de peu, parce qu'elles n'entendent rien à la science, et que nous sommes malades imaginaires pour ceux que nous aimons; n'est-ce pas, mademoiselle Béjart? Mais, quand vous nous dites que vous êtes bien, vous qui en savez plus long que tous les médecins, puisque vous les contrefaites si bien, nous sommes rassurées, et nous voilà gaies comme des merles; pas vrai, mademoiselle Madeleine?

Elle lui fait des signes à la dérobée.

MADELEINE.

Certainement, ma bonne Laforêt.

MOLIÈRE.

Armande est chagrine aussi! Tenez, il y a dans l'air quelque mauvaise nouvelle ou quelque sujet de fâcherie. Oublions

tout cela, mes enfants. Laforêt, Duparc, allez m'attendre chez moi et préparez tout pour que nous soupions ensemble en famille, avec Brécourt : où est-il ? et Baron ?

DUPARC.

Brécourt était ici tout à l'heure.

PIERRETTE.

Et M. Baron quitte son costume.

DUPARC.

Mais je te conseille de te coucher en rentrant ; cela te vaudra mieux, Molière.

MOLIÈRE.

Je me coucherai si j'en sens le besoin ; mais je prendrai mon lait à votre table, et m'endormirai moins tristement en vous sachant là près de moi. Vous causerez, vous rirez, vous ne vous disputerez point ! Voyons, ce n'est que la rue à traverser, faites-moi ce plaisir. Cela distraira ma femme, qui s'ennuie toujours ! Faut-il, parce que je suis un mauvais convive, que toute ma maison soit close à dix heures du soir ?

DUPARC.

Nous ferons ta volonté. Je te laisse ma chaise.

MOLIÈRE.

Point ! point ! Cela me vaudra mieux de marcher. C'est si près !

PIERRETTE.

Eh bien, asseyez-vous donc, et laissez-vous un peu rafraîchir le sang. Vous ne vous arrêtez jamais ; c'est comme un salpêtre.

MADELEINE.

Armande n'est point prête. Permettez-moi, Molière, de ne vous point laisser seul ici.

MOLIÈRE, baissant la voix.

Oui, ma sœur, je désire causer avec vous.

Duparc et Pierrette sortent.

SCÈNE VII

MOLIERE, MADELEINE.

MADELEINE.

Causer, Molière? Ne vous serait-il pas meilleur de reposer votre poitrine en ce moment-ci?

MOLIÈRE.

Ma chère, il n'est plus temps de se ménager quand l'heure approche où il faut régler ses comptes avec la terre, et les comptes du cœur et de la conscience sont les plus pressants.

MADELEINE.

Êtes-vous donc frappé de l'idée...?

Elle ne peut achever.

MOLIÈRE, lui prenant la main et souriant.

Je ne suis frappé d'aucun pressentiment. Ne vous affligez point. Je me suis vu si souvent à deux doigts de la mort, qu'elle ne m'effraye plus. Je sais qu'en lui faisant bonne contenance, à cette camarde, on la force quelquefois à reculer et à suspendre ses coups. J'espère que, cette fois encore, nous la mettrons hors de notre logis; mais elle ne se lassera point, elle est fort importune, et, puisqu'elle doit prochainement se présenter, soyons prêts à la suivre de bonne grâce, quand ce sera la volonté de Dieu.

MADELEINE.

Avez-vous quelques ordres à me donner?

MOLIÈRE.

Oui, mon amie; mais, auparavant, laissez-moi vous faire une question. Dans le cours de notre longue et paisible amitié, m'est-il arrivé, à mon insu, de vous causer quelque peine?

MADELEINE.

Pourquoi cette demande? Je n'eus jamais qu'à me louer de votre protection.

MOLIÈRE.

Ma protection! ce mot-là me condamnerait! c'est du respect que je vous devais, c'est de la vénération.

ADELEINE.

Vous m'avez traitée comme une sœur qu'on protége en même temps qu'on la respecte dans toutes les délicatesses de son cœur et de son esprit. Mais, moi, j'ai toujours senti la déférence que je vous devais. Je ne sais point si mon instinct avait deviné votre génie, mais il connaissait les grandeurs de votre âme, et cela me suffisait pour vous suivre et vous croire en toutes choses.

MOLIÈRE.

Eh bien, oui, parlez-moi de ce dévouement si pur, si beau! n'en ai-je point mésusé quelquefois?

MADELEINE.

Jamais que je sache!

MOLIÈRE.

Quoi! je ne vous ai jamais fait souffrir? j'ai toujours été digne de votre confiance? Quand je vous jurais que je n'aimais point votre sœur, que je ne l'épouserais jamais, je ne vous ai point trompée?

MADELEINE.

Vous étiez de bonne foi.

MOLIÈRE.

Oh! devant Dieu, je le jure! Et cependant, j'ai manqué à la parole que je vous avais donnée, à celle que je m'étais donnée à moi-même!

MADELEINE.

Vous en avez été relevé, le jour où j'ai vu dans votre cœur plus clair que vous-même.

MOLIÈRE.

Oui, sainte et douce fille, tu l'as fait! Mais, moi, t'ai-je consultée? Ai-je attendu ta permission pour te crier : « Je l'aime, ta sœur, je la veux! » N'ai-je point été brutal, égoïste, aveugle?

MADELEINE.

Pourquoi ces craintes, Molière? Vous ai-je donné lieu de douter de vous-même ou de moi?

MOLIÈRE.

Oh! non, jamais vous! vous êtes un si pur diamant, que, quand on s'y regarde, on n'y voit point ses propres fautes; votre éclat les consume. Ah! que de bien vous m'avez fait, sans vous lasser de mes souffrances! comme vous m'avez soutenu dans les détresses de ma passion! comme vous m'avez guéri par mon propre amour, quand la jalousie me sollicitait à la violence! comme vous m'avez relevé mon idole quand j'étais tenté de la briser!

MADELEINE.

Quel est mon mérite là dedans, je vous prie? N'est-elle pas ma sœur, ma pupille, confiée à mes soins dès son enfance, mon enfant gâtée aussi, à moi?

MOLIÈRE.

Et il y a des misérables qui ont trouvé moyen d'inventer un inceste dans le sentiment le plus pur de nos cœurs?

MADELEINE.

Que voulez-vous dire, Molière?

MOLIÈRE.

Rien, rien! Nous parlerons de cela plus tard. Pour aujourd'hui, je veux vous recommander ma fille, votre filleule, ma petite Madeleine, la joie de ma vie et le souci de ma mort. Veillez sur elle, mon amie; faites-la modeste, courageuse et bonne comme vous. Qu'elle ne songe point à plaire aux hommes, qu'elle songe à faire le bonheur d'un seul. L'affection! la bonté! oh! une femme bonne! et on souhaite autre chose!... Voici Baron. Soyez calme, ma sœur, je suis résigné à mon sort... (A Baron.) Approche-toi.

SCÈNE VIII

BARON, MOLIÈRE, MADELEINE.

MOLIÈRE, leur prenant la main à tous deux.

Et à présent, mes enfants, que je me sens tranquille et soumis à toutes choses, je veux vous bénir dans le cas de quel-

que surprise de mon mal qui m'ôterait... (voyant frémir Baron) je ne dis point la vie, non! mais ma force pour quelque temps. (A Baron.) J'ai à te remercier, toi aussi, des tendres soins dont tu m'entoures, et qui te font oublier jeunesse, triomphes et plaisirs! Le ciel t'en récompensera, mon enfant; il te donnera la puissance morale, c'est à dire le talent. Et puis viendra la gloire, et alors, ne sois point enivré. Fais comme moi qui ai toujours recherché les défauts de mes ouvrages et de mon jeu, du temps que les autres en regardaient les qualités. C'est à n'être jamais satisfait de soi-même qu'on arrive à se perfectionner. Le jour où l'on est trop content de soi, les autres ne le sont plus, parce qu'on ne cherche plus! on ne travaille plus! Pense à moi quand je ne serai point là...

BARON, lui baisant la main.

Mon Dieu! que vos mains sont froides!

Il lui met son manchon.

MOLIÈRE.

Ce n'est rien, ce n'est rien! partons. Je me réchaufferai en marchant. Armande est-elle enfin prête?

MADELEINE.

Je cours lui dire que vous l'attendez.

Elle sort par le côté.

MOLIÈRE.

Moi, je vais donner les ordres pour la représentation de demain.

Il sort par le fond du théâtre.

SCÈNE IX

BARON, seul.

Je ne sais point si j'ai l'esprit frappé! mais il me semble qu'il touche à son heure suprême; et sa femme ne s'en alarme point!

SCÈNE X

BARON, ARMANDE.

ARMANDE, *arrivant par une autre coulisse que celle où Madeleine est sortie pour la chercher.*

Eh bien, rentrons-nous à la fin?

BARON.

Mais, madame, c'est Molière qui vous attend.

ARMANDE.

Que ne venait-il dans ma loge!

BARON.

Oui, pour y trouver M. de Visé, l'homme qui lui déplaît à si juste titre?

ARMANDE.

Il y eût trouvé deux marquis et un conseiller au parlement.

BARON.

Il est bien malade ce soir, madame, et il ne faut peut-être pas faire sonner si haut à ses oreilles les noms et les titres de vos brillantes relations. Vous savez qu'il n'aime point à souper avec les gens de qualité qu'il n'invite point lui-même.

ARMANDE.

Des hommes de qualité ne sont point si pressés de souper avec des comédiens! Je ne les ai point invités, sachant, mon cher, que vous étiez des nôtres ce soir.

BARON, *tranquillement.*

Oh! vous avez fort bien fait.

ARMANDE.

J'admire le ton doctoral de M. Baron, qui soupe en partie fine avec des marquis, on dit même avec des duchesses!

BARON.

Quand Molière est malade, je ne soupe point, je ne le quitte pas, et n'amène point chez lui des gens faits pour l'importu-

ner, preférant de beaucoup son contentement à mon plaisir et sa société à toute autre.

ARMANDE.

Avez-vous résolu de me pousser à bout? Ferez-vous toujours le pédant avec moi? ou bien, est-ce encore de la jalousie, comme autrefois?

BARON.

Autrefois est bien loin, madame, et je l'ai si bien oublié, que j'espérais vous l'avoir fait oublier à vous-même. J'ai combattu, j'ai su vaincre; ma conscience est tranquille comme mon cœur, et je n'ai plus pour vous que le sentiment du profond respect que je dois à la femme de Molière.

ARMANDE.

Vous aimez ailleurs!

BARON.

Et pourquoi non, madame?

ARMANDE.

C'est bien, monsieur Baron, je vous en félicite. (A part.) Oh! je me vengerai!

SCÈNE XI

Les Mêmes, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, au fond du théâtre, parlant à ses ouvriers.

Oui, mes amis, demain Scaramouche et les Italiens, après-demain notre *Malade imaginaire* pour la cinquième fois. Je vous demande en grâce que tout soit prêt pour que nous puissions commencer à quatre heures. Vous savez que je ne puis plus veiller.

UN OUVRIER.

Oh! soyez tranquille, monsieur Molière; mais ne sortez point ce soir à pied, il fait un vent très-froid avec de la pluie.

BARON.

Il pleut? Ah! je cours vous chercher ma chaise et la faire avancer jusqu'ici.

Il sort.

SCÈNE XII

ARMANDE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce donc, Armande? pleurez-vous?

ARMANDE.

Je souffre, mon ami; une migraine affreuse, un malaise incroyable et beaucoup de tristesse.

MOLIÈRE.

Quoi! à propos de cette requête du sieur Montfleury? Vous ne pouvez point mépriser cette infamie, dont votre sœur et moi ne prenons nul souci?

ARMANDE.

Libre à ma sœur d'avoir ce courage-là. Mais de telles calomnies rejaillissent sur moi et me font une situation odieuse ou ridicule.

MOLIÈRE.

Et vous vous en prenez à moi de ce que j'ai des ennemis méprisables?

ARMANDE.

Non pas, mon ami; mais enfin, vous devriez...

MOLIÈRE.

Je devrais n'être pas malade, quasi mourant, sans doute! Je devrais avoir la force de vous venger. Mais croyez-vous m'avoir donné là un cordial bien salutaire que de m'être venue raconter vitement une noirceur que tous mes amis m'eussent cachée avec soin?

ARMANDE.

D'abord, vous voyez votre mal trop en noir, Molière. Je ne veux point que vous me vengiez autrement que par un recours au roi...

MOLIÈRE.

Je le ferai. Tranquillisez-vous.

ARMANDE.

Quant à votre mal, il faut vous en distraire, n'y point songer, faire comme moi qui, Dieu merci, suis plus malade que vous et partirai la première...

MOLIÈRE.

Vous malade ? Ah oui ! c'est votre nouvelle fantaisie ! Depuis quelque temps, l'on se dit souffrante, et l'on prend toute sorte de juleps comme messire Orgon que nous représentions tout à l'heure. On est toujours belle et fraîche comme à vingt ans ; on a les roses d'un éternel printemps sur les joues, et l'on se plaint de vapeurs et de petits maux qui servent de prétexte à l'envie qu'on a de se distraire au dehors et d'imposer sa volonté au dedans.

ARMANDE.

Quoi ! mon ami, toujours des reproches, et lorsque je souffre si cruellement ?

MOLIÈRE.

Des reproches ! si vous l'entendez comme plaintes de la jalousie, vous vous trompez, Armande. Ces plaintes-là, je les ai si bien refoulées dans mon cœur, qu'elles y sont mortes : ne remuez donc point les cendres de ma passion. J'ai vaincu en moi ce légitime égoïsme de l'amour qui, mettant toutes ses joies, toutes ses pensées, tous ses soins dans l'objet aimé, se croit en droit d'exiger les mêmes retours. Vous, toujours égale et fière dans votre liberté, vous m'avez laissé impitoyablement dans mes peines. J'ai appris à les supporter. Assuré de votre vertu, j'ai fait taire les délicatesses de mon exigence; mais ne croyez pas pour cela que je vous retire un blâme que j'ai plus que jamais le devoir de vous faire entendre. Notre honneur devait être chose commune, et, si vous avez conservé le vôtre, vous n'avez point préservé le mien. Vos plaintes, vos confidences intimes à deux ou trois cents personnes, ont rendu publique ma jalousie et votre hardiesse à la braver. Croyez-vous que les calomnies dont vous vous plaignez au-

jourd'hui avec tant d'amertume, les suppositions monstrueuses qu'on insinue au public, ne sont point un peu votre ouvrage, et que l'on aurait fouillé avec cette audace dans mon domestique, si on n'eût point connu qu'il était orageux et troublé? Armande! Armande! le ciel m'est témoin cependant que j'étais entré dans les liens du mariage avec la conscience de mes devoirs et que je n'y ai point manqué ouvertement. J'ai tracé ces devoirs sous une forme légère, mais par un enseignement d'un fond fort sérieux, lorsque j'ai montré au théâtre des époux soupçonneux, outrageants, ridicules et trompés par leur faute. J'ai mis dans la bouche d'hommes plus sages le précepte de la confiance qu'on doit à ce qu'on aime, et le respect d'une honnête liberté pour votre sexe. J'ai voulu mettre ces lois en pratique dans mon intérieur. Comment, hélas! m'en avez-vous récompensé?

ARMANDE.

De quoi vous plaignez-vous, puisque je ne vous fus jamais infidèle, et que vous-même êtes obligé d'en convenir?

MOLIÈRE, plus vivement.

Il s'agit bien de cela! N'y a-t-il de fidélité que celle des sens? N'y a-t-il point celle du cœur que la plus simple amitié commande? M'étiez-vous fidèle, quand vous couriez les fêtes et les assemblées avec des gens qui se riaient de moi?

ARMANDE.

Je me riais d'eux bien davantage!

MOLIÈRE.

Bon! Et, quand ces gens-là viennent coqueter autour de vous jusque chez moi; quand ma maison est empestée de leur musc, que mes oreilles sont assommées de leurs plats discours; quand ils se font mes amis officieux malgré moi, se consolant de mes rebuffades par un charmant sourire de vos lèvres à demi provoquantes, à demi dédaigneuses, énigme terrible où ne s'est point trouvé le mot de ma destinée! quand ces beaux fils, ces faquins enrubanés, m'honorent de leur humiliante protection; quand ils font imprimer malgré moi, de

stupides préfaces à mes œuvres les plus sérieuses, m'écrasant ainsi des pavés sur la figure pour me délivrer de quelque mouche qui ne me gêne point, et que j'écarterais d'une main beaucoup plus assurée que la leur; quand ils me volent mon repos, mon temps, mon travail, ma sérénité, ma vie, dites-moi, Armande, dites-moi, votre cœur m'est-il fidèle, et puis-je être fier de vous et de moi-même ?

ARMANDE.

Voilà bien de l'aigreur, Molière, et ces gens de qualité vous sont bien odieux ! Avec qui donc souhaitez-vous que je vive? Avec vos comédiens, qui, sauf Brécourt et Duparc, vous ont toujours entouré de criailleries, vous suscitant mille embarras, et vous jetant parfois dans de grands périls par leurs jalousie et leur cupidité ?

MOLIÈRE.

e confesse que ma profession m'a souvent écrasé. L'art m'eût fait vivre, le métier me tue. J'aime la vie tranquille, et la mienne est agitée par mille détails turbulents et communs. Cependant, Armande, nous sommes comédiens aussi, nous autres, ne l'oublions point, et sachons aimer nos camarades en dépit de leurs travers. C'est une profession orageuse et difficile dont on exige tout pour le plaisir d'autrui et à qui on n'accorde rien pour le relever ou l'adoucir. Au fond de leurs cœurs, il y a du bon et du grand, comme chez tous les hommes; leur esprit est mille fois plus agréable et plus solide que celui de tous vos gens de cour, et c'est un grand ridicule, croyez-moi, de n'aimer point ses pareils.

ARMANDE, piquée.

Fort bien! Ainsi je dois aimer M. Baron, à votre dire?

MOLIÈRE.

Baron ? Qu'avez-vous contre lui ?

ARMANDE.

Rien, puisque vous ne voulez point m'entendre et que j'ai tort d'avance. Je sais que toute votre amitié est pour lui, et que, grâce à ses soins, vous ne m'aimez plus.

MOLIÈRE.

Je ne t'aime plus, Armande! Armande, je te reprends, je te gronde! c'est que je t'aime toujours comme ma fille!

ARMANDE.

Comme votre fille?

MOLIÈRE, troublé.

Ma fille! Ah! les infâmes! ils prétendent souiller le doux nom que j'avais l'habitude de te donner! vouloir m'empoisonner cela! un sentiment si pur, si religieux, et qui a toujours été le refuge de mon propre cœur dans les orages qui l'ont bouleversé!

ARMANDE.

Ne pensez plus à cela, Molière; je l'aimerai toujours, ce nom de votre fille que vous me donnez, et c'est pourquoi je suis jalouse d'entendre M. Baron vous appeler aussi son père.

MOLIÈRE.

Jalouse, vous jalouse de mes affections? et depuis quand?

ARMANDE.

Depuis que vous en honorez un indigne.

MOLIÈRE.

Armande! je t'en supplie, ne trouble point mon âme par un caprice. Tu es soupçonneuse, susceptible! Combien de fois n'as-tu pas accusé injustement ceux qui m'entourent et jusqu'à la pauvre Laforêt, qui donnerait sa vie pour toi et pour moi! Quand même Baron serait ingrat... ne me le dis point. Je suis bien malade, ma pauvre enfant... Laisse-moi passer en paix mes derniers jours.

ARMANDE.

Vous me fermez la bouche, Molière; je souffrirai en silence. Ah! vous êtes bien changé pour moi, puisque vous êtes aveugle à ce point sur ce qui me concerne!

MOLIÈRE, ému.

Quel papier tenez-vous là? Voyons, parlez!

ARMANDE.

Non, j'y vois trop de danger pour moi. Vous feriez un éclat, ou bien vous écouteriez les mensonges de M. Baron.

MOLIÈRE.

M. Baron, toujours M. Baron! Dites donc ce que vous voulez dire!

ARMANDE.

Molière, c'est une affaire fort délicate. M. Baron me poursuit de son amour depuis qu'il est hors de page. Je ne m'en soucie ni ne m'en inquiète; mais je trouve révoltante cette trahison envers vous et n'en puis être plus longtemps complice par mon silence. Je vous prie donc de l'éconduire, sans lui en dire le motif : promettez-le-moi.

MOLIÈRE.

Tout ceci me met en défiance, je ne vous ferai point cette promesse, que vous ne m'ayez donné la preuve de ce que vous avancez.

ARMANDE.

Cela m'est bien facile! mais c'est un échange? ma preuve contre votre parole de n'en souffler mot à Baron?

MOLIÈRE.

Je vous promets de ne lui point parler de cette preuve. C'est à moi de la juger.

ARMANDE.

Molière n'a jamais donné sa parole en vain!

MOLIÈRE.

Vous le savez.

ARMANDE.

Lisez donc.

MOLIÈRE, regardant la lettre que tient Armande et sans l'ouvrir.

Elle est bien froissée, cette lettre! Il y a donc longtemps que vous l'avez reçue?

ARMANDE.

Je l'ai reçue ce soir, et c'est dans un mouvement d'indignation que je l'ai mise en l'état où elle est.

MOLIÈRE, lisant avec une tranquillité étrange.

« Armande, vous n'aimez pas, vous n'aimerez jamais Molière, n'est-ce pas? Il ne vous aime point non plus, lui! c'est impossible. Il est trop grave pour vous! Vous êtes trop jeune pour lui... la jeunesse... l'amour... » (Il lit des yeux.) Oui, une déclaration, des feux communs... (Fermant la lettre dans sa main.) C'est une lettre d'amour comme toutes les autres.

ARMANDE.

Et vous n'êtes pas plus offensé que cela?

MOLIÈRE, se levant avec un calme affecté.

Je ne suis plus jaloux, je vous l'ai dit, Armande; mais je chasserai Baron. Sa conduite est déloyale.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BARON.

BARON, au fond du théâtre.

Mon ami, j'ai enfin retrouvé mes porteurs; il m'a fallu les chercher au cabaret. Ils sont là. Voulez-vous partir?

MOLIÈRE.

Un moment! qu'ils attendent! J'ai à vous parler, Baron.

ARMANDE, bas, à Molière.

Quoi! devant moi?

MOLIÈRE.

Non! prenez sa chaise et me la renvoyez aussitôt. Allez m'attendre chez vous.

ARMANDE.

Mais songez à votre promesse! ne lui dites pas...

MOLIÈRE.

Je l'ai promis.

ARMANDE.

Mais rendez-moi la lettre.

MOLIÈRE, froidement mais avec fermeté.

Allez, allez!

Armande sort.

SCÈNE XIV

MOLIÈRE, BARON.

BARON.

Qu'avez-vous à m'ordonner, mon père ?

MOLIÈRE.

Ton père ! Suis-je vraiment un père pour toi ?

BARON.

Oh ! oui, un tendre père, et vous ne douterez jamais de mon cœur, vous !... Mon Dieu ! comme vous êtes pâle !... Souffrez-vous davantage ?

MOLIÈRE.

Je me porte bien.

BARON.

Mais vos mains ne sont point réchauffées !

MOLIÈRE.

J'ai un froid qui me tue ; n'importe ! ces mains-là ont encore de la force.

BARON, à part.

Oui, elles meurtrissent les miennes. Est-ce une convulsion ?

MOLIÈRE.

Baron, vous devriez connaître que vous n'avez point de meilleur ami que Molière !... Oh ! ne rougissez point. Je ne vous veux rien reprocher ! Ce que j'ai fait pour vous, le premier venu ayant quelque argent en la poche et quelque bonté en l'âme, l'eût fait aussi bien que moi. Mais ce dont je me vante auprès de vous, Baron, c'est de vous avoir aimé comme un père aime son fils. Et cela, voyez-vous, ne s'acquitte point en paroles. L'amour seul peut payer l'amour, et, si vous n'avez point dans le cœur une amitié forte et véritable pour Molière, Molière est un père bien malheureux, et Baron un cœur bien misérable !

BARON.

Pourquoi me dites-vous cela, Molière, et d'un air courroucé? Mon Dieu! en quoi ai-je pu vous déplaire?

MOLIÈRE.

C'est que vous êtes un ingrat, Baron, et que j'ai horreur des ingrats, ne l'ayant jamais été moi-même, et ne comprenant pas qu'on le puisse être!

BARON.

Moi, ingrat? Dieu m'est témoin qu'il n'est point de sacrifices que je ne voulusse faire, et de tourments que je ne fusse glorieux d'endurer pour l'amour de vous.

MOLIÈRE.

Des protestations, des serments! Va-t'en, je te méprise!

BARON.

Mon père! Est-il possible?...

MOLIÈRE.

Va-t'en, te dis-je; je ne te suis plus rien!

BARON, *à part.*

C'est la fièvre, c'est le délire. (*Haut.*) Molière, allons chez vous, venez, vous êtes malade.

MOLIÈRE.

Je ne suis pas malade, je ne suis pas égaré. J'ai toute ma raison, toute ma force, et je vous dis que vous êtes un traître.

BARON.

Molière, je dois tout souffrir de vous! mais, s'il est vrai que je sois coupable, faites-moi savoir comment, et, s'il faut expier ma faute, tout mon sang...

MOLIÈRE.

Ceci est une feinte ridicule, monsieur, et votre audace me confond! Il me semblait qu'au premier mot, vous dussiez vous ôter de devant mes yeux. Sachez donc que je n'ai point d'explication à vous donner, et que je n'en accepterais aucune de

vous. Sortez! je vous épargne la honte d'être publiquement chassé de ma maison; mais, ici, je suis encore chez moi! (Avec exaltation.) Le théâtre, c'est ma maison aussi, c'est mon sanctuaire, c'est mon pavois de triomphe et mon lit de douleurs. C'est là que je voulais vous élever jusqu'à moi par le talent et la vertu, afin de vous laisser, comme un héritage, le fruit de tant de travaux, de chagrins et de fatigues! Vous y rentrerez comme vous pourrez quand je n'y serai plus; mais, de mon vivant, vous n'y paraîtrez jamais, car vous souillez une enceinte que j'avais purifiée par l'amour du bien et le langage de la vérité!

BARON.

Molière, je vous déplais, je vous ai offensé apparemment... Et pourtant je puis jurer par ce que je respecte le plus au monde, par votre nom illustre, par votre gloire qui m'est sacrée, par votre bonté que j'adore...

MOLIÈRE.

Tais-toi! Ne peux-tu m'épargner la douleur d'entendre de tels blasphèmes sortir de ta bouche? (Le saisissant aux épaules avec une force convulsive et le forçant à plier les genoux.) Si jeune! avec des yeux si clairs, des traits si purs, porter dans l'âme une si redoutable perversité! Tiens! tu me fais horreur, et j'ai envie de te tuer!

Il le jette rudement par terre.

BARON, hors de lui, se relevant.

Oh! mon Dieu! si vous n'étiez pas mon bienfaiteur!...

MOLIÈRE, parlant à lui-même, sans le regarder.

Mon Dieu! ne pouvoir plus estimer ni chérir ce que je préférais à tout le reste! Avoir vu décliner la vertu d'un roi que j'aimais avec mes entrailles plus encore qu'avec ma raison! Avoir été forcé d'éteindre dans mon sein l'amour le plus généreux et le plus grand que jamais homme ait ressenti pour une femme... Être réduit à mépriser un homme que j'avais nourri, élevé comme mon propre fils!... Ah! c'est d'aujourd'hui que je suis vieux... vieux... vieux! j'ai cent ans!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADELEINE, PIERRETTE, DUPARC, CONDÉ, BRÉCOURT, LES OUVRIERS.

CONDÉ, au fond.

Il est encore ici !

MADELEINE.

Oui, et nous sommes inquiets de ne le point voir rentrer; nous venions savoir s'il est plus mal.

PIERRETTE, s'approchant.

Eh bien, monsieur Molière, vous ne venez donc point souper ?

Molière reste absorbé, debout.

BRÉCOURT, à Baron.

Tu es fort troublé ; qu'y a-t-il ?

UN OUVRIER, s'approchant de Condé.

Oh ! il n'est pas plus mal ; nous l'entendions réciter quelque chose, avec M. Baron : jamais il n'a eu la voix si forte.

CONDÉ.

Alors, il est beaucoup mieux ? (Haut.) Molière, je viens de voir le roi. Les cabales de vos ennemis échouent devant l'estime qu'il vous porte, et, pour preuve, il vous mande auprès de lui, afin de s'entendre avec vous, sur le plan d'une fête qu'il veut donner avant d'aller prendre le commandement de son armée. Êtes-vous en état d'aller assister au petit coucher du roi ?

MOLIÈRE, sortant de sa rêverie.

Le roi ?... une fête ?... Molière ?... (Il s'affaisse lentement sur un fauteuil.) Prince, veuillez dire au roi que Molière se meurt et n'a plus de maître ici-bas !

MADELEINE.

Oh ! ciel ! il se meurt, en effet !

PIERRETTE.

Du secours ! Oh ! mon Dieu ! du secours !

MOLIÈRE.

Non! point de médecins! Point de secours autre que celui de vos cœurs... Du repos! du silence! Priez... priez autour de moi! Dieu est ici comme partout... et les bigots ne le peuvent chasser de mon âme!...

Tous s'agenouillent; les ouvriers s'agenouillent aussi autour de lui.

CONDÉ, lui tenant la main.

Il expire!... Mais voici un papier dans sa main... Une dernière volonté sans doute, et que nous lui devons promettre d'observer tandis qu'il respire encore. Lisez, monsieur Baron!

BARON, après avoir jeté les yeux sur la lettre.

Oh! mon Dieu! voilà ce qui l'a tué!

DUPARC.

Qu'est-ce donc?

BARON, donnant la lettre à Brécourt.

Une lettre, une lettre folle et puérile, que j'écrivis à sa femme avant son mariage. O Molière! ô mon bienfaiteur! ô mon père! vos sens ne m'entendent plus et je ne puis me justifier, et vous allez mourir en me maudissant...

Il sanglote.

DUPARC.

Baron, es-tu coupable de sa mort? Oh! je te tuerais!

BRÉCOURT.

Non! Baron n'est pas coupable. Il a aimé Armande; mais il s'est vaincu lui-même, et, depuis le jour où elle a été la femme de Molière, Baron a été digne de Molière. Ame défaillante de mon ami, grande âme du meilleur des hommes, si tu peux encore m'entendre, que le courroux et la douleur te quittent! Pars en paix pour un monde meilleur, et sache qu'autour de toi, en ce moment, il n'y a que des cœurs fidèles!

DUPARC.

Hélas! il ne t'entend plus!

MOLIÈRE, se ranimant.

Si, si... je l'entends... Baron, viens sur mon cœur... Par-

donne à un mourant. Ah ! c'est elle... qui me tue... Je lui pardonne. Madeleine, ma sœur... mes amis... brave Condé... ma bonne servante, mes ouvriers, dignes gens !... je m'en vas... je vous quitte !... Ne me plaignez pas, j'ai tant de fois désiré ce moment-ci ! *Mais, mon Dieu ! qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir !*

BRÉCOURT.

Il respire encore ! emportons-le chez lui !

MOLIÈRE, pendant que Duparc le prend dans ses bras.

Oui, je veux mourir chez moi, je veux bénir ma fille.

DUPARC, l'emportant.

Perdre le seul homme que j'aie jamais aimé !...

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

